This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

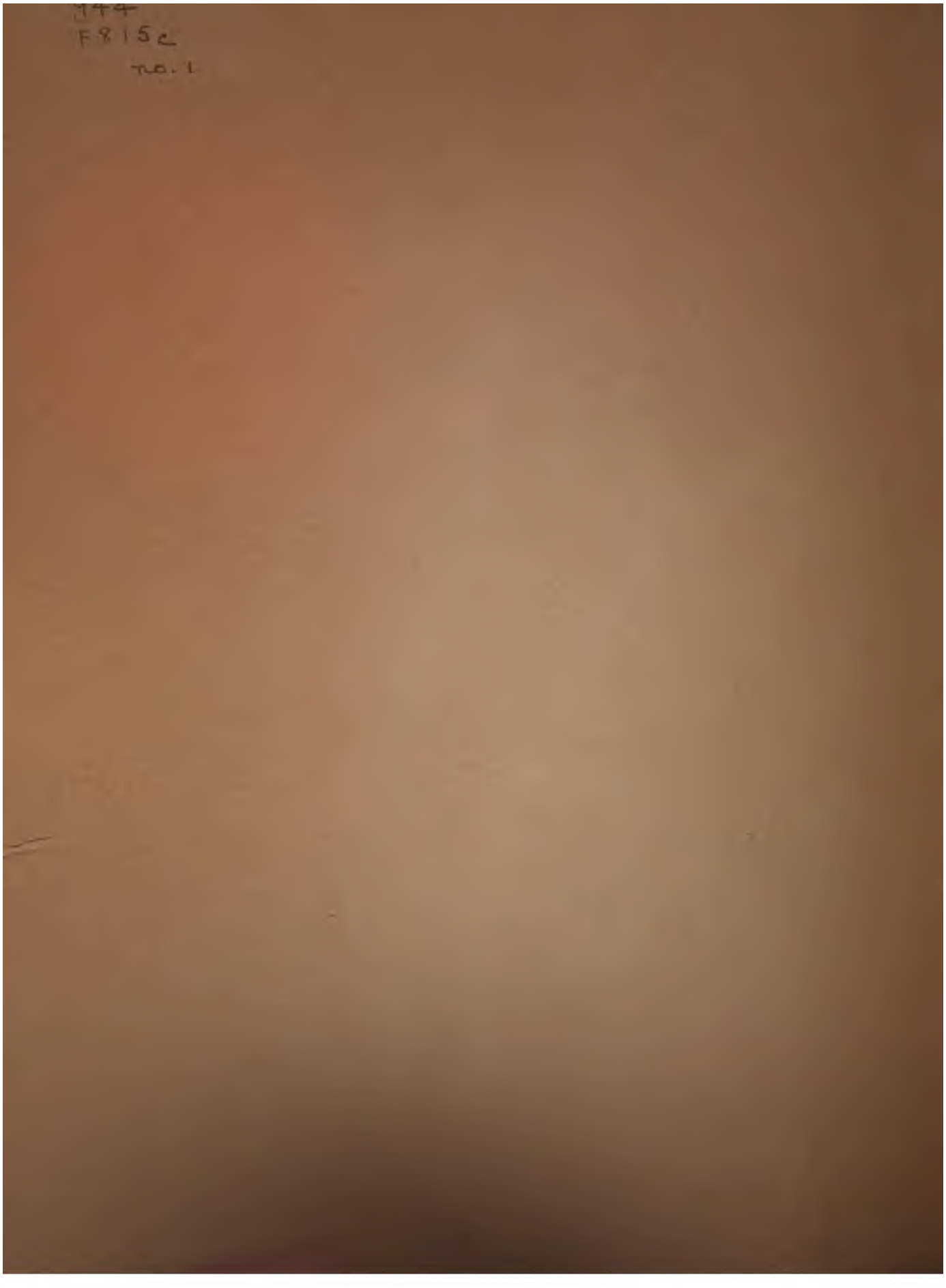
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

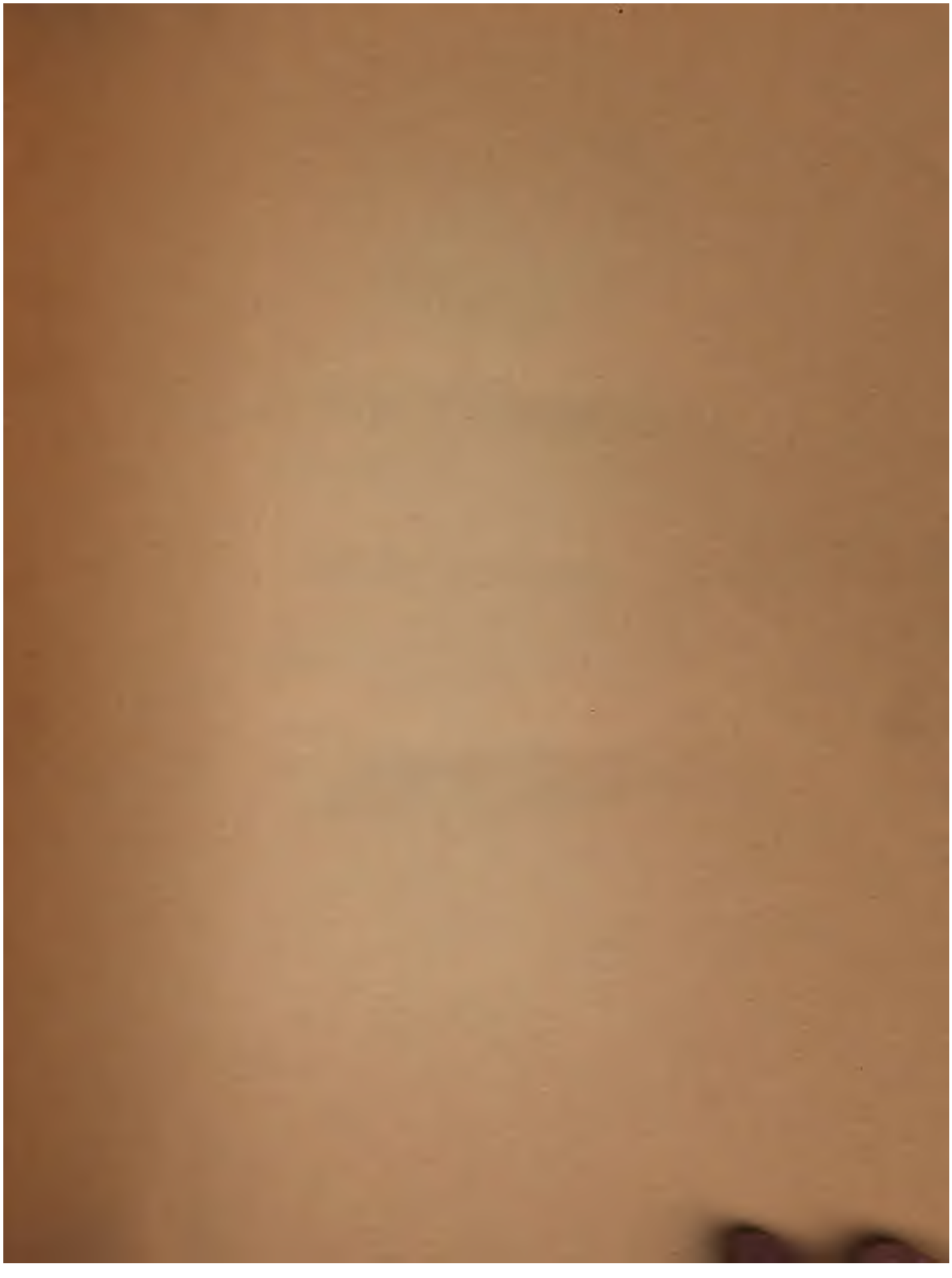
À propos du service Google Recherche de Livres

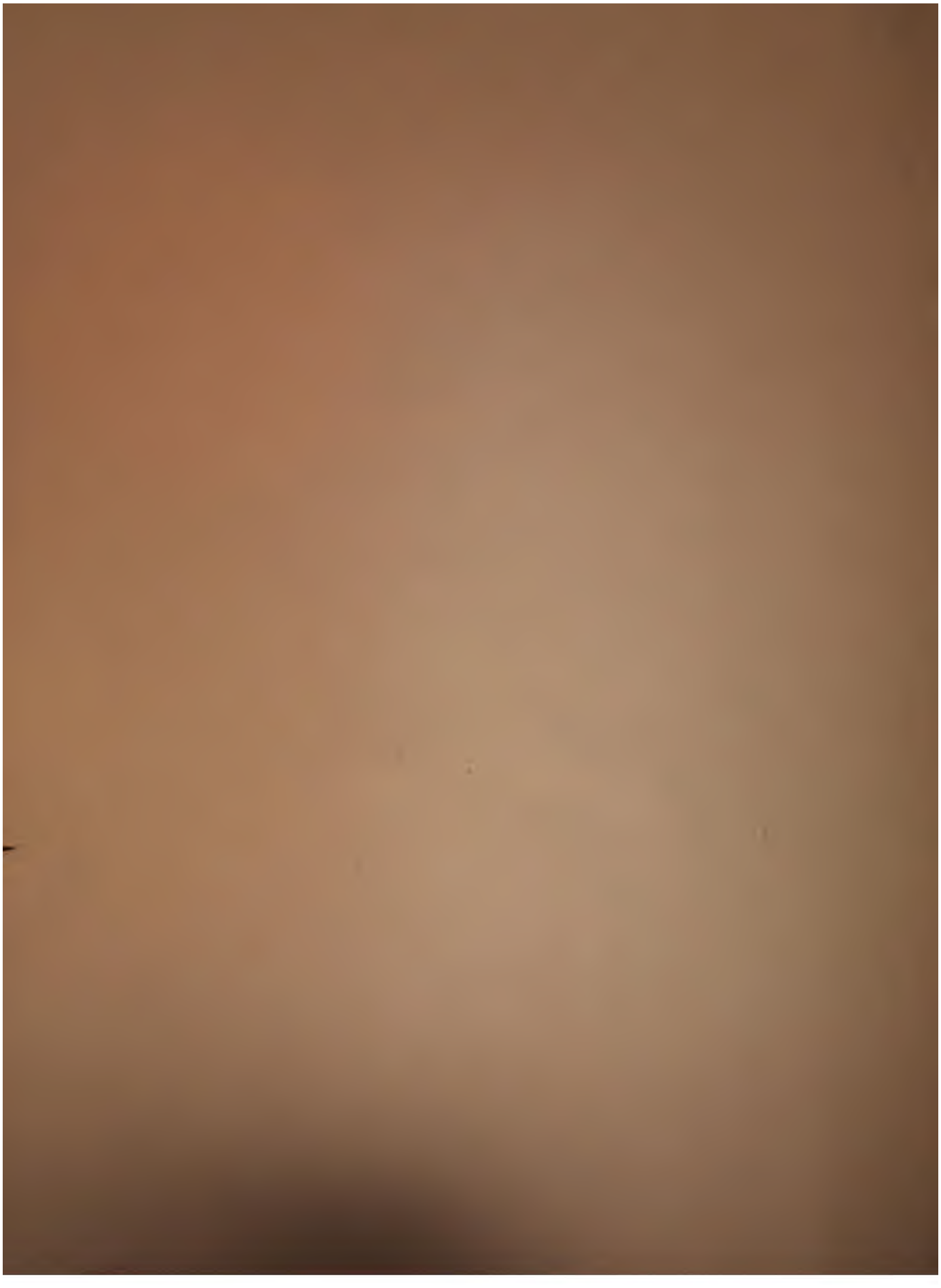
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

944
F815c
no.1







COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

CHRONIQUE

DES

DUCS DE NORMANDIE

PAR BENOIT

TROUVÈRE ANGLO-NORMAND DU XIIe SIÈCLE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS UN MANUSCRIT DU MUSÉE BRITANNIQUE

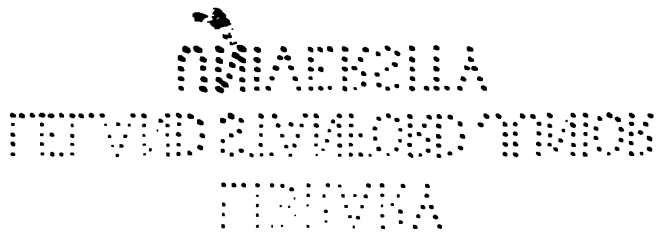
PAR FRANCISQUE MICHEL

TOME II

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII



CHRONIQUE

DES

DUCS DE NORMANDIE.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

SI CUM HUES LI MAIGNES FU REQUIS DEL CONTE DE SAINT-LIZ QU'IL AIDAST SON NEVO SA TERRE A R'AVEIR[1].

De Saint-Liz out Bernart li quens
Mult de ses jois (*sic*) e de ses boens
Quant il oï e sout de veir
Que par force e par estoveir
Se r'ert li dus de Normendie
Repairiez od sa compaignie,
Fors congeiez od deffiance
E od ire del rei de France :
N'eust tant de esleecement
Qui li donast mil mars d'argent.
Or veit que s'ovre s'acheinine
A encontrer boene destine;
Al duc en vient, à son seignor,
Unc puis n'i prist autre sojor;
Joie li fait, mult le blandist,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 122. A.) — *Roman de Rou*, I, 176-178.

Demanda li e si li dist:
« Sire, avez bien fait vostre afaire?
Tost vos estes mis el repaire.
Ne conoissiez pas la contrée;
Mei est vis que poi vos agrée.
N'en avez pas fait grant senblant
Cum l'unt fait vers vos li Normant:
Furent mult lié de vus receivre.
Qui peust autre si deceivre
Ne si tricher, ce dismes-nos,
Cum ci a fait li reis vers vos?
Avez l'uncore joi essaije?
Jà vos aveit-il à compaignie;
Mais mult vos a tost fait la guenche.
Ne pernez mais od main esclenche
De lui serement ne fiance,
Autretel vos fereit en France
Cum il a fait en Normendie.
De ceo ne l' mescreez-vos mie;
Mult volentiers, se il poeit,
Jà ce sacheiz, ne s'en feindreit.
Del serrement e del emprise
Dunt sus l'autel de saint iglise
Eriez entr' aseurez
Estes or fors e delivrez.
La merci Deu! mult vait or bien:
N'en estes mais vers lui en rien,
De la laide ovre desleiée
f° 101 r°, c. 1. Estes quites ceste feiée,
Bel vos en a Deus delivré;
Mais n'i avient pas meillor gré
Vers lui ne vers sa tricherie;
La sue fei vos a mentie.

Or vos cri merci docement
Que vos sovienge del serrement
Que vos feistes Richart l'enfant :
Meillor almosne ne plus grant
Ne porriez al siecle faire.
De nus huem ne l'orreit retraire
Qui vostre non n'i essauçast
E qui à bien ne l' atornast ;
E cil qui mult est jenz meschins
En sereit mais vers vos aclins,
Por pere e seignor vos tendreit
Toz les jorz mais que il vivreit. »

— « Bernart, fait li dux, ç'oi e vei
Que dès or gabez de mei.
S'el est qui or vienge à plaisir,
Mult s'en porra bien escharnir.
Fous est qui le feu esteint sofle ;
Cuit m'a le reis de l'escornoflé,
Servi m'a d'estrange gastel ;
C'est la compaignie tassel,
Qu'il m'a faite, com à musart,
Dites que j'aiu à Richart
E li tienge mun serrement ;
Mais je ne sai ne vei coment,
Kar li reis a si Normendie
Que par tot est sa seignorie :
N'i a ne prince ne baron
Qu'il n'ait en sa subjection ;
Tote a la gent à sei sosmise :
Por ce ne vei en nule guise
Coment je li puisse aidier ;
Mais tu l' porchace, engingne e quier,

E puis si l' me saches à dire :
Ne m'en orras mais escondire,
Prez en serai d'or en avant;
Jà mar en iras plus dotant :
A totes ores m'i auras;
E se li reis m'a point el gras,
Certes jeo poindrai lui el maigre.
Si amer morsel e si aigre
f° 101 r°, c. 2. Li quid encor faire tresir
Dunt tart sera au repentir. »

Fait Bernart, li quens de Saint-Liz :
« Sire, de Deu cinc cenz merciz!
Se li reis Normendie tient
E les rentes e ce qu'en vient,
De ce ne me chaut pas graument.
Od grant engin e sagement
Le reçurent Normant senz faille :
N'aveient pas vers lui bataille,
Ne chef ne prince ne chadel,
Ne garnie tur ne chastel;
Ne voleient mie laissier
Lur terre del tut eissillier :
En ce que l'unt si receu,
Sachez de veir, est deceu.
Nule maistrie ne li vaut
Qu'ore ne li facent prendre un salt.
Dès or porreiz aperceveir
Cum Normant aiment lor dreit eir :
Jà n'auront bien ci qu'il le r'aient;
E cum il plus le rei atraient,
De tant le volent plus suprendre;
Cher li quident la peire vendre.

Or gardez l'ovre, à queu tend-eille,
S'unc veistes plus grant merveille
Ne plus tost baissier uns orgoilz
Que vos verrez cest od voz oilz. »

CUM LI REIS A EN PAIZ SI TOTE NORMENDIE
QU'A RAOL TORTE EN BAILLE SOZ SEI LA SEINGNURIE [1].

Trestot issi cum vos devis
Fu à Roem li reis Lowis
Toz sojornanz à remasance,
Ausi seur cum en mi France;
Tot i comande son plaisir,
E autresi s'i fait servir
Cum cil qui del tot s'en fait sire :
Nuls ne li ose contredire
Ne al menor de ses Franceis;
Ausi se fait des Normanz reis
Cum si ce fust sis eritages;
Mais mult li ert uncor sauvages.
D'un desleié, pesme enemi,
Judas cum cil qui Deu traï,
Plein d'arrogance e plein de mal,

[1] *Roman de Rou*, I, 181-183. L'annotateur de cet ouvrage, M. Auguste le Prevost, donne sur Raoul Torte les observations suivantes : « Nous verrons repa-« raître ce Raoul Torte lorsque Richard « sera rentré dans son duché, et nous « nous expliquerons alors plus amplement « à son sujet. Il nous suffira, pour le « moment, de dire que le rôle de lieute-« nant de Louis, que Wace lui fait jouer « ici d'après Guillaume de Jumiéges, ne « saurait se concilier avec celui de trésorier du jeune duc, que nous lui verrons remplir plus tard. Il est probable « que cet historien aura été induit en « erreur par les traditions qu'il trouva « autour de lui dans un couvent où la mémoire de Raoul Torte devait être particulièrement en exécration, d'après les ravages qu'on l'accuse d'y avoir exercés. « Voyez le passage très-curieux de Guillaume de Jumiéges à ce sujet, liv. IV, « chap. VI, pag. 242, A. »

f° 101 v°, c. 1.

Fist li reis maistre seneschal,
Raol Torte, ce truis lisant,
Graier e faus e soduiant;
L'evesque de Paris ert sis fiz.
Si fu asis e establiz
Qu'il ajustast mais à toz anz
Treu e rente des Normanz,
E si qu'à son conmandement
Fussent par tot obedient,
As semonses e as corvées
E as ovres desmesurées,
A ensievre si sa maistrie
Que nuls de rien ne li desdie.
Cist fu pire de Sarazin:
Trop par i orent mau vesin
Les abeies, les mostiers,
Les riches turs e les clochiers
Qui desus Seigne erent assis;
Kar tuit furent à terre mis.
E pris de ci qu'ès fundemenz:
Grant i fu li destruiemenz,
N'i remist quarrel en maisiere
Ne tor domie ne entierre;
A Roem les faiseit porter,
As murs refaire e relever
E à la tur e as portaus:
Trop en fu fait estranges maus.
Gumeges n'i vout oblier:
Nes e chalans i fist mener:
Le grant mostier del abeie
De ma dame Sainte-Marie
Vout faire abatre e trebuchier
Jà i esterent li ovrer

A abatre dous riches turs,
En la terre n'aveit meillors;
Chaïst desqu'ès fundemenz,
Ne fust uns saives clers Clemenz
Qui 'n out si grant dol à son quor
Ne l' peust soffrir à nisun fuer;
Vers Raol Torte porchaça,
Que cherement les rachata;
Ne furent mie depecées,
Ne fundues, ne trebuchées:
Por tel costerent à Clement,
Al garantir, maint marc d'argent.
f° 101 v°, c. 2. Uncor esteient en estant,
Eisi cum je sui lisant,
Quant l'arcevesque Robert vout
Qu'en quor li vint si cum Deu plout
Que l'eglise restoreit,
Plus bele assez la refereit.
Destruite esteit la terre e morte,
Si cum jo di, par Raol Torte;
Tant par faiseit le ré haïr,
Ne l' poeient Normant sofrir:
Cent feiz le tuassent vilain,
Kar vers lui erent d'ire plein;
Ne l' defendist lor seignorages,
Kar trop lor faiseit laiz damages.

CUM LA FEMME BERNART FU DEMANDÉE E QUISE, E COMENT LI REIS L'AD OTREIÉE E PRAMISE [1].

Sejorné out en Normendie
Li reis del tens une partie,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 122, C.) — *Roman de Rou*, 178-180. Le

Saches qu'en lor cors te manacent;
E se leu e tens en aveient,
Trestot lor poeir en fereient
D'eissir del tot de ta bataille (*sic*)
E de tolir tei Normendie;
Mais fai-le bien, si nos en crei,
Si 'n aseure nos e tei :
Fai-les de cest païs eissir
E tote la terre guerpir,
C'un sol de trestot lor lignage
N'i ait mais fieu ne eritage.
Jà, s'il ne vunt à male voe,
N'iert autrement la terre tue;
Puis si nos done lor oissors
E lor terres e lor honors :
Si l'auras donc eisi domaine,
Que jà n'en seras puis en paine.
Garderom tei ceste cité
E les autres de cest regné
A ton oès bien e feument;
Adonc si ne crendras neient.
Jà la terre ne perdras mais,
Si la te garderon en pais,
Autresi li nostre eir al tuen.
Mult par te sera bel e buen
Quant si verras la chose aler
E tot l'afaire aseurer.
A plus de mil buens chevaliers
Poez à toz doner riches muilliers,
Qui le regne te garderont
Toz les jorz mais que il vivront,
Qui or est mult en grant balance. »
Adunc respont le rei de France :

f° 102 r°, c. 2.

« N'en avez pas si grant talant
Que plus ne seie desirant.
Jà tant cum je un d'eus i veie
Ne tendrai bien la terre à meie;
Mais seit or mult l'ovre teue,
Qu'ele ne seit aperceue
De ci qu'al repairer de France;
Kar dunc vos di bien senz dotance
Que issi le voudrai traitier e faire,
Qui que seit ennui ne contraire. »

EISI CUM S'EN REVAIT EN FRANCE LOWIS,
E CUM LI NORMANT UNT PUR REIS AIGROUZ TRAMIS[1].

De Normendie out aveir pris
Eisi très-grant reis Lowis
Que nul n'en sout le numbre dire :
Mult fait à amer iteus sire,
Mult li deivent grant joie faire
Cil qui oent dire e retraire
Que toz les en deit envèier
E de la terre fors chacier,
E que lor femmes sunt donées,
Otreiées e graantées :
Eisi le vout reis Lowis,
Eissi est l'afaire enpris.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 122, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. VII : *Quomodo industria Bernardi Dani, agente Haigroldo rege Danorum, Ludovicus rex Francorum captus Rothomagensi urbe sub arcta custodia retentus est.* (Du Chesne, 242, B.) — *Roman de Rou*, I, 183-185. Voyez, sur l'expédition du roi Harald ou Hériold en France, les Notes, éclaircissements et pièces justificatives que M. Depping a placés à la suite de son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 323-334. On y lit des lettres curieuses de Schlegel, Suhm et Mallet, datées de 1766.

Vait s'en vers France e Loüneis
E si enmeine ses Franceis;
E cil remistrent rancorus
E deshaitié e doleros,
Kar ne se sevent conseillier.
Chascon a chere sa moillier,
f° 102 v°, c. 1. S'eritage e son patrimoine;
Senz grant meschef e senz essoine
Ne les se laisseront tolir
N'eissi ne s'en voudront partir.
Ensemble en jostent li meillor
E qui plus unt pris e valor,
De cest ovre sunt en dotance
Que faire deit li rei de France.
Bel parole Bernart à eus,
De sa femme marriz e feus
Que issi a li vassaus quise
E à qui li reis l'a pramise;
Od diz e od enseignemenz
E od beaus amonestemenz
Parole à toz, ne s'en taist mie :
« Seignors, fait-il, de Normendie
Sumes pramis à congeer
E à la terre delivrer;
Ne vout li reis qu'i ait Daneis,
Tot a doné à ses Franceis :
Femmes, maneirs, terres e lieus.
Dès or nos empire li gieus.
Honor querrom senz demorance
Cum de ce faire n'ait puissance,
E force e conseil e aïe
Cum del tot perde Normendie
Que plus n'i ait seignorement,

U livré sumes à torment;
N'entent ne mais al tot tolir;
E se vos ne me volez faillir,
Nos le prendrom al querel.
Si r'aviom nostre danzel
Jamais ne serions ateint.
Dirai vos dunt chascun se peint
Cum reis Aigrouz puisson aveir
Od tant de force e de poeir
Cum il nos porra amener.
Ne sai veer ne esgarder
Cum jà securs aveir puissom
D'ome, si de lui ne l' avom.
Des plus sages, des plus corteis,
I augent, de nos set, quatre u treis;
Si li seit grant merci criée
Que tost vienge en ceste contrée,
Richart secorre, al gent meschin,
Son cher parent e son cosin.
Ne li laist si perdre s'onor,
Membre-li de la grant amor
Que tantes feiz li a mostrée
Li dus Guillaume Longe-Espée.
En traïson, en decevance
A tot saisi li reis de France;
S'onor li tout, riens ne l'en lait;
Mais eschapez est (dunt bien vait)
Fors de ses mains, de sa baillie.
Por Deu rende li Normendie! »

Ceste legation fu faite,
E l'ovre contée e retraite.
Ne quit c'unques fussent oïz

f° 102 v°, c. 2.

Messages sos cel plus joïz
Ne honorez mais autretant.
Por amor de Richart l'enfant
Les a li reis Aigrouz baisiez;
De la requeste se fist liez
E delaié ù l'en le mande;
Sempres tot erraument comande
Que l'on apareit sa navie,
Chargée seit e replenie
De vitaille, de bone gent,
Ce que mande hastivement.
La mort del duc, son cher ami,
Qui issi l'aveit recoilli,
Plainst mult, e dist som son poeir
Ne faudreit jà jor à son eir;
Desleié a e feul penser
Qui si l' quide deseriter.
Od grant plenté de chevaliers,
Garniz d'armes e de destrers,
E od riche compaignie
Mut de Barbeflo sa navie.
Seïorné out à Cheresbors [1],
Ne sai le terme ne les jors.
Li venz fu buens e l'ore queie,
Nule de ses nefs ne desveie.
Soz Warevile [2] dreitement
Ariverent à sauvement
Dreit là ù Dive chet en mer;
Ne voudrent pas avant aler:
Iloec sunt lor veiles calées
E là unt lor ancres getées.

[1] *Chierisburch.* Will. Gemmet. *Chieresborc.* Wace. — [2] *Varuvile.* Wace.

f° 103 r°, c. 1.

Li lieus a non Salins Corbuns[1]
U tendirent lor pavillons.
Des nefs traient fors lor conreiz,
Armes, chevals e palefreiz.
Là n'out ire ne esmaiance,
Mais seurté e alegrance
E flor d'autre chevalerie.
N'out treis barons en Normendie
Qui à Aigrout privéement
N'enveiassent maint cher present,
Joie li funt tuit li plusor
E mult li portent grant honor.
Por l'esjoiance del ovraigne
Qui vers Franceis surt e engraine,
E por desier de lor eir
Que tant desirent à aveir,
S'osmovent (*sic*) cil de Beeissin,
D'Avrenches e de Costentin[2],
De Moretoig e de Passeis
E tuit icil de Cingeleis
E des provinces d'environ.
Dès la mer tresqu'Alençon,
Armez chascun bien endreit sei,
Tuit vienent à Aigrout le rei:
Mult par feront joiosement,
Ce dient, son comandement;
Mener les puet de ci qu'en France,
Mar aura de Franceis dotance;
Meuz volent que tuit les esbuillent

[1] *Littora Salinæ Corbonis.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet.

[2] Ce vers et neuf des précédents sont rapportés par M. Depping dans son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 162, 163.

Que jamais un sol en recoillent
Ne que issi seit Normendie
Par Raol Torte mais honie
Ne issi del tot acuvertée :
Ce ne puet mais aveir durée.
« Meine-nos, sire, contr'es lor,
Kar senz bataille e senz estor
Ne puet cest ovre fin aveir;
Puis si nos rent Richart nostre eir,
Fiz de buen duc e del vaillant,
De celui qui vos ama tant.
Quele honte qu'em le deserite
E qu'il n'a tote s'onor quite!
E quel eschar de ces Franceis
Qui sor noz grez e sor noz peiz
Unt eissi noz terres robées
f° 103 r°, c. 2 E noz femmes unt demandées!
Aide-nos, sire, por t' onor
A eissir de ceste dolor. »
Teus plainz ne teus regretemenz
Ne firent unques nules genz.
Teu pieté en a Aigrouz li reis
Qu'estre son gré e sor son peis
L'en sunt amdous les oilz lermez.
Mult les a toz bel confortez
E pramise force e aïe :
Jà ainz n'istra de Normendie
De ci qu'à Richart l'ait rendue.
Là out mainte lerme espandue;
Là rendent merciz, jointes mains,
Chevaliers, borgeis e vilains.

Mult est en l'ost granz l'apareiz,

E mult i vient granz li charreiz,
Mult est plenteis de viande.
Ne puet muer que ne s'espande
Ceste novele en plusors leus;
Dès or engroissera li gieus.
Par France en vait la renomée
Que genz paiene est arivée
Si granz plentez, plus de vint mile,
Tot dreit ès porz suz Waravile,
Normendie saisir e prendre
E contre Lowis defendre.
Ce sout Bernart cil de Saint-Liz[1],
E Richart sis niés li petiz,
Qui mult grant joie en unt menée :
« Ne m'a pas ma gent obliée,
Fait-il, dès or ert parissant.
Dolor e ire ai al quer grant
Qu'autrement ne lor puis aidier
Ne ajuer ne conseillier,
Ne par mei n'unt autre defense.
Trop en a fait large despense
Danz Lowis, tant cum li plout;
Mais si damne Deus ce donout
Que chevaliers e dux me veie,
N'en out unques aignel de preie,

[1] « Nous avons fait voir ce qu'il fallait « penser de cette parenté. Il est fort diffi- « cile de savoir jusqu'à quel point le comte « de Senlis prit part aux événements qui « amenèrent le rétablissement du fils de « Guillaume dans le duché de Norman- « die. Frodoard nous fournit assez de ren- « seignements pour renverser une grande « partie de l'échafaudage élevé par les his- « toriens-normands, mais non pour re- « construire un récit circonstancié en rem- « placement. Nous voyons, en 945, Bernard « faire la guerre au roi, et piller jusqu'à « ses chevaux et ses chiens; puis Louis « faire, à la tête des Normands, une irrup- « tion dans le Vermandois, et se faire en- « suite accompagner par Bernard au siége « de Reims. » Auguste le Prevost.

De sa terre n'aie treis bués.
Mestier r'aurai à ceus e os,
E serai dux e comunaus,
Qui por mei unt soffert les maus.
f° 103 v°, c. 1. Unc ne quidai jor de ma vie
Vers mei pensassent felonie.
Eus dei amer qui aiment mei,
Ce sai-je bien par dreite fei;
E quid dès or apareistra,
Se Deu plaist, plus ne targera. »
Granz esteit jà li dameiseaus
E prox e forz e sage e beaus,
E, si cum retrait l'escriture,
Nule plus large créature
Ne fu unc nez mais à nul jor
Ne plus amast pris ne honor.

SI CUM REIS AIGROUZ DE DANEMARCHE VINT AIDER AS NORMANZ ENCONTRE LE REI DE FRANCE[1].

Bernart le Daneis veit l'afaire
Tel dunt tuit le quor li esclaire:
Arivez est Aigrouz li reis,
E si a od sei Costentineis
E granz plentez de gens Normande,
Qui el ne quiert ne ne demande
Mais bataille vers Lowis
E vers la gent de son païs;
Semblant en fait d'ome esbahi
E qui 'n seit mult tristre e marri,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 122, D seqq.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. VII. (*Ibid.* p. 242, C.) — *Roman de Rou*, I, 185, 186.

Mais joie en a en son corage;
Por sei covrir prist un message.
S'unt li autre fait ensement
Qui esteient par serrement,
Mandé li unt en tricherie
Qu'à secors vienge en Normendie,
U tote l'aurunt en domaine
Hastivement la gent paene.
Tant en i a de bien armez
Que il ne puent estre esmez,
Forz de conquerre e coveitos
E de combatre desiros:
« Preiom, s'aveir veus seignorie
Jamais en tote Normendie,
Que tu od force, senz demore,
La vienges defendre e secorre. »

Li reis ot le deffiement;
Le message, le mandement
Que Normant li funt à besoing
Se il de la terre a plus soing,
Iréement dist au message:
f° 103 v°, c. 2. « N'ont mie fait Danèis que sage
Ne reis Aigrouz, qui est lor sire,
De ma terre de rien afflire,
Robér, maumettre ne essillier;
Meuz en peussent bargaignier
Utre les paluz de Hungrie.
S'il m'atendent en Normendie,
Jà n'en vienge à veir pardon
Si reis Aigrouz a raançon,
S'ateinz i est ne conseuz,
Qu'il à forches ne seit penduz. »

Si cum je quid e cum je pens,
Et (*sic*) tant d'ore n'en tant de tens
N'oï l'om terre si banie
Cum est France por Normendie;
N'i remaint home à asembler
Nul qui arme puisse porter.
Sol à verz heaumes reluisanz
I out chevaliers combatanz
Dis mile, ce dit li Latins;
E si i vint quens Herleuins,
Od lui Herberz li Landoneis,
Jenz chevaliers, proz e corteis;
Tanz autres contes, tanz barons,
Dunt ci ne sunt nomez les nons,
Tantes communes desdeignoses,
Sorfaites trop e orguilloses,
Qu'en tant de tens, ce vos sai bien dire,
Ne eissi de France tel empire.
Vers Roem unt chevauché dreit
Lor jornées à grant espleit.
Par mi les beles praeries
Pernent Franceis herbergeries;
El grant palais peint à color,
Od grant leece e od baudor,
Refu li reis jent recoilliz,
Bel herebergiez (*sic*) e beau serviz.
Assez i out la nuit manaces
E orguilz diz par mi les places :
N'en puet aler Aigrouz li reis,
Ce dient, lui ne ses Daneis;
Si dedenz la terre est trovez,
A mauveis port est arivez.
Folient-le; mais bien le sai

Que mult prise poi lor abai;
f° 104 r°, c. 1. Queque chascuns die e retraie,
C'est cil qui point ne s'en esmaie.
Toteveies reis Loweis,
Si cum j'en l'estoire ai apris,
Mande à Aigrouz, c'en est la fin,
Que tot dreit as genz Herluin
Vienge, ce vout bien, od sa gent
Encontre lui à parlement;
E reis Aigrouz, od decevance,
(Qui mult en a grant esjoiance)
Tot par le conseil des Normanz
Mande n'en est pas refusanz,
Ainz i vendra; ne l' set haster
Tant ne li puisse mais trover.
Jeudes, communes e archiers
E grant plentez de chevaliers
Out mult od sei li reis de France :
Por ce n'a crieme ne dotance.
Oïr vout par quele estutie
Est cil entrez en Normendie;
De ki conte, por quel afaire,
Vint en sa terre por forfaire.

Mult mostre Bernart li Daneis
Qu'il aimt le rei e ses Franceis,
Mult mostre qu'il seit lor feeil.
Oiez quel los e quel conseil
Il donout ci al rei de France :
« Sire, fait-il, une mostrance
Te faz, si la veus esculter.
La genz à qui tu vais parler
Amerent mult de grant amor

Duc Guillaume, nostre seignor,
E celui heent de neire ire
Por qu'il reçut mort e martire.
Por ce te di por veir enfin,
S'il aperceivent Herluin
Grant merveille est s'il vif s'en part :
Saches de toz i a regart.
Par lui poet sordre tel meslee
Dunt maint alme ert del cors sevree.
E si granz noise e teus contenz
Dunt mil cors i erent sanglenz ;
E en por ce, si bien faiseies,
De ci avant ne l'emmerreies.
Par poi d'achaison sort granz mals. »
[illegible] Adonc vint avant uns vassaus,
A Bernart respondi itant :
« Or nus alez-vos trop gabant,
Qui por une gent conqueutice,
Que ne tienent lei ne justice
Ne Deu n'aiment, Sarazins feus,
Quant il, ne por vos ne por eus,
Laissera home à nule fin
Peres le conte Herluin,
Riche vassal e bien aidable
E sage e proz e honorable.
Qui merreit-il al parlement,
S'il ne menout si haute gent ? »
Le los Bernart, ce m'est avis,
Ne vout faire reis Lowis.
Este a bien estouteiez,
E si ert mult al quor iriez
Si cel orguil ne chet e baisse,
Mais plus n'i dit, issi sol laisse.

Al parlement senz demorance
Vait od ses genz li reis de France,
Herluin meine, n'en lait mie :
Or gart qu'il ne face folie.
Rien ne dote ne ne revire,
Tant par se fie en son empire
E en sa gent poestive.
Desus la riviere de Dive
Se sunt Franceis aresteuz.
Là out mil pavillons tenduz,
De pailes nofs ovrez e freis.
Od seigneres faites d'or freis
Tendent le tref rei Lowis :
Beau fu e riche e de grant pris[1].
L'aigle en ert clers reluisanz,
Qui plus valeit de cent besanz.
Assez se fu logée tost
Par sus la rive tote l'ost;
Mais n'est qui bien le siut de près.
Si grant richesce ne vit mès,
Tante bele arme, tant destrer
Ne tant enseigne de drap cher,
Ne genz ne fu mais plus haitée
Ne plus joiose ne plus lée.
Eissi furent Franceis de çà,
E reis Aigrouz refu de là
f° 104 v°, c. 1. Od trestoz ceus de Costentin
E od toz ceus de Beissin
E od sa Danesche compaigne,
Coragose, fiere e grifaine
E d'assembler volenterive,

[1] Ce vers et les quatre précédents ont été rapportés par M. Depping, dans son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 163.

[illegible]

Ainz dit e mostre e fait semblant
Qu'il est si morteus enemis
Dunt il entra en son païs,
Trop fist, ce dit, grant estoutie
De rien forfaire en Normendie;
Mais ainz que mais s'en puisse eissir
S'en porreit mult bien repentir.
Od manaces e od laiz diz
f° 104 v°, c. 2 S'est l'uns de l'autre departiz;
Mais del parlement sunt certain.
Comunalment à lendemain
Ainz que le soleil fust couché
Orent par les tentes mangé,
La nuit laisserent trespassier
Tresqu'al matin que fu jor cler.
L'aube abrande, lieve e esclaire
Qui mult pramet bel jor à faire.
Bernart le Daneis fu levez,
Al trief Lowis est alez:
« Sire, fait-il, c'est grant ennui
Dunt tu ne t'en lieves mais oï,
Qu'en autre sen ne te conseilles,
Que sage esgart ne t'apareilles
Que tu feras de cest afaire
Ne à quel chef en voudras traire.
Veiz, contre tei a ci grant gent;
Si esgarde con faitement
Vers eus te voudras contenir,
De eus afier u d'envaïr,
Se feras ce qu'il requerront
E que vers tei demanderont,
U si od eaus assembleras
E si tu les desfieras.

Lequel que seit t'en estoet faire,
Qui que seit ennui u contraire;
Si lieve sus, si t'en porvei,
Kar je l' te lo par dreite fei.
Sage est ceste jenz e macaigne;
Quant entre mains a une ovraigne,
Mult la sievent bien à chef traire :
Saches, lor cure i est mult maire
Que n'en est à ta gent Francesche
Qui teu costome a la Danesche. »

Uns qui se jut el pavillon
(Mais ne truis pas escrit son nom)
Respondi orgoillosement
E auques felonessement :
« Li vi deable e mau pecché
Vos unt si esmanveillé
E mis en crieme e en esfrei
Qui issi esveillies le rei.
Por buisnart vos poes tenir :
Alez-vos, buen home, dormir :
Si nos laissies en pais ester,
N'est uncor pas tens de lever.
Ne lieus ne cointe ne besoing,
Ne quant que vos dites n'avom soing.
Jà damne Deus oi nos garisse! »
Tart est à Bernart qu'il s'en isse.
Tos est endeignies del respons :
Mais au demande que tençons :
Soffrir l'estuet, si tot li peise.
Revient s'en al est Boemmeise.
Mult prie a Deu qu'eisi li place
Que oi cest jor joie li face.

Li jorz fu beaus e clers e purs,
E l'ost des Franceis jut seurs;
Bient (*sic*) unt dormi grant matinée
Jà esteit bien tierce passée.
Cum sages e aperceuz
Orent les blancs osbers vestuz
Baiuiens e Costentineis,
Ceinz les trenchanz branz vianeis,
Puis les manteaus sus afublez;
Le passet s'unt Dive passez
Estreitement en granz compaignes
Devers Franceis par mi les plaignes;
N'i troverent vie ne content,
Kar nul d'eaus garde ne s'en prent.
Passé out l'eve od ses Daneis
Vers l'ost de France Aigrouz li reis.
Bernart, dès l'aube bien matine,
Vit e esgarda la destine;
Joie a si quers e joie sent
E grant joie pleniere atent;
Toteveies, por sei covrir,
(Ne set que s'est à avenir)
R'est dreit alez al tref le rei;
Dunc cum hoem plein de grant effrei
A dit: « Reis sire, dormez bien,
Qu'ensement ne dotez-vos rien;
Mais od set cenz heaumes d'acier
Vos vienent li lor esveillier:
Çà devers vos s'en sunt venuz.
Ne serreiz mais si tost vestuz,
Mil des lor n'aient pris les guez,
Qui les chefs unt mult bien armez.
Malvais semblant e laid nos funt;

Je ne sai quel talant il ont. »

Dunz Louis li reis s'esveille:
De ce qu'il ot mult se merveille
E sor trestote rien li grieve:
Isnelement e tost s'en lieve:
A ses grauz genz, senz plus atendre,
A fait maneis lor armes prendre.
Puis vait od eus al parlement
La u li reis Aigrouz l'atent.
Qui des dous jeus, s'il puet, le jor
Li laissera le sordeior.
Ja le sent sis quers, ja en panteise.
Tel veit l'oevre dunt mult li peise:
Bernart a fait à sei venir
Por son corage descovrir.
« Je ne sai, fait-il, quel destine
Mis quers me pramet e devine.
Ne je ne sai pur quei te teise.
Ne vei chose qui point li plese.
Bataille u tel meslée sent
Dunt maint home sera dolent.
U aucon fait pesme novel
Dunt mei ne sera mie bel. »

Bernart respont: « Mult me penai.
Mult m'entremis e esforçai
Que vos laisisseiz, c'en fust mon voil,
Vostre conte de Musterol:
Mult le vos di par mainte feiz.
Mais n'en voil mie estre creiz.
Qui bon conseil ot, s'il ne l' creit
Ne pot chaleir puis profoleit. »

LA BATAILLE U LE REIS DE FRANCE FU PRIS E LA GRANT OCCISION DES FRANCEIS [1].

Tant est alez li reis de France,
Sor qui qu'en tort la meschaance,
Que venu sunt al parlement;
Mais unc ne quit que nule gent
Si poi d'amor s'entre-mostrassent
Ne qui meins franchement parlassent.
Tart est à ceus de Costentin
Que li trenchant brant acerin
Seient trait e mostrez à ceus
Vers qui il sunt iriez e feus;
Mult lor targe, mult lor demore,
Par poi qu'il ne lor corent sore;
f° 105 v°, c. 1. Garni se sunt al meuz qu'il pout,
Chascons devers le rei Aigrout,
De blans osbers, de heaumes burniz
E d'escuz freis peinz à verniz;
Les glaives tienent acerez,
Coragos e entalentez
Del rei e des Franceis destruire;
Ne s'en sevent mais si esduire
Qu'à cinc cenz d'eaus senz purloignier
N'en facent les testes seignier,
N'i demandent fors achaison
Cum sordre i puissent contençon.

D'ambes parz i fu granz l'asemblée.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 123, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. VII. (*Ibid.* 242, C.) — *Roman de Rou*, I, 186-189. — *Flodoardi Chronicon*, anno 945. (*Recueil des hist. des Gaules et de la France*, t. VIII, p. 199, B.)

Del duc Willaume Longe-Espée
Fu la parole, cé m'est vis,
Entre Aigrouz e rei Lowis;
De teus paroles s'entredient
Qui point de pais ne signefient :
Quant à Richart ne claime quite
Tot ce dunt il le deserite,
Senz noise ne puet departir;
Kar ne voudront plus consentir.
A ceste parole entendeient
E li dui rei en contendeient,
Dunc vout quens Herluins parler;
Ausi li prist talant d'usler
Cume fist à Dan Isengrim[1].
Un chevaler de Costentin
Conuit, qu'il aveit jà veu;
De la maisnée au buen duc fu,
A sa cort l'ot veu maint jor,
De grant pris e de grant valor;
Parole à lui e si li sone,
Demande-li, si l'araisone
Saveir cum li a puis alé,
S'est en buene prosperité,
S'il est riches ne plenteis
E cum li vait en son païs;

[1] Peut-être Benoît fait-il allusion à une branche du Roman du Renart, que nous n'avons plus; mais il est plus probable qu'il s'est trompé, et qu'il a nommé Isengrin au lieu de son frère Primaut, qui, fait prêtre par Renart,

Son penser a mis à chanter;
Durement ulle et brait et crie.

Cet acte de dévotion lui attire une grêle de coups de la part de gens qui d'abord ne songeaient pas à lui :

Si li donent des cox assez,
Tant que tot a le col quassez
Et moult a eu de la honte;
Li uns le fiert, l'autre le boute,
Li uns le fiert en la poitrine
Et li autre desus l'eschine.

Voyez *Si coume Renart fist Primaut le*

E cil respunt : « Toz sui hatiez
E mult par sui bien herbergiez,
Mananz sui toz e repleniz
E de grant aveir enrichiz;
Bien me vait fors de mon seignor,
Qui ocis fu à teu dolor;
En de son fil encor sordeis
f° 105 v°, c. 2. Qu'eisi deserite li reis.
Sis peres, dunt trop est grant dol,
Vos rendi quite Mosterol,
Dunt jà à tote vostre vie
N'eusseiz mais retor n'aïe.
Por vos e por cele achaison
Fu il ocis, bien le savum;
Mais trop vait mais, s'est granz pechez,
Que de rien ne l' reconoissiez;
Kar force, aïe ne conseil
N'avom de vos, fi (*sic*) m'en merveil;
Mult nos rendez mauvais retor
Del grant servise e del honor
Que il vousist (*sic*), por qu'il fu morz :
Trop en est granz vostres li torz
C'umquor vos vei ci ajuer
Son cher fiz à deseriter,
Qui jà ne deusseiz faillir
Jor, por vivre ne por morir. »

Veu orent Costentineis
Cum cil out parlé al Franceis;

frere Ysengrin prestre, t. I, p. 114-138 du *Roman du Renart* publié par Méon; Paris, Treuttel et Würtz, 1826, quatre volumes in-8°. Voyez aussi le Supplément publié par M. P. Chabaille; Paris, Silvestre, 1835, in-8°, p. 85-91.

Demandent li qui cil esteit
Qui son estre li enquereit
E si tot son contenement,
E dunt aveit od lui content;
E cil respunt : « C'est Herluin,
Un riche conte de haut lin
Que li dux rendi Musterol.
Penduz sereit or al mien voil,
Kar par lui et par sun chastel
A un chascun jor doel novel. »
Ici sorstrent murmuremenz,
Noises, paroles e contenz;
Dient : « Trop serom abaissié
E recreant e engignié,
Se cist, par qui sorst cest afaire,
Ceste dolor e cest contraire
E par qui fu martirizié
Le duc à tort e à pechié,
Qui nos en rent tel gueredon
C'unc puis ne nos fist si mal non,
(Unquor quiert nostre emperrement
E nostre deseritement,
Uncor vient ci encontre nos)
Trop par serom vils e hontos
f° 106 r°, c. 1. S'il senz mort s'en eschape e vait. »
Ici n'en out nul autre plait;
Mais tot erraument l'avironent,
E li Daneis i esperonent.
L'un d'eaus tint un glaive en sa main,
Mais de son non ne sui certain;
D'acer trenchant cler Peitevin
Par les costez fiert Herleuin
Si qu'il li espant la buele

Que mort trebuche de la sele[1].
En doleros mortel contenz
Torna sempres li parlemenz;
Unc ne fu mais nul plus sauvage,
Qu'as branz d'acer sunt pris li guage
E od le plus agu des lances
Les ostages e les fiances.

Lambert veit l'ovre e la destine,
Cum l'averse gent Sarazine
Li unt son frere entr'eus ocis,
De dolor fu sis quers espris:
Si grant destrece i a e sent,
Par poi qu'à terre ne s'estent.
A lui vengier ne quiert deslai :
Ci aura jà estrange plai;
Kar en tant d'ore, ce vos puis dire,
Ne sorst plus angoissos martire.
Mult erent les genz orgoilloses
E trop s'esteient haïnoses,
Por tel n'i out entr'eus esperne.
Sachez qu'en assez petit cerne
Veist l'om mil lances bruisées,
Ensanglantées e moillées,
Si très-granz noises e teus criz
E si morteus abateiz
Que qui veit l'ovre comencée

[1] « Frodoard, aussi avare de détails qu'à « son ordinaire, ne parle point du meurtre « d'Herlouin; mais il ne dit rien non plus « qui doive le faire révoquer en doute. « Nous voyons dans son récit Louis arriver « à Rouen avec Herlouin avant l'entrevue; « puis, deux ans plus tard, en 947, assié- « ger en vain, de concert avec Arnoul, le « château de Montreuil, alors appartenant « à Roger, fils d'Herlouin. Celui-ci était « donc mort dans l'intervalle. » (Auguste le Prevost.)

Si orrible, si á iree (*sic*),
Ne quide pas ne li est vis
Que jà un sol en eschat vis.

Od grant esforz, mais mult i pert,
Venge son frere quens Lambert;
Maint en ocit, maint en ateint:
Bien lor mostre qu'au quor li teint;
Por prendre-en mortel vengeison
Lor met sa teste en abandon.
Eissi cum genz entremeslées
f° 106 r°, c. 2. S'entre requierent as espées,
Trenchent sei chés e piez e braz,
Morz s'abatent envers e plaz.
Li preisié d'armes, li meillor
Vunt aduré par mi l'estor;
As coarz funt muer talanz,
Si lor funt tuz les cors sanglanz.
Plosors e maint d'eus s'en esduient,
Ce qu'il poent à la mort fuient.

Aigrouz li reis ses genz chadele
Qui dès or a joie novele,
Comencié veit le dur estor;
Armez desus le milsoudor
Chevauche là od ses Daneis
U maire force a de Franceis;
Si durement les vunt ferir
Que les heaumes funt retentir
Od les trenchanz espées nues.
Ci r'out testes par mi fendues,
Ci r'out si doleros contenz
Dunt toz li chans remist sanglenz.

Derompent Franceis, c'est la fin;
Compaignons a jà Herluin
Freiz e pasmez plus de set cenz
A devaler ès granz tormenz.

Fors la bataille des Franceis
Se sunt restreint Costentineis;
Beissineis e li Normant,
Qui d'armes erent plus sachant;
Conreient sei e r'aparaillent,
Al meuz qu'il sevent se conseillent;
Mais n'i funt pas grant demorée.
L'ire lor fu ès chefs montée,
De plusors d'eaus i a assez
A qui les haubers sunt fausez
Si que li sancs defors glaceie:
Ce les esprent plus e desreie.
Des heaumes restreignent les laz;
Estrange ert jà li baraz:
Sus les destriers, les escuz pris,
Coragos e volenteris,
Vienent tuit serré vers l'estor.
N'i out enseigne de color
Qui au vent ne fust despleiée;
Ne quit que genz mais plus irée
f° 106 v°, c. 1. Alassent lor faire chalonge.
Volent que li reis lor esponge
Trestote la terre Normande
E quant qu'il i quert e demande.
Là ù il le sorent trover
Li vunt cest ovre si mostrer
Qu'od mil glaives trenchanz d'acer
Funt la parole comencier,

Si durement qui (*sic*) li escu
E li hauberc sunt derompu
E li costé e les peitrines.
Après les forz lances fraisnines
Traïstrent les buens branz vianeis.
Là s'adentent teus cent Franceis
Dunt ne releverent pas li trei.
La veie unt faite desqu'al rei;
Mais ne fu pas chose legere,
Mult i perdent à grant maniere.
Chevalers out d'estrange pris
Entor sei li reis Lowis
Qui vassalment por lui contendent
E qui fiere bataille rendent.
Ci out tant Normant damagiez
Dunt trop par durent estre iriez;
Ci s'asemblerent communal,
Ci fu l'estor pesme e mortal,
Ci out mainte saete traite
E ci fu tote la chaete
Del honor e de la vergoine.
Chascons ce que il poet s'empoigne:
Là s'amassent e là se traient;
Mais tant ne quant ne s'i manaient.
Tant dura le chaple commun
Que tote l'ovre unt mis à un.
A cele fiere contençon
S'asemblerent mil compaignon
De la maisnée Aigrout le rei.
Ici resanglanta l'erbei.
Franceis reusent set archées,
E si out trop seles voidées.
Dunc s'esmaia l'orguil de France,

Kar unc n'i out puis recovrance :
Sor eus est teus levez li huz
Que parti sunt e derompuz.
Ateinz fu li reis Lowis,
f° 106 v°, c. 2. C'une grant plaie out par le vis
E un (*sic*) autre par mi la main;
Nis la chevesce de sun frein
Li fu coupée en sun cheval,
Que del chef li chaï aval :
N'i out del renoer leisir;
Kar jà esteient al fuir.
Ne vos set nus conter ne retraire
Cum ci out doleros afaire
E cum ci a la gent Danesche
A mort livrée la Francesche :
Toz les unt à la veie mis.
Dis e uit contes i out pris,
Si cum l'estoire me retrait.
Que vos en fereie autre plait?
Kar u fuiz u retenuz
E des chevaus morz abatuz
Furent si tuit faiterement
C'unc n'i out puis recovrement.
De poür a le quor sopris
E d'angoisse reis Lowis:
Veit ses genz est morte e vencue
E mult est mais poie sa vie; } (*sic*)
Ses resnes tient od ses dous mains,
Mais contre val en pent li frains :
Queu part que vout vait son destrer,
Qu'il ne l'a od quei justisier.
En sa vie n'a esperance,
Conoist e veit sa meschaance,

Fuit s'en, mais non pas dreite veie;
Kar sis chevaus par tot foleie,
Primes à munt e puis à val.
Quant reis Aigrouz, le bon vassal,
Conoist que Lowis s'en fuit,
Que de la bataille s'esduit,
Ce peise li issi s'en vait;
Ne prise rien quantqu'il unt fait.
Ci ne sorent talant de feindre:
Tot unt laissié por lui ateindre;
Dreit cele part ù il les sorent,
Al plus trestost qu'il unques porent
Adrecent les chés des chevaus
Plus de treis cenz de bons vassaus,
Al grant chaple des brans d'acer
Lor rebatent maint chevalier.
f° 107 r°, c. 1. Reis Aigrouz les vint ateignant;
Qui li donast Beavais la grant
Ne le peust faire plus lié.
Al pont de fin or entaillié
Saisist e prent le rei de France;
Eneslepas, senz demorance,
Li a la teste desarmée
E la renge desos coupée;
Ne le laidist ne ne manace,
Ne ne soeffre qu'em mal li face;
Mais tant li dist : « De grief sorfait
Grieve merci e grejos plait;
Sum la merite le loijer:
Issi deit l'om par dreit jugier.
Tant vos en avum jà rendu
Dunt sanglant sunt li champ erbus;
L'ovre que vos aviez menée

Vos serra or guerredonée:
Ne vos besoignast pur cent mil mars
Qu'eusseiz esté si eschars,
Si coveitos, si plein d'envie
Vers Richart l'eir de Normendie.
N'est mie dreiz, ne ne l' trovum,
Qu'em se joie de traïson.
As voz aunes ne à vos diz
N'iert or li regnes departiz,
Se Deu plaist, plus à ceste feiz;
Kar cil l'aura qu'il est dreiz.
Se vos en avez sa rente eue,
Al doble li sera rendue;
Jà n'en charra deniers toz sous. »
Trop dut li reis estre angoissos:
N'est sa poürs de neient mendre
Que de la mort receivre e prendre;
Ne quit c'un sol mot responsist
Qui en la place l'oceist.
Si est bailliz, si mal li vait,
Par poi sis esperit ne l' lait.
Aigrouz l'a baillié à sa gent,
Qu'il le gardent si faitement
Qu'il ne l'empirent ne ocient;
Ne pez ne mains pas ne li lient:
Reis est plus bel fait à traitier
Cum autre povre chevalier.

Joios e liez maneis senz faille
f° 107 r°, c. 2. Retorne Aigrouz à la bataille.
Uncor se teneient Franceis,
Ne sevent que seit pris li reis;
Mais lor laide mesaventore

E la pesme desconfiture
Veient-il bien de totes parz;
Mais ne sunt mie des coarz,
Qui durs vassaus e adurez,
Qu'ainz lor serunt les chés coupez
Qu'il s'en augent cum recreanz.
Cist escremissent as Normanz
E as Daneis de teu maniere
Que d'eaus lor i funt mainte biere.
De tant de gent ne fu jostée
Si fait estor ne teu meslée;
Od les branz d'acer contendeient,
Lor vasselage cher vendeient
Quant li reis Aigrouz i avint;
Mais unques puis nul ne s'i tint.
Si tre (*sic*) durement les hurterent
C'unc puis en place n'aresterent.
Par mi les cors senz recovrer
Lor passent les glaives d'acer
E lor coupe l'om les eschines,
Le gros des cors e les peitrines;
N'afiancent ne ne se rendent :
Por ce voz di que morz s'estendent.
Saceiz, tant en i out occis
Que poi en retindrent des vis.
Alas! tant en i gist d'envers!
Vencuz fu li champ en travers.
Par bois, par pleins e par chemins
Fu li enchauz e li traïns.
De trus (*sic*), de lances e d'escuz
E de cler sanc de cors eissuz,
De destriers tresperciez de lances,
De chés, de braz, de conoissances

Furent li champ e li erbei
E li garait e li chaumei
Si plein, si covert, si jonchié,
N'i piert de terre demi-pié.
Quant li enchauz fu achevez,
Si sunt atraiz e rasemblez
Tut dreit el champ de la bataille.
Si vos poet-l'om dire senz faille
f° 107 v°, c. 1. Qu'estranges fu li eschas ;
Ainz que venist li vespres bas
Fu tot cerchié e amassez.
Si faiz aveirs ne fu jostez :
Tant pavillon, tant garnement,
Tant cher vaissel d'or e d'argent,
Tant buen cheval, tant palefrei
E tant autre riche conrei.
Le champ cerchent por les lor traire,
Por lor dreiture aveir à faire.
Qui là troeve son pere mort
Si 'n a dolor e desconfort,
Frere u nevo u cher parent
Si 'n plore des oilz tendrement;
Ainz que mis seient ès sarcuz
Cheent cent mil lermes d'euz;
Mais ce qu'il porent le hasterent,
Unques ainceis ne dessevrerent.
Après, senz noise e senz content,
Unt departi si dreitement
Tot le guaaing qu'il orent fait
Qu'al menor d'eaus n'i out tor fait;
Mais cil qui gardoent le rei
Furent en crieme e en effrei
Qu'al grant guaaing desmesuré

Fussent forsclos e ublié.
L'aveir coveita mult chascun
Qu'il veeient à toz comun.
Li dui le laissent, puis li trei,
Al guaaing vait chascun por sei;
Sol l'unt laissié, c'en est la fin.
Dunc s'est li reis mis el chemin,
Fuit s'en, ce qu'il pot esperonne;
S'il eust el chef la corone
Mult s'en fust tost descoronez
Que par ce ne fust enconbrez;
Ne set ù vait ne n'a qui l' maint,
Mais dolerosement se plaint;
D'ire, de dol e de haschée
A tote la chere moillée.

SI CUM LI CHEVALERS PRIST LE REI EN FUIANT, LOR DIZ E LOR PAROLES E TOZ LOR COVENANZ [1].

Tot eissi s'en fuieit li reis
Quant un chevalier Roemeis
Hardiz e proz e coneu
f° 107 v°, c. 2. L'a choisi e aperceu;
Après lui broche le destrer,
Enz en son poing son branz d'acer;
Ateignant le vint, c'est li toz,
E si li dist des quisanz moz :
« Reis Lowis, fait-il, queu part
Cest eire avez empris à tart
Que vos n'i serreiz mais oi à tens?

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 124, C.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. VII. (*Ibid.* 242, D.) — *Roman de Rou*, I, 189.

Diriez m'en vostre porpens?
Que vos est avis de cez Normanz?
Ne vos unt-il bien faiz voz talanz?
S'ariere od mei volez torner,
Je vos ferai tot amender.
Oi, ce quid, vos unt enseignié
Cum il vendent cher lor marchié.
Volez-vos si de eus partir?
Dès or vendra lor bel servir.
Tot a esté jeus desque ci;
Mais dès or vos seront meri
Li grant bien que vos lor avez fait.
Çà detriès vos sunt tel li brait
Que teus cinc cenz en i travaillent
Des voz qui à la mort baaillent.
Voz chevaliers unt mariez
Od les trenchanz branz acerez;
Sus la terre gisent adenz,
Mil en i unt les cors sanglenz.
A mauvais rei e à crual,
Faus e parjur e desleial,
Deit l'on senz faille eissi servir.
Je ne vos voil plus consentir
Que vos augeiz mais en avant
De ci que lor vienge à talant;
Mais n'aureiz pas, tant sai-je bien,
Ennuit l'ostel saint Julien.
Vos resaureiz ore, au mien voil,
Que est rancure e ire e duel. »
Par mi la redne l'ala prendre;
Ne sout li reis od quei deffendre:
De ses armes ert desgarniz,
E veit cil est de lui saisiz

Qui à son talant le mestreie,
Humlement vers lui se plaideie :
« Qui es, fait-il, qui si me tiens?
Dunc n'en est-il li chevaus miens?
f° 108 r°, c. 1. Que vous? que quers? Ne me merras
Che lès. Por quei m'aresterras (*sic*). »
— « Chevalier sui des Roemeis
Dunt eriez ier sire e reis;
Mais or sachez bien à estros,
Mult i fereient poi por vos.
Là vos merrai, bien sai de veir,
Qu'or vos desirent à veeir;
Jà or si tost ne vos verront
Cum vostre estre vos enquerront.
Unc n'i eustes tant d'onor
Qu'or n'i aiez plus deshonor.
Li vilains dit, s'est chose veire,
Toz jorz que qui mal fait ne l' creire.
Ne gorgeiereiz mais dis meis,
C'espeir bien, Normanz ne Daneis.
Maufeisiez de eus si laidir,
Trop par les voliez honir.
Ès laz que vos aviez tenduz
Estes oi pris e retenuz.
A ce revert mainte feiée
Ovre cruele e desleiée.
Od mei vos en vendreiz en fin,
Bien sai la veie e le chemin. »

Quant li reis veit que cil l'enmeine
Que de lui encombrer se peine,
E (*sic*) li ose dangier mener
N'à sa volenté contrester;

Mais d'angoisse, de dolor pleins,
Li a dunc jointes ses mains :
« Amis, fait-il, bien sai e vei,
Si tu n'en as merci de mei,
Qu'en fin sui morz : n'i a retor;
Mais mult te pri par grant duçor
Cum tu aies pitié de mei,
Kar je ne sai pas ne ne vei
Cum j'eschap vis de tantes genz,
Si Deu e tu ne m'en defenz.
Jà sent la mort, ço m'est avis,
Kar mult sai bien qu'à ce sui quis.
Delivre m'alme e aseure
Qui mult trait jà mal aventure :
Del cors se quide en fin partir;
Por Deu ne m'i laisser morir.
Od mult assez mendre achaison
f° 108 r°, c. 2. Fu mis peres s (*sic*) morz en prison.
Bien vei, si del tot m'en vous nuire,
Ne poet estre que je n'i muire.
Seur te ferai e certain,
S'en France me rendeies sain
A Orliens u à Munleun,
Que li regnes nos fust mais un;
Ceo t'ostagerai-je par fei
Que n'i aie riens mais sor tei :
Pren-en le tierz u la meitié
Cum de ta boche ert deraisnié,
Part e eslis e si choisis,
E si'n seies segurs e fis,
Jà n'i quer aveir seignorie
U tu n'en aies ta partie.
De ma grant glorie e de m'onor

Ne voil qu'en seies jà menor;
De mes aveirs pren, tant en aies
Que de cest grant peril me traies.
Seient nosz feiz en teu tenance
Qu'entre nos deeus (*sic*) n'ait mais faillance.
Veeiz, chaïz sui en grant misere. »
Nule rien qui nasquist de mere
Si ducement ne sout preier
Cum li fait le chevalier (*sic*) :
Plore des oilz si tendrement
Que estrange pitié l'en prent,
Lait sei chaair jus del cheval
Si que les dous piez al vassal
Tient od ses mains, tant s'umelie
Que à genoilz merci li crie.

Cil veit le dol que li reis meine,
Veit cum d'eve de fontaine
Son vis de lermes aroser,
Veit e ot le si dolosier;
Ce qu'il prée, l'offre e le don,
Por lui delivrer de prison,
A faire mais e à tenir
Lui e sun eir senz repentir,
Que des offres, que de pitié
L'en est si le quor adoucié
Qu'il ne le set cum escondire;
Enz en son quor pense e consire
S'en France l'en conduit e maine
Encor serront Normant en paine,
f° 108 v°, c. 1. Encor querra force e aïe
A pardestruire Normendie
E à vengier sa grant dolor,

Son damage, sa deshonor;
Pense, s'il l'aveit delivré
E s'il s'en ert en France alé,
Tot metreit à destruiement
E la terre mais e la gent;
Par lui delivrer poet tolir
Al duc Richart terre à tenir,
Son serrement crient e sa fei,
Itant a respondu al rei :

« En iteu sen n'en tel maniere
N'oï unc mais faire preiere
Que je me destruie e ocie,
Ne qu'à dol mete Normendie
E ceus qui unt part n'eritage
E mes parenz e mun lignage
Qu'à grant dolor destruiriez
Si tost cum plus tost porriez.
Quidez que meuz voille essaucer
Por eus occire e abaissier?
Trop par prendreie hontos don
Por querre lor destruction.
Povreté aim tote ma vie
Mieuz qu'à tolir si Normendie
Cum vos faites à son dreit eir,
Ne rien ne puis-je tant voleir
Cum à eissir del cuvertage
E deu renei e del servage
En que vos ne (*sic*) quidez tenir.
Trop par porreit granz mals venir
Par delivrer vos, ce vei bien;
Ne l' me penserai jà por rien.
Ne puis pas cil bien ne monte

Qu'à sa gent seit damage e honte;
De cel honor ne quer ne ruis
Dunt à cent mile fust depuis.
Alom! n'i a delai mestier. »
— « Ha! fait li reis, franc chevalier,
Un sol poi me deigne esculter.
Ce te puis bien sor sainz jurer
C'unc rien ne fis à mun vivant
Dunt je seie si repentant
Cum d'envair cest grant deslei,
f° 108 v°, c. 2. Dunt Deus s'est irascuz vers mei
E dunt il m'a laissié honir;
Mais del tot m'en voudrai partir
Eissi que jà en plus n'en seie
Ne que chose n'i tienge à meie
Nule qui seit, poie ne grant,
Qu'aseur seient li Normant,
Si Deus m'en meine à mon repaire,
Qu'o eus n'aurai jamais que faire;
Nule coveitise n'en ai.
Alas! si mal les acointai!
Cum ert France par ma deserte
De bones genz povre e deserte!
A glaive, à honte e à dolor
En est oi ci morte la flor.
Revertue est m'ovre sor mei
Pleine d'enging e de deslei :
Sire Deus, cupable m'en rent,
E si faitement m'en repent
Que je jamais jor de ma vie
L'oil ne tur-ge vers Normendie;
Jà ne la tendrai mais por meie,
Ainz m'est mult tart que hors en seie.

Jetez m'en, amis, ce vos soplei,
O seiez mais sire de mei
E ne quidez jà vos en mente. »
— « Mult criem, fait cil, je m'en repente. »
— « No fereiz veir, ainz seiez fiz
Qu'enorez estes e gariz. »
— « Jà, si delivre esteiez,
Mais ne me regarderiez. »
— « Regarderai ! Sainte Marie !
Ne m'aureiz-vos sauvé la vie? »
— « E que de ce? Jà quer felon
Jor ne rendra buen guerredon. »
— « C'est veirs; mais teus n'est pas li miens,
Ainz vos vendra de ce teus biens
Que hauz e riches e gariz
Sereiz. » — « Je ne sui mie fiz. »
— « E vos en pernez ma fiance. »
— « Veire! mais vos estes de France,
S'auriez tost tot ublié
Mais que vos fuisseiz aseuré. »
— « Deus ! fait li reis, merci, bel sire !
Par fei ! je ne sai mais que dire.
f° 109 r°, c. 1. La mort eusse or trespassée
Que tant aurai oi redotée. »
Adunc li estreinst si le quor,
Ne parlast plus à nul for.

Mult se fu cil amoleié,
Plein de duçor e de pitié.
« Çà, bailliez, fait-il, vostre main;
Seur me faites e certain
Que jamais jor de vostre vie
Part ne clamez en Normendie,

E la pesme desconfiture
Veient-il bien de totes parz;
Mais ne sunt mie des coarz,
Qui durs vassaus e adurez,
Qu'ainz lor serunt les chés coupez
Qu'il s'en augent cum recreanz.
Cist escremissent as Normanz
E as Daneis de teu maniere
Que d'eaus lor i funt mainte biere.
De tant de gent ne fu jostée
Si fait estor ne teu meslée;
Od les branz d'acer contendeient,
Lor vasselage cher vendeient
Quant li reis Aigrouz i avint;
Mais unques puis nul ne s'i tint.
Si tre (sic) durement les hurterent
C'unc puis en place n'aresterent.
Par mi les cors senz recovrer
Lor passent les glaives d'acer
E lor coupe l'om les eschines,
Le gros des cors e les peitrines;
N'afiancent ne ne se rendent :
Por ce voz di que morz s'estendent.
Saceiz, tant en i out occis,
Que poi en retindrent des vis.
Alas! tant en i gist d'envers!
Vencus fu li champ en travers.
Par bois, par pleins e par chemins
Fu li enchaus e li trains.
De trus (sic), de lances e d'escus
E de cler sanc de cors eissus.
De destriers trespercies de lances.
De ches, de braz, de conoissances

Furent li champ e li erbei
E li garait e li chaumei
Si plein, si covert, si jonchié,
N'i piert de terre demi-pié.
Quant li enchauz fu achevez,
Si sunt atraiz e rasemblez
Tut dreit el champ de la bataille.
Si vos poet-l'om dire senz faille
f° 107 v°, c. 1. Qu'estranges fu li eschas ;
Ainz que venist li vespres bas
Fu tot cerchié e amassez.
Si faiz aveirs ne fu jostez :
Tant pavillon, tant garnement,
Tant cher vaissel d'or e d'argent,
Tant buen cheval, tant palefrei
E tant autre riche conrei.
Le champ cerchent por les lor traire,
Por lor dreiture aveir à faire.
Qui là troeve son pere mort
Si 'n a dolor e desconfort,
Frere u nevo u cher parent
Si 'n plore des oilz tendrement;
Ainz que mis seient ès sarcuz
Cheent cent mil lermes d'euz;
Mais ce qu'il porent le hasterent,
Unques ainceis ne dessevrerent.
Après, senz noise e senz content,
Unt departi si dreitement
Tot le guaaing qu'il orent fait
Qu'al menor d'eaus n'i out tor fait;
Mais cil qui gardoent le rei
Furent en crieme e en effrei
Qu'al grant guaaing desmesuré

N'à Richart n'en seiez nuisant
Dès icest jor mais en avant,
E mei senz engin atendreiz
Jà ù le poeir en aureiz
Eissi cum ci m'avez pramis.
Trestot essi cum jeo devis
Tot eisi le m'afiez-vos? »
— « Veire, fait li reis, à estros
Senz tricherie e senz feintié. »
Adunc se sunt entre-baisié.
Monte li reis demaintenant,
S'esloignerent del ost Normant;
N'ont soing de tenir veie errere (*sic*);
E cil qui bien set la contrée
L'en meine par les leus-soutis
U ne seient trovez ne quis
E tant qu'en un isle de Seigne,
Eissi cum l'estoire m'enseigne,
L'en a mené e enbuschié,
Repost e cucé e mucié.
Por la chose manifester
Ne l' vout à sa maison mener :
D'iloc, s'il puet, senz demorance
L'en merra à Loün en France.

CUM LI CHEVALERS VOUT E QUIDE DELIVRER LE REI DE FRANCE E SAVEIR CUM EU L'EN AVINT[1].

Mult par out esté li reis quis,
Ço vos sai bien dire, entre tanz dis.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 124, D.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. VII. (*Ibid.* 242. D.) — *Roman de Rou*, I, 189.

Mult fu Aigrouz vers ceus iriez
Qu'il aveit esté bailliez,
Jure jà tant cum il vivront
Jor mais od lui pais n'en auront;
Par poi del sen n'esrage vis;
E Bernart a par tot tramis
As ponz de Seigne e as passages,
f° 109 r°, c. 2. E en toz sens par les rivages,
Qu'il ne s'en past par negun leu.
En cest ovre n'out ris ne geu,
C'unc jenz ne fu plus forsenée
S'il si s'en ist de la contrée.
A Roem s'en vient le Daneis
A esperon tot demaneis,
Ses genz en ameine oue sei;
Grant enging prent e grant conrei
De retenir rei Lowis;
De ses plus très-feeiz amis
I enveie por le cerchier;
E cil ne s'en firent prier,
N'i unt laissié ne bois ne plein
Tot ne cerchent à une main
Tant unt apris, tant unt alé
Que dit lor fu e reconté
Cum cil chevaliers l'aveit fait.
Ici n'en out nul autre plait;
Mais à sa maison sunt venu,
Si del tot vers lui irascu
Que par poi le feu n'i unt mis:
Tunt (*sic*) unt robé e tot unt pris,
Ne li remest aveir montable
N'un sol denier d'aveir moable:
La dame e les enfanz enmeinent,

Mais en nul sen tant ne se peinent
Que de lui oent nule enseigne :
Criement qu'ait trespassée Seigne.
La dame, les enfanz, l'aveir,
Si cum jo vos di, par estoveir
Covint à Bernart amener,
Qui bien les comanda garder[1]
E dit, se cil le rei ne rent,
Honiz seit il si toz ne's pent.

Li chevaliers sout tost l'afaire :
Angoisse li fu e contraire
De sa maison qui ert robée;
Set que sa femme en unt menée
E ses enfanz e quanqu'il a.
Veit que el faire ne porra;
Bien quidout aveir oiselé,
Mais tot l'afaire est trestorné :
Rendre li estovra le rei,
E si a uncor poür de sei
f° 109 v°, c 1. Que merci ne puisse trover;
A ce ne vout plus demorer,
Que sage fist e que corteis.
Dreit vint à Bernart le Daneis :
As piez li chet, merci li crie;
Sa volunté iert acomplie,
Ce dit, del rei e ses talanz;
Mais sa femme ait e ses enfanz.
A grant peine l'otreie e fait
Bernart, kar trop ert cil mesfait.
Quant il out le rei amené,

[1] Si l'on en croit Guillaume de Jumiéges, ce fut le chevalier lui-même que Bernard le Danois fit jeter en prison : « Militem statim in vincula conjecit. »

Si li fu tot sous e quité.
Si poüros, si maubailliz,
Cent feiz vousist estre feniz;
Honte a e ire tant e dol
Ne queist vivre ore son voil;
Ne li funt rien qui desavienge
Ne que il à grant mal lor tienge,
Ne ne li dient vilains diz,
Ainceis fu assez beau[1]...
Trop prent en gré quanque li fait,
Il n'en tient or nul autre plait,
Gardez est si e nuit e jor
N'en est dotance ne poür.

CUM LI REIS DE FRANCE FU TENUZ PRIS A ROEM, E CUM LI DUS RICHART R'OUT NORMENDIE AINZ QU'IL FUST DELIVREZ[2].

Quant Bernart fu del rei saisi,
Mult fu le suen quer resjoï;
Autresi tost cum il plus pout
L'a fait saveir al rei Aigrout,
Qui mult par out dunc de ses bons;
Ausi cum li païs fust suens
Comanda par tot son plaisir.

[1] Ce vers est ainsi imparfait dans le manuscrit.

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 125, B.) « Dum rex Ludowicus morare-« tur Rodomi, Haigroldus Normannus, « qui Bajocis præerat, mandat ei quod ad « eum venturus esset condicto tempore vel « loco, si rex ad illum locum accederet. « Veniente denique rege cum paucis ad « locum denominatum, Haigroldus cum « multitudine Nordmannorum armatus ad-« venit : invadensque socios regis, pene « cunctos interimit. Rex solus fugam iniit, « prosequente se Nordmanno quodam sibi « fideli. Cum quo Rodomum veniens, com-« prehensus est ab aliis Nordmannis, quos « sibi fideles esse putabat, et sub custodia « detentus. » *Chronicon Flodoardi*, sub anno 945. (*Historiæ Francorum Scriptores*, t. II, p. 610, A.)

Mult li amoent à servir,
Ce vos sai bien dire, li Normant
Eneslepas tot maintenant
Enveie Bernart as Saint-Liz
Ses messages e ses escriz.
Au conte fu l'ovre retraite,
Qui estrange joie en a faite;
S'a li danzeaus sor tote rien,
Qu'or li est vis, si quide bien
Que sa terre aura senz demore
N'i atent plus ne jor ne ore
f° 109 v°, c. 2. Li quens qu'il ne vienge à Paris;
Au duc, qui esteit sis amis,
Demande s'a novele oïe
Deu rei qui ert en Normendie,
Del ost de France, cum li vait,
S'a oï ce que l'em retrait.
« N'en au veir, fait-il, nule rien;
E vos? »—« Oil, je l'sai, fait-il, mult bien.
Tel aventure, tel merveille
N'orreiz jamais ne sa pareille. »
— « Coment? por Deu, dites-le-mei. »
— « A Roem tienent pris le rei. »
— « Pris? e qu'est dunc sa jent devenue? »
— « En bataille est morte e vencue. »
— « Ai-il (*sic*) dunc eu bataille? »
— « Oïl, dolerose, senz faille. »
— « Qui'n out le champ al départir? »
— « Franceis i unt esté martir. »
— « Cum fu ceste bataille enprise? »
— « N'oïstes unc si faite ocise.
Dis e oit contes tuit par non
Unt retenu en lor prison,

E la riche chevalerie
De Frence i est morte e perie;
Kar reis Aigrouz od ses Daneis
A fait cest gleive de Franceis.
Par le conte de Mosterol
Sorst entr'eus l'ire e le grant dol,
Qu'oscistrent tuit premerement
E Lambert son frere ensement. »
Tote l'ovre, la destinée
Li a de Lowis contée;
Cum il fu pris e comen (*sic*) non,
Com il le tienent en prison.
Tant par s'est li dux merveilliez
Que plus de cent feiz s'est seigniez;
Grant piece fu taisanz e muz,
Puis dist que Deus feseit vertus
Por l'enfant Richart mervaument :
« Or le veit l'om apertement;
Or a li reis, si 'n sui mult lié,
Ce qu'il aveit toz jorz chascié.
Sum sa deserte orrible e laie,
L'en a ore Deus rendu la plaie
E teu merite e tele fin
f° 110 r°, c. 1. Cum redesserveit Herluin
Por qui li dux fu martirié,
Dunt tot cest mal est comencié
E dunt nostre bon rei de France
Deust aveir pris teu venjance
D'Ernol le mortel traïtor,
Dunt tote France eust honor,
E il par le conseil de eus dous,
Vers son eir felon, haïnos;
L'aveit en garde e en prison,

Senz merci e senz raançon,
Deserité senz recovrer,
Si Deus ne l' en vousist aidier,
Qui par son just dreit jugement
Cum veirs Deus, pere omnipotent,
L'en a laissié tot vis honir
E à tele honte revertir,
Que des princes qui oi sunt vis
Est-il au siecle li plus vils.
Morte est sa gent e detrenchée,
Dunt France ert povre e essillie (*sic*),
E il, dunt ē (*sic*) joies e biens,
Tenuz en chartre e en liens.
N'avint ovre plus dreiturere.
Oï a Deus bien la preiere
Qui par tanz leus l'en estait faite,
A toz jorz mais serra retraite.
De haut conseil e de vaillant
Sunt sor tot autre gent Normant,
Qu'issi très-sagement l'ont fait;
Lor unt baillié e le plus lait
Del baston al rei Lowis,
E il le bel choisi e pris;
Le pis li unt mis en la main,
Si unt retenu le plus sain;
Cum sage et vaillant chevalier
L'unt reés senz eve e senz moillier.
Ha! gent vaillanté e honorée,
Quel onor avez recovrée! »
— « Or, fait li quens, honorez dux,
Ne l' atargez dès or mais plus;
Solez e aquitez le vu
Dunt vers mei e vers mun nevo

Estes par serrement empris,
Si que n'en seit plus termes pris;
f° 110 r°, c. 2. Aidiez li e securez,
Beau sire, eisi cum vos devez. »
Li dux respont : « Ci n'a contraire,
Cest ovre est mais legere à faire :
Kar ne seit jamais delivrez
Li reis ne de prison jetez
Ne ne veie de ses oilz France
De ci qu'ait fait fine quitance,
Ferme e estable, od arcevesques
E od abez e od evesques,
Od serremenz e od ostages.
En paiz, e rente e eritages,
Regnes, ducheaumes e honor,
Si cum firent si anceisor,
Tienge Richart e ait en paiz,
Que plus ne l'en seit mais torz faiz.
Je sai mult bien que tot cest plait
Lor voudreit or jà aveir fait;
E cil qui de lui sunt saisi
Seient de ce seur e fi :
Ainz qu'il eschapt ne vis ne sains
De lor prison e de lor mains,
Aient cest plait entierement
E ne l' facent pas autrement. »

LES NOVELES DE LA DOLEROSE BATAILLE; E CUM LA REINE DE FRANCE REQUERT L'EMPEREOR D'ALEMAIGNE, SON PERE, DE SECORS[1].

Par tot fu jà dite e contée
La dolerose renomée

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 125, C.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. VIII :

Tant que Gerberge la reine
Resout ceste mortel destine,
Cum Normanz unt pris son seignor
E sa gent ocise à dolor :
En bataille unt esté vencuz,
Se unt tuz ses contes retenuz.
Del fait, ne l' pout riens si grant faire;
Tel ne vos saureit riens retraire :
Ne trove conseil n'esjoiance
Ne nul confort en tote France;
Sun dol, s'angoisse e son deshet
E tot eissi cum el li vait
A fait escrire en parchemin;
Al rei Henri[1], utre le Rin,
A enveié cum à son pere,
E à Othon le bel, son frere.
f° 110 v°, c. 1 Plorablement merci lor crie
Qu'or li face procein aïe;
Viengent à lui bastivement
Od si très-grant force de gent
Que Roem puissent assegier,
Prendre e ardeir e trebuchier,
E si que son seignor l'en traient,
Que li Normant point ne manaient.
E reis Henris tot maintenant
Mande à sa fille son talant,

Quod Gerberga regina auxilium petens ab Henrico patre suo, trans-rhenano rege, contra Normannos, non impetravit : quapropter filium suum et duos episcopos obsides pro Ludovico rege conjuge suo dedit. (Ibid. 243, A.) — *Roman de Rou*, I, 189, 190.

[1] L'empereur Henri l'Oiseleur, auquel les historiens normands font recourir la reine Gerberge, était mort en 936, c'est-à-dire depuis environ neuf ans. Si cette princesse s'adressa réellement à un empereur d'Allemagne pour obtenir des secours, ce ne peut être qu'à Othon, son frère ; Flodoard semble l'indiquer.

Que jà qu'il sache à sa vie
Jor n'entéra en Normendie
Ne Roem n'ira asegier.
« Si son seignor a de rien cher,
Si porchast mult bien qu'eu l'en traie;
Par la vertu des ceus veraie
L'en est tut iceo-avenu,
Qu'orriblement s'ert contenu
Vers Normendie e vers l'enfant,
Assez est or apareissant;
Prenge ce qu'il a porchacié,
Kar jà par nos n'en ert aidié
Ne socuroz ne delivrez :
Ester i porreit ainz assez. »

Entre tanz diz Aigrouz li reis
As chevaliers e as borgeis,
As clers e as lais ensement,
As païsanz communaument
Fait à Richart feeutez faire.
Là ù plus fort sunt li repaire,
Là fait faire murs e paliz,
Fossez e hauz ponz torneiz,
Bretesches e tors bataillées
Qui ne puissent estre baillées,
Cum que seit l'ovre à avenir;
Mult fait bien les recez garnir,
Que ne seit mais par nule guise
La terre eissi del tot conquise.
Les leis que Rous aveit donées
A son poeir renovelées,
La terre afaite e reconforte
Qui tote esteit destruite e morte,

De son poeir la r'apareille.
E la gent maintent e conseille :
Gré l'en deveit l'om saveir grant,
f° 110 v°, c. 2. S'il fust pere Richart l'enfant
Ne se peust-il plus pener.

LA PAIZ E LA COVENANCE DEL REI DELIVRER, E CUM LI DUS RICHART R'AIT SA TERRE E S'ONUR EN FINE PAIZ [1].

Mult fu la reine esgarée
E tote fu desesperée
Quant ele oï e sout de veir
Qu'ele n'en porra secors aveir
De son pere le rei Henri
Ne de Othes son frere autresi.
Quant veit que faire li estot,
Par estoveir (kar mais n'en puet),
Dotose e od grant suspeçon
En est alée al duc Huun;
Merci e aïe li roeve.
Assez plus benigne le trove
Qu'ele ne quidout cent mile tant,
Kar n'iert de rien lor bien voillant.
Mult l'a fait li duc honorer
E beau servir e sejorner,
Li e la gent qu'ele a od sei
Tient tot à cust e à conrei,
A grant honor, ceo vos sai bien dire,
Eissi que riens n'en est à dire.
Le conte de Saint-Liz a pris

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 126, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. VIII. (*Ibid.* 243, B.) — *Roman de Rou*, I, 190-192.

E si l'a à Roem tramis
Por faire ajoster les Normanz,
Ces dous qui plus i sunt vaillanz;
Emprendre fait un parlement
U tuit seient communaument.
Le jor unt fait determiner
Qu'il assembleront à Saint-Cler;
Ceste ovre ne fu refusée,
Ainz fu volentiers graantée.
Contre Normanz od granz compaignes
En vint al jor Hues li Maignes.
Ne fu li parlemenz eschis,
Kar n'esteient point enemis:
N'aveit li dux dote vers eus,
N'il de rien n'erent vers lui feus.
Là fu Bernarz, barons assez,
Evesques, moines e abbez
E de France li plus vaillant.
Beau furent requis li Normant
f° 111 r°, c. 1. Qu'il rendent le rei Lowis;
Mais unques ne fu consel quis,
De lui veer n'en rendrunt mie,
Ce jure chascuns e afie.

Fait Hue le Maigne: « Oez-mei;
Ne vos deceverai ne je ne dei:
Laissiez-nos le rei ostagier
Por un suen fil qu'il amout cher[1],

[1] Louis d'Outremer avait alors deux fils, Lothaire, qui lui succéda, et Carloman. Si l'on en croit Flodoard, ce fut le plus jeune, c'est-à-dire Carloman, qui fut donné en otage: « Hugone de regis ereptione laborante, Nordmanni filios ipsius regis dari sibi obsides quærunt, nec aliter regem se dimissuros asserunt. Mittitur igitur ad reginam pro pueris. Illa minorem mittens, majorem fatetur se non esse missu-

Od dous evesques de granz nons,
Si aura od tot autres barons;
Si jostera senz demorance
De sa plus haute gent de France,
Evesques, contes e abez
E ceus de lui plus haut chasez;
Si 's amera à jor devis
U li serrement seient pris;
Sor Deu, sor sainte Trinitez,
Sera Richart quites jurez
Le regne entier toz des Normanz
Si cum sis pere en fu tenanz,
E à ceus qui de lui istront,
Que jamais guerre n'i auront,
Toute ne force ne envaïe,
Qu'en paiz tendrunt mais Normendie.

Ceste chose vout e demande
E desire la genz Normande;
El duc unt mult grant esperance
E grant atente e grant fiance;
A tot son comandement sunt,
Ce qu'il quide qu'il voille funt.
Les ostages numez unt pris,
E si rendent rei Lowis.
Des evesques fu l'un Disdier[1]

« ram. Datur igitur minor, et, ut rex dimit-
« tatur, Wido, Suessorum episcopus, sese
« obsidem tradit. Dimissus itaque rex a
« Nordmannis, suscipitur ab Hugone prin-
« cipe : quique committens eum Tetbaldo
« cuidam suorum, proficiscitur Othoni
« regi obviam. » (Du Chesne, *Hist. Franc. Script.* tom. II, pag. 610, anno 945.)

[1] *Hildierum Belvacensem.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. Cet évêque, que Flodoard appelle *Hildegarius*, et que les actes d'un concile désignent sous le nom d'*Hildricus*, fut consacré en 933 et mourut après 961. Voyez sur ce qui le concerne, le *Gallia Christiana*, t. IX, col. 703.

Qui là l'alerent ostagier,
De Beaveiz ert mult granz sis nons;
L'autre, l'evesque de Sessons,
Gui aveit non[1], cler merveillos
E sages e religios.
Merveilles a fait jent conrei
E grant honor li dux au rei;
De ci qu'à Munleun le maine,
De lui mult honorer se paine.
Si tot est laide la destine,
Grant joie li fait la reine,
E tuit li suen qui à lui venent,
Qui de dol faire ne se tienent
Por la perte de lor amis
Qui aveient esté occis.

f° 111 r°, c. 2.

SI CUM LI DUS RICHART FU AMENEZ AL PARLEMENT, E LA PAIZ DEL REI DE FRANCE E DE LUÍ.

Al jor qui ert determiné
Fu tot le barnage asenblé
Sor Ette en une praerie;
Od trestote sa compaignie
Fu Lowis au parlement;
Merveilles out od li grant gent,
Abez, evesques, chevetaignes,
E s'est od lui Hues li Maineis (*sic*).
Mult par esteit li reis marriz
Qu'à Roem esteit mort sis fiz.
Si tot li est duel e contraire,

[1] Guy Ier, fils de Foulques le Roux, comte d'Anjou et frère de Foulques le Bon, qui succéda à ce prince. Il mourut en 973. Voyez sur ce prélat, le *Gallia Christiana*, t. IX, col. 346.

N'en remaint pas la paiz à faire.
Tramis orent li boen vassal
Por lor cher seignor natural;
Mult le baiserent docement :
Là ù virent premerement
Fiere joie li unt menée,
Si out mainte lerme plorée.
Del autre part de Ette en l'erbei
Refurent près de Girberrei[1];
Les plus vaillanz e les plus sages
Porterent entr'eus les messages
Tant que la paiz fu porparlée,
E d'ambes deus parz graantée.

Ensemble vindrent, c'est la fin;
Là amenerent le meschin,
Si beau, si coloré, si freis;
D'un drap od seignes d'orfreis
Out robe chere e ben seante
E à son cors mult avenante;
Mult sembla sage e entendanz,
Auques ert jà forniz e grantz.
De là ù nature desveie
Ne forsligne, que nus mescreie
Que issuz ne seit del anceisor
Qui sor tuz out pris e valor.
De teus cinc cenz est remirez
Dunt assez fu le jor loez,
E qui mult quident certement
Que terre tienge hautement.

[1] *Gelberei.* Wace. Ni Dudon de Saint-Quentin, ni Guillaume de Jumiéges, ne font mention de cette ville.

f° 111 v°, c. 1.

Sor les saintismes filatires
E sor les feiz des baptestires
Fait seurté li reis premiers
Del regne que tint tot entiers
Rous, Guillaume Longe-Espée,
Que senz costume demandée,
Qui franchement en fine pais
Ait si Richart e tienge mais
Qu'à mal n'à engin ne li auge,
E vers tuz li aït e vauge,
E le maintienge à son poeir
Là ù voudra s'aïde aveir,
E de sa terre e de s'onor,
Si cum tindrent si anceisor,
Ne rendra service ne dette
Fors sol à Deu qu'à rien pramette.
Iteus ert ci la covenance
E la requeste e l'otreiance
Que reis mais qui en France seit
Nul jor, od raison ne od dreit,
Servise n'ait de Normendie,
N'il n'eir qu'il ait mais à sa vie
Fieu ne dement ne eritage,
Liganee, fecuté ne homage[1]:
Ce li garantira toz dis.

[1] Si nous en croyons deux historiens anglais, les conditions qui furent imposées au roi de France étaient encore bien plus humiliantes : « O mortalium validissimi, » font-ils dire à Guillaume le Conquérant avant la bataille d'Hastings, « quid potuit « rex Francorum bellis proficere cum omni « gente quæ est a Lotoringia usque ad « Hispaniam contra Hastingi antecessorem « vestrum, qui sibi quantum de Francia « voluit acquisivit, quantum voluit regi per- « misit, dum placuit tenuit, dum salutis « est, ad majora anhelans, reliquit? Nonne « Rori (qui et Rollo) antecessor meus, dux « primus et auctor nostræ gentis, cum pa- « tribus vestris regem Francorum Parisius « in regni sui medio bello vicit, nec Fran- « corum potuit sperare salutem, nisi et fi-

Eisi s'en est del tot demis
Senz chalenge que mais l'en face,
Toute ne force ne manace;
Vers tote gent li ert aidanz
Tant cum il sera mais vivantz;
Eissi fu faite l'ottreiance.
Haut, à veue e en oiance
Jure li reis, puis li baron,
Puis li evesque, tuit par non,
Hues li Maignes as premiers
E plus de cinc cenz chevaliers,
Ceo à tenir son lor poeir;
Ausi facent faire à son eir.

Quant pris furent li serement,
Sempres manois tot eraument
Apela li reis ses barons
E les Normanz e les Bretons :
« Jeo oi, fait li reis, vos tenances,
Voz homages e voz fiances :
Ci les vos quit senz mal espeir.
f° 111 v°, c. 2. Or si faites Richart vostre eir
Eissi que n'aiez mais seignor,
Fors Deu e lui, autre à nul jor;
Car je l' gré e voil e comant. »
Eissi fu fait demaintenant;

« liam suam et terram, quæ ex nobis Nor-
« mannia vocatur, supplex obtulisset?
« Nonne patres vestri regem Francorum in
« Rothomago ceperunt et tenuerunt do-
« nec Ricardo puero, duci vestro, Norman-
« niam reddidit, eo pacto quod in omni
« collocutione regis Franciæ et ducis Nor-
« manniæ, dux gladio cingeretur, regi vero
« nec gladium nec etiam cultellum ferre
« liceret? » *Chronicon Joannis Brompton, abbatis Jornalensis* (*Historiæ Anglicanæ scriptores X*, edente Rogerio Twysden, t. I, col. 959); *Henrici archidiaconi Huntindoniensis Historiarum libri octo*, lib. vij (*Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, edente Henrico Savile, p. 211).

Receit s'onor, receit sa gent
E ses homages ensement.
A tot ce fu Aigrouz li reis,
Li proz, li sages, li corteis,
Od mult noble contenement;
Tot fu fait al son loement:
Od lui sa granz genz redotée,
Vaillanz, preisée e honorée;
Se amassent Deu e eussent cher,
Genz ne feist plus à preisier.

CUM LI DUX RICHART FU RECEUZ A ROEM EN PROCESSION, E CUM IL PARTI LE REI DE DANEMARCHE RICHEMENT DE SEI [1].

En fine paiz, en bienvoillance,
S'en retorna li reis de France;
E le barnage des Normanz
E des Bretons des plus vaillanz
En amenerent lor seignor
A Roem à si grant honor
C'unc puis ne ainz, ce dit la vie,
N'out eir en tote Normendie
A si grant joie receuz.
Contre lui est li poeple eissuz
A teus torbes, si s'i estraignent,
Que par un poi ne s'i esteignent:
De lui veer sunt desiros.
Mil en i veissiez pluros
De fine joie e de duçor.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 26, D.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. IX: *Quomodo Normanni reduxerunt dominum suum Richardum de Francia, et quod obsides redditi sunt; et de reditu Haigroldi in Danamarcham.* (Ibid. 243, C.) — *Roman de Rou*, I, 193, 194.

Beneiz fu mult icel jor
E beneeiz li sen repaire.
Toz les corages lur esclaire :
« C'est, funt-il, paiz duce e uneie
Que Deus oi cest jor nes enveie;
C'est joie e saluz e plentez.
Oi nos a toz Deus regardez,
Oi nos a-il par sa duçor
Ostez de honte e de dolor;
Oi de la chartre Pharaon
Resomes en promission
Od duz seignor, od duz chadel. »
f° 112 r°, c. 1. Si menoent tuit joie novel.
Beau furent mult apareillié
E li covent e li clergié;
Ne remest riche aornement
Ne riche croiz d'or ne d'argent,
Texte, encensier ne saintuarie (*sic*)
Que fors ne comandassent traire.
Faite li unt procession
Od si très-grant devotion,
Poi en i a qui n'ait moillié
Le vis de joie e de pitié;
Chantent, loent le Sauveor
Dunc rendu l'unt à lor seignor;
Desqu'al autel del maistre sé
L'en unt entr'eus mené à pié.
Duz, humles s'i agenoilla,
La Virgine en que Deus s'aombra
Prie e requiert de quor parfond
Que la terre tenir li dunt
En paiz e en stabilité
E en boene prosperité

E le poeple si e l'onor
Qu'à loenge del Creator
Seit e à s'alme sauvement,
Ce prie, al jor del jugement.
S'offrende fait, baise l'autel;
Après l'enmeinent al ostel
En la sale de freis junchée.
Le jor fu mult la cité lée..
Qui le jor pout bea (*sic*) present faire
Ne li plout (*sic*) rien sos ciel tant plaire.
Mult l'en firent, mult fu cheriz,
Mult fu enorez e serviz;
Grant graces e granz merciz rent
De ç'à trestoz comunaument,
Qu'amor li unt portée e fei
Si grant vers Lowis le rei.
E vers tote la gent Francesche;
Mult a honoré la Danesche,
Mult par cherist, mult par mercie
Le rei, kar par la sue aïe
A-il sa terre quitement :
Cinc cenz mile merciz l'en rent,
Chers aveirs li done e presente;
E cil n'i fait puis autre atente,
f° 112 r°, c. 2 En Danemarche s'en revait,
Kar od lui faiseit sis fiz plait;
A son gré e à son voleir,
Plein de richesce e plein d'aveir,
I fu à joie recoilliz.
Eissi le fait Sainz-Esperiz :
Après grant ire e grant dolor
Redone Deus joie e baudor,
E après grant aversité

E mult par ama saint iglise,
Mult l'acreisseit, mult l'enorout
E mainz riches dons i donout;
Vers Deu esteit s'ententions,
Son quor e sa devotions;
Del mestier Deu n'ert pas vilains,
Jà ne l' perdist que il fust sains;
As povres ert charitos,
Sovent en esteit corios.
Sages homes e bones genz
A pris de bon enseignemenz,
Qu'il sout de meillor eloquence
f° 112 v°, c. a. E de plus agüe escience;
Ceus tint e ama près de soi,
E icist sorent sun segrei.
Chascon, son ce qu'ert sa valor,
Sout amer e porter amor;
Moines e clers amonestout
E de bien faire les preout;
N'à gent clergée ne à laie
Ne voleit pas porter manaie,
S'il feissent aucun desleis,
Que jà ne fust pardonez li dreis;
Lor mautez saveit afrener,
Vengier, apaisier e dampner,
As mals orribles, duz as boens,
De duce compaignie as coens;
Si oeit mult volentiers chasçons (*sic*)
E estrumenz e noveals sons;
A ceus d'icez divers mestiers
Dunout le soen mult volentiers.
En bois aloit, ç'aveit en us;
Nul deduit gaires n'amout plus.

COMENT LI DUS RICHART, SI CUM RETRAIT LA VIE, CUNGEA RAOL TORTE DE TOTE NORMENDIE [1].

En icel tens, ce truis de veir,
Ert Raol Torte en grant poeir,
Li hom od plus très-amer fiel
Qui fust soz la chape del ciel :
N'en esteit nus, ce quit, si faus
Ne si orribles ne si maus ;
Nul ne saveit si traire argent
Ne nul eissi deceivre gent ;
Nul n'esteit si achaisonos,
Si morteus ne si envios
Ne si avers ne si eschars ;
Plus de vaillant de mil mars
Out trait à sei de Normendie ;
Puis que li dux perdi la vie
Le regne out eu en sa main
E de toz esté soverain [2] ;
Parjur e faus e boiseor
Esteit des rentes son seignor.
Oez cum feite livreison
I fist à ceus de sa maison :
Dis e oit deniers solement [3],
Dunt mult viveient povrement,
f° 113 r°, c. 1. Kar la moneie feible esteit ;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 127, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. IX. (*Ib:* 243, C.) — *Roman de Rou*, I, 195, 196.

[2] Guillaume de Jumiéges se borne à dire : « Rodulphus Torta, urbis præfectus. » Quant à Wace, il dit :

Cil qui ert seneschal, Raol Torte aveit nom.

[3] Guillaume de Jumiéges réduit ce nombre à douze ; mais il faut se souvenir que cet écrivain était moine d'une abbaye que Raoul Torte avait pillée.

Nule riens plus ne lor faiseit :
Trop esteient vilainement
E trop viveient povrement.
N'eussent jà plus un denier,
Ne lor gages li chevaliers.
Eissi esteit la cort perdue
E à grant honte revertue.
Jà à prison n'à jugleor
Ne feist l'om bien ne honor;
N'i trovoent acest ne eise,
Fors faim e lasté e meseise;
E tant qu'isi faite poverte
Fu al duc dite e descoverte;
E il en manda ses barons,
Si 's a conjurez e semuns,
Eisi cum il son cors tint cher,
Coment de si fait chaitiver
Qu'à sa gent fait Raol sofrir
S'en a ver lui à contenir;
Kar meuz li voudreit tot quiter.
Que ceo suffrir ne endurer :
Ce set qu'enor e pris en pert
De ce qu'il a jà tant soffert.

Tuit cil que li dux out mandé
Furent si home e si juré;
Ne voudren (*sic*) l'afaire empeirier;
Mais Raol alerent noncier
Cum li dux ert vers lui marriz
E mortelment enfeloniz,
Dient qu'à peine senz dotance
Aura jamais sa bienvoillance.
Dunc prist Raol ses chevaliers,

Ceus qu'il sout meillors parlers,
E si 's tramist al duc Richart
Dire e preer de sue part
Que ce li consente e ottreit
Que sol devant lui vienge à dreit
Por amender à ses talanz
A ceus qui de lui sunt plaignanz;
Mais tant fu granz sor lui li crimes
Que par conseil de ceus meismes
Respunt itant as requeranz,
Qui por lui erent depreianz:
« Tot cest païs, itant me dites,
[113 r°, c. 2. Dun ne fu-il mun aiol quites?
Dun ne la conquist-il premier
Al fer trenchant e al acier? »
— « Oil, funt-il, c'est verité. »
— « E r'out quite ceste cité
Mis peres trestote sa vie
Senz meiteier e senz partie? »
— « Oil, sire; c'est bien seu. »
— « E je qui après sui venu
Al regne aveir e à tenir,
Por quei me vout dunc cist tolir
Ma seignorie e m'onor,
Cele qu'orent mi anceisor,
Qui à grant peine e à dangier
M'en laisse aveir un sol denier,
E qui si povrement me tient
Que nus hom à ma cort en vient
Qui vilment ne scit conreez
E herbergez e honorez?
Li mien me volent mis gerpir,
Qu'il ne poent mais ce soffrir.

Que mal ait duc, prince ne rei
Qui laisse sa gent entor sei
Morir de faim e de mesaise,
Que bel l'en seit e que li plaise!
Honte est e grant abaissemenz
E lait vers Deu e vers les genz
Que hauz hom laist sa gent frarine,
Soffraitose e miserine.
Ice ne soefre à nul fuer
Ne n'endure nul gentil quer,
Ne je ne voil plus endurer;
Mais itant vos voil demander:
Out eu sis peres e sis aives,
Ne tint-il unques sis besaives
Si ceste cité cum il tient
Que riens n'en ist sos cel ne vient
Tot ne receive e prenge e ait?
N'en tient od mei conte ne plait,
Ne unquor or ne sai-je mie
Qui l'en dona ceste maistrie;
Mais de ce seit seur e cert
Qu'eu ne li serra plus soffert. »
Cil qui oïrent si faiz diz
Sunt merveillanz e esbahiz.
f° 113 v°, c. 1. « Une, fait-il, vos comant;
Dites-le-li, kar je li mant,
Que de ceste cité s'en isse,
E gart que demain ne l'i truisse,
Ne il, ne rien qu'à lui teigne;
A une leue de ci maigne
Tant que conseil en ai (*sic*) pris
E que il r'ait à mei tramis,
Qu'adunc en voudrai descovrir

Ma volunté e mun pleisir.
Si vers mon mandement s'orgoille,
E que issi faire ne l' voille,
L'essaierai od les Franceis
E od Normanz e od Daneis
Qu'il le fera ; mais bien li peist,
Kar senz faille dès or m'en creist.

Ce unt reconté à Raol Torte,
Qui merveilles s'en desconforte
Quant manacier s'ot des Franceis.
Desus son gré e sor son peis
N'osa enfraindre le devie ;
Tost out son eire apareillie;
Mais pense e quide qu'en bref jor
Le rapeaut li dux en s'amor.
Od femme, od enfanz, od maisnée,
A mult tost la vile voidiée;
De mil boches fu congeé
E à deables comandez ;
Tuit prient Deu ce voille e doint
Que mais li dus ne li pardoint.
Ès prez se comanda logier,
Qu'as viles ne vout herbergier :
Ce pesa mult as païsanz,
Kar damages lor esteit granz :
Seié e coilli sunt lor pré,
Mult se tenent à malmené ;
Granz claims e granz complaignemenz
En faiseit mut (*sic*) tote la genz.

Por Raol furent el païs
Plosors de molt grant ire espris

Dunt si ert de Roem jetez :
Granz esteit mult sis parentez
E li orguilz de son lignage;
Mais li dux engignos e sage
Manda à sei ceus qu'il quidout
f° 113 v°, c. 2. Qui de cel ovre plus pesout,
Ausi a fait les citaains;
Fers seremenz prist de lors mains
Qui de Raol, que tant regretent,
Plus en nul sen ne s'entremetent,
Ne force n'ait d'eus ne aïe
Tant cum il seit en Normendie:
Eissi li plevissent e jurent,
E tut eissi li asseurent.
Clamer se vindrent li vilain
Al duc de lor prez lendemain,
Que tuit lor falcheison à tire
E sie e maumet e empire.
Od tant revindrent li message,
Buen chevalier, prodome e sage,
Que Raol out al duc tramis.
Merciablement l'a requis
Qu'à jugement e à amende
Pait, soille, aquit e dunge e rende
Là ù il voudra comander
Ne sa cort saurà esgarder;
Mais de venir li face otrei,
Ce li pri, de devant sei.

Dunc respundi li duc Richart :
« Si senz raison e senz esgart
M'aura tenu mei e ma gent,
Desqu'en demande il jugement?

S'il reconoist sa trischerie
E son mesfait e sa boisdie,
E s'il m'a mentie sa fei,
N'en aura jà pardon de mei
Por rien qu'il face ne qu'il die.
Ne serai plus en sa baillie,
Ne je ne home que je aie.
Maudehé ait oi sa manaie!
Tant denier a pris à tort
Despuis que mis pere fu mort;
Unquor forc-il la bone gent,
Qui lor prez fauche à force e prent,
E paissent si cheval à tire,
Ne n'i remaint beste à occire,
Porc ne vache, oüe ne moton;
Tot prent le lor à abandon,
E si en fait large despense;
Trop unt de mei feible defense;
f° 114 r°, c. 1. Mais s'il n'ist fors de la contrée,
Si li serra m'ire mostrée,
Qu'il n'a ami privé n'estrange
Por mil mars vousist estre el change.
Vos qui li estes aideor
E maistre e amonesteor,
L'en sostenez d'or en avant,
Que vos ne l'en serreiz jà garant.

Cil oent cum li dux est feus,
Cum il torne s'ire vers eus;
Poeros, pales e esperduz
Se sunt à ses piez estenduz;
Merci li crient ducement
Qu'il n'ait vers eus nul maltalent;

Kar si feeil sunt e sèrunt,
Ne jà de lui ne partirunt,
Ne jà Raol, ce sache-il bien,
N'aura de eus force ne maintien.
Dolent, coreços e marri
Se sunt eissi del duc parti;
La mahace, la desfiance
Unt dit Raol senz demorance;
E quant il s'out si desfier
E merci n'i porra trover,
Vait s'en od tote sa maisniée,
Dolente e angoissose e irée,
A son fiz tut dreit à Paris;
De lermes arose le vis.
Mult s'est l'evesque[1] merveillé
Quant si vit son pere eissillié,
Unques mais si faite dolor.
A sun quor n'out en nul jor;
Demande li coment ce vait,
Ne saveir mun por quel forfait
Li dux l'a eu si por vil
Que loinz l'ait chascié en eissil.
Si cum la chose esteit alée
Li a retraite e recontée.
Dunc fu sovent li dus requis
Puis del evesque de Paris
E de Raol maïsmement;
Mais unc ne lor valut neient :

[1] Sun filz ert de s'espuse, mez jo ne sai nomer. *Roman de Rou*, t. I, p. 196.

Cet évêque, dont le nom n'est donné ni par Dudon de Saint-Quentin ni par Guillaume de Jumiéges, doit avoir été Gautier, premier du nom, qui figure dans un acte de 941 comme chancelier de Hugues le Grand. Voyez le *Gallia Christiana*, t. VII, col. 40 et 41.

Ne truis el livre n'en la vie
C'unc puis entrast en Normendie.
Quant li haut home des Normanz,
f° 114 r°, c. 2. Cil qui plus erent puissanz,
Virent cum li dux cointement
E bien e bel e sagement
Out eissillié par ten maistrie
Tot le plus fort de Normendie
E cil qui prince i ert sor toz,
Sorent qu'il sereit sage e proz;
Mult l'en crienstrent, mult le dotérent,
De lui mesfaire se garderent
Tuz jorz dès dloec avant puis,
Eissi cum j'en l'esteire truis.

SI CUM HUE LE MAINE AL DUC RICHART S'ALIE POR SA FILLE QU'EL PRENT E U BIEN SE MARIE[1].

Quant li duc out Raol chacié,
Deserité e eissillié;
Si ordena toz ses mestiers
E senéschaus e despensiers
E quanque covient, c'est la some,
En haute maison à prodome.
Adunc fu sa cort honorée,
Riche e preisie e renomiée;
Dunc i furent les duns donez
E les chers aveirs presentez;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 128, B.)— Will. Gemmet. lib. IV, cap. x: *Quod Hugo Magnus filiam suam Emmam Richardo duci despondit, unde Ludovicus rex et Arnulphus, comes Flandrensis, perterriti, auxilium Othonis regis petierunt contra Hugonem Magnum et Richardum ducem; et quod Otho, depopulatâ terrâ Hugonis Magni, Rothomagum agressus est expugnare.* (Ibid. 243, D.)— *Roman de Rou*, t. I, 197.

Adonc i out joie e leece,
Plenté, abundance e largesce.
En grant pris fu li dux par France,
Mult fu de lui grant reparlance,
Bien governa son regne e tint,
Si 'l ama bien, e biens li vint;
N'en dut servise fors à Dé.
En cele grant prosperité
Dunt je vos di, ù il esteit,
Qu'afaires nus ne li sordeit,
Vit Hues li Maines senz faille
Qui el munt n'aura prince qui l' vaille;
Vit l'esaucier, vit le munter,
Vit chascon jor son pris dobler;
Oï si merveillos ses faiz,
Sor tuz autres erent retraiz,
Bernart de Saint-Liz le corteis
E l'autre Bernart le Daneis
Manda à sei privéement,
Puis lor descovri son talent;
Fait-il : « Une rien vos puis dire,
Que puis que Richart vostre sire :
f° 114 v°, c. 1. Out païs od le reis Lowis,
M'unt maint message esté tramis
De lui traïr e d'agaitier
E de querre son destorbier.
Enemis a qui li quereient
Damage e honte, s'il poëient,
E qui od force e od bataille
L'iront encor tolir senz faille;
S'il unques poent, Normendie;
Maint ovre en auront jà bastie,
Maint parlement, mainte assemblée.

Une chose pas ne m'agrée,
Ainz me semble trop grant enfance,
Qu'od rei n'od duc n'a aliance
N'acost ne apui ne amor
Dund (*sic*) deffendre peust s'onor
Ne qui de rien li aidast
Seer (*sic*) que point li besoignast;
Mult se deust bien estre enpris
Pieçà od si vaillanz amis,
Dunt del tot fust aseurez
E forz e crenz e redutez
Veez Ernolf, le fel, le chien,
Qui unques jor ne li vout bien:
Sos ciel n'a rien qui tant le lrée,
N'à autre rien n'entent ne bée
Mais solement à lui deceivre;
E si vos sai bien amenteivre
N'a pas li reis en son corage
Mis en obli le grant damage
Que il reçut en Normendie;
Jà n'aura bien jor de sa vie
Desqu'autrement en ait traitié
E qu'il s'en puisse estre vengié:
J'en oi sovent mainte menace,
Vostre perdition porchace;
Toz ceus que il pot acompaigne
A recomencier cest ovraigne.
Querez conseil hastivement,
Que contre lor decevement
E contre tote lor puissance
Aiez seurté e fiance,
Deffension; ce vos lo à faire
Senz porloignier e senz retraire.»

Oez à quei li dux tendeit :
f° 114 v°, c. 2. Dous enfanz de sa femme aveit,
L'uns ert vaslez, l'autre danzele,
En tot le munt n'aveit plus bele;
E s'aveit non Hues Chapez[1],
Ce vos sai bien dire, li vaslez,
E la pucele aveit non Emme,
D'autres la flor, beautez e gemme.
Ceste voleit Richart doner
E par mariage assembler :
Ceo ert la rien ù tendeit

[1] Si nous en croyons Dante, ce prince était fils d'un boucher*; mais ce poëte avait pris cette singulière notion dans une chanson de geste dont il nous reste une copie manuscrite dans la bibliothèque de l'Arsenal. En voici le premier couplet :

Signeur, or faitez pais pour Dieu le droyturier;
Drois dist c'on ne dait mie scienche reemchier,
Mais ceuz qui en son cuer set bien auctorisier
Le sens de coy il puist preudomme consillier,
S'il treuve la scienche à bien notefiier
Honneur en a au monde et Dieux l'en a plus chier :]
Et pour ce vous lyrray la vie d'un guerier
De coy on doit l'istore et loer et prisier,
E le grant hardement que Dieux ly fist querquier
Pour soustenir droiture et honeur exauchier :
Ce fu Huez Capez c'on apelle Bouchier;

Ce fu voirs, mais moult pau en savoit du mestier;
Il estoit gentilz hons et filz de chevallier,
Et avoit ly sien pere c'on apelloit Richier
Bien . ij . mille livrez de terre à justicier.
Or fina de ce siecle et ala deviier.
Huez n'ot que . xvj . ans, soy prist à cointoiier
Et à servir lez armes, jouster et tournoiier;
Tout partout où alloit fu courtois despensier
Et avoit avec lui toudis maint escuiier.
Ainchois qu'il fût . vij. ans acrut tant san paiier
Qu'il ly couvint sa terre moult forment engaigier;
Encor ne se puet-il pour tant point acuitier.
Argent ly demandoient bourgois et escuiier
Et marchans de chevaulz où il prist maint coursier,
Sur mainte lettre avoit son cors fait obligier,
Et chil le menachoient de tenir prisonnier.
Quant Huez vit qu'il n'ot ne maille ne denier
Pour maintenir l'estat qu'il ot vollut hauchier,
Et il s'ot dez detteur si forment menachier,
Il en a juré Dieu le pere droiturier
Que tout hors du roiaume s'ira esbanoyiier.
Se laira cez detteurs ung petit refroydier;
Car jusquez à . xx . ans fera-il bon paiier.

* Chiamato fui di là Ugo Ciapetta :
Di me son nati i Filippi e i Luigi,
Per cui novellamente è Francia retta.
Figliuol fui d'un beccajo di Parigi,
Quando li regi antichi venner meno
Tutti, fuor ch' un renduto in panni bigi.

Del Purgatorio, cant. xx, v. 49. Voyez aussi l'édition de la *Divina Commedia* d'Udine, 1823-1828, t. III, part. I, p. 144-149, *Comento storico di F. Arrivabene.*

Belles-Lettres françaises, in-folio, n° 186, fol. 1 recto.

Le poëme se termine ainsi au verso du folio 103 :

Mais chi endroit define l'istore de Huon,

E que il unques plus voleit

Quant li dui conte ce oïrent
Eneslepas li respondirent :
« Sire, funt-il, nos ne savum
De ce coment nos contengom,
U ne à qui, cum faitement
Li façum prendre aliement;
Mais, beau sire, ta providence
A ceo nos dunt intelligence,
Kar senz oïr en ton plaisir. (*sic*)
Ta volenté nos enseigne,

Qui tant ot de grant painnes ains qu'il ot le royon;
Et tout chiaus qui le lisent otroyt-y vray pardon
Cellui qui ez sains chieux est apellez Jhesum,
Et doinst cil quil l'escrit vraye absolusion!
Jorge fu apiellés. Amen".

Voyez aussi la *Ballade de l'appel de Villon* dans ses œuvres**, édition de Formey, la Haye, 1742, in-8°, pag. 195, 196; et *Alphonsi Delbensi, episcopi Albiensis, ac abbatis Altæcombæ, de Gente ac familiâ Hugonis Capeti Origine, iustóque progressu ad dignitatem regiam*, Lugduni, apud Theobaldum Ancelin, 1595, petit in-8°.

* Il existe un roman allemand sur le même sujet, et qui n'est peut-être que la traduction du roman français. En voici le titre : *Ein liepliches lesen, vnd ein warhafftige kystory wie einer, der da kiess Hug Schapler vnd wz metzgers geschlecht ein gewaltiger kunig zu Frankreich ward durch seine grosse ritterlich manheit. Vnd als die geschrifft sagt ist er der nächst gewesen nach Carolus magnus sun kunig Ludwigen.* Strasbourg, 1500, in-folio; —*ib.* 1508, in-folio; —*ib.* Grüniger, 1537, in-folio. Dans la préface, qui suit le registre, l'on trouve le passage suivant sur les sources et le traducteur allemand de cet ouvrage, passage très-remarquable : « Die Bewerung dieser kystori ist zu finden zu « Paris in sant Dionysiuskirchen in der waren « krôniken, da ouch diss Buch vssgeschrieben « ist in wealcher (vnd det es der wolgeborne « Graffe zu Nassaw vnd zu Sarbrücken vsschri- « ben) vnd zu sarbrücken macht es sein muter « genamt Elyzabeth von Lottringen zu tutsch, « vnd hab ich Conrat Heindörffer text zegriffen « also kurz so ich ymer kund. »

* Voyez *Schriften der Anhalt, Deutschen Gesellschaft*, cahier I, p. 68; *Deutsches Museum*, octobre 1784; *Panzer's Annalen*, p. 251 et 300; Erduin Julius Koch, *Grundriss einer Geschichte der Sprache und Litteratur der Deutschen.* Berlin, 1798, in-8°, vol. II, p. 239, 240, d'où cette notice est tirée. Aux additions, p. 359, on lit qu'un remaniement de ce roman, d'après l'édition de 1604, in-8°, a paru sous ce titre : *Histori von dem streitbaren Helden Hugo Kapet.* Nürnberg, 1794, in-8°.

** Se fusse des hoirs Hue Capel
Qui fut extraict de boucherie,
Ou ne m'eust parmy ce drapel
Faict boire à celle escorcherie.

Kar ti homes sumes demeine
E il e sa terre e sa gent
A trestot ton comandement. »

Dunc out li dux leu a leisir
De son corage descovrir :
« Avé-us uncore esgardé,
Quis ne veu ne porpensé,
Fait-il, ù il fust mariez
En lieu dunt il fust honorez
N'où enforcier peust d'amis?
Ce deussez bien aveir quis. »
— « Sire, funt-il, vos dites veir :
Ce eust esté mult grant saveir;
Mais n'est pas fait, or qu'en quidez
U serreit-il bien mariez? »
Dunc respunt Bernart de Saint-Liz :
« De ce sui bien certains e fiz,
En nul leu meuz en tot le munt
Qu'en vostre fille od le chef blont,
Od la plus bele creature
Qui seit en tant cum li munz dire (*sic*). »
Fait-il : « Une rien vos dirrai.
Sovent avient, e veu l'ai,
Qui trop se fie en son poeir,
f° 115 r°, c. 1. Mult li sort tost grant estoveir;
Tost mue tens, tost mue afaire;
A grant glorie sort grant contraire,
Ennui à grant prospérité,
E à grant joie aversité;
Si est muable joie humaine
Que riens vivanz ne l'a certaine.
Ne set qui veit l'aube esclarzir,

Quel jor li est à avenir.
Por les afaires si muanz,
Devriez bien estre entendantz
Cum cist, si noise li sordeit
Nè si guerre li aveneit,
Seust ù prendre, ù apoier
Qui de quor li vousist aidier;
E por ce, si à gré li vient,
La terre que il a e tient
Li defendrai vers tote gent.
S'il sol ma fille vout e prent;
Pere, conseil, ajuement,
Li serai mais vers tote gent.
Jà ce vos di bien e devis:
Dès qu'od lui me serai empris,
N'en trovera puis nul si fier
Vers lui ost ovre comencier,
Noise, meslée n'ataïne;
Gardez que chascuns en devine,
Ne s'aura en mei fort chastel.
S'il poet mieus faire, ce m'est bel.

Ce volent mult, ce lor est tart,
Que ce seit fait li dui Bernart;
Dient que sens porloignement
Li feront faire boenement,
Senz contredit que jà i mette;
N'i a nul d'eus bien ne l' pramette.
Si firent-il al jor nomé,
Veiant le meuz de son barné
Qui furent de par tot mandez;
A lor voleir e à lor grez
L'a receue e fiancée

E de sa main nue ostagée
A prendre la, son lei tenable,
A jor e à tens covenable,
Kar n'ert pas leus de l'esposer[1].

SI CUM HUES LI MAINES FIST LE DUC RICHART CHEVALIER A PARIS, E SON REPAIRE EN NORMENDIE[2].

f° 115 r°, c. 2.

Ne voudrent plus Normant sofrir,
Coment qu'eu fust à avenir,
Que lor seignor, lor damisel,
Ne seit fait chevalier novel,
Plus en sera crienz e discrez.
Ce fu voleir à toz e grez,
E ce vout li dux de Paris.
Al jor e al terme devis
Fu li appareiz si très-granz
Que je ne sui pas remenbranz
Cum chevalier fust fait novel
Plus richement mais ne plus bel;
Kar de Bretaigne i fu la flur
E li plus riche e li meillor,
E de Normendie ensement.
Mul (*sic*) i done, mult i despent
Hue le Maigne senz faillance.
Assez i out de ceus de France;
Od vint danzeaus de son eage,
Neez e estraiz de buen lignage,
Vestuz d'ermine qui blanchoie

[1] Il manque ici un vers dans le manuscrit original.

[2] On ne trouve l'équivalent de ce chapitre ni dans Dudon de Saint-Quentin, ni dans Guillaume de Jumiéges. On lit seulement dans Wace :

Richart fu chevalier, li dus li chaint l'espée.
Roman de Rou, I, 198.

E de precios dras de seie,
L'a si li dus fait chevalier
E ceint le trenchant brant d'acer;
N'i oblia pas la colée,
A chascon de eus a ceint l'espée.
Le jor, vos di bien e plevis
Que riche feste out à Paris.
Là ù la messe fu chantée
Fu la presse desmesurée.
L'ofrende, quid, al plus eschars
Valut le jor plus de vint mars.
Ici orent genz de mestier
Guaaing estrange e recovrer,
Malade e moine e povre gent:
Ne fu rien fait plus hautement.
Congié unt pris senz sejor faire,
Vers Roem tienent lor repaire;
A joie i furent receuz
E mult i furent bien venuz,
Qu'en la sale pavementée
Fu lor joie renovelée.
De beaus aveirs e de chers dons
f° 115 v°, c. 1. Donâ li dux à ses barons.
Icel jor fu Osmunt chasé,
Qui de prison l'out delivré.
Tant li dona grant eritage
Qu'oncor en est meuz son lignage;
E à Bernart, le bon Daneis,
Le proz, le sage, le corteis,
Qui tant li out tenu grant leu,
Recrût s'onor e tot son fieu;
E autresi fist à plusors,
Dona e terres e honors;

Ceus qui son pere orent servi
Ne chasça pas ne ne gerpi,
Terres e rentes e maisons :
Eisi fist-il quanque il dut, (*sic*)
Que riens sos ciel plus n'i estut.

CUM ERNOUT LI QUENS DE FLANDRES PAROLE AL REI DE FRANCE E ENGINGNE CUM IL MEINT L'EMPEREOR D'ALEMAIGNE BOEM ASEER[1].

Quant ceste chose fu seue
E dite e par France espandue,
Que li dus sa fille a donée
Al eir Guillaume Longe-Espée,
Chevalier en a fait novel,
Qui que desplaise u qui seit bel;
Ensemble unt fait alieson
E si certaine emprision,
E si est l'uns del autre fiz
Cum est li peres de son fiz,
Tuit sunt mais un senz laschement
Vers tuz homes, vers tote gent.
De cest ovraigne fu pensis
E angoissus reis Loewis
Si que trestot sis esperiz
En fu de dolor repleniz;
Dota e crienst, si out sospeçon
Que ce fust sa destruction.
Uncor duta Ernout mil tanz,
Li traïtres, li soduianz,
Qu'or est-il certains de morir

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 129, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. x. (*Ibid.* 243, 244.) — *Roman de Rou*, I, 198, 199.

Ne or ne set-il mais ù gandir;
Qu'or a Richart force e poeir
De sa terre prendre e ardeir,
Destruire e mettre à discipline;
Set que vers lui a tel haïne
f° 115 v°, c. 2. Qu'à rien sus ciel n'a tel entende
Cum il l'escorst u arde u pende.
Lor messages se sunt tramis
Tant entre lui e Loewis
Qu'asemblez sunt il e li reis
En la terre de Vermendeis,
Sor cest afaire irez e mort,
Senz bien aveir e senz confort;
Par mi les quers lor art e fent
L'ire que chascons en a e sent.

«Sire, ce dist Ernous al rei,
Tot cest afaire que je vei
Pensoe passé a maint jor.
Avez veu del traïtor,
De soduiant qui dire l'ose,
Cum fait ovre nos a esclose?
Barre vos a mise e sordent
El regne tot qui vos apent,
N'out unc mais aise ne leisir
Cum tot le vos peust tolir;
Mais or en a-il tens e leu.
Tot a esté desque ci geu
A mostrer vos son grant renei,
Sa traïson e son deslei,
Qui cum revert, fel e cuilvert
A mostré l'oevre en apert,
Se fist coroner desleial

Contre son seignor natural,
Vostre pere, le rei Charlon,
Qu'à peine li remist baron
De devers lui en tote France
Qui ne li feist deffiance,
Par force qui le tot perdeit
Si qu'en nul leu ne l'atendeit,
Que de France n'avoit resorse,
Force n'aïe ne rescosse;
Ala senz conseil de veisin
Al rei Henri ultre le Rin,
S'aïe e son defendement
Li quist tant merciablement
Que Loherenne li durreit
S'en France li rendeit son dreit,
Si qu'od bataille u ost banie
Veneit senz delai en s'aïe
Robert son traïtor chacier,
f° 116 r°, c. 1. Prendre, destruire e eissillier:
Ce fist li reis Henris mult tost,
Qu'en France vint od si grant ost
Qu'à Saisons en fu la bataille,
U cil Robert fu morz senz faille.
Vostre pere fu venqueor,
Le reaume r'out e l'onor.
Cist est sis fiz, bien le savum,
Qui jà ert al jor grant garçon.
Si esperez que fei vos port
Quant issi fu son pere mort.
Ne fist li peres que l'estrace,
S'il puet, autretel nos reface;
Normendie par vif besoingz'
Vos r'a il fait voler des puinz;

E ce qu'al quor vos deit plus quire,
Dunt toz jorz ert mais France pire,
La grant ocise e la prison
Dunt tot fu faitre e achaison;
Or r'a trové, ce m'est avis,
Ce qu'a tant atendu e quis,
Od quei toz nos pora tuer
E destruire e deseriter;
Kar od Normanz e od Bretons,
Qui toz jorz sunt vers nos felons,
E od Richart, qui jà nul jor
N'aura od vos n'od mei amor,
E od Franceis, qu'il aura toz,
Nos quide si metre el desoz
Qu'en la terre si faitement
N'aurom recet n'arestement. »

Respont li reis : « Trop par sui mois
S'eisi ceste ovre ne conois;
Mais se unc me fustes jor feeil,
Ici me donez tel conseil
Cum les aguaiz abate e fraine
Que m'engigne Huun le Maigne,
E cum mun regne, ù qu'il s'estende,
Gar contre lui, tienge e defende
Si qu'il ne puisse aveir leisir
De mei forfaire ne laidir. »

Pleins fu Ernous de deablie,
E trop porta mortel envie
Al duc Richart; à rien ne veille
Mais que par aucune merveille
f° 116 r°, c. 2. Peust trover son baissement,

Sa mort e son destruiement,
Qu'il ne vausist n'eust mestier
De la mort son pere venger.
Al rei a dit : « Ceu ne vos tais,
Granz est la dote e li esmais;
Mais des conseiz, senz nul trestor,
Vos en durrai-je le meillor,
Tel dunt Huun perdra la vie
E Richart tote Normendie,
Tel vers qui jà n'auront poeir
Ne de defension espeir.

« Done au rei Othe Loherenne,
Qui ausi est frere ta femme,
Que tis peres, que je l'oï,
Dona au suen, au rei Henri,
Por ce qu'il vienge od son enpire
Paris e Huun si destruire
Qu'en tote France ne remaigne
Qu'assez ait mais de quis se plaigne;
Puis irom Roem asseeir,
Que par force e par estoveir
R'aies de chef en ta baillie,
Qui qu'en peist, tote Normendie.
Dous beaus fiz as, pro iert chascun;
S'est bien que la donges al un.
Ne te vient meuz aveir cel regne,
Qui ci est près, de Loheregne?
Dun n'i a-il meillors citez
E de toz biens maires plentez?
E qu'est-ce dunt ele n'abunde?
Je n'en sai terre en tot le munde
Que l'em deie plus coveitier:

Foresz i a granz à chacier,
Rivieres, porz, beles citez,
Riches chasteaus, forz fermetez,
Terres riches, oiseaus, peissons,
Cerfs e sengiers e veneisons;
Plenteive est, que riens n'i faut,
Nule autre terre ne la vaut;
E s'est ci près de ta corone,
Si sez que raison la te done;
Kar ti anceisor l'unt eue
De ci qu'à tort lor fu tolue.
Reconquier-la, si es gariz,
f° 116 v°, c. 1. Si 'n sera riches un de tes fiz,
Si 'n chace en veie l'orguillos
Qui toz jorz mais t'iert haïnos.
Quant seras de Roem saisiz,
Jà n'iert puis Hues si hardiz
Qu'en France remaigne n'estace;
Alée ert od tant sa manace.
Or veies ce que je t'enseig (*sic*),
De ton pru querre ne me feing.
Ne te vaudra mais Normendie,
Quant tu l'auras en ta baillie,
Qu'Othes li reis te aquitera,
Que Loherenne de deçà.
N'i sauras jà tant porpenser
Que veer puisses ne trover
Autrement vers eus ta defense :
Or i garde, si t'en porpense. »

Qui diables tient ne acole
Ne qui de rien vait à s'escole,
Itant i a que c'en receit

Que li autre funt qu'il deceit,
Qu'il sunt honi, mort e destruit.
De mauveis arbres mauveis fruit[1].

Deable est Ernous merveilment,
E Loewis od lui aprent
Cum mal vienge e destructions
E la sue confusions;
De lui ne porreit pas eissir
Chose dunt bien deust venir,
Si dolor non e perte e dol :
Iceu desire e c'est son voil.
De son venim r'a tot espris
Le corage rei Loewis.

Mult par li plaist, mult li agrée
Que cel ovre seit porparlée
E purchacée e quise e faite
E qu'ele fust jà à chef traite.

« Quens nobles, fait-il, princes hauz,
Je n'en puis mais si jo 's enchauz,
Se jo 's enprés ne se jo 's charge,
Kar plus m'estes feeil e large

[1] De malvais arbre malvais fruit.
Le Castoiement d'un pere à son fils, v. 237. (*Fabliaux et contes*, édit. de 1808, t. II, p. 72.)

A enviz iert jà de grant pris
Polainz de malvais estalon.
La Bible Guiot de Provins, v. 141. (*Ibid.* p. 312.)

De pute rachine pute ente.
Roman de la Violette, Paris, 1834, in-8°, p. 27.

De put oef put oisel.
De Proverbes et da Vilain, ms. de la Bibliothèque royale, fonds de S. Germain des Prés, n° 1830, f° 76 v°, c. 1, v. 14.

A peine treve l'oum
Traitour ne feloun
Qui tenge nule fai.
De fil à feloun pere
Ne faire ton compere :
Jà ne tendra fai.
Di put lin put oisel.
Ceo dist le Vilain.

Les Proverbes del Vilain, ms. Digby 86, bibliothèque Bodléienne, f° 147 v°, c. 1.

Qu'ami que j'aie en tot le mund.
Ma grant destresce vos semund
Que vos faceiz ceste besoigne
Senz escondit e senz essoigne;
f° 116 v°, c. 2. Faites, porchaciez e querez
Ce que vos à faire me loez.
Lait sereit que vos me loisseiz
Chose dunt vos ne me aidisseiz.
Cest ovre est grant; si covient mais
Que vos vos emmeteiz à fais,
Que vos conoissiez e savez bien
Vostre pru ert come le mien.
Ensorquetot n'est mie né,
Ne je n'ai ami si privé
Qui je cest ovre concreisse,
Ne sai home qui la deisse.
Por ce que d'amor ne vos fail,
Coment qu'en prengeiz cest travail,
Alez, ce vos pri, al rei Othon,
Si li dites cum je l' semun
Od preiere si ducement
C'unc plus puis merciablement,
Qu'od jent semunse, od ost mandée,
Fiere, hardie e bien armée
Vienge en France Huun plaissier,
Prendre, destruire e eissillier;
Paris rober, ardeir e fondre :
De ceo li voil-je bien semundre,
Qu'al veil, al fel, al soduiant
Mar lessera fest en estant.
Qu'à nient vienge sis orguilz:
Mon voil, auroit crevez les oilz.
Loherenne li seit offrie

S'il nos aquite Normendie,
S'ait cele quite, li ottrei.
Ice li dites de par mei :
S'aime à faire chevalerie,
Vienge la querre en Normendie,
Vienge esprover que sa gent vaut
A torneier e à assaut.
Roem li quer, ce li demanit,
E Richart l'orgoillos Normant
Prenge u destruie u chace en veie,
Qu'en la terre mais ne se veie.
Od pris d'armes, od sei puier
Puet Loherenne gaaignier. »

Ernous, desiranz d'acomplir
Sa grant malice e sun desir,
A l'ovre emprise e envaïe;
f° 117 r°, c. 1. Mainte en aura pesme bastie.
Vers Alemaigne s'achemine,
Ne sejorne n'ainceis ne fine
D'errer à coite d'esperon
De ci qu'il vient au rei Othon;
Beau li comence sa favele,
De loinz l'aceint e acembele;
Ainceis qu'autre parole torge,
De Loewis, son cher serorge,
Li rent saluz e amistiez.
Adunc fu li brés despleiez,
Conte come Hue de Paris
E Richart sunt charneus amis,
Conte li tot le mariages (*sic*),
L'enprision d'eus e l'outrage,
Lor fier orgueil e lor puissance,

E cum il volent tolir France
Tot en travers rei Loewis.
« Par besoin m'a à tei tramis
Que cel orguil e cel bofei
Qui en eus est e cel renei
Vienges confundre e atribler,
Si destruire, si desmenbrer
Qu'encontre ton avenement
N'aient nul leu defendement,
Recet n'aïe ne conseil.
Cent mars vaillant d'or fin vermeil
Vaudra l'eschec, si tu bien vous,
Qu'en lor terre feras sor eus;
Paris t'iert tot abandonez :
Qu'ars seit e pris, e si robez
Que n'i remaigne riens que vive.
Fai la terre Huun chaitive,
Qu'il n'ait jamais dunt mal nos face,
E si ait ceo que toz jorz porchace.

« Si plus vous nostre ovre eslargir
E tu vienges Roem saisir,
Normendie prendre à bandon,
U jà n'aura deffension,
Que sole e quite la li rendes
Senz ce que grantment i despendes,
Loherenne si t'en ottreie
Qu'ome des suens mais ne s'i veie
Ne rien n'i claimt lui ne son eir;
Mais cel regne li fai à neier.
117 r°, c. 2. Tis pere en out, j'eu vi, les dons
Por la bataille des Sessons:
Or l'aies quite e senz partie,

Si vien faire chevalerie,
Si porte armes, si t'iert honor,
E si secor à ta seror,
Si vien essaucier tes nevoz
Qui mult seront vassaus e proz,
Si n'amez tant à sejorner,
Fai par le munt de tei parler :
Nus maires biens, c'est tot apert,
Ne te porreit estre aovert. »

L'offre, le dun, le mandement
Ot li reis Othes e entent;
Agrée li e bel li est;
Dit del aler sera tot prest :
A son poeir ne poet faillir
Del ovre faire e acomplir;
Mais del dun vout qu'em l'aseurt,
Qu'Ernolf sor sainz l'afit e jurt :
E si fist-il; poi fust destreiz
De parjurer sei tresze feiz.

CI MUET L'OST D'ALEMAIGNE A VENIR ROEM ASSEER[1].

Iceo ne vos quer plus porloignier.
Sens demorer e senz tarzer
A Othes ses granz gens mandées
E semunses e amassées,
N'en laisse ami ne cher parent
Par tot de ci vers orient,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 130, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. x. (*Ibid.* 244, A.) — *Roman de Rou*, , 199. — *Flodoardi Chronicon*, anno 946. (*Historiæ Francorum Scriptores*, II, 610, C.) — *Witichindi Annales*. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, VIII, 218, E; 219, A.)

Qu'od preiere, qu'od soen donant;
Cil qui d'armes i sunt vaillant
En trait tuz à sei e ameine.
Ainceis que passast la quinzaine
En out-il plus de dis milliers
Très-ben armez, sor lor destriers,
De heaumes e d'aubers e d'escuz.
Si fait poples ne fu veuz:
Tant out serjanz, tant out archers,
N'en sai les cenz ne les milliers.
Le Rin trespassent e le regne
E la terre de Loheregne,
Hauben, Hanou, Flandres, Turneis
E le païs de Vermendeis;
Parmi la terre al duc Huun
Sen entrerent tot à bandon.
f° 117 v°, c. 1. N'en fu nule plus malbaillie,
Kar si l'unt arse e apovrie
Cum s'el eust esté desertée
E quarante anz desabitée.

Contre Othes vint reis Lowis
Od ses granz gentz à Saint-Denis[1];
Mult li a rendu granz merciz,
E mult se sunt entrejoïz.
Viles, chasteaus e bois e plaines

[1] Ce nom n'est donné que par Wace et Benoît. Dudon de Saint-Quentin, que le dernier suit ici en l'amplifiant, se borne à dire : « Ottho vero præoptatæ legationis « sermone gavisus, ascitaque et coadunata « Orientalium profusius manu, conventione « de regno facta, venit velociter, devastans « omnia Parisius, occurrente illi Ludovico « rege cum exercitu. » Maintenant écoutons Wace :

Otons manda si hons e manda si amis,
O la grant gent k'il out vint tresk'à Saint-Denis;
Là out li reis de France la gent de son païs,
E Ernouf des Flamens out li plus poteis.

E quantque aveit Hues li Maines
Unt tuit destruit, fundu e ars;
Plus de vaillant dis mile mars,
Li unt jà sa terre empeiriée;
Dès or est bien lo la feiée.
Quant ce unt fait, son (*sic*) conseil pris
D'aasaer à force Paris;
Là n'alassent tot à estros,
Quant à Othon vint quens Ernous:
« Sire, fait-il, faites-lo bien.
Ceste cité, vez, ne crient rien:
Seigne s'i part, come corone
La clot entor e avirone;
Unques ne pout jor estre prise,
Ce sai, par force ne conquise.
Laisse-l'ester à asegier,
Kar la demuere n'a mestier;
Mais od la gent de ton empire,
Dunt ci a plus de trente mile,
E od l'esforz reis Loewis
E od la gent del mien païs
Vien Roem assaer e prendre
Qu'oem ne t'oserà jà deffendre.
Normant heent, qui sunt felons,
Que l'om lor arde lor maisons:
Ainz qu'aies là tes genz menées
T'en serront les clefs aportées. »

Od plusors amonestemenz,
Od preieres, od mustremenz
Unt tant vers Othon dit e fet
Que ici n'en out nul autre plait;
Mais les osz sunt achiminées

Si granz e si desmesurées,
Prendre devreient par esforz
Tote la terre desqu'as porz.
Ensemble unt trespassé Ponteise
f° 117 v°, c. 2. L'ost Alemane e la Franceise.
Sor Ette, qui seivre e devie
E part France de Normendie,
Se logierent li Aleman,
Qu'aveir volent l'eriere-ban
Qui de Frange vienge après eus.
Demandez fu Ernous li feus;
Fait Othes : « Ne vei nul semblant
Que Roemeis e li Normant
M'aportent ci clefs e saisine;
Ne sai que tis quers en devine.
Ci 's mé eus en covenant,
Si 's te requier e si 's demant;
Porchace e quer que ci les aie,
Si 'n fai ta parole verraie;
Quantque m'as dit e fait acreire
Voil que seit chose certe e veire. »

De covenant s'oï semundre
Ernous, ne sout por que respondre;
Mais de barat est tant apris
Qu'à peine serreit entrepris.
Oez cum vers lui se plaideie :
« Sire, fait-il, mult a grant veie
Uncor de ci qu'à la cité;
E cil dedenz sunt effreé,
N'osent pas desque çà venir,
Kar grant poür unt de morir.
Foresz i a granz e gastines

U a larrons, genz Sarazines,
Sor qu'il ne s'osereient mettre,
Sinestes sunt par qui tramettre,
Mais sor la riviere d'Andele,
Qui mult est duce e clere e bele,
E la praerie estendue,
De bors e de viles vestue :
Là vos fereiz demain logier
Por la cité plus aprismier;
Là vendront à vos à devise,
Pleins de presenz e de servise;
Là vos aporteront les clefs
E dons granz, beaus, riches e teus
Qui vaudront mainte marc d'argent,
De ce mar dotereiz neient. »
Oez cum li cuilverz l'abete;
Ne li chaut mais qui le remeite
f° 118 r°, c. 1 A la veie dreit à Roem.
De lui ne se deffent nul hoem :
Tant r'a servi de la favele
Que l'ost s'en vait dreit vers sAndële[1];
Là se logerent communal.
Maint tref de paile e de sendal
E mainte tente à or fresée
I out tendue la vesprée :
Teu richesce ne fu veue.
Que chevaliers, que genz menue,
Unt tote la terre coverte;
S'or n'a Roem damage e perte

[1] « Rex vero Ottho deprecativis coactus « verbis, abhinc secedens, in Andellæ flu- « violi recedit pratis. » Dudo S. Quint. L's qui précède *Andele* est donc une faute du copiste, à moins que celui-ci n'ait voulu indiquer plus particulièrement la liaison de ce mot avec le précédent, comme cela se rencontre quelquefois dans les manuscrits.

Bien se devra, si Deus me saut,
Mais deffendre d'un povre asaut.

Si tost cum parut li matins,
Revint Ernous li Sarrazins
Por rafabler le rei Othon
Tot dreit dedenz son paveillon.
Des plus vaillanz de ses compaignes,
Princes, evesques e chadaines,
Si home tuit e si chasé
Out entur lui mult grant plenté.
Cil, qui son quor n'en poet repondre
De Richart destruire e confundre,
R'a sa parole comenciée :
Oez cum la r'out engignée,
Cum de deceivre est hoem hardiz
Dès que auques s'i est adetiz
E de mentir tot en apert.
Qui de tel mestier vit et sert
Trop a le quor plein de mal art,
E si a deable en lui grant part.

« Sire, fait-il, saveir vos faz
Cum Normanz sunt vencuz e maz,
E Roemeis morz e confus;
Sevent vers vos ne prendront plus,
Por neien se travaillereient
Ne por neient s'en penereient;
Sevent por nul aveir doner
Ne vos en fereient retorner;
Veient sen faille e senz guenchir
Que vos alez lor cité saisir :
N'i a defense vers voz genz;

Lor dras, lor ors e lor argenz
Robent, reponent e enfuent
f° 118 r°, c. 2. Par tot là ù il sevent e poent.
Haste l'ovraigne, si's sopren,
Si en sera le guaain tuen
De vaillant dous cent mile mars.
Pren de ta gent al plus eschars
Une legion establie,
D'armes e de chevaus garnie;
E si les enveie avant tei
Metre lor gent en tel effrei
Que vers tei n'ait porte fermée,
Fortelece ne tor vée,
N'arme contre ton cors baillée.
Cum plus ert cest ovre avancée
Plus te sera proz e honor. »
A ce respondirent plusor :
« Veir te dit, sire ; fai en tant
Qu'al partir sachent li Normant
Qu'en tot le munde ne n'ait rei
Nul de plus riche quor de tei ;
E qnt (*sic*) tu en tant t'en ies mis
Prer (*sic*) la cité, si la saisis,
Qu'as enfanz ert de ta seror;
Si te serra joie e honor.
Deus reis estes ci ajostez
Riches e forz e honorez,
Si chevauchez od tel ferté,
E quantque vos aureiz empensé
Seit acompli senz delaiance.
Si vos menbre del rei de France
Qui à Normendie s'atent
Por Loheremne qu'il vos rent ;

E por cele que quite aureiz,
Par raison ceste li rendreiz. »
§ — « Sire, fait Ernous, poi avient
Que l'om ait grant pris por neient;
Qui de grant pris se vout pener
Ne deit mie trop sejorner :
Jà fuer e sejor e peresce
Sunt mult contrailes à proesce.
De pris ne se puis nus joïr
Si peine e mal ne puet sofrir,
Matin lever e tart coucher
E teus ovraingnes embracier
Dunt à plosurs seit granz esmais.
Quides toz jorz estre en pais
f° 118 v°, c. 1. Senz armes porter e tenir?
Puisse l'om en grant pris venir
Par les armes, e d'eles vient
Le grant pris que l'om a e tient;
E tu, qui jofnes es assez,
Là ù est tis mieudres aez
Ne pren sejor de tei poier,
De tun non creistre e essaucier:
A trop grant tort perdreies pris,
Kar riches es d'aveir e d'amis,
Granz es, forz es, beaus chevaliers,
E sage e vezié e bons parliers,
Tot as, si sol quor ni t'i faut;
Mais tot li el senz cel poi vaut.
De ce sunt peri li plusor,
Qu'en eus n'en a pris ne valor;
Beau mauvais sunt cist apelé,
Toz jorz les tien l'on en vilté.
Ci es venuz à la provance :

Veiz tot le barnage de France,
Par tei li grant e li menor
Quident esclarzir lor dolor
E le damage orrible e lait
Que Normant culvert lor unt fait.
Saches qu'en tel leu es venuz
U tis pris serra coneuz
Ainz que jamais retorz ariere.
De ce te fait li reis preiere,
Que tu faces tes genz armer
Tant cum tei plarra comander;
Si augent le pas de devant tei,
Laciez les heaumes, mu e quei,
Les gonfanons ès fers des lances
Entreseigniez de conuissances,
Hardiz e coragos e durs.
Si Normanz trovent fors les murs,
Seient tuz pris e decoupez
Ainz qu'ès portes seient rentrez;
Criente seit si lor avenue
Dunt lor gent seit tote esperdue;
Od les glaives aient estrienne
Devant la porte Bauveisiene
Seient ti paveillon tendu,
Là ù li pré sunt plus erbu.
Cher ami n'as en tot le munt
Qui jà autre conseil t'en dunt. »

f° 118 v°, c. 2.

En (*sic*) niefs aveit Othes li reis,
Chevaliers proz, sage e corteis;
Mult par aveit d'armes grant pris,
Son non ne sai n'escrit ne l' truis.
Cist a la parole escultée

Qui sor tote rien li agrée;
Devant le rei s'en est offriz,
E si li prie od granz merciz
Qu'il voille e place, e qu'il comant
Qu'il conduie ses gens avant,
« Qu'od force d'armes senz dotance
Augent veer lor contenance,
E voz herbergeries prendre.
S'il les me veneient contendre,
Si voil bien que faceiz un vo:
Que mais ne m'apeaugeiz nevo
Si tais n'i est granz le jorz faiz
Del sanc qui des cors lor ert traiz.
Ma grant espée Loherenge,
Qui tanz orguilz aplaisse e venge,
Rapaisera le lor orguil;
Tant vos quer e demant e voil,
Laissiez m'aler avant aprendre
Saveir s'il se voudrunt defendre;
Lor force e eus voil essaier
Cum d'armes se sevent aidier.
Od Daneis me sui combatuz
Que j'ai par plusors feiz vencuz,
E Gociens e ceus d'Aleine
Qui j'ai fait traire mainte paine:
Ne m'i avint unc si bien non;
Or voil mostrer mon gonfanon,
Si vostre plaisir le comande,
Al orgoillose gent Normande.
Si fors les truis, bien lor destin
N'acointierent si mal veisin. »
Sorquidance dit e orguil,
Si ne set que li pent al oil;

Ne quid jà sis forz ne deceive
Que teu damage n'i receive
Dunt tuit cil qui mais l'ameront
Totes lors vies se plaindrunt.

Ci ne voil la chose aloignier.
Tant s'oï reis Othes preier
f° 119 r°, c. 1. E del rei de France e des suens
Qu'ottreie à faire tot lor buens
E ce que sis niefs li a quis;
Senz jor trespassez e demis
Li a sa fiere gent livrée
D'armes garnie e conreiée;
Dreit vers Roem se funt mener.
Si vos sai bien tant devisier,
Mult unt les quers des ventres gros;
Ne quident jà seient si os
Normanz por rien seient trovez
Defors les lices des fossez.
Tant unt chevauchié senz mentir
Que la cité porent choisir,
Virent les turs e les clochiers
E les fossez e les terriers
E les murs desus batailliez,
De peus e de caillous chargiez :
L'or des escuz i refresele,
E maint cher penon i ventele :
Ne fu cité maire ne mendre
Si apareillie à deffendre.
Dunc unt les palefreiz gerpiz
E s'unt de blancs heaumes burniz
Lor chés armez senz nul delai.
Qui dunc out cheval brun u bai,

Sor u bauzan, grisle u ferant,
Si i munta demaintenant.

Li nés le rei ses genz chadele,
Sor un grant destrer de Castele;
L'escu al col, la lance el poing,
Voudra premiers estre al besoing
Si son corage ne li change.
Parole eles unt fait estrange
De la cité de fiere guise,
Qui trop est bele e bien assise.

CI EST LA PREMIERE EISSUE QUE CIL DE ROEM FIRENT CONTRE LES ALEMANS, E LE DUR ESTOR [1].

Li dux Richart e li Normant
Sorent bien dès le jor avant
Qu'Alemans et la gent Franceise
Orent sor eus passé Ponteise;
S'orent lor defense esgardée
E porveu e devisée,
Mandez de par tot chevaliers
f° 119 r°, c. 2. E buens serganz e buens archiers,
Pris e donez conseiz e arz.
Ce vout mult bien li dux Richarz

C'une partie de sa gent
S'en augent en enbuschement,
Si que li premerein des lor
Senz escosse e senz retor
Perdent les chefs al avenir:

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 131, D et seqq.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. x. (*Ibid.* 244, A et B.) — *Roman de Rou*, I, 201-210.

Ce vint à toz mult à plaisir.

Eissi enz en l'aube matine,
Ce retrait l'estoire Latine[1],
Orent les respostailz garniz
Cil qui à ce furent esliz.
Desus la foille, el dru erbei,
Tint chascun d'eus sun cheval quei,
Volentif e plein de desir
De lor corages acomplir :
C'est que chascuns sa lance enteigne
El cler sanc à ceus d'Alemaigne.

Quant les baates de la tor
Virent les enseignes des lor,
Saveir l'ont fait ignelement
Al duc Richart e à sa gent.
Des murs eissiet contr'eus defors;
Jà ne lor fust veez son cors,
Se li laissassent si baron :
A force e à grant contençon
Le funt en la vile remaindre.
Qui que s'en deie rire u plaindre,
Set cenz chevaliers, bons vassaus,
Armez d'armes, sur lor chevaus,
Là vunt les lices desfermer,
Si receivre, si welcumier,
Dès le tens as fiz Israël
Ne fu oï si fait cembel
Ne si dur estor comencié.

[1] Quelle est cette histoire latine ? Ce n'est certainement ni celle de Dudon de Saint-Quentin, ni celle de Guillaume de Jumiéges, telles que les a publiées André du Chesne.

D'ambedous parz furent iré :
L'un sunt por lor cors garantir,
Li autre por eus envaïr;
L'un sunt por defendre lor terre,
Li autre la vienent conquerre :
A ce sunt prest en mi la plaigne.
Li niés reis Othes d'Alemaigne
Fu liez, e si ne s'en taist mie,
Dunt trovera chevalerie;
f° 119 v°, c. 1. S'enseigne escrie hautement,
Vait lor tant cum cheval li rent.
Un chevalier de Beissin
Li perça si l'escu d'or fin
Que desus le chef li reverse,
E par un poi qu'il ne l' enverse;
Cil fiert lui si durement
Que tut l'escu en vous d'argent
Li perce, e l'osberc li desmaile
Que tote s'enseigne de paile
Li met par mi les dous costez.
Quant des arçons fu sus levez
Reddes s'estendi en la place,
Tost li descolori la face;
Trait a le trenchant brant d'acer,
Puis mostre qu'il est chevalier
Hardiz e forz e vertuos
E empernanz e coragos.
Avenuz sunt cil d'Alemaigne :
Dunc comença teus la bargaigne
Cum de grosses lances fraisnines,
Que pez e costez e peitrines
Si entrefundrent senz manaie;
Par unt des cors li sancs lor raie.

Al assembler del fereiz
Si doterent des plus hardiz;
Mais quant li sans de mi les vis
Lor est eschaufez, d'ire espris
Si sunt plus fiers qu'ors ne liuns
Qui le jor pout son aucoton
Garder qu'al seir ne fust meins beaus
Del sanc vermeil de ses buaus,
Bien pout dire jent l'en avint.
Là ù la gent au duc se tint
Out chaple fer e contençon
Que la fresche erbe e le sablon
En fu long-tens ensanglantée.
N'oïstes ovre si dutée
Ne mais si requise de près.
S'Alemanz sunt fels e engrés,
Ce m'est avis, riens ne lor vaut;
Teus unt trovez qui poi en chaut,
Qui enz ès bruiz des fers d'acier
Lor vont les osbers desmailer.
Unc si poi gent si grant honor
f° 119 v°, c. 2. Ne reçurent mais en un jor.
Ne sunt pas mil fors de la vile
Cil qui josté sunt od treis mile;
Là funt Bretun marteleiz
Sor les heaumes des branz furbiz;
Normant i sunt duit del mestier
Honeste e vaillant chevalier,
L'estur tindrent e le tornei
Tant qu'à un furent lor conrei.
Cil qui erent venu avant
Adonc lor mostrerent semblant
Tot maintenant e à dreiture

De torner en desconfiture:
Mener les volent à folie.
Là out mainte lance croissie.
Trop par furent d'armes grevez.
Quant les dos lor orent virez,
Vunt s'en vers la vile le pas,
E Alemans fierent el tas;
Mais as glaives trenchanz d'acier
Ocient Normant maint destrier.
Eissi dura cil foleiz
De ci qu'enz ès portaus voutiz.
Li niés le roi fort s'i ajue
Od la trenchante espée nue;
Le cors a grant e forz les braz,
Si 'n viersse mainz tot plaz,
Au mettre enz, al entasser,
S'en quide od eus par force entrer.
D'armes sofrent trop grevos fais
En la porte devers Beavais;
Mais del mur haut, par les kerneaus,
Traient saettes e quarreus.
Ne fu veu tel lanceisz
Ne si estrange abateiz.
Tant unt atrait lor enemis
Que desqu'ès lices se sunt mis,
Ne quident que uns en seit si os
Qu'i remés seit detrès lor dos;
Mais jà serra autres li plaiz.
Munté furent cil des aguaiz,
Les heaumes unt ès chés laciez;
Dès qu'il se furent desbuschez
N'i out unc puis resne tenue.
Cist unt si lor gent securoe (*sic*)

f° 120 r°, c. 1. Cum vos porreiz jà ci oïr;
Sempres maneis al avenir,
Od les lances as fers d'acier
Lor vunt les broines desmaelier
E les eschines effundrer.
Tant en i firent enverser
Que de morz fu en poi d'espace
Sempres si coverte la place
Que ne fu si merveille non.
Trop out ci fiere contençon
E angoissuse e aïrée;
Si est la terre en sanc baignée
Que granz i est jà la paluz.
Li dux Richart i fu venuz.
D'armes fu sis cors adubez,
Si fu li plus très-beaus armez
Que l'om trovast en tot le munt.
Sis quors l'esprent e le semunt
De bien faire, qu'eu ne desire.
Jà en auront Alemanz le pire.
Set cenz armez r'out oue sei
Qui l' garderont par dreite fei,
Queus que Deus l'en dunt la destine,
Ist par la porte Beauvesine,
Veit la chapele devant ses oilz
U trop par est fiers li orguilz.

Desuz le punt, ce dit l'escrit [1]
E cil qui od ses oilz le vit,
Se combateit li niés le rei
Qui merveilles faiseit de sei;

[1] Benoît et Wace ont attribué à Richard en personne la mort du neveu d'Othon, alors que Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumiéges s'étaient contentés de

Bretons e ceus de Normendie
Laidisseit trop de grant baillie,
Les heaumes lor faiseit sanglanz;
Trop ert redutez li suens bramz.
Veit le li dux, qui pas n'agrée:
La presse fu desmesurée;
Mais neporquant à lui ateint,
Od sun glaive l'a si enpeint
Que par le gros del cors li passe,
Desus les autres morz l'entasse
E si li dit: « Sire orguillos,
Ce qu'eriez si outragos
De nos maufaire e sorquidez
Fait or que cher le comparez;
Vos n'en entendreiz mais ouan,
f° 120 r°, c. 2 Ceo quit, Tyeis n'Aleman;
Baer vos vei por l'alme rendre.
Si deit sire s'onor deffendre. »
S'enseigne vassaument escrie,
Tote fu sa gent rebaudie;
La main a mise al brant d'acier.
Jamais le cors d'un chevalier
Ne requerra jusqu'à vivis

dire qu'il fut tué par les Normands sur le pont de la porte Beauvoisine*, laquelle était alors à la hauteur actuelle de la place des Carmes. Au reste, nous voyons qu'un historien français fait périr précisément de la même manière, devant Paris, un neveu d'Othon II, trente-deux ans plus tard. « Post hæc Otto imperator, congregans « exercitum suum, venit Parisius, ubi in- « terfectus est nepos ipsius cum aliis plu- « ribus ad portam civitatis, incenso subur- « bio illius. Jactaverat namque se extol- « lendo, dicens quod lanceam suam infige- « ret in portam civitatis Parisiorum. » *Ex Chronico Hugonis Floriacensis monachi*, sub anno 978. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. VIII, p. 323, E.)

* « Multis vero Saxonibus interfectis, pluri- « busque attritis et vulneratis, defungitur su- « per pontem (portæ Belvacensis) mucronibus « et lanceis nepos regis. » Dud. S. Quint. (Du Chesne, 132, A.) « Prostrato super pontem « nepote regis. » Will. Gemmet. (*Ib.* 244, B.)

Si mortelment ses enemis.
Fiere est la presse, e granz la fole;
Mais en mi eus se lance e cole,
Les braz lor detrenche e les vis;
E s'il est vers eus d'ire espris,
Mult le lor mostre estrangement;
Qu'après lui est le punt sanglent.
A plusors chevaliers armez
I a, ce truis, les chefs coupez;
Hurte de sei e de cheval,
Del punt les meine contreval;
Maint en enverse ès granz fossez,
Qui les cors unt ensanglantez.
Le punt delivre en petit d'ore;
Mais Alemanz li corent sore,
Qui le damage à oilz remirent,
Dunc si amerement sospirent;
Mort lur a le nevo le rei
E tuz eus mis en tel effrei
Que bien quident ne fust s'espée
Jà à la porte ne fust vée.
Desus sun cors senz atarzier
Yunt tante lance debruisier
Que c'est merveille e iert toz dis
Coment sis cors en estorst vis.
Iriez e angoissos e feus,
L'ont si enclos e entremi eus
Que je ne sai par queu maniere
S'en repout puis torner arere.
Sor lui fu morteus li baraz;
Ne fust la force de ses braz,
Entr'eus eust corte durée;
Mais lisant truis que od s'espée

Desfist d'environ sei la presse :
Maint freit e maint pasmé i lesse.
Treis feiz s'escria : « Deus aïe ! »
N'orreiz jamais tel envaïe
f° 120 v°, c. 1. Cum ci refait la gent Normande
Comunaument sur l'Alemande.
Por poür de lor dameisel,
De lur duz chers seignor novel,
S'en issent, n'i vaut rien esmaiz,
Par les portes fors les muraiz;
Cornent, crient, lieve li huz.
Lion, leopart e ors blans veluz
Ne sunt mains hardiz main ne seir
As bestes de petit poeir
Que cist sunt vers la gent Othon;
Venuz sunt à la chapleison
E al estoveir angoissos.
Si fu li dux Richart rescos,
Que cent armes des lor si veaus
Gerpirent iloec lor vaisseaus.
Teu contençon ne teu meslée
N'orreiz jamais nul leu jostée
N'où en tant d'ore en un contenz
Eust tanz chevaliers sanglenz.
Ci sunt li escu decoupé,
E li cler heaume esquarteré,
E li fort hauberc desmaillé,
E li gent cors en sanc moillié.
D'espées e de tros de lances,
D'enseignes e de conoisances
Est tote la terre jonchée.
Reusez unt plus d'un archée
Cil de Roem, ce truis, le lor;

Mais mult out ainz duré l'estor.

Un riche conte de Saissoingne
Quant veit si pesme la besoigne
A toz huche, crie e descovre :
« Seignors, ci a trop pesant ovre;
Honiz sumes dunt ceste gent
Eissi nòs meinent laidement.
Od eus avum tele perte eue
Dunt toz li pires d'eus se haite. (*sic*)
Vez cum sor nos sunt acharnez;
Se en autre sen ne vos defendez,
Ainz que li granz osz seit venuz
Nos auront toz les chés toluz.
Jà reis Othes nostre seignor
N'aura mais jor od nos amor,
Por son nevo qu'eissi laissom,
Que nos le cors n'en aportom :
Quant rendre ne li poum vif,
Si veaus od force e od estrif
En alom le cors aporter;
Trop en feriom à blasmer
Se issi l'aviom laissié
E se de lui sumes irié
Qui tant ert beaus e sage e proz :
Si vos requer e pri à toz
Qu'or refaçom une envaïe
Tele sus œus de Normendie
Que n'en remaigne uns fors les murs
Qui de la mort ne seit seurs. »

Ceste ovre fu bien agraantée.
Dunc recomença la meslée

f° 126 v°, c. 2.

Sor ceus dedenz, n'os sai plus dire.
N'i out mais oi si fait martire
Ne si estrange foleiz
N'où tant eust des espasmiz.
A r'entasser Normanz arere
Fu la bataille orrible et fierre,
Ce ne fu pas legier à faire;
Mais la force refu lor maire :
Si 's en r'ont ferant amenez
De ci qu'as doves des fossez;
Ici par furent trop gregé.
Cil qui d'armes erent preisié
Ne s'en voudrent pas rentrer enz.
Tant a duré icest contenz
Que le cors unt pris sur le punt;
Mais puis que Deus forma le munt
N'oï l'om mais gent qui nasquissent
Si morteument se requeissent,
Ne si aspre ne si hardie
Cum lor sunt cil de Normendie.

Au cors rescorre e retenir
Oïst l'om tant cous ferir,
De tanz chés la cervele espandre;
Unques Cesar ne Alisandre
Jor ne virent teu contençon.
Ici perdirent li Saison
Cent chevaliers à cele feiz
A r'eissir fors des granz destreiz.
Des princes d'eus tote la flors,
Des plus vaillanz e des meillors
f° 121 r°, c. 1. A retenuz Richart li dux
Quinze, ce truis lisant, e plus,

E des autres senz nombre dire.
Je ne voil pas le tierz escrire
De ceo que l'estoire en retrait,
Del fier guaain qui ci fu fait,
Des prisons riches que il unt
Qui valent tot l'aver del munt,
Des chevaus et des palefreiz
E des autres riches conreiz,
Des blans osbers, des branz d'acer :
Nul ne l' sout esmier ne preiser.
Or unt si très-fier guaain fait
Que tuit dient que bien lor vait;
E de trop dotose esmaiance
Unt or pris quers e seurtance.
Sachez, mult lor out grant mestier
Qu'eissi firent al comencer;
Hardement ad doné à toz.
Lor seignor veient qu'est si proz,
Si empernanz, si vertuos
E si od armes engignós,
Si soffranz e si adurez :
Assez fu idunc remirez.
De son heaume furbi d'acier
Furent fait pieces e quarter;
Tant fu son osberc desmailé
Que par mi out le sanc voidié;
Les faces out ensenglantées
Andous des mores des espées;
Son brant d'acer tint tot nu trait,
Ensanglanté, oschié e frait,
E si retorna del enchauz
Auques haitiez, joios e bauz :
N'a de sa gent grant perte faite,

Ço est la rien dunt plus se haite.
Granz fu e dreiz e jenz e lons,
E mult sist bien entr'es arçons;
Les oilz hardiz e le regart
Plus que lion u que leopart;
Mau semble prince senz mentir
Qui l'om deie terre tolir;
De toz ceus dunt fu remirez,
Li fu le jor li pris donez;
Meuz s'i aida, mieuz se contint
f° 121 r°, c. 2. Quant qu'à fine proece avint,
Cum de mesler e de ferir
E des granz presses departir
E de prisons prendre e d'ocire
E de livrer ceus à martire,
De secorre les abatuz;
Par tut s'i fu mieuz contenuz
Que nul des autres, c'est la fin.
Bien dient tuit viel e meschin
Qu'en tot le munt grant ne plener
N'a meillor cors de chevalier.

Quant veit les chans si revestuz
De tros de lances e d'escuz,
De chevaus morz, d'omes feniz
Qui le sanc saut par mi les piz,
Freiz e pales, descolorez,
Plein pié li est li quers levez,
E pense par force à sa vie
Ne perdra mais jor Normendie
Por home qui tant en despende;
Dunc prie que Deus l'en defende.

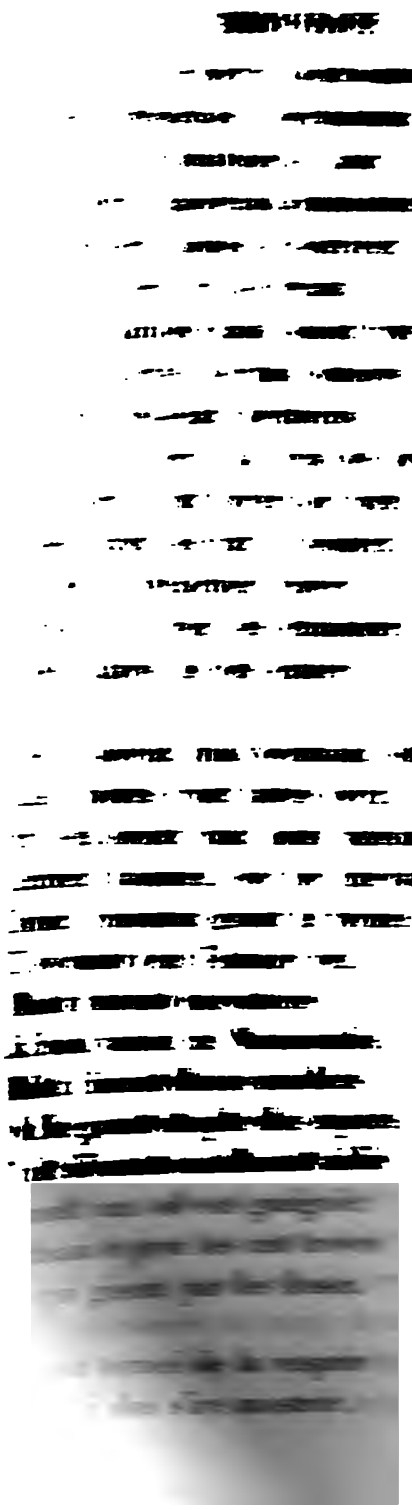
De sa bone gent tient grant plait
Qu'issi proüsement l'unt fait,
Toz jorz les en amera mais.
Par la porte devers Beauvais
Entre à Roem; mais par les rues
Out tantes mains vers Deu tendues
Que hom ne vit mais à nul jor
Si faite joie ne teu plor.
Ses prisons comanda garder
E ès granz chartres devaler,
Metre en buies e en aneus.
Grant fu la joie e li reveaus
Entre la grant gent citaaine
Qui le jor orent trait la paine.

Ensus au partir del forfait
Se sunt li Aleman retrait
Auques en loinz de la cité.
Unques home de me (*sic*) né
Ne fu plus dolerosemement (*sic*)
Regretez 'ne plainz de sa gent
Que fu li niés le rei, li proz,
Cil qui d'armes les venqui toz.
Si fait dous n'iert jamais oïz
Ne si fait plors ne si faiz criz
f° 121 v°, c. 1. Cum il unt mené sor le cors.
Son osberc li unt trait del dos,
E ostées ses genoillieres.
De trestotes lor autres bierres
Ne lor est fors de cele gaires.
Icist fers dols e cist afaires
Fu tost, ainz què venist le seir,

Al rei Othun fait asaveir
Morz est sis niés. Quant il le sout
Ne parla mot ne il ne pout,
Li quers li estreint; morz, destreiz,
S'est bien pasmez plus de set feiz:
Par poi que l'alme ne s'en vait;
Mar est bailliz e mal li vait
Quant perdu a tot le plus sage
E le meillor de son lignage;
Plaint e regretent (*sic*) l'aventure
Qui si li est mortel e dure;
Celui por qu'il esteit dotez,
Creinz e serviz e honorez,
Tot le plus vaillant d'Alemaigne,
Ne poet muer que il ne l' plaigne:
E si fait-il amerement
E si très-dolerosement
Que par poi qu'il n'esrage vis.
Al conforter vient Loewis,
Iriez e pleins d'ire e d'esmai.
Ne vos cont pas ne ne retrai
La siste part de la dolor
Qu'il menerent puis tot le jor.

D'Ernol s'est mult complainz li reis:
Decevauntment e par ses leis
L'a amené e fait acreire
Chose qui n'est leaus ne veire,
Par qu'il a perdu son nevo;
Mais de ceo jure e fait son vo,
Ne s'en set mais si repentir
Que ne l' en covienge à morir.

f° 121 v°, c.



Hardiz, coragos e seurs
En sunt venu de ci qu'as murs;
N'i troverent unc porte overte.
Mult redotent Normant perte;
Qui ne dotast vers tel empire?
Unc ne le meudre ne le pire
Ne vout fors porte remaneir,
Ne ne se voudrent apareir;
Dedenz les murs s'esterent quei;
E cil, senz crieme e senz esfrei,
Assaillent d'une part la vile;
Plus sunt ensenble de vint mile.
Senz defense, senz destorbier
Sunt si sopris li grant terrier
Que n'i pareist si heaumes non;
Jà puioent à contençon
Quant cil, qui ne sunt esperduz,
Lor lancent d'amunt peus aguz,
Chaillous e pierres e quarreaus;
Puis funt jeter lor mangoneaus;
f° 122 r°, c. 1.° Fuz od espeiz granz, acerez,
Lor unt tant sors (*sic*) les cors jetez
Que puis qu'om vint à naissement
Ne fu veue nule gent
En tant d'ore si maubaillie.
De morz est si la dove emplie
Que ne la covient plus chaucier.
Là morurent tant chevalier,
Tant esquier, tant bon serjant
Que je ne sui mie lisant
Que tant de genz en Normendie
Fu si tost morte ne perie.
Ne remaint home au pié des murs

Qui de la mort n'i seit seurs.
Des bretesches, d'eschaafauz
Garniz e batailliez e hauz
Traient quarreaus arbalestiers,
S'oscient homes e destriers.
Jà ne sera dit ne retrait
Que unques mais assaut fust fait
Plus mortel ne plus doleros
N'eisi très-mal aventuros
Cum cil jorz fu à ceus de fors.
A mort i unt livrez lor cors;
Des murs les unt si desaers,
Tuez e trebuchez envers
Que n'i a rien del effundrer,
Del abatre ne del entrer.

Ne l' porent plus Normanz soffrir;
Les portes r'unt faites ovrir,
Si s'en issent cum bons vassaus,
Armez d'armes, sor lor chevaus.
Dunc comença grant le tornei;
E si cum j'en l'estoire vei,
Mult i firent chevalerie
Li bon vassal de Normendie,
Mult i firent dures meslées
Od le grant chaple des espées,
Mult s'i sunt vassalment aidié
E mult unt od eus gaaignié;
Sachanz e proz les unt trovez
Cil qui gisent par les fossez.

Al grant tornei de la vesprée
Lor r'a li dus s'ire mostrée,

Mult s'i fist bien aconoissant,
Qu'armez de desus l'auferant
f° 122 r°, c. 2. Lor fist sovent les rencs fremir
E des grosses lances croissir;
Maint chevalier i abati
E maint pesant coup i feri
Sor les heaumes del brant d'acier;
De eus se voleit si acointier
Qu'il seussent certainement
Qu'il ne lor laissera neient
De la cité ne del païs;
Mult li donent d'armes grant pris.

Por la grant perte del assaut,
Quant il veient rien ne lor vaut,
Funt remaindre le poigneiz,
Sevrez se sunt e departiz;
A ce faire mistrent grant paines.
De morz laissent le (*sic*) doves plaines.
Les chans defors et les erbos;
Iriez, marriz e angoissos
Comanderent herberges prendre,
Faire loges e les trefs tendre
E les quisines alumer :
Ce fu tost fait senz demorer.
Lor morz unt quis e amassez
Fors ceus qui gisent ès fossez,
Que cil d'amunt lor defendeient;
Kar teus cent nafrez s'i plaigneient
Qui ne verrunt mais r'ajorner
Ne sol la mie-nuit passer.
As autres sempres à dreiture
Funt e donerent seupouture;

Mais ainz i out paumes batues
E treis cenz temples derompues:
Ne furent si faiz braiemenz,
Si angoissos regretemenz,
Cum il out as cors enterrer.
Jà començout à avesprer:
Par les tentes se desarmerent;
Mais cele nuit n'i demenerent
Joie ne ris ne alegrance,
Qu'en ire sunt e en pesance.
Manja qui manger vout senz faille,
Kar grant plenté unt de vitaille.

Reis Loewis point ne se haite:
La nuit fist faire l'eschelgaite
A cinc cenz chevaliers des sons;
E si n'a gaires de ses boens,
Kar bien conoist e veit e sent
Que s'ovre prent mauveisement.

Othes li reis point ne s'apaie,
Kar de son cher nevo s'esmaié,
La rien sos ciel qu'il plus amout;
A tel honor cum il plus pout
Fist le cors cele nuit veillier
E aporter, tant l'aveit cher,
Devant lui en son paveillon.
Ensemble od lui tuit si baron
E li evesque del empire
Furent la nuit à la vigire
E à la commendation.
D'un merveillos ciclaton
Fu li cors covers en la biere,

f° 122 v°, c. 1.

Chandelabres granz e lumiere
I out cum à si haute rien :
Honorez fu sor tote rien.

Del duc Richart qu'os pot l'on dire?
C'est des autres princes li sire
E des bons chevaliers la flor.
La nuit el grant palais autor,
Quant sis osbers li fu ostez,
Qui en plusors leus ert fausez,
Remest en l'aucoton de seie
Qui en sanc e en suor glaceie;
Les mailes out el front enprientes.
Trop seront mès ses armes crientes.
Del osberc fu tot chamoissiez,
Auques se tint joios e liez;
Jenz fu e fort, large e plenier,
E trop resembla chevalier,
Depointuré out tot le vis;
D'un mantel d'escarlate gris
S'est en mi la sale afublez,
Puis est en un cheval montez;
Là ù set chevalier blecié,
Nafré, maumis e empeirié,
Vait par les ostels bonement,
E si 's conforte ducement.
Au repairer fu l'eve prise,
N'i out puis fait autre devise;
Od treis cenz chevaliers e mais
Assist à mangier el palais :
Servi i furent gentemènt,
Assez i sistrent longement,
Ainz qu'il alassent as osteus

f° 122 v°, c. 2.

Fu esgardé combien e queus
Garderont la nuit les portaus.
A ç'out assez des bons vassaus,
Qui mult tost s'en apareillierent
E qui volentiers i veillierent.
O ceus qui plus sunt si feeil
Reprent la nuit li dux conseil
De si faite ovre e de teu siege
Qui mult li desplaist e grege;
E cil, od quers de genz sachante,
Segure, adurée e puissante,
L'en conseillent par bone fei;
E si cum j'en l'estoire vei,
La nuit furent auques seurs
E en la vile e fors les murs.
N'i distrent orguil ne folie,
Laide chose ne vilanie
Icil dedenz as ostolains,
Kar li dux, qui pas n'ert vilains,
L'aveit veé e chalongié :
Bien fu tenu le suen devié.

EISSI CUM AI. DUC QUIST REIS OTHES LENDEMAIN CUNDUIT D'ALER URER AL MOSTIER SAINT-JOHAN (*sic*)[1].

La nuit passe e vint le die
Que l'aube clere est reclarcie.
A conuissant del ajorner
Le comencerent à loer

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 132, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XI : *Quam turpiter Otho imperator et Ludovicus rex et Arnulphus Flandrensis ab obsidione Rothomagi fugerunt, et de morte ipsius Ludovici, cui successit Lotharius, filius ejus.* (Ibid. 244, B.) — *Roman de Rou*, I, 210-215.

Par cent leus sus les aleors,
Sus les portaus e par les tors;
Cornent, flaütent, chalemelent,
Maint chant e maint son i espelent;
S'el s'esclarzi la matinée.
Par les plains chante la cupée,
E par mi les jenz plaisseiz
Ruissignous, merles e mauvis,
Jais, orious, treie e calandre.
Ainz que l' soleiz deust espandre
Ses rais d'amunt e sa chaline
Qui dunc faiseit en cel termine,
Furent levé e casé tost
Par les herberges cil del ost;
Matin oent messes par tens.
Beau fu le jor e cler le tens.
Ne funt d'assaillir nul semblant,
Ne n'i a prince qui l' comant.
Sor les chevaus, senz arme prise,
Veient cum la vile est assise,
f° 123 r°, c. 1. Forte de portaus e de murs,
Par quei cil dedanz sunt seurs;
Forte de tors e de cloisons
E de deffensables maisons.
Ço veit reis Othes, ço avise
Coment la cité est assise;
Veit par le punt apertement
Qui par desus Seigne s'estent [1]
Lor grant genz aler e venir

[1] Il n'y avait pas encore de pont à Rouen, comme l'a fort bien établi M. Achille Deville dans ses *Recherches sur l'ancien pont de Rouen.* (*Précis des travaux de l'Académie de Rouen,* volume de 1831, pag. 166 et suivantes.)

Nous ne devons pas oublier de faire remarquer que Benoît, ainsi que Wace,

E sovent entrer e issir
E amener tot à bandon
Charreiz, vitaille e garnison;
Les plus hauz princes d'Alemaigne
E les meillors de sa compaigne
A fait de davant sei venir,
Puis lor comence à descovrir
Son corage e sa volenté :
« Seignors, j'esgart ceste cité
Qui mult est forz e bien fermée
E de boens murs avironée,
Atant avum la chose emprise
Que de deçà l'avum asise.
Del autre part, ce vei-je bien,
Ne nos criement uncor de rien;
Lor gent issent, vienent e vont
Tot asseur par mi ceu pont;
N'avum-nos gent, force e leisir
Que ço lor peüssum tolir,
Qu'assis fusses de tutes parz?
De ce fereit à prendre esgarz.
Qui ne lor toudra plainement
Secors, vitaille e entrement

qui parle aussi du *pont de Saine* à cette époque*, n'ont point pris dans leurs devanciers la mention qu'ils en font à l'occasion de ce siége. Au contraire, Dudon de Saint-Quentin dit : « Rex Otho.... dixit « suis principibus : Potestne hæc urbs « vallari nostro exercitu, ut qui trans- « vehuntur navigio non transgrediantur? « Responderunt : Nequaquam, quia Se- « quana simplex et singularis procellis « suis quatit muros civitatis : quinetiam « incrementata et repugnata fluctibus ma- « ris, determinato cursu lunæ crescentis « et deficientis, incremento septenarii nu- « meri, æstuante fluctu, præoccupat por- « tas et mœnia urbis. »

* Benoît parle encore plus loin du pont de Rouen :

A Roem dreit de ci qu'al pont
Irra, ce dit, qui que desplace.
Fol. 158 verso, col. 2.

Wace dit aussi plus loin, en parlant de Thibaut le Tricheur :

Honte li fist Richart, e honte il li fera :
Tresk'as ponz de Roem sa terre tote ardra.
Roman de Rou, I, 243.

Tot, si ne nos preiseront gaire
Riens que nos jà lor puissum faire.
U de totes parz iert cenglée
Que issue n'i ait d'eus ne entrée,
U ci porrium mais atendre
E le tens gaster de despendre. »

Responent li demaintenant
Cil qui mult en sunt bien sachant:
« Sire, genz avez senz dotance
Bien, tant vos e le rei de France,
Dunt l'om lor poet le punt tolir;
Mais si noz genz estuet partir,
Jà cil qui utre Seigne iront
f° 123 r°, c. 2. Del ost de çà secors n'auront,
Force, rescosse ne aïe :
De là est granz la Normendie,
Pleine d'esforz, pleine de gent;
Si sachez bien certainement
Que li nostre d'icele part
I serreient à grant regart,
Ne cele eve n'est pas gaable
Ne senz navie trespassable:
La mer i refole e undeie
Qui par li tout passage e veie.
De là vienent maintes feiées
Les niefs sovent totes chargées,
E vendront, qui que peist ne place;
Jà ne lor chaudra que l' sace.
Par tot manderont lor plaisir,
Ce ne lor porreit riens tolir;
Trop sunt fort gent, trop sunt sachant,
Trop sevent d'armes li Normant;

E qui çà vos a fait venir
Bien l'en devreit mesavenir :
Laidement vos a deceu,
Kar trop par i avez perdu,
E perdreiz plus, ce nos est vis,
S'autre feiz sunt li mur requis.
Cil qui l'ovre nos a bracée
N'en aura jà sa teste armée,
Ne deceveir ne de traïr
Ne se pout unques jor tenir :
Mal e honte Deus li otreit!
Kar bien est cil honiz qui l' creit. »

Quant li reis Othes out apris
L'afaire issi cum vos devis,
Laissa ester à cele feiz;
Mult desheitiez e mult destreitz
Mande e requiert al duc Richart
Que senz dotance e senz regart
Ne (*sic*) laist à Saint-Oein aler
Por oïr messe e por orer.
Le mostier vit si precios
Que mult par esteit desiros
De faire i ses afflictions,
Ses offrendes, ses oreisons;
Si quid bien e entent e vei,
E plus le pens que ne l' mescrei,
f° 123 v°, c. 1. Qu'il n'i voleit por el aler
Mais por son neveu enterrer,
Qu'aillors n'en truis enterrement
N'en l'estoire remembrement.

Sauf-conduit li tramist li dux.

Là en ala, je n'en sai plus;
Princes, evesques Alemanz,
Mena od lui je ne sai quanz.
Enz l'iglise de Saint-Oain
Vint, encor esteit assez main;
Plein de pitié, de dol e d'ire,
Fist al maistre autel messe dire;
Set unces d'or e un samit,
Que riens sos ciel meillor ne vit;
Offri od grant devotion.
Li evesque e li baron
Sor treis tapiz vermeilz e bis
Se sunt à une part assis,
E une grant piece sunt taisant,
Puis lor a dit li reis itant:

« Seignor, ci estes mi ami,
La gent sos ciel ù plus me fi.
Vez, seiom en sages u fous,
Cum faite ovre avum sor les cous;
N'est, ce savez, de neient mendre
Ne mais de ceste cité prendre
Par estoveir, qu'estre ne poet.
Autre conseil nos i estoet,
Kar trop est forz e bien garnie
E trop i a chevalerie;
E trop en est vaillanz sor toz
Li sire, e beaus e sage e proz:
N'est mie deduiz ne sejor
A tolir li terre n'onor,
E j'ai mult aillors à entendre
Que à gaster ne à despendre
Le tens; mais oan, senz nul pro,

Dès que perdu ai mon nevo,
Ne m'i saureie contenir,
De dol m'i estoveit morir;
Qu'il saveit mes granz genz mener
E les riches conseilz doner
E par tot essaucier mon non.
Dès que lui n'i auriom,
Meins en vaudreit nostre ovre tote;
S'est de plus perdre plus grant dote:
Par terre, par Seigne e par mer
Poent par tot secors mander.
Par un traïtor desleié
Sui ensi mort e engignié;
N'esgart nul leu ceste besoigne
Que par tot n'i seit ma vergoigne
E del aler e del remaindre;
Trop ai à doleir e à pleindre:
Mult sofre mis quers grant torment.
Gardez, veiez con faitement,
Cum sage e plein de grant valor,
(Si veaus de deus maus le meillor)
Qu'est mieuz à faire e à tenir
U de remaindre u de partir. »

f° 123 v°, c. 2.

— « Sire, funt-il, ne veum mie
Que rien faceiz en Normendie
Qui à honor n'à bien vos tort,
Queque vostre gent i demort;
Kar mult est la terre gerrive
E de bones genz pleinteive,
Forz de recez e de passages
E de granz flums, parfunz, marages;
S'unt teu seignor, joune meschin,

Dunt lor proesce duble en fin ;
Ainz en vendrunt as chés couper
Qu'il le laissent desceriter.
E se vos partez del païs,
De quei i aureiz-vos mespris ?
Ne vos out Ernolt en covenant,
Li fel traïtre, soduiant,
Qu'al tot saisir e à tot prendre
Ne soffereit riens au defendre ?
Dunc n'os fist l'om à entendant
Que Roemeis e li Normant
(Tant par serreit granz lor esmais !)
Se lui verrdient (*sic*) tuit en païs ?
Rendu avez rei Loewis
Quant que vos li aviez pramis,
Qu'à eus vos estes combatuz,
U vosz homes avez perduz,
Vostre nevo, dunt lié se funt,
Le meillor chevalier del munt ;
La vile avez fait asaillir
E vostre boene gent laidir,
Ocire e prendre e detrencher.
Entre lui e son fil Loiher
Ne nos poent la perte amender.
Ne vos loüm pas plus l'ester ;
f° 124 r°, c. 1. Deus n'en est mie devers nos,
Kar bien set l'om tot à estrus
Que cist est eirs de Normendie.
Tant li aura sa fei mentie
Reis Loewis, sent lei tenir,
Que Deus l'en a laissié honir ;
Son tort veit bien, dreiz est qu'il hate
Del mal que toz jurz li porchace.

Par son peché tot senz dotance
Vos est venu la meschaance
E vendra, c'est plus à doter,
Si mais i volez sejorner;
Mais, beau sire, r'alez-vos-en:
Ce vos loũm tuit par dreit sen;
Si laissez ester le danzel,
L'onnoré chevaler novel,
Qu'issi vos vendreit chalengier
Sa terre od le cler brant d'acier,
U cent chevaliers perdriez :
Jà si ne vos en defenderiez.
Contre Deu est l'ovre e vilaine,
Si n'en seeiz jà plus en paine,
Mostré le t'a e descovert :
Qui tel nevo e tel gent pert
Trop malement est damagiez.
Orrible ovre est, laiz e pechez
De tolir sun dreit eritage
Al bon chevalier e al sage,
Fiz de bon pere e de vaillant
E qui le vostre ama jà tant.
Tot icest tort e tot icest lait
Li faimes-nos senz nul forfait.
Deus veit son dreit qui le maintient,
Por ce ne nos dote ne crient.
Si te volum amenteveir
Que l'en nos a fait asaveir :
Ne remaint home à assembler
Nul leu de ci que à la mer,
Ne chevalier ne geude à pié,
Prest d'armes e apareillié
A envaïr nos e noz genz.

Od ceus qu'istront de çà dedenz
Nos quiderunt si desconfire
Qu'al partir en seras le pire.
S'est que t'en vouges repairier,
Par les pas sunt lur chevalier
E lor serganz, ç'oüns-nos dire,
f° 124 r°, c. 2. Por nos leidir e desconfire;
S'a neient ci esgart buen e sage
Qu'aler t'en puisses senz damage.
Saches mult est reis Loewis
Destreiz, angoissus e pensis
Dunt cest ovre fu envaïe,
Ne fera rien en Normendie,
Ce veit e set apertement;
Mais cil qui 'n fust levez al vent!
L'en fist faire quant qu'il en fist,
Toz jorz le deceit e traïst;
Por la poür, por le regart
Qu'il a si grant del duc Richart
Le met en çà chascone feiz.
Or conuis l'ovre e or le veiz
E si 'n feras d'or en avant
Ta volunté e ton talant. »

Respont reis Othes : « Mult est lait,
Deu reneié, mesel desfait,
Qui tanz enjanz e tanz desleiz
Aura jà faiz par tantes feiz.
Tant grant mal sunt par lui venu,
E quant il si m'a deceu,
Je ne voil rien sos ciel tant faire
Cum son cors livrer à desfaire.
Pris seit renduz al duc Richart

E presentez de meie part,
Qui le pendra par mi les piez,
Espris od oile e escorchiez;
Si 'n vengera les maubailliz
Qu'il a dedeuz e traïz :
C'ert joie s'à glaive define
S'infernal fure Sarrazine.
Ne deit plus regner sa malice :
Fait seit de lui aspre justice. »

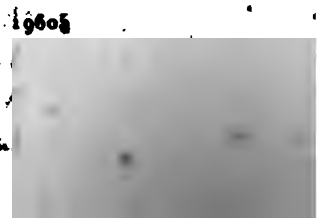
Dunc respunt sa gent Alemande :
« Sire, qui dreit conseil demande,
Creire le deit, funt-il, e faire;
Mais n'e nos est pas aviaire
Que fust raisons ne biens ne dreis
De prendre Ernoul à ceste feiz :
Blasme auriez e honte e tort
De faire le livrer à mort,
Trop en serreit grant reparlance,
Qu'il n'est od vos en desfiance;
Si resemblereit traïson,
Qu'od nos vint çà senz sospeçon,
f° 124 v°, c. 1. Qu'il est des noz e devers nos;
Si n'en fereiz jà ceus jöios
Qui si nos unt endamagiez.
S'il est traïtre e reneiez
N'en fereiz jà jor mesprison,
Ne ne serreiz por lui felon :
Ne voille Deus jà vos avienge !
Males veies ait-il e tienge !
Tot le laisse ester, ne t'en chaut;
Mais pense cum ta gent s'en r'aut,
E ce senz terme e senz demore

Ainz que Normanz nus corgent sore. »

Dunc fait li reis: « Seez certain
Que nos nos en irom demain.
Si por ceo non que vos me dites
Ne s'en alast pas Ernous quites;
De lui destruire fust grant bien.
Pernon congié à Saint-Oien
E si nos meton eu repaire. »
Humles, devant le saintuaire
Bat sa culpe benignement,
Treiz feiz baise le pavement,
Seigne son vis e sa peitrine.
Al crucefix chascons encline,
Puis vont monter en lor chevaus;
Borgeis, chevaliers e vassaus
E genz assez de mainz semblanz,
Clers bons e riches marcheanz,
Out iloc venu grant compaigne
Por veer le rei d'Alemaigne.
Ne li dit nul, ne fou ne sage,
Laidę parole ne utrage;
E si l'ost e sa gent lor grieve,
Ne li quierent ne paiz ne treve;
Ne funt semblant ne demustrance
Qu'en eus ait crieme ne esmaiance.
Mult veit bien gent apareillie
E de bien faire encoragie,
Mult veit la vile bien atornée
E plenteive e asazée;
Veit tote richesce i abunde,
N'a dreit di dux qu'il lor esponde.
Lances e heaumes e escuz

A tant par les ostels penduz
Que nul en chançun ne en fable
N'oï vile plus defensable.
Le rei tant ne quant ne sopleit,
f° 124 v°, c. 2. Desque fors les murs l'en conveit.
Tant li dient trop se desleie
De ce que lor seignor guerreie
Par le conseil d'Ernouf le chien,
Qui unques uncore ne fist bien
Ne ne fera jà jor qu'il vive.
Quant mis l'orent fors del eschive
Si s'en repairent as osteus,
E li reis descendi as trefs;
Apareillier fist sun disner.
Cel jor laisserent trespasser,
Que n'i out assaillie faite
Lancié, ne d'arc saete traite.
As morz retraire des fossez
Furent toz ceus aseurez
Qui i alerent de lor gent.
Eissi r'orent enterrement.

Reis Loewis ne set que die,
Conoist de veir ne il ne's creit mie
Que reis Othes n'a pas corage
De faire el païs long estage,
Mult par veit bien en quel defaut
Que n'i a fait le jor assaut,
Ce voudroit or de quer entier
Que l'ovre fust à comencier;
Toteveies od ses barons,
Od ceus qui sunt de plus hauz nons,
Vait le rei Othon conforter :



Grant leisir orent de parler;
Mais ne me set l'autor retraire
Cum il assistrent lor afaire,
Ne je n'i voil trover n'escrire,
Kar mult i avom de el à dire.

CUM ERNOUT S'EN FUI DE NUIZ E A LARRON, PAR QUEI L'OST ALA PUIS TÒTE A PERDITION[1].

Renomée qui tut devine
E qui par mil leus s'achemine;
A fait Ernoul ce parlement
Saveir, je ne sai pas coment;
E si ne l' en fait autre plait,
Mais morz est si plus i estait :
Parlée est sa destruccion,
Senz merci e senz raançon;
Li reis Othes, lui e ses genz,
Le vout livrer à ceus dedenz
Por debruisier son cors od paus
U traire à cues de chevaus.
f° 125 r°, c. 1. Set, se li dus le puet tenir,
De male mort l'estot morir;
Mult crient l'effrei e la menace,
Teu poür a ne set que face;
N'i voussist estre al plus eschars
Venuz por treis cenz mile mars.
N'en ose nul semblant mostrer;
Mais mult li targe l'avesprer
E l'anoitier por foïr s'en,
Kar ne li vaut engin ne sen,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, cap. XI. (*Ibid.* 244, C.) — *Roman de Rou*, [illegible] Gemmet. lib. IV, I, 215-217.

Esduite ne defension,
S'il n'eschape par esperon.
Ce fist à sa gent descovrir
E tot celéement garnir.
En l'anuitant, quant fist escur (*sic*),
Mostrent qu'il n'erent pas seur,
Kar queiement e à larrons
Destendent trefs e paveillons,
Lor aveus (*sic*) bons e beaus e chers
Trossent e chargent en somers,
Devant eus metent lor charrei.
Si cum ne l' sout prince ne rei,
S'est Ernous à la veie mis
Toz poüros e toz pensis,
Del ost à son poeir s'esloigne :
C'est or la riehs dunt plus se poigne;
E se damages lor i vient,
Ce est la riens dunt meins se crient.
Treis beles noiz n'i doreit mie
Jà un d'eus n'en portast la vie,
Mais solement aler s'en puisse.
Grant poür a que il ne truisse
Les pas de devant sei garniz :
Por tel unt les osbers vestiz
E les heaumes ès chés laciez,
Prest del defendre apareilliez.

Merveilles porriez oïr
Quant des loges durent partir;
Grant fu la noise e grant l'effrei,
Que des somiers, que del charrei,
Que de la friente des chevaus.
La tomulte sors (*sic*) comunaus

Par l'ost de France e d'Alemaigne,
Que n'i a rei ne chevetaigne
Qui maintenant ne quit morir,
Kar ne sevent que devenir;
Quident del duc Richart senz faille
Qu'od sa fiere gent les asaille.
f° 125 d°, c. 2. Li criz e la noise est levée,
Ne fu gent plus espoentée.
Doleros fu l'afaire e griefs,
Tuit i quident perdre les chés.
Granz fu la noise e li resons;
Trenchent cordes des paveillons,
Chargent, trossent, lor cors rebonent,
Teu poür unt que mot ne sonent.
Nus n'i conoist qu'il i deit prendre,
Ne que veer ne que defendre.
Qui son seignor quert c'est folie,
Ne troeve qui assens l'en die;
Estraier funt li plus vaillant
Autresi cum li meins puissant.
Ce lor ert grant desconfiture
Que trop esteit la nuit oscure;
Ne s'i osent entr'apeler,
Kar poür unt des chés couper.
Nus n'i garde aveir ne deffent,
Mais, s'il veut, quiul (*sic*) trove si l' prent.
Cent mile mars d'or fin recuit
I out d'aveir perdu la nuit.
A peine unt tant terme e leisir
Qu'il lor osbers puissent vestir
Ne ceindre sol lor branz d'açer.
Ce vos pot l'om bien aficher :
Ne fu gent par tel achaison

Livrée à tele confusuion (*sic*).
Assez unt dol e honte e mal ;
Fuient à pié e à cheval,
Crient, noisent, funt tel temute,
Sos ciel n'a rien qui oïst gute.
La grant clamor e les granz dolz
E les granz criz qu'il funt entr'eus
Sunt oï cler par la cité :
Merveilles s'en sunt effreé,
Quident e creient tot en fin
Qu'il les asaillent par matin
E qu'il en facent l'apareil.
Ne lor prist puis la nuit someil,
N'est merveille s'il s'effreissent;
Mais ce qui poent se garnissent :
Totes lor genz se sunt armées,
S'unt lor deffenses comandées.
Dès qu'out Roem esté bastiz
Ne quit fust plus effreiz (*sic*)
Ne plus dotant contre un assaut.
Qui poeir out ne qui rien vaut
f° 125 v°, c. 1. Si s'i atorne e apareille,
E qui mieuz set mieuz i conseille.

Quant od esmai e od rancure
Orent passé la nuit oscure,
Parut l'aube, parut le jor
Qui enchaça la tenebrur
E tote l'oscurté del air:
Od le resplent e od l'esclair
R'out l'om ès choses conoissances
En quei a formes e semblances
E certes imaginations.

Cil qui furent ès paveillons
Mistrent le feu par les herberges.
Uncor ert toz li airs tenergres,
Vont s'en Aleman e Baivier,
Franceis, Borgoignon e Poher
Par cent veies cume par une.
A toz iert oi pesme fortune;
Vont s'en od dute e od effrei
Senz rere-garde e senz conrei,
A qui ainz ainz, senz plus atendre,
Qu'à ce ne vout nul d'eus entendre.
A peine i a nus tel amor
Ne od parent ne od seignor,
Por que plus tost s'en puisse aler,
Por lui s'i veuge demorer:
Mis unt le jor en ubliances
Les amistiez e les fiances.
Chascons, ait dreit u blasme u tort,
Fuit al ocise e à la mort.

LA GRANT DESCONFITURE QUI FU FAITE SOR ALEMANS E SOR FRANCEIS AL PARTIR DEL SIEGE E PAR QUELE AVENTURE [1].

Quant cil des granz tors crenelées
Virent les loges alumées
E la fiere gent esmoveir,
Qui plus n'i osent remaneir,
A teu desrei, si faitement
Que l'un d'eus l'autre n'i atent,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 135, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XI. (*Ibid.* 244, C.) — *Roman de Rou*, I, 217-219.

Crient en haut, que l'om les oie :
« Oiez, funt-il, cum faite joie
Vos poüm dire : l'ost s'en fuit ;
Ç'a esté la noise de nuit.
N'ont talant d'assaillir le murs,
Kar des vies ne sunt seurs.
f° 125 v°, c. 2. Nul conrei n'unt pris d'eus ne fait ;
Mais qui plus puet plus tost s'en vait.
Desconfit sunt senz recovrer :
Or en penseiz, franc chevalier,
Eissiez des portes senz delai ;
Gardez qui ne toille esmai
Le grant gaain d'eus ne l'ocise.
Deus vout que vos en pregez (*sic*) justise,
Bien le mustre apertement.
Montez, seignors, delivrement ;
Qui vos atent leece e gloire,
Joie e honors, Deus e victoire. »

Nus ne vos saureit reconter
La joie qu'em oïst mener
A ceus qui l'assaut atendeient,
Qui en mult grant crieme en esteient
Li dus Richart ot la nuvele,
Qui mult li fu joiose e bele :
Pesera li s'eissi s'en vont ;
Ses chevaliers mande e semunt,
Munter les fait senz autre esgart ;
Mult desire, mult li est tart
Qui seit au doleros convei
Dunt mil remaindront sus l'erbei.

L'ousberc vestu, ceinte l'espée,

L'escu al col, la teste armée,
Voleit eissir joios e bauz
Al ocise del grant enchauz,
Quant si haut home ducement
Li dient tuit comunaulment:
« Dux, funt-il, ce n'a mestier;
Ne covient mie issi laissier
Sole en travers ceste cité,
Ne n'ies uncor pas de l'aé
Qu'à tel ovre deies eissir,
Ne l' porriom pas consentir;
Nostre salu, nostre esperance
Ne metrom pas en teu balance.
Ci est l'ovre trop perillose,
Trop effreie e trop dotose.
Ne savum pas por qu'il s'en vunt,
Qu'il engignent, pur qu'il le funt;
Fors as pleins chans nos volent traire,
Ne conoissum pas lur afaire.
Pot cel estre por engignier
[126 r°, c 1. Nos volent eissi forsloignier;
Eissi quident la cité prendre
Quant n'i aureit gent al defendre:
Por ce n'en istrez pas od nos,
Trop est l'afaire perillos.
Od de la vostre gent domaine
E od la grant gent citaaine
Gardez cum proz e cum vassaus
Les tors, les murs e les portaus;
Nos les ensuiverom sagement,
Si bien e si hardiement
Que, se Deus noz cors nos i garde,
Poür aura la riere-garde.

Si nos est besoinz e mestiers,
En vos serra li recovriers. »
Eissi li unt tant fait entendre
Qu'en la vile le funt remaindre.
Ce li desplaist estraugement (*sic*),
Mais ne vout metre à toz content
Ne desdire lor volentez.
Mil chevaliers e plus armez
Muntent maneis ès bons destriers,
Vestuz les bons osbers dubliers;
Ceint sunt li brant, li chief armé.
Al eissir fors de la cité
Furent d'angoisse e de pitié
Mil oilz de lermes tuit moillié.
En treis conreiz sunt departiz.
Li ors d'Espaigne e le verniz
Resclarzist contre le soleil.
Ici n'out pris autre conseil;
Mais là ù la rote ont ateinte
Out mainte grosse lance enteinte
En sanc de cors de chevaliers.
Dotos en fu li comenciers;
Mais dès qu'orent l'ovre envaïe
Li bon vassal de Normendie,
Sempres i out voidié arçons
E grosses lances en tronçons.
Morz les trebuchent à dolor,
Kar poi en pernent de eus retor;
Mais espanduement s'en vunt:
C'est ce dunt maire dotance unt.
Por ensuire les granz compaignes
Laissent très eus set cenz enseignes,
Enz entre mi eus les escrient;

f° 126 r°, c. 2.

Fierent, detrenchent e occient,
Ne 's unt de rien plus revirez
Mais que s'il fussent desarmez;
Mil en laissent de devers destre,
E mil e plus devers senestre:
Que ce vos savum de veir retraire,
Si Deus le lor soffrist à faire,
Jà uns tot sul n'en tornast vis;
Mais, si cum en l'estoire ai apris,
Apertement e senz dotance
Fu tot par devine venjance
Qu'il n'aveient arestement,
Force, poeir, n'entendement
Ne mès à eissir del païs:
Pur ceo i out tant de eus ocis
Que nul n'en sout le numbre dire.
Si fait glaive ne teu martire
Ne fu mais sur deus reis oïz;
E si cum retrait li escriz,
Li païsant de la contrée
Oïrent la noise levée
E sorent que l'ost s'en alout;
Chascons al plus tost qu'il pout,
Garni d'armes, dis mile e plus,
S'asemblerent à Maupertus [1];
Fauz unt e lances aguisées,
Ars e gisarmes e coignées.
Se cist le poent espleitier

[1] « Tandem quædam phalanx Rotomagensium commisit ad sylvam quæ dicitur « Maliforaminis cum eis prælium, atque « opitulante Deo devictis hostibus, obtinuit « triumphum. » (Dud. Sancti Quintini.)

Au borc de Maupertuz les vindrent ataignant.
Rom. de Rou.

L'on ne connaît point, entre Amiens et Rouen, de lieu auquel on puisse rapporter ce nom.

Mult les voudront endamagier;
A ce unt-il tuz les branz levez;
Kar cil furent el pas entrez.
Li criz i lieve e la huée.
Ci veissiez gent effreiée;
Ne sevent cum avant aler
Ne cum ariere retorner.
Mal a devant, detriès noauz;
Si par les hastout li enchauz
Que n'unt leisir d'eus si enprendre
Que là puissent lor cors defendre.

Un des conreiz le duc Richart
Veneit chaçant icele part,
Chaplant od les clers branz d'acer;
Mais ci n'en out que esmaier:
Quant si virent le pas garni,
f° 126 v°, c. 1. Ci tremblerent li plus hardi,
Kar lor mort pensent esgarder,
Si ne la poent eschiver;
Mais par l'angoissos desconfort,
Que tant dute chascon la mort,
Prennent les escuz, d'ire espris;
A ceus del pas demi lor vis
Corent sore, lances baissées.
Ci out armes de cors sachées,
Ci out touil, ocise e fule,
E tant piz e tante gule
Effondrée, sanglante e laie
De tante espoentable plaie,
Tante arme de cors desevrée.
Ainz que departist la meslée
Fu le pas si pleins de boele,

De sanc, de cors e de cervele
Qu'en autre leu ne sui lisanz
Qu'ocise fust mais fait si granz,
En tant de place ou tut le munt;
Kar cil qui les granz haches unt
E les trenchanz fauz acerées
Lor i unt tant testes coupées
Que nul nombres n'en fu seuz.
De trus, de lances e d'escuz
Par fu le pas si estupez
Que ce les a trop encombrez :
A peine s'en poent eissir.
Trop en i avint à morir,
Kar ne's dotoent tant ne quant
A detrencher li païsant,
Ne li bon chevalier armé
Ne s'en sunt mie retórné
De ci que li chans fu vencuz
Des vilains i out mult perduz,
Kar si cume del pas eisseient,
Toz desarmez les ocieient.
Tant vint des lor à garisun
Cum eschapa par esperon;
Assez furent puis parsoïz,
Ce me reconte li escriz.

Oïr poez fieres ovraignes:
La gent au duc, les deus compaingnes
U plus aveit de mil armez
Ne sunt pas ès foresz entrez
f° 126 v°, c. 2. Eissi après les ostolains.
Là se tindrent où fu li plains;
Mais ce vint à toz à talant

Que il lor augent al devant,
Si firent-il cum plus tost porent
Par les destoutes que il sorent;
Al eissue des granz chemins,
Lez une espeisse d'aubespins,
S'aresterent, lances drecées,
S'unt conreiz faiz de lor maisnées;
E cil vindrent senz demorer
Qui plus s'en porent tost aler,
Ce furent li premier ateint;
Ainz en i orent ocis meint
Que lor gent se fust ramassée
Ne par bataille conreiée.

La genz des deus reis vint à une
En la forest oscure e brune;
Sevent, conoissent e entendent
Cum faitement cil les atendent,
Sevent que autre estre ne puet
E qu'à combatre les r'estuet;
Passer lor covient lor dotances.
Très par mi les fers de lor lances;
Conreient sei, n'i a delai,
Puis si chevauchent dreit al plai
U jà n'aura jugement faitz
S'as branz d'acier non toz nux traiz.
A ce assemble lor parlemenz
Od si très-angoissos contenz
Que set cenz lances acerées
E plus s'i sunt entr'encontrées;
Al assembler de plain eslès
Fendent des forz escuz les ès,
Faussent li osberc doblençin,

Que li plain fust dolé fraisnin
I effundrent piz e corailles.
Ci assemblerent lor batailles,
Ci mut content por le passage;
Kar n'i unt soing de faire estage,
N'unt detriès eus ne pais ne treve
E li passers davant les grieve;
Mult s'i enbatent à grant dote,
Qu'esfreié esteit lor gent tote;
Por plus aprosmier lor contrées
f° 127 r°, c 1. Unt lor testes abandonées.
Au chaple sunt venu maneis
Li Aleman e li Franceis:
Ci s'entrevunt teus cous doner,
Des heaumes funt le feu voler;
Ci out si angoissus contenz
Qu'il s'entrefendent tresqu'ès denz,
Ci out teus envaïes faites
U cent armes out de cors traites,
Ci sunt Normant en aventure;
Mais ce les tient e asseure
Que de par tot s'apluec lor gent,
E la lor à fuir entent
Plus qu'à tenir estor ne place.
Ice voil bien que chascun sace,
Que li dui rei par ci passerent;
Mais ne sai cum il eschaperent.

Tant dura ci li fereiz
E li estranges chapleiz
Que vencuz furent en travers:
Cinc cenz en i remest d'envers.
Del grant gaaain e de la prise

N'os set riens ci faire devise,
Que n'en a vilain el païs
Qui n'en ait treis u quatre pris;
Dreit vers Roem les entraïnent,
E li Normant se r'acheminent
Après les rotes esgarées,
Chaitives e maleurées.
Unc deu tens as fiz Israël
N'oï l'om mais si fait mazel.
L'enchauz dura e le traïn,
Ce truis, de ci qu'en Beauveisin.
Unc ainz ne remest la merveille
N'à teindre la terre vermeille.
D'iloc s'en tornerent arierre;
Ne vit nus huem mais tant en bere
De cors sanglanz, desseveliz.
Assez est cil fieble e petiz
Qui treis u quatre en ameine;
Trestote la rote en est pleine.
Ne l' veit nus hoem qui tant les haoe
Qui de pitié ne muilt la face.
Par là ù l'ocis (*sic*) fu maire
Fu lor torners e lor repaire;
f° 127 r°, c. 2. Devant eus funt les chevaus mener,
Tant cum l'om pout amasser;
Ne fu, n'en dit li escriz,
Si estranges faiz ne oïz.
Or lur est tart qu'à Roem seient;
Volentiers se desarmereient,
Kar mult lor dolent lor eschines,
Les braz, les cors e les peitrines,
Cum (*sic*) chevaliers en un sol jornai.
Mais ne soffrirent teu labor.

Li duc Richart set l'aventure
E set la grant desconfiture;
Encontr'eus vait, de joie pleins,
Od lui dou mile citaains.
Al assembler out joie faite,
Jà ne vos ert mais si grant retraite.
Dunc oist l'om demandemenz
E faire tanz enqueremenz
E conter tantes aventures
E tantes escremies dures:
Merveille esteit, ce dit la vie,
Tel n'avint mais en Normendie.

La nuit furent si ostelez,
Si joïz e si honorez
Qu'à chevaliers, ce quit, nul jor
N'iert jamais faite maire honor.
De chevaus, d'armes, de prisons
Furent si pleines les maisons
Qu'à peine s'i puet riens torner.
Bien deit Nostre Seignor loer
Li dux tote sa vie mais.
D'icez dous reis a-il sa pais,
Kar, si cum j'en l'estoire lis,
Unc ne fu puis par eus requis.
A ceus fu l'aveir departiz
Qui od le brant d'acier furbiz
L'orent conquis cum bon vassal:
Per en furent e comunal.
Mult fu li dux emanantisz,
Deu rendi graces e merciz
Qui de deus reis de teu puissance
L'a defendu senz meschaance;

N'en fu unc puis jor envaïz,
Kar, si cum retrait li escriz,
D'ire, de dol e de pesance
f° 127 v°, c. 1. Enmaladi li reis de France;
Par dous feiz out esté vencuz,
E ses homes morz e perduz:
Par c'en out al quor tel dolor
Que tot en chaï en langor;
Tormentez ert senz nul repos,
N'aveit fors la pel e les os;
Senz sei moveir ne senz aidier,
Senz sei ne paistre ne seignier,
Eissi cum l'estoire remembre,
Vesqui eissi desqu'em setembre;
Idonc feni: ne pout avant[1].
Seze anz entiers, sui ce lisant,

[1] « Hic Ludovici regis finis, non multo « post hominem post multos mœrores « exeuntis. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. VII, pag. 267.) Tel est le passage de Guillaume de Jumiéges dont Wace et Benoît se sont autorisés pour dire que Louis d'Outremer était mort du chagrin que lui avait causé le mauvais succès de son expédition en Normandie avec l'empereur Othon. Le fait est que ce roi mourut des suites d'une chute de cheval, en 954, c'est-à-dire huit ans plus tard. Écoutons Flodoard : « Ludowicus rex, egressus Lau- « duno, Remensem, velut ibi moraturus, « repetiit urbem. Antequam vero ad Axo- « nam fluvium perveniret, apparuit ei qua- « si lupus præcedens : quem admisso in- « secutus equo, prolabitur, graviterque « attritus Remos defertur, et protracto lan- « guore decubans, elephantiasis peste per- « funditur. Quo morbo confectus, diem « clausit extremum, sepultusque est apud « Sanctum Remigium. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. VIII, pag. 209, B; et pag. 306, D, qui contient ce même passage copié par un anonyme.)

Hugues, moine de Fleury-sur-Loire, s'exprime ainsi dans sa chronique : « Et in « ipso anno, mense Septembri, Ludovicus « rex, totum tempus vitæ suæ plenum du- « cens angustiarum et tribulationum, « diem clausit extremum, sepultusque est « Remis in basilicâ Sancti Remigii. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. VIII, p. 323, A.) Ce même passage a été copié littéralement par Orderic Vital. Voyez son *Histoire ecclésiastique*, liv. VII. (Du Chesne, p. 635, C.)

Regna itant, ne plus ne meins;
El muster saint Romi de Rains
Fu enterrez à grant honor.
Deus fiz remestrent de s'oisor,
(Lohers aveit non li ainznez,
E Charles esteit li puisnez,)
De Gerberge la sor Othon,
Qui toz jorz out le quor felon,
Pleine de toz granz mautez;
N'esteit pas mult grant lor aez.
Lor mere fu; mès maint renei,
Mainte malice e maint deslei
Lor fist faire, ce vos di bien;
Deable esteit sor tote rien.

En novembre, senz plus targer,
Fu coronez le rei Loher;
Le sceptre prist e la corone,
La ducheé r'otreie e done
Huun le Maine sor Franceis;
Si ne fu mie sur lur peis,
Kar mult ert gentis e puissanz
E proz e sages e vaillanz.
Mult lor fu bel, si dut-il estre;
N'i peussent aveir meillor mestre.

Reis Othes od confusion
E od si faite occision
Cum je vos ai dite e contée,
Fu repairiez en sa contrée;
Loherenne prist e saisi,
Kar nul ne la li defendi;
De Rome fu puis emperere,
Ce c'unques n'out esté sis pere.

SI CUM HUES LI MAINES ALA OD L'OST DE FRANCE PEITIERS ASEEIR, ET CUM EU L'EN AVINT[1].

L'aüst après, si cum je vei,
Que Lohers fu levez à rei,
Od fieres od granz compaignes (*sic*)
Ala, ce truis, Hues li Maignes
Peitiers aseeir e saisir;
Mais ne li voustrent consentir.
Assez i mistrent grant poeir;
Mais ne lor pout unc rien valeir,
En mainte sen s'i essaiassent,
Ainceis qu'il s'en repairassent;
Mais un jor leva un tempier
E un vent merveillos e fier,
Grant chaut faiseit e grant arson:
Dunc sorst un grant estorbeillon,
Neir e hisdos, qui tot perneit
E vers les nues l'ateigneit;
Le paveillon icel demeine
Qui ert al duc Huun le Maine
Enporta, veiant l'ost de France:
Dunt tuit orent grant esmaiance.
Trop par fu l'ovre perillose
E al duc mult espoentose,
Si criente e issi redoté,
C'unc n'i osa plus faire esté.
Plein de dotance e plein d'error
Se mistrent vers France el retor.
Ne fu tel gent ne tel empire
Mais plus legiere à desconfire;

[1] *Orderic. Vital. Hist. eccl.* lib. VII. (Du Chesne, 635, C.)

Se fust genz qui faire l'osast,
Jà grant defense n'i trovast.

L'an remorut Gislebertus[1]
Qui de Borgoinne ert sire e dus,
Qui de sa fille aveit fait don
Au fiz Huun le Maiñe, Othon;
Borgoigne e l'onor qui apent
Li laissa tote quitement;
Eissi en fu dux senz mençonge,
N'i trouva toute ne chalonge.

SI CUM HUES LI MAINES FENI E TRESPASSA DE CEST SIECLE[2].

Hues li Maigne enmaladi
Si que tot le mangier perdi;
f° 128 r°, c. 1. Unc puis que de Peitiers revint
De nule joie ne li tint;
Dès qu'en France fu repairiez,
Ne fu puis jor sains ne haitiez;

[1] Giselbert ou Gislebert, fils de Manassès de Vergy, dit *le Vieux*, comte de Dijon, de Beaune et de Châlons, et gendre du duc Richard le Justicier, parvint, en 923, au duché de Bourgogne, par la cession que lui en fit le roi Raoul son beau-frère. Il mourut en 956, la troisième fête de Pâques (8 avril), suivant l'opinion commune, et le mercredi de la semaine suivante de la même année, si nous en croyons une ancienne chronique manuscrite de Sainte-Colombe de Sens, conservée au Vatican parmi les manuscrits de la reine Christine de Suède, n° 581. Il laissa d'Ermengarde son épouse, fille, comme nous l'avons dit, de Richard le Justicier, deux filles : Leutgarde, femme d'Othon, fils de Hugues le Grand, et Werra, dite aussi Adélaïde, mariée à Robert, comte de Troyes. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, in-f°, t. II, 1784, p. 494.

[2] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 136, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XII : *Quòd Hugo Magnus ad extrema veniens, filium suum Hugonem patrocinio ducis Richardi commendavit, et quòd idem dux filiam prædicti Hugonis Emmam post mortem patris uxorem accepit.* (Ibid, 244, D.) — *Roman de Rou*, I, 219-220.

Pleins ert de meis, de jorz e d'anz,
E mult esteit sis aez granz;
Quant se se vit enmaladir,
Qu'esperance n'out de garir,
Si fist mander ses chevaliers
E ses amis qu'il out plus chers,
Son fis le duc des Burgoignons,
Ses haus homes e ses barons;
Dist lor: « Seigneurs, al quer m'en doil,
Plus sui gregiez que je ne soil:
Morir m'estoet, n'i a resort
Ne defense contre la mort.
De vos me covient departir,
Car Deus ne me veut consentir
Que plus estace en ceste vie.
Au duc Richart de Normandie
Ai de ma fille fait [illegible],
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Qu'il vos sera vers toz garant;
Son plaisir faites e ses buens,
De vos face cume des suens:
Tot li gerpis, tot à lui vienge,
Duxque mi fiz terre ait e tienge. »
Morut, feni, ce fu la fins;
E si cum retrait li Latins,
Enterrez fu à Sain-Denis
f° 128 r°, c. 2. En un sarqueu de marbre bis.
Plainz fu assez e regretez,
Kar mult fu au siecle honorez.

Quant li dux la novele en sout
Tant li pesa cum il plus pout;
Grant ire en out e grant pesance,
Qu'amé l'aveit mult dès enfance.
A lui, cum il out comandé,
Vindrent si plus riche chasé,
Li baron e li vayasor
E li plus puissant del honor;
Si li unt dit comunaument
Dunt li dux merciablement
Le prie e requiert e semunt,
Qui eisi sa terre li espunt
E ses enfanz e sa muillier
Tant que sis fiz seit chevalier;
Tot prenge en garde e tienge e ait,
Kar tot li gert e tot li lait.
« A vos nos comanda servir,
Par tot ensivre e obeir:
Sire nos estes, vostre sumes,
Servirom vos cume voz homes. »
Li dux od cor plein de duçor

Lor a faite mult grant honor;
Ainz que de lui fussent partiz,
Les out d'aveir enmanantiz;
Eissi reçut tot en sa main.
Si dit l'estoire tot à plain,
Que mult s'i contint leiaument
E mut (*sic*) garda tot dreitement;
E il l'amerent e joïrent
E mult volentiers le servirent;
E il teneit tot si en pais
Qu'entr'eus n'aveit ire n'esmais,
Dissension ne mauvoillance;
Par un sol poi que tote France
N'iert de sun gré à lui sosmise.
Nus n'ama plus dreit ne justise
Ne nul ne haï plus forfait,
Hontose ovre, crieme ne lait;
A toz faiseit aveir lor dreiz :
Eissi vengout les granz desleiz.
D'iteu prince cum vos oez
Ert Jesu-Crist sovent loez
f° 128 v°, c. 1. E merciez ès ceus amunt.
Eissi esteit par tot le munt
Sor autres princes renomez
E essauciez e honorez.

SI CUM LI DUX RICHART LI PREMIERS PRIST E ESPUSA LA FILLE HUUN LE MAIGNE, DUX DE PARIS[1].

N'out esté avant Normendie
De si grant joie replenie

[1] Dudo Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 137, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XII. (*Ibid.* 244, D.) — *Roman de Rou*, I, 219, 220. Wace commet en

Ne de si grant beneurté
Cum au tens del duc honoré,
Au premier Richart, al vaillant;
Mais ne voudrent sofrir Normant
Que prince de sa grant valor,
Qui sor tuz out pris et honor,
Dreiture e bien, proesce e sen,
Qu'en iteu guise n'en tel sen
Seit mais qu'il n'ait femme e lignée
Qui el siecle soit essauciée,
Que li regnes ne seit senz eir,
Qu'il avienge qu'il deive aveir,
Qui de proesce e de valors
Retraie à ses bons anceisors :
Ce desirent et ce unt requis,
E de ce l'unt à raison mis :

« Sire, funt-il, saches e veies,
Apren e reconois e creies
Que les choses noméement
Entretenanz od serrement
Ne funt à leissier n'à gerpir,
Ainceis les deit l'om acomplir :
C'est fai e raisun e dreiture,
Si l' comande saint Escriture.
Ce set Normendie et Bretaigne

cet endroit deux erreurs : la première en appelant *Baut* (Bathilde) la fille de Hugues le Grand, qui se nommait réellement *Emma;* la seconde en faisant vivre ce prince jusqu'au mariage de sa fille avec Richard, tandis que le mariage n'eut lieu qu'en 960, et que Hugues était mort en 956. Voyez la chronique de Flodoard dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France,* tom. VIII, p. 210, D; et p. 211, dernière ligne. On lit en ce dernier endroit : « Richardus, filius Willelmi, Nord-« mannorum princeps, filiam Hugonis, « trans Sequanam quondam principis duxit « uxorem. »

Que la fille Huun le Maigne
As ostagie de ta main
E ti plus cher ami prochain,
Sire, li deiz estre e mariz:
Or est li termes acompliz
Que prendre e esposer la deiz,
Bien est que tu 'n aquiz ta feiz.
Mult en est digne e covenable,
Kar sor autres est remirable
E bele e bloie e fresche e pure,
Que n'est plus bele creature
f° 128 v°, c. 2. N'en tut le munt plus avenant,
Plus franche, de plus jent semblant;
Nule n'est meuz endoctrinée,
Plus proz, plus sage, plus senée.
Pren-la, sire, senz plus soffrir.
Sainz Esperiz t'en dunt joir
Od tenir la entre ta brace,
Od baisier li oilz, boche e face!
Od duce ovraigne de voleir
Istra, sire, de vos tel eir
Dunt li regnes ert maintenuz
E li grant poeples defenduz,
Que après tei ne seit changée
Ne ne perisse ta lignée. »

Li dux respont senz nul orguil:
« Vos otrei bien e gré e voil
Que ce ù est mis serremenz
Seit acompli, n'i met contenz. »
Ici n'out plus nul autre ovraigne.
De Normendie e de Bretaigne
Furent mandé cil de vaillance

E cil de la major puissance.
A tel afaire n'à tel plait
Ne vos sera jamais retrait,
Ne quit, nul plus riche apareil.
N'out la pucele ami feeil
Qui ne venist à ses noçailles,
Riches en furent trop les entrailles.
Ne fu si grant joie menée
Cum le jor qu'ele fu esposée,
Ne genz si richement serviz,
Ne tanz chers aveirs departiz,
N'unc od si riche compaignie
N'entra pucele en Normendie,
N'i fu à rien tele joie faite;
E si vos ert cele retraite
Qu'el out à Roem e l'onor,
Ice durreit mais tote jor.
S'or est d'amor fine e entiere
Ne li faut mais joie pleniere,
Qu'al meillor prince est mariée
Qui à sun tens ceinsist espée,
Qui mult li porta grant honor
E mult l'ama de grant amor.

CI COMENCE LA GUERRE E L'ATAÏNE QUE LI QUENS TIEBAUT OUT VERS LE DUC RICHART [1].

f° 129 r°, c. 1. Eissi cum l'estoire devise,
Quant li duc out sa femme prise,
Flors des dames de crestiens,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 137, D.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XIII : *Quod consilium Thebaldus, comes Carnotensis, dedit Gerbergæ reginæ contra Richardum ducem, et quomodo eadem fraus à duobus militibus ipsius Thebaldi duci*

U plus aveit proesce e sens
E qui plus out cher son seignor,
Sis pris, sa hautesce e s'onor
Poiat e crut tant e sis nons
Que les Normanz e les Bretons
Guverna si paisiblement
Que n'i sorst noise ne content
Ne guerres ne dissensions;
Ausi Franceis e Borgoignons,
Lor granz mesfaiz e lor deslaiz
Repaisout si par meintes feiz
Cum si 's eust toz en justice.
En nul leu ne sordeit malice
Qu'à sun plaisir ne fust traitée
E concordée e amaisée.
De par tot veneient à lui,
Qu'à toz ert conseil e refui,
A toz saluz e esperance:
Toz ramenout à bienestance.

Un riche conte aveit en France;
Nul n'i esteit de sa puissance,
Qui tant seust ne tant peust,
Ne si riches tresors eust.
Cist vit le duc Richart puier,

detecta est. (Ibid. 245, A.) — *Roman de Rou*, I, 220, 221. Le seul fait historique qui nous offre quelque analogie avec le récit suivant, nous est fourni par Flodoard en ces termes, sous l'année 961 : « Placitum regale, diversorumque conventus principum Suessionis habetur, ad « quod impediendum, si fieri posset, Richardus, filius Willelmi Nordmanni accedens, à fidelibus regis quibusdam persuasus, et interemptis suorum nonnullis « in fugam versus est. » (*Historiæ Francorum Scriptores*, ed. du Chesne, t. II, p. 621 B.) Flodoard ne dit pas un mot au sujet du voyage de l'archevêque Brunon à Amiens : ce qui nous fait croire que ce voyage est supposé.

E s'onor creistre e essaucier;
Vit que li home des contrées
E des granz terres renomées
Erent par tot à son plaisir :
Ce ne pout plus sis quers sofrir.
Plein d'envie, plein de haïne,
D'orrible pensé Sarrazine,
Senz atendre, senz plus targer,
Li porchace son destorbier;
Vers lui quert noises e tençons:
Ceo est tote s'ententions,
Se il poeit, que lui baissier;
Sa terre prist à guerreier
E à faire plusors mesfaiz,
Plusors ennuiz e plusors laiz;
Mais senz faille, si cum je truis,
Sor lui en reverteit le puis (*sic*).

f° 129 r°, c. 2.

Ensi dura cest ataïne
Un lonc trespas e un termine
Tant que li quens Tiebaut[1] conut
E sout e vit e aperçut

[1] Thibaut Ier, dit *le Vieux, le Tricheur*, et *de Montaigu*, comte de Chartres, de Tours et de Blois, fils de Gerlon, proche parent de Hrolf, lequel Gerlon est le même que Thibaut qui acheta, vers l'an 890, d'Hasting, le comté de Chartres, que lui vendit celui-ci pour retourner dans le Nord. L'an 943 Thibaut Ier épousa Leutgarde*, veuve de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, fille d'Herbert II, comte de Vermandois. On ignore l'année de la mort de Thibaut : dom Bouquet la place en 990 ; mais deux chartes d'Eudes son fils, datées de 978, supposent qu'il n'était déjà plus de ce monde alors, puisqu'il y est appelé *comte de bonne mémoire*. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 612.

* C'est ce qu'indique Dudon, lorsqu'il dit en parlant de Thibaut : « Novercalibus furiis, « zeloque et odio succensus. » Peut-être la guerre qui eut lieu entre Richard et Thibaut eut-elle pour cause des prétentions cachées de celui-ci au trône ducal de Normandie, ou simplement pour but la restitution du domaine de Leutgarde.

Que par lui e par sa puissance
Ne li porra tenir noisance
De chose ù n'ait abaissement,
Honte ne desetritement.

A Loün ert li reis Lohiers[1],
Fel, orgoillos e bubanciers,
Chiche e avers e feinz e faus,
Poi verteiers e poi leiaus;
Le vis aveit lonc, maigre e ros[2],
E s'ert pales e lentillos;
Un poi sosclochout s'aleure;
Poi teneit justice e dreiture.
Sa mere orrible e fausse e vaine,
Girbérge, de diables plaine,
Esteit là od lui sojornanz,

[1] Lothaire, fils de Louis d'Outremer et de Gerberge de Saxe, sœur d'Othon Ier, né l'an 941, associé à son père, l'an 952, avec le consentement de la nation, ménagé par Hugues le Grand, fut couronné par l'archevêque Artald, le 12 novembre 954, à Saint-Remi de Reims. En 966 Lothaire épouse Emma, fille de Lothaire, roi d'Italie, et de la reine Adélaïde, mariée en secondes noces à l'empereur Othon. Lothaire mourut le 2 mars 986, dans la trente-deuxième année de son règne, depuis la mort de son père, et dans la quarante-cinquième de son âge; il fut enterré à Saint-Remi de Reims. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. I, 1783, p. 564.

[2] C'était mauvais signe dans le moyen âge que d'avoir le visage ou les cheveux roux : aussi un trouvère du XIIIe siècle dit-il :

Entre rous poil et felonie
S'entreportent grant compaignie.

Roman de Cristal et de Claris, ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françoises, in-folio, n° 283, f° 332 v°, colonne 3, vers 15.

Wace mettant dans la bouche de Thibaut de Chartres des injures contre Richard de Normandie, lui fait dire :

.....Mult somes tuit hontous
De Richart, cel Normant, cel aventis, cel rous.

Roman de Rou, I, 225.

Nous lisons la curieuse anecdote qui suit dans la chronique du moine de Saint-Gall : « Præcepit religiosissimus Carolus « imperator ut omnes episcopi per latissi- « mum regnum suum, aut ante præfi- « nitum diem, quem ipse constituerat, « in ecclesiasticæ sedis basilica prædica- « rent : aut quicumque non facerent, epi- « scopatus honore carerent.... Supradictus « igitur episcopus, primo ad tale præce-

Deu enemie e soduianz.
Là vint li quens Tiebauz à eus,
Vers le duc mauqueranz e feus:
Ce mostre bien e mostera,
D'or en avant ne s'en feindra;
Andous les a à raison mis:
« D'une rien, fait-il, m'esbahis,
Ausi funt cil de cest honor
Qui sen raisnable unt ne valor,
Cum par orguil e par bobance
E par si estrange arrogance
Qu'à riens vivanz ne s'umelie,
Tient Richart tote Normendie
Quite senz servise adetiz

« ptum conterritus, cum nihil aliud sciret « nisi deliciis affluere, et superbire, timens « autem ne, si episcopio careret, luxuria « sua pariter viduaretur, vocavit duos de « primoribus palatinis ad diem festum, et « post Evangelii lectionem ascendit ad « gradus, quasi ad colloquendum popu- « lum. Cumque ad tam inopinatam rem « omnes admirati concurrerent, excepto « uno pauperculo valde rufo, gallicula sua « (quia pileum non habuit, et de colore « suo nimium erubuit) caput induto: tunc « dixit nominatus, non revera episcopus, « ad ostiarium vel scarionem suum (cujus « dignitatis aut ministerii viri apud anti- « quos Romanos ædilitiorum nomine cen- « sebantur): Voca ad me illum pileatum « hominem, qui stat juxta ostium ecclesiæ. « Festinans ille mandatum domini sui « complere, apprehendens miserum, cœpit « trahere illum ad episcopum. Qui timens « ne gravi mulctaretur vindicta, quod « tecto capite in domo Dei stare præsum- « pserit, totis viribus cœpit reniti, ne quasi « ad tribunal severissimi Judicis duceretur. « Tunc episcopus de eminentioribus pro- « spiciens, et nunc vassalum suum allo- « quens, nunc illum misellum increpitans, « excelsa voce clamando prædicavit: Attra- « he illum huc, cave ne dimittas; velis « nolis, huc debes venire. Cum autem vi « aut metu devictus appropinquaret, dixit « episcopus: Accede huc propius, appro- « pinqua etiam. Deinde apprehensum ca- « pitis tegumentum adtraxit, et ad plebem « proclamavit: Ecce videtis, o populi, ru- « fus iste ignavus est. » *Monachi Sangallensis lib. I de ecclesiastica cura Caroli Magni.* (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. V, p. 113, B.)

Dans *li Jus Adan*, par Adam de le Halle, Douce Dame irritée contre le médecin s'écrie :

Tien, honnis soit te rouse teste!

Édition de M. Monmerqué, imprimée pour les Bibliophiles français, en 1828, p. 16.

Qui'n seit par lui faiz ne offriz;
Sor Franceis s'eslieve e esdrece,
Que toz les a en sa destrece,
N'à Deu n'à home ne respunt
De rien qu'il ait en tot le munt;
Od sei chevauche e à sei sert,
Ce fait-il bien quant rien n'i pert;
Aseur est e fianços
En son felon quor orguillos
Que deseriter nos porra,
Ce quide bien, quant il voudra.
Poi nos prise, poi nos redote;
f° 129 v°, c. 1. A lui obeist France tote
Plus que à vos qui'n estes reis.
N'a mesestance entre Franceis
Que tot n'acort à son plaisir;
Tuit s'i peinent de lui servir.
Ce t'est mult grant deshonorance.... (*sic*)
Ne qu'il i ait riens nule à faire;
Trop par fait Normanz mal atraire.
Deshonor t'est e retraiçons
Que il seignort as Borgoignons,
E ausi cum as sons demeine
A tote la genz d'Aquitaine,
Flandres destruit e prent e art
Que il n'est qui contre lui la gart;
Daneis, Saixons e Loherens
Resunt à faire toz ses buens:
Vers sei les conjoint e alie
De lui aidier tote sa vie;
Les marches fait si envaïr,
N'i remaint preie à acoillir.
Tuit li Engleis li obeissent,

E cil d'Escoce le cherissent;
Por lui de guerreier s'esperne
Trestoz li granz regnes de Berne;
Si r'as terres d'entor sei
Qu'il n'i a home fors sol tei,
Al grant esforz qu'il pot mener,
Qui pas li osast contrester.
La riens sos ciel qui plus m'ennuie
S'est que toz jorz s'esforce e puie.
Veies mult te covient garder,
Ne t'en dez pas aseurer
Del reaume qu'as à tenir
Qu'il ne le t'essait à tolir
Ne del tot ne t'en deserit,
Tant a orguillos esperit!
A merveille unt plusor tenu
Coment il a tant atendu.
Ce ne quident pas mainte gent
Que il s'en tienge longement;
Bien veiz e sez, tant a puissance,
Par force puet entrer en France;
Mais se le regne que il tient,
Dunt l'orgoil surst e naist e vient,
Qui tes dreiz est e de t'onor
f° 129 v°, c. 2. E que tindrent ti anceisor
E qui apent à tà corone,
Qui tot cest grant poeir li done,
Aveies quite en ta baillie,
Si'n creistreit tant ta seignorie
Qu'à tei en fereies aclins
Toz les autres regnes veisins.
Si tu es lasche, simple e mous,
Si nos porra charger les cous,

Que trop vivrom mais à dolor,
Qu'en povre quor n'a nul retor.

Oïr poez par queus vassaus
Sort gerre, occisions e maus :
Par ceus qui toz jorz unt envie,
Qui deable a e tient e lie,
Reneié, sodoiant e felon
Qui ne desirent si mal nun,
Ne de el ne servent nuit ne jor,
Mais toz jorz en sunt li pejor.
Ci comence teus li baraz
Dunt Tiebauz out tot pleins les brasz.
C'est bien costume, e ce veit-l'om,
Que teus esmuet noise e tençon,
E teus l'autrui mal quert e chace
Qui sa grant deshonor porchace[1];
E teus manace qui'n est pris,
Kar contre orguil est Deus eschis;
Teus prent e robe e art e preie
Qui puis en est mis à la veie,
E teus essaie autre à grever
Que l'om veit puis deseritier,
E tex unt longement poeir
Que l'om veit mult à fais chaeir;
Mais de felonie est merveille

[1] Tex kuid querre son pris ki quert son destorbier,
E tex kuid altre abatre ki tresbuche primier.
Rom. de Rou, I, 220, 221.

Nous veons que souvent avient
Que cil ki velt hounir autrui
Que li maus revertist sour lui.
Roman de la Violette. Paris, Silvestre, 1834, in-8°, p. 18, v. 284.

Tel purcache le mal d'autrui
A qui ce meisme vient seur lui.
Poésies de Marie de France, etc. publiées par B. de Roquefort. Paris, Chasseriau, 1820, in-8°, t. II, p. 254, fabl. LIX.

Tel quide bien autrui honir et vergonder,
Que très par mi le cors le convient à passer.
Roman du chevalier au Cygne, ms. de la Bibliothèque Royale, Supplément français, n° 540/3, folio 38 recto, col. 1, v. 18.

Qui en tante quers s'apareille,
Naist e esprent e quert e traite
Cum si faite ovraigne seit faite,
Dunt cil en remaignent honiz
Qui à ceo sunt adetiz.
Autresi est cum des larrons
Toz hauz homes qui sunt felons,
Felons, parjurs vers lur seignor,
Senz porter fei e senz amor :
Li lerres, quant veit l'autre pendre,
Por ce n'en est sis voleirs mendre
f° 130 r°, c. 1. D'embler, de prendre quant qu'il puet,
Si que par force le r'estuet
Escorchier u des oilz desfaire
U à chevaus rumpre e detraire :
Autresi funt par tot le munde
Ceus en qui malice s'abunde ;
Jà n'orrunt tant nul jor retraire
Quele fin l'om fait traitors faire
E quel en unt traite plusor
Qui'n sunt jà mort à grant dolor,
Plusors chaciez, deseritez,
Mis en chartres e tormentez
E en carcans de fer liez,
E lor forz chasteaus trebuchez,
Des turs pareist e des muraiz
Qui'n unt esté versez e fraiz
En plusors leus par mi le munt,
Que jà por ceo cil qui or sunt
Prengent essample e esgart,
Ainz lor serreit desir e tart
De remostrer lor felonie.
Trenchez-mei la ronce u l'ortie

Si i naistra dunc asor vers :
Tot autresi est des porvers,
Des orribles as quers oscurs,
Vers lor seignors faus e parjurs.
Por un destruit en sordent set;
Mais ce n'avient, kar Deus le fait;
Là ù plus orguil s'achastele
E plus tost s'i desamuncele,
Depart, desseivre e apetice,
Kar Deus en prent veire justice.
Jà ne faudra nul jor cest point :
Deus feiz u treis u plus se point
Qui contre aguillon eschaucire.
Vertom à ce qu'avom à dire :
Jà ne remaindra felonie;
Mais en teu naist e multeplie
Qui encor en serront honiz,
Deseritez e maubailliz.
Eissi senz cupe achaisonanz
Fu li quens Tiebauz mauvoillanz
Al duc Richart e envios
E guerreianz e haïnos;
Al rei Loheir fera emprendre,
f° 130 r°, c. 2. Jà si ne s'en saura deffendre,
Tel ovre ainz qu'en poissent remaindre
Dunt toz jorz mais s'aura à plaindre.

A ceste grant seduction
E à cest lait conseil felon,
Od amere pensé chenine
Respunt au conte la reine :
« Cher prince, faviel; ç'ai apris
Que sor toz noz autres amis

Nos avez esté plus feeilz
E plus seuz toz noz segreiz;
Plus avez nostre honor volue
E vers tote gent defendue
Que nus que seit, ce sai-je bien.
De nule part n'avom maintien,
De nul leu secors ne nos vient;
Guerreié somes e aprient,
Seurté n'avum ne fiance
En nul baron de tote France;
Mais ce preiom merciablement,
Ne voilles nostre abaissement;
Pitié en aies e duçor,
E si nos ajue e secor;
Sor ce nos voilles conseillier,
Kar assez nos est grant mestier. »

Tiebauz, qui à rien el n'entent,
Ne li chaudreit sos ciel coment
Mais que li dux fust mort u pris:
« Une rien, fait-il, vos devis:
S'aveit li reis josté besoigne,
Que France e Berri e Borgoigne
Fussent entré par ost banie
Totes ces genz en Normendie
Por aseer lor forz citez,
Closes de murs e de fossez,
Qu'il unt garnies richement,
Si n'i fereient-il neient,
S'il n'aveit gent à nos soffrir;
Tant en porreit faire venir
Que sul od force de paiens,
Estre chevaliers crestiens,

Perdreient les chiés, tuit morreient
Icil qui ateint i serreient ;
Puis vendreit voz citez saisir,
Si 's fereit de ses genz garnir.
f° 130 v°, c. 1. S'il les aveit, n'est hoem ne femme
Por qu'il perdist jamais cest regne,
Kar jà Franceis ne Borgoignon
Ne l'en movrerent contençon :
Por ce di, dame, e si m'est vis
Que s'il en traïson n'est pris
Ne porra jà estre forciez,
Deseritez e essilliez.
De lui envaïr n'est nus leus
De nos, n'à certes ne à geus,
Ne de faire li conoissanz
Noz corages ne noz talanz ;
Kar s'il s'en ert aperceuz,
Jà ne sereit mais deceuz.

« Le meillor conseil que je i sai
E que g'i vei vos en dirai :
Enveiez mult tost senz essoine
Al arcevesque de Coloigne,
Brune[1], vostre frere germain,
Dux d'Avauterre e de Lovain,
Qu'il vienge à vos senz demorance ;
Kar jà n'aura ainz paiz en France

[1] Brunon, fils de Henri l'Oiseleur et frère d'Othon Ier. Il monta le 30 août 953 sur le siége de Cologne. Étant venu, l'an 965, à Compiègne pour mettre d'accord ses neveux, le roi Lothaire et les neveux de Hugues le Grand, il y fut saisi de la fièvre, et de là s'étant fait porter à Reims, il y mourut le 11 octobre. Thierry, évêque de Metz, rapporta son corps à Cologne, où il fut inhumé, comme il l'avait demandé, dans l'église de Saint-Pantaléon. Ses vertus et ses talents lui ont mérité le titre de *Grand*. Voyez, sur ce pontife, l'*Art de vérifier les dates*, t. III, 1787, p. 262, 263.

Ne n'en sera reis justisiers
Ne poestis sis niés Lohers
Tant cum li dux Richart mais vive,
Qu'à lui deseriter estrive.
La gent de France à lui s'alie,
Vienge, si ne vos en faille mie,
Si l' mant à sei à parlement,
E nos engignerom coment
Il puisse estre si deceuz,
Pris seit u mort u retenuz,
Se aura à son nevo rendu
Son regne qu'a par poi perdu,
Kar jà tant mais cum cil vivreit,
N'i porreit faire tort ne dreit. »

LA TRAÏSON QUE L'ARCEVESQUE DE COLOIGNE QUIDA E VOUT FAIRE DEL DUC RICHART[1].

Ci ne vos quier faire autre plai;
Mais la reine senz delai
Mande à sun frere escrit en lettre
Ce dunt mult le prie entremetre,
La decevance e la maniere.
Oïe fu bien la preiere,
Kar cil senz rien plus porloignier
f° 130 v°, c. 2. Fist tost son eire apareillier;
Ainz les oit jorz passez deu meis
Fu el païs de Vermendeis;
Un evesque de seu part
Tramist d'iloc al duc Richart
En decevance, c'est la fin,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 138, D.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. XIII. (*Ibid.* 245, B.) — *Roman de Rou*, I, 221-225.

A leu de cruel Sarazin ;
Grant honte i fist à saint iglise,
Faus ordené qui en tel guise
Quida e vout le duc traïr,
Eissi cum vos porreiz oïr.

Li evesques qu'il li tramist
Vint desqu'à lui e si li dist :
« Brun, l'arcevesque de Coloigne,
Qui por le pro de ta besoigne
Est en cestes terres venuz,
Te mande amistiez e saluz,
Chers e feeilz, senz laid quidier
E senz voleir de maupenser.
De sue part t'ai bien à dire
Ce que Deus dist en l'Evangile :
Les beneiçons sor ceus vienent
Qui paiz aiment e qui paiz tienent ;
Haut loeir lor en est doné,
Kar fiz Deu en sunt apelé :
Por ce te prie e te sumunt
Que voleir e conseil te dunt
De venir à lui vers Amiens [1],
Kar granz proz t'iert e mult granz biens.
Oï a jà dire à plusors
Cum granz est tis pris e t'onors,
Ta valor e ta sainté ;
Si li unt plusor reconté
Ovres, noises, guerres e maus
Que plusors genz, plusors vassauz
Movent e lievent contre tei ;

[1] Brunun l'archeveshe à Rickart enveia
Un eveske : li dist ke à Beauvez vendra.
Vienge parler à li, ke ilau l'atendra.
Roman de Rou, I, 222.

E si voudreit par bone fei,
Si cum besoinz est e mestier,
Tot abatre, tuit apaisier,
Tot acorder, tot adoucir;
Le mal voudreit mult destolir,
Qu'en paiz fust la crestientez:
Si l' deit faire sainz ordenez,
C'est sis mestiers e ce deit querre;
Trop par a male chose en guerre.
f° 131 r°, c. 1 Ses niés Lohiers, le rei de France,
Ne veut qu'ait vers tei mauvoillance;
Ainz vos joindra, ce quide-il bien,
Ainz qu'il s'en tort, de teu lien
Cum d'amors seure e estable
Qui entre vos seit mais tenable,
Senz rompre e senz depecement,
Enpris vos deus vers tote gent
Que vos n'os puissiez entre-faillir,
Que que vos seit mais à avenir;
E del conte Tiebaut de Bleis
E des plus orgoillos Franceis
Fera paiz seure e certaine;
A ce voudra metre grant peine
Que son nevo laist en tel guise
Qu'en son regne ost tenir justise,
Ses dreiz aveir e querre e prendre,
Queu ni face le maire al mendre
Honte n'ennui ne tort ne lait,
Que tot le dreit ne l' en seit fait.
Faire i porra tot son voleir
Od solement t'amor aveir,
C'en est s'entente e son desir:
Or en respondras ton plaisir. »

Od teus sermuns e od teus diz
U fust si sages l'esperiz,
Qui sempres ne fust deceu?
A l'evesque a tant respondu
Li dux qu'au jor determiné
Ira de bone volunté;
Fait-il: « De rien ne m'i escus
Ne son mandement ne refus;
A lui irai senz destolir,
Tot prest de faire son plaisir.
Granz hom est mult e clers sacrez,
Si ne deit pas estre dutez,
Ne il n'i a entention,
Ce sai-je bien, si bone non. »

Si cum li dux ert costumier,
Gent fist l'evesque herbergier
E servir le mult richement;
Senz nul autre porloignement
Mande ses gens, si s'apareille,
Od nule riens ne s'en conseille;
Mais vers Beauveis, ce dit la vie,
f° 131 r°, c. 2. Unt tot dreit la veie acoillie;
Al parlement vait, mais bien quit
Que mult i a mauvais conduit.
Jà ert li dux en Beauvesiens,
E l'arcevesque ert à Amiens
Al jor certain, senz demorer,
E esteient tuit prest d'asembler;
Jà si ert li dux esmeuz
Quant à lui sunt tot dreit venuz
Deus chevaliers proz e corteis,
Home al conte Tiebaut de Bleis,

Tuit reseant de sa maisnée;
Teu parole unt le duc noncïée
Si cum Deus les out aspirez,
Dunt mult lor dut saver granz grez.

Quant fors de sa gent l'orent trait
Si li unt tant dit e retrait:
« Hauz prince honorez e cremuz,
Qu'est tis granz sens devenuz?
Queus veies tiens e queu part vais?
Hez-tu dunc plus à estre en pais?
Nobles dux, riches e puissanz,
Entre tes granz poples Normanz,
Qu'à estre en loinz, en eissil fors,
Pastor de chievres ou de pors?
Bien as, si quers cum tot mal aies,
Trop te vous metre en grès manaies. »

Li duc Richart mot ne respont,
Le vis li rogist e le front;
De lor paroles e de lor diz
S'est auques lor quers effreiz:
Grant pose estait, moz ne lor sone,
Dunt les enquert e araisone:
« De vos diz, fait-il, me merveil.
Qui home estes e qui feeil?
Par ki, coment, ce voil oïr,
M'estes venu de ce guarnir? »
E cil responent: « Que te teint
Mais que chascuns feeument t'aimt
E t'onor voil e ton mal hace?
Ne volum pas qu'en çà nos sace. »
Ne les a mie plus enquis

Li dux, mais ce li est vis
Que son pro volent e son bien;
Mercie les sor tote rien,
f° 131 v°, c. 1. Tut belement en recelée
A à l'un d'eus doné s'espée
U aveit quatre livres d'or
Entre le pont e l'entrecor[1],
Al autre, si com nos lisom,
Refist de ses armilles don,
U en r'aveit tot autretant;
E cil s'en sunt parti joiant,
Enbrons e enchaperonez:
Unques ne furent avisez.

Li dux ses hauz homes apele,
Si lor descoyre la novele
Que li dui li unt aportée;
En maínte sen l'a esgardée.
Chascun d'eus ù plus a raison
I met s'entrepretation,
Son sen e sa signefiance;
Mais de ceo unt tuit apercevance
Que li dux eire folement;
Sa mort e son destruiement
Dit la parole e signefie.
Dreit à Roem en Normendie
L'en funt à peine repairier;
Mais tramis a un messagier
Al arcevesque, al desleié,
Qui bien li a dit e noncié

[1] Li queuz à ço k'il dient a mult bien entendu,
A l'un duna s'espée, ki bien cinc mars a valu;
Li altre chevalier a boen don receu,
Entre ço li duna li quens un boen escu.
Roman de Rou, I, 223.

Queiement li dux s'en revait :
« Cum vos e vostre beau nevo
Aviez porparlé son pro,
Bien est vostre ovre coneue.
Fiere li aviez meue
A ordres fausses enemies
De Deu sevrées e parties.
Ce set, l'aviez fait semundre
Por lui senz eve rere e tondre.
Ce ne vos apartenist mie,
Nul gré ne vos set de sa vie.

L'arcevesque s'est merveilliez,
Par poi del sen n'est esragiez,
Enfle e esprent de dole e d'ire,
Merveille sei que ce puet dire,
Qui a descovert son deslei;
Escondiz en fait granz e nei,
Veit qu'aperceuz s'est li dux :
Del deceivre n'i a rien plus.
f° 131 v°, c. 2. Ne fu mais de rien si marri;
Si cum fel e Deu enemi,
Dist al message : « Torne ariere,
Si di que je faz grant preiere
A ton seignor qu'il vienge à mei,
Senz dote nule e sens effrei,
Sor la rive de Ette parler,
Kar là ne puet-il rien doter;
De ceus qui l' heent morteument
Li ferai paiz à son talent :
Por s'amor en quid faire tant
Qu'à tort me sereit mauvoillant. »

Fait li messages: « Ne por mei.
Ne por home nez ne por tei
N'ireit vers tei plein pas de veie,
Ne puet estre que mais te creie;
N'a plus cure de tun solaz,
Aillors qu'à lui tent or tes laz,
Kar tant n'i sauras mais entendre
Que engignier l'i puisses ne prendre. »

Ceste traïson fu seue
E sempres par tot espandue.
L'arcevesque en fu blasmez
E par un poi puis deposez,
Tote sa vie en fu honi;
Od vergoigne s'en reverti;
E Gerberge la reneiée,
Qui l'ovre aveit apareillée,
En fu haïe de la gent,
E sis fiz Lohers ensement.
Reis ne reine n'out en France
Tenu en plus grant avilance;
Criez en fu plus e novaux
Dis mile tanz li quens Tiebauz.
Trop fu la traïson aperte,
Dite e seue e descoverte:
Uncor por rien que l'om en die
Ne s'en chastiera-il mie,
Que ce dunt vers le duc s'orguille
Ne mostre, qui que parler en voille.
En tel maniere s'il poeit
Qu'uncor e terre li toudreit:
Je ne l'en tien mie por sage:
Sa honte quert e son damage

ICI DESCRIT E FEIT SAVEIR DE QUEX MURS E DE QUEU
f° 132 r°, c. 1. MANIERE ESTEIT LI PREMIERS DUX RICHART [1].

Par tote France e par Borgoine
Fu seue ceste besoigne,
E par les regnes d'environ
Retraite la grant traïson:
Blasmé en furent li faitor
E apelé faus traïtor;
E li dux vers Deu s'umilie
E ducement le gloirefie
Sunt (*sic*) de lor laz faiz à deceivre
L'a delivré senz mort receivre;
A ce ert adetiz chascon jor,
En mercier son Creator.
Aspres e fiers ert en justise,
Suefs e duz à sainte iglise;
Riens ne li plaist ne li agrée
Qu'en terre seit plus honorée.
Plein ert de fei e charitos,
E mult par esteit curios
Des sainz comandemenz tenir
Que Deus vout à home establir,
E fianços de la merite
Que li haut saint en unt escrite;
Bien saveit des choses mundaines
Aquerre les celestienes.
A une mult grieve chose aprendre
Ne l' coveneit gaires entendre,
Kar mult l'aveit tost retenue;

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 139, C.)

Si ne s'iert mie remeue
Sa pensé tresze feiz le jor,
Dunt mult sunt blasmé li plusor
Que ceo qu'il ordenent le seir
N'unt ne corage ne voleir
Que al matin en seit rien fait.
C'est une vize repris e lait
De corage trop novelier,
Faus e muable e mençongier.
De sages diz e de sermuns
Esteit uns autres Salemuns;
Nuls, si cum l'estorie m'enseigne,
Ne chastia si laide ovraigne.
Nus princes n'esteit plus creiz,
Nus ne donout si hauz conseiz.
Paisible ert e amesurez
f° 132 r°, c. 2. Encontre granz aversitez,
En toz perilz forz e suffrables,
N'iert esperduz ne esmaiables;
Benigne esteit à sei reprendre,
Fole ovre ne voleit defendre.
Fous est qui ovre folement,
Plus fous qui sa folie defent;
Fous est cil qui folie fait;
E plus est fous cil qui ne l' lait,
Que l'om l'en chastit ne reprenge:
De lui est dreiz que mauchef prenge.
Des soens mesfaiz se reperneit,
Les autrui pas ne consenteit,
Jeo di d'ovraignes de malice
Qui teigneient à sa justice.
Ne nasqui plus large almosnier;
Jà ne cessast d'estudier

En bones ovres n'en jenz faiz
Qui loinz fuissent en bien retraiz.
Ne meteit la mort main ne seir,
Ce vos di bien, si en nonchaleir
Que sovent ne l' en sovenist
E contre lui ne se garnist
D'estre mult sovent veirs confès;
D'astenances portout grant fès,
De duze aïe esteit as suens
E mult en essauçout les buens;
Duz, pius, misericordios
Ert vers les povres besoignos;
Joie esteit e garde as chanoines
E norissere de sainz moines;
Mult visitout, ce aveit en us,
Les ermites e les reclus;
Del sen de sa grant parfondesce,
Dunt Deus li out fait tel largece,
N'iert pas avers nè boubanciers,
Ainz en ert larges despensiers;
Od crieme eschivout senz eschar
Sovent le delit de sa char;
Tençons, noises, gerres, tribous
Apaisout sovent il toz sous;
Al pople ert pere dreiturer
Por norir e por justisier;
Ce qu'il lor deveit lor gardout,
Que vers eus ne se maumenout;
f° 132 v°, c. 1. Od force d'armes tot à fès
Dantout molt sovent les porvers,
Sovent od benigne soffrance
Les r'apelout od bienvoillance;
Pere ert as eissilliez de loing

Qui l' requereient par besoing;
As orfenins, as petitez,
As malades e as degez
Ert viande e despuille e pains,
Mult lor ert larges e humains;
Edefices e ornemenz
E ators beaus e chers e genz
Dunout, ne s'en retraeit mie,
As iglises de Normendie.
Povres persones, povre gent,
Por lor povre contenement
N'esteient de lui mespreisié
Ne à tort mené ne forsjugié.
D'onor, de bienz e de hauz faiz,
Qui n'os poent estre retraiz,
Resplendisseit sor autres toz,
N'as armes n'en ert nul si proz.
Orguil, felons e arrogance
Despist e out en avilance;
Humles, leiaus e dreiturers
Joï, essauça e tint chiers.
As suens privez qui lui serveient
E qui de sa maisnée esteient
Donout rentes, duns e aveirs,
Dunt aveient lor estoveirs.
Si haut baron e si chasé
E cil de plus haute gent né
R'aveient ses chers dons sovent:
Eisi ert toz à tote gent,
Toz ert à toz e à toz faiz
E toz les faiseit vivre en pais.

CI EST LA GRANT BATAILLE QUI FU A DIEPE, U LI REIS DE FRANCE FU E U IL QUIDERENT TRAÏR LE DUG RICHART[1].

Toz icez biens e plus assez
Qui del duc vos sunt recontez
Out-il, eissi que près e loinz
En alout la fame e li noinz.
Cil qui plus en ert angoissos
E qui plus li ert haïnos,
f° 132 v°, c. 2. Si que d'ire e de marrement
L'en estreigneit le quor sovent,
Ce ert Tiebaut, li vielz Chartains,
Qui'n semblera encor vilains:
Tot le cors l'en crucie e art;
Si qu'il n'entent nul autre part,
Por retraiçon e por esclandre,
Ne mains à son venin espandre
E à emplir sun desier;
Tote jor vait au rei Lohier.
Oiez qu'il li r'apareille;
Tote jor li dit e conseille:
« Que faites-vos? por quei vivez,
Que vos Richart ne decevez
Par aucun art soprisement
Dunt il ne se gardast neient,
Que les Bretons e les Normanz
Feissiez vers vos apendanz?

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 140, C.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. XIV : *Quomodo rex Lotharius congregatis inimicis Richardi ducis, videlicet Baldwino comite Flandrensi, et Gaufrido Andegavensi, Thebaldo Carnotensi, illum voluit decipere, sed non potuit.* (Ibid. 245, C.) — *Roman de Rou*, I, 225-241.

Dire vos sai bien e retraire
Ne sai honor plus grant ne maire
Ne ù tant eussez conquis,
Se 's aviez à vos susmis. »
Mult l'entice, mult l'aguillone,
En maint sen l'en araisone :
« De rien, fait-il, plus ne me doil
Que jo faz de son grant orgoil.
Mult unt eu vostre anceisor
Honte e damage e desonor
Par lui e par sa putè estrace ;
Jà n'iert jor que cist ne vos hace
E c'uncor ne vos deserit
E destruie, si longes vit.
Jofnes, qu'il n'iert pas chevalier,
Ne s'en pout vostre pere aidier,
Deseriter, forcer n'ennuire
Que toz jorz n'en fust suen le pire.
Le vostre esforz prise mult poi ;
E, se j'onc rien conui ne soi,
Il vos essaira à faire
Ennui e damage e contraire ;
De vos, ce dit, ne tient-il mie
Un sol plein pé de Normendie,
Ne jà à certes ne à geu,
Jor n'en tendra terre ne feu.
Por lui est oi vostre puissance
f° 133 r°, c. 1. Petite el reaume de France,
N'i ert nus hom par vos destreiz ;
Par lui i perdrez-vos voz dreiz.
Je ne vos sai dire autre rien ;
Mais vos veez e savez bien,
Si vos ne l' poez traïr

E son orguil desavancir,
Qu'il chascon jor vers vos atise.
Ce sera grant recreantise
Se vos li donez leisir e tens
De faire ceo qu'a en porpens:
Mult aureiz puis honte e ennui;
Mais, si cum je vostre home sui,
Vos lo senz nul delaiement
Que vos le mandez à parlement
Por faire à lui fine aliance
E ferme paiz e bienestance.
Là li faites le chef tolir.
Fier conseil porrez oïr
E home cruel e felon
Que ne revire mesprison,
Laide ovre à faire ne renei,
Ne qui ne porte à home fei,
Qui ne crient peché ne forfait.
Tant r'a porchacié e tant fait
Que Lohier r'a mis à la veie.
Chaitif quant por lui se desleie!
N'i garde à rei ne à corone,
Le conseil creit que cil li done.

Un message prent, haut baron
(Mais ne truis pas escrit son non)
Sages, cointes, parlers maut bons.
Celui endoctrina li quens
E enseigna que il dut dire;
N'i besoigna seel de cire.
Dreit à Roem trait cil l'estrée,
U li dux out grant curt jostée
De haut clergie, de grant barnage,

De maint home vaillant e sage.
Devant le duc est cil venuz :
« Sire, fait cil, seie entenduz.
Messagier sui al roi Lohier,
Qui par mei te fait araisnier :
Sis hoem deiz estre de t'onor,
Si cum furent ti anceisor.
f° 133 r°, c. 2. Ne tiens de lui feu n'eritage,
N'onc ne li vousis faire homage ;
Tort l'en as fait e tort l'en faiz,
Si ne vos soffera plus en paiz.
D'une rien fais mult à blasmer,
Qu'à tort le vous deseriter.
Quides-li tu ses dreiz tolir,
Ne lui abaissier ne honir?
Quides-le tu chacier de France,
Jà mar en auras esperance,
Ne s'en ira mie fuiant.
Quides ses dreiz ne te demant?
De ses fieus servir ne le deignes,
Uncor quers que vers lui t'empeignes
A faire lui honte e laidure.
U tu li feras sa dreiture,
Ceo que li fieus quiert e porporte,
U jà ta terre n'iert si forte
Qu'il ne t'i vienge querre e prendre ;
Ne te puet riens vers lui defendre
Cité, chastel clos de mur ;
N'i troveras lieu si seur,
Se l'i atenz, qu'il n'ententraie (*sic*),
Si ne te mez en sa manaie.
Là dunt Rous vint tendras la rote ;
Ta gent Normande autresi tote ;

Mais si conseil n'as orgoillos
E si vers lui n'ies dedeignos
De lui servir e honorer
E que li voilles fei porter,
Trover poez en lui fine amor
E buen ami e bon seignor.
Quides, s'il voleit creire ceus
Qui vers tei sunt crueus e feus,
Par qui tis pere fu occis,
Qui tant l'en auront jà requis,
Qu'il n'eust tes citez fundues
E tes hautes tors abatues,
E tei destruit e pris e mort?
Or ne li faire mais teu tort,
Kar il est reis de grant puissance,
D'autres aiues que de France;
E s'il les voleit bien joster,
Tot te porreit deseriter.
Or le fai bien. Sez qu'il te mande
f° 133 v°, c. 1. Ainceis qu'autre ire s'i espande?
Ne creire pas ceus qui li hacent
Ne qui vers tei son mal porchacent,
N'il ne r'orra tes maus queranz
Ne por eus ne t'iert malvoillanz;
Kar si creire les voliez
Jà jor ne vos entr'ameriez
N'entre vos dous n'auriez pais fine
Se ire non e guerre e haïne.
Ce n'i voil-je pas oblier:
S'il se poeit en tei fier,
Ne à Tiebaut ne à Flamens
Ne li chaudreit jà qu'à nul tens
Fust mais od eus en bienvoillance.

Vien od lui parler senz dotance;
Riens ne vout plus ne ne desire
Qu'entre vos dous n'ait jamais ire.
Od paiz entierre, od tenemenz,
Od seurtez de serremenz,
Od aliances devisées,
Ostagées e afermées
Viengiez à un si douz voleir
Qu'entre vos dous mais mal-espeir.
Prez est, si en s'amor t'acuille,
Ne voilles mais rien qu'il ne voille.
Mult par li redeiz bien offrir
Qu'amer le voilles e servir,
Kar sez cum il fera tes buens :
Tis enemis iert mais li suens ;
Jà n'auras od nul mauvoillance,
Vers lui ne seit en deffiance :
D'un quor seez e d'un acort.
Jà n'iert li quens Tiebauz fi (*sic*) fort
Qu'il ne seit chascez e destruiz
Ainz que de vos se seit esduiz,
E si Flamenc, serf tributaire :
Cest ovre te devreit mult plaire.
Or aies joie de ton rei,
Il de son duc cume de sei ;
Si vien à lui senz porloignier,
Kar de fin corage e de entier
Vout e desire que ç'avienge
E que issi durt mais e tienge.
Cest ovre mande que l'om tace
Eissi que Tiebauz ne la sace :
f° 133 v°, c. 2. La paiz destorbe senz faillance ;
Tei quide par le rei de France

De gerre mater e afflire,
Deseriter e desconfire.
Or prea esgart, si te conseille
E de venir tost t'apareille. »

Li dux Richart de Normendie,
Flors de tote chevalerie,
Sor les aûtres li precellenz
E li plus beaus e li plus genz,
Od cez fausses opinions
E od cez granz sedutions,
Od cez beaus diz que cil retrait,
(Ne sai s'à escient le fait
E s'il la traïson saveit
Qu'il porparlout e qu'il diseit)
Fu li dux eisi deceuz
Que pas ne s'est aperceuz
Que mort ne honte ne prison
I deust aveir, si bien non;
Eissi l'entent, eissi le grée,
Si a la chose au rei mandée:
Contre lui ira volentiers.
E quant ce set le reis Lohiers
N'a riens teu joie cum il a.
Les enemis au duc manda:
Tiebaut de Chartres tot-premiers,
E le conte Giefrei d'Angiers[1].

[1] Geoffroy Ier, surnommé *Grise-Gonelle*, de la couleur de sa casaque appelée *gonella* dans la basse latinité, succéda, l'an 958, à Foulques le Bon son père; il était neveu de l'évêque de Soissons qui, comme nous l'avons déjà vu, se livra en otage aux Normands pour la délivrance de Louis d'Outremer. Il mourut, suivant la chronique de Saumur, le 21 juillet de l'an 988, et fut inhumé à Saint-Martin de Tours. Voyez, sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, édition de 1783-1787, t. II, p. 831-833; et

Od ceus qui plus amerement
Heent le duc de longement.

Cil conourent l'ovraigne aperte,
Manifestée e descoverte;
L'un d'eus s'en torne à esperon
Por reconter la traïson.
Isnelement à grant desrei;
Espoentez e pleins d'effrei,
f° 134 r°, c. 2. Vient au duc criant en oiance :
« Sire, fait-il, li reis de France
Vient ci sor tei seus (*sic*) e iriez
Od set mile heaume laciez;
Pense de tei e de ta gent,
Kar se ci atenz longement
Morz ies e ceus que tu chadeles. »
Quant li dux entent cez noveles,
Hardiz e fiers cume lions
Apele entur sei ses barons
E ceus en qui 'l plus s'aseure,
Cel ovre lor mostre à dreiture;
Non pales, dotanz n'entrepris,
Mès freis e coloré le vis
E les oilz en chief alumez,
Crienz e hardiz e redotez,
Parole à eus cum bons vassaus;
Puis apele ses seneschaus :
« Donez-nos, fait-il, à mangier,
Desque n'i a qu'apareillier,
El haut cher non nostre Seignor;
Puis ainz qu'assemblom od les lor
Aurom la veire croiz baisée
U il soffri mort e haschée:

Garni del signe precios
U il soffri peine por nos,
Atendrom tant noz enemis
Que lor façom sanglanz les vis.
Deus juge e veit entr'eus e mei
Qui'n est le tort e le deslei,
Si'n mostera certe venjance,
Que jà vers nos n'auront puissance.
Si parlée unt ma traïson,
Co est lor grant destruction :
Sor eus tornera l'ovre honie
Qu'il me quident aveir bastie.
Ne cremez pas ne ne dotez
Lor multitude que vos verrez.
Nostre anceisor, qui tant unt fait,
Dunt nos sumes nez e estrait,
Nos seient oi en remembrance,
C'unc ne doterent ceus de France
Ne unc ne lor avint si bien non.
Or pri que si les ensuiom
Que de eus ne seium escharniz
f° 134 v°, c. 1. Ne tenuz por abastardiz ;
Lor proece, ço vos pri à toz,
Nos face oi fiers e forz e proz. »

Eissi fu l'eve demandée :
Sor la fresche erbe, verz e lée,
Se sunt tuit assis al disnier ;
Mais tost les en estut lever,
C'une autre vint de ses espies
Qui dist : « Hauz dux, en qui te fies,
Qui ci mangues ne ci siez?
Li reis vient ci sor tei, iriez,

L'osberc vestu, la teste armée.
Si faite genz ne fu jostée
Cum ci verras desqu'à petit. »
— « Tant, fait li dux, voil me seit dit,
Qu'esmes, qu'espeires, quanz milliers
Puet-il aveir de chevaliers?
Chevauche-il as premerains?
Ne sez m'en tu faire certains? »

La tierce espie est dunc venue,
Si grant coite out que tot tressue;
Tant a broché son auferant,
Tuit sunt si esperon sanglant.
Dunc dist al duc: « Vez ci le rei
E sa grant ost environ sei,
Les escuz pris entreseigniez
E les heaumes ès chés laciez.
Ce quident bien tot entreshet
Que jà contr'eus n'aiez recet
Ne defense n'arestement. »
— « Trestote ira l'ovre autrement
Qu'il ne l' aünent, fait sei li dux;
Kar s'il erent dous tanz e plus,
Si lor quit-jeo tel jeu partir,
Si Deus le me vout consentir,
Dunt jà del chois ne se jorrunt.
Grant merveille ai qu'il ne confunt
Rei traïtor, parjur e faus,
Si vers toz homes desleiaus.
Ne m'i prendront pas si en bas;
Ainz lor quit si garder les pas,
N'i a cel d'ous si sorquidez
Tost ne l'en seignent les costez. »

Le manger lor estut gerpir,
Kar lor conreiz virent venir,
f° 134 v°, c. 2. L'un après l'autre, od grant freor;
Là pert enseignes de color
E escuz teinz de mainte guise.
Ses genz r'amoneste e atise
Li dux cum proz e cum senez;
Ses conreiz a faiz e sevrez,
Puis vient sor Ælne al pas contr'eus,
Desoz le heaume embrons e feus;
Le cri fist par la terre aler
Por les granz geudes assembler.
De par tot isnunt a pleues,
Od fauz, od ars e od maçues:
Par la terre fu teus li criz,
Si grant n'en iert jamais oïz.

Dèsus le gué de Alne eu rivage
S'estut li dus, li proz, le sage,
Ensemble od lui de Normendie
La flor de la chevalerie;
De là resunt li premerain
De passer Eiaulne tuit certain.
Ci n'out tençon n'estruiement,
Mais tot issi très-durement
Cum porent aler li destrier
Se vunt les lances debrüisier.
Un chevalier des lor mult proz
Out saisi le gué avant toz,
Armez cum fiz d'empereor,
Que il toz e sun milsoudor
Esteient covert d'entresaigne;
Sa lance baissa od l'enseigne,

Si traist l'escu devant le vis,
De joster si volenteris
C'unc de rien n'out tel desier.
E li dus broche le destrier,
Fiert sei en l'eve plus isnel
Que ne vole fauc n'arondel.
Ateinz se sunt par les escuz,
Que utre en passerent fers e fusz.
Od grant aïr tot demaneis
Bruisa sa lance le Franceis;
Mais morteument fu encontrez,
Kar très par mi les deus costez
Li a passé li dux s'enseigne;
Ainceis que jus le par enpeigne
Li est li quers partiz en dous :
f° 135 r°, c. 1. Ci est teus comenciez li gieus
Que mil lances i chastelent
E que teus cent i desenselent;
N'i a cel d'eus qui ne se duille
U qui del cors n'isse la buille.
Sor les escuz fu li peceiz
Teus, toz en covre li erbeiz;
Fendent, quassent contre l'acier,
Si que li blanc osberc doblier
Ne 's deffent si que l'om ne ne 's poigne.
Si très-aïrée besoigne
Ne fu, cent anz a mais, jostée,
Si perillose meins dotée,
Qu'asseuré cume leoupart
Lor vont devers le duc Richart;
E cil qui 'n lor granz genz s'atendent,
De tolir lor les guez contendent,
Od les espées s'entrevunt.

Ne fu oïe en tut le munt
Mais si felonesse escremie
Cum rendent cil de Normendie.
Fundent li heaume sor l'acer,
Dunt s'adentent maint chevaler.
Ne fu en estor mais oïz
Plus estrange marteleiz.
N'i out riens faiz ne estenduz;
Kar si se sunt sure coruz
Por les testes entrecouper,
Ne sai dire ne porpenser
Cum jamais seient departiz.
Li dux, li vassaus, li hardiz,
Tient trait le cler brant perillos;
Si n'i a nul si orguillos
Qui volentiers ne s'en esduie;
De lor sanc fait sor terre pluie,
Fiert e abat, merveilles fait,
A merveilles fu puis retrait.
Tel hardement ne tel poeir
Ne virent mais à home aveir.

Toz les aveient desconfiz
E del gué loigniez e partiz
Quant le rei virent chevaucher
E de eus près traire e aprosmier.
Le peril veit li dux o uiz;
Kar si est granz de là l'orguilz,
[135 r°, c. 2.] S'il ne s'en traient arrere,
Là i aureit d'eus mainte bierre.
Un graisle sonent por apel:
Tut sagement e bien e bel
S'en vient à Dieppe, si la passe.

Ne 's destreint l'om si ne entasse
C'unc chevaliers ne maus ne buens
Lor i laissast li dus des suens;
E quant il out Dieppe passée
E il r'out sa gent conrée
A son plaisir e sagement,
Mult par i out trové grant gent,
Vavassors forz e païsanz
E autres de plusors semblanz,
Tuit prest d'aidier à lor seignor
E de defendre li s'onor.

Elne passe li reis de France;
Mult out grant dol e grant pesance
Del duc, qu'issi s'en ert partiz
E dunc si est certains e fiz
Qu'ocire e prendre le voleit;
Dreit là ù il le set e veit
Fiert le cheval d'esperons.
Od plus de set cenz gonfanons
Est as guez de Dieppe venuz.
Oez cum il fu receuz :
Passer les quide od les soens toz;
Mais li buen dux Richart, li proz,
Ne lor en vout congié doner,
Ainz lor laisse cheval aler;
Un en ateint en mi le tas,
L'escu li a si frait e quas
E le osberc desoz desjuint
Que le quer out percé e point.
De cestui orent livreison
Sempres li corp e li peisson.
Ci out encontre e tas e fole,

E qui ne s'i enbat e cole
Honiz en crient estre à sa vie.
Buens chevaliers de Normendie,
Qui ici vos veit contenir
Cum vos deit mais toz jorz joïr!
Les escuz pris, lances baissées,
Lor unt les rotes chalengées
E le passage devers eus;
f° 135 v°, c. 1. Mais mult trovent hardiz e feus
Angevins, Franceis e Flamens.
Unc ne quid mais qu'en tant de tens
Fust un ovre plus damagose,
Plus pesme ne plus perillose.
En mi le gué est li trepeiz
E li chaples e li torneiz
Od les branz d'acer reluisanz,
Que toz les vis se funt sanglanz;
E là ù très-bien s'entr'ateignent,
Des bons destriers envers s'enpeignent,
Que l'eve clere en fu le jor
Veue mult d'autre color,
Troble e vermeille e espeissée.
Maint entresaigne i out moillée
E maint chevalier bloi e neir.
Iloec fenissent li espeir
Qu'il aveient del duc deceivre,
Qu'iloc les fait des almes seivre:
Od s'espée les escervele;
N'ateint celi qui remaigne en sele;
Od son esforz, od sa proece,
Les getent del gué par destrece;
E si ne fust le grant radei
Qui les chaaiz en trait à sei,

Perduz fust li guez en travers;
Mais contreval s'en vont envers,
Od le fais des armes pesanz
Si remaignent as funz gisanz;
Tant en beivent qu'à toz jors mais
Aura li dux Richart d'eus pais.

Fors del gué fu li reis eissuz;
Mais ne fu gaires parseguz,
Iriez en fu mult e destreitz.
Dunc i avint li quens Geofreiz
Od Angevins pleins de jugleis;
Mais ci lor fu mis en defeis,
E neporoc lances bassées
Lor vunt effundrer les quirées
E les escuz e les osberes.
Ci 'n out assez pales e pers
E abatuz senz relever;
Arere funt Normant torner;
Ce piert, ne s'i sunt mie feinz;
Fors de Dieppe les unt enpeinz:
1° 135 v°, c. 2. Grant esforz firent Angevin;
Mais s'il en seussent la fin
Jà ne feissent envaïe
Le jor Richart de Normendie,
Kar les geudes lor corent sore.
Si vos di bien qu'en petit d'ore
Od traiemenz, od lanceiz,
I out d'eus tel abateiz,
N'i a si fier ne s'i esmait
E qui arrere ne se trait.
Ne poet estre qu'il ne remaigne
Là ù tresze des lor se baigne.

Li dux Richart lors se rescrie
Par treis fiées : « Deus aïe! »
Tanz cous lor vait rendre e doner
Que les dos lor refait virer.
Mult s'i ajuent bien Breton
E tuit si autre compaignon.
N'i out retor ne recovrer
De ci que sus le rei Lohier;
Mais dunc resurst Normant tel peine
Que l'om plus ne 's en r'ameine,
Qu'od trenchanz lances acerines
Que li costé e les peitrines
Seignent e raient as plusors.
Ici r'est teus afaires sors
Dunt mainte lance fu croissie
E dunt maint d'eus perdi la vie.

Un chevalier out al estor
Qui out non Gautier le Veneor,
Jenz e corteis e sage e proz
E un des plus aidanz de toz,
Toz engignos e toz hardiz,
E se out apris vaslez petiz
De faucon e d'ostor muier;
Nus ne sout plus de riveier,
De chiens, de moetes, de berser,
De prendre un cerf ne un sengler;
Od le duc ert tot reseant,
Qu'à son deduit n'amot nul tant.
Nul qui à lui peust venir
Ne l'en saveit plus beau servir.
Proüsement l'out fait le jor;
Mais trop s'escola entr'eus lor,

De set lances fu soslevez
f° 136 r°, c. 1. E des arçons jus devalez.
Si la teste eust desarmée
Sa vie eust corte durée :
Enlevé fu, dunt mult s'esmaie,
Kar nul ne li porte manaie.
Od ambes mains à eus se tint,
Que li radeiz ne l'entraint;
Mult endure, mult est laidiz,
Le duc reclaime à mult hauz criz.
Quant il entent n'est pas merveille
Se il ne li fait sord oreille,
Kar trop l'amout de bon amor,
A gerpir n'à laissier le lor;
S'enseigne escrie, si lor passe,
Si très-durement les entasse
Que de cent quisses, senz mentir,
Covint le quir rompre e partir.
Fiert li boens dux, fierent Normanz,
Que les clers heaumes reluisanz
Lor descerclent e esquartierent;
Maint orgoillos i abatierent.
Veeir lor fait li dux son estre,
Saveir cum fiert od sa main destre;
Entr'eus s'enbat si loinz e cole
Qu'en la grant presse e en la fole
Le perdent li suen plusors feiz.
De poür unt les quers destreiz
Qu'il n'i muirent, qu'il ne l'ocient.
Braient Normant, plorent e crient;
Kar jà ne quident mais r'aveir.
Unc mais nus hom de son saveir
Si n'aaisa ses enemis

De lui damagier, ce m'est vis;
Non mais sire, mien escient,
Teu poür ne fist à sa gent :
Mil lermes lor estut plorer
Ainz qu'il l'en peussent torner.
Ce li vit faire reis Lohier,
Que n'a sos ciel mais chevaler
Qu'à tel peril n'à teu meschief
Traisist mais si faite ovre à chef,
Qu'en mi le tas des soens bien loinz
Lor fist Gautier voler des poinz,
N'i a nul d'eus la main i tende
Sempres en l'eve ne s'estende.
f° 136 r°, c. 2. Rescos lor a, n'en auront mie;
Mais si il est qui veir en die,
Teu fais, teu chaple, tel hurlei
Ne soffri chevalier sor sei.
Por son cors rescurre e r'aveir
R'orent soffert grant estoveir
Treis cenz de ses meillors vassaus.
Rescos fu Gautier seins e saufs;
E s'il out perdu sun destrier,
Meillor li fist li dux baillier.
Jà n'en ert mais escosse faite,
Tante parole en seit retraite,
Ne dunt si grant pris seit donez.
Esbahiz e espoentez
Eu (*sic*) fist li dus ses enemis.
Flamens r'orent les escuz pris.

Al gué tolir resunt venuz :
Ci ne r'out plus, baissent les fuz,
Si lor revont de plein eslès,

Refundrent des escuz les ès,
Faussent osberc e aucoton,
Qu'en sanc muillent li gunfanon.
Ci soffrirent Normant grant peine;
E si ne fust la gent vilaine,
Il i peussent meschater;
Mais ci oïssiez cri lever,
Ferir de fauz e de mazues
E de gisarmes esmolues,
Traient saettes barbelées.
Totes les autres assemblées
N'aveient esté si gyu non.
Ci fu si grant la contençon
Que soz, ce quit, treis mile espées
Sunt les testes abandonées.
Nul al fier chaple ne s'i feint
Ci que sodose mort li vient.
Ci out de chevaliers traïn;
Maint i receit le jor sa fin,
Maint en i a nafré e pers
Qu'par le gué gisent envers.
De chevans i a grant occise,
Gaainz e tolemenz e prise.
Ceste bataille e cest martire
Aveit duré trestot à tire
De ci qu'à haut midi passant,
f° 136 v°, c. 1. Que la chalor fu fiere e grant;
Dunc dist as suens li reis Lohier
Que des guez les feront loignier
U jà n'entera mais en France.
Ci r'out baissée mainte lance,
Ci s'asemblerent de par tot,
Ci comença l'ovre de bot,

Ci fu reis Lohiers abatuz;
Mais mult i fu tost secoruz
E mult r'out tost son escu pris.
D'ire, de mautalent espris,
Munjoie! escrient si Franceis,
E passavant! Tiebaut de Bleis,
Valie! crient tuit enfin
Quens Geofrei e si Angevin,
Baudoin e Flamenc *Arraz*[1]!
Ci fu estranges li baraz.
Ce ne vos poet nus conter ne dire
C'unc oïz fust si faiz martire
Cum ci covint à endurer
Por le pas defendre e garder,
A la gent al bon duc Normant.
Jà s'en aloent derompant
Quant il r'a escrié s'enseigne;
Prie que nul d'eus ne s'i feigne,
Guenchi par mi lor fers d'acer.
Qui dunc li veist detrencher
Heaumes, escuz e piez e braz;
De rais, de gutes e d'esclaz
Del sanc d'eus qui lor trait vermeil
Est toz moilliez desqu'en l'orteil.
Sa proesce e sis hardemenz
Remet ici quer à ses genz;
Ne as Normanz ne as Bretons
N'en ert fait laide retraiçons
Ne as païsanz des vilages.

[1] Ce vers et les quatre précédents ont été rapportés par feu M. Raynouard dans le *Journal des Savants*, cahier de septembre 1834, p. 544.

Franceis crient *Monjoe*, e Normanz *Dex aïe;*
Flamenz crient *Asras*, e Angevin *Valie*,
E liquens Thibaut *Chartre et passe avant* crie.

Roman de Rou, t. I, p. 238.

Sor le rei fu teus li damages,
Ainz qu'il rentrast el gué arere,
Qu'en tai de sanc fu la pudrere.
Veiant ses oilz, dunt mult s'aïre,
Veit de sa gent faire martire.
N'i chaple tant quens Baudoins
Ne quens Geofreiz li Angevins
Ne quens Tebauz od ses Chartains
Que gaires issent fors as plains.
f° 136 v°, c. 2. L'eve lor recovint passer,
N'i porent gaires demorer.
Heriçoné sunt li destrier
De saettes od fers d'acer;
Treis cenz en unt perduz e mais,
Que sors, que pumelez, que bais,
E tant des morz e de nafrez,
N'ierent jà par mei acontez.

Veit li reis, si n'en dote mie,
Qu'al duc Richart de Normendie
Ne porra passer ne ateindre,
Ne des guez partir ne empeindre,
N'aveir saisine ne prison,
Veit que or set la traïson
Apertement senz coverture;
Teu dolor en soeffre e endure,
Par poi que li quers ne li part.
Devers li veit, del autre part,
La rive de Dieppe vestue
De la grant gent qui est venue,
E de par tot vient e apluet;
Conoist que faire li estuet
Partir des guez n'i a gent;

Sa grant baniere ù l'or resplent
Fait traire ariere quinze archées.
Serré s'en partent ses maisnées;
Ire unt dunt chascon se deshaite,
Kar trop i unt grant perte faite.
Mult i unt Normanz à quillir
De ce qu'il lor unt fait gerpir;
Mais, queus que seit or lor gaainz,
Jà n'en serra Franceis compainz.

Li dux Richart est descenduz,
Kar sis heaumes li ert fonduz
Si que les maieles del osberc
Li orent fait el chef maint merc.
Deslacent-li; autre en a quis,
Que sieure vout ses enemis,
E dit qu'or sera pareissant
Qui le cors a proz e vaillant :
« Dès hore besoigne au rei Lohier
Que tost li core son destrer.
Od mil lances d'acier burnies
E od mil espées forbies
Li offerrai jà mun convei.
f° 137 v°, c. 1. Desconfiz sunt, je l' sai e vei.
Frans chevaliers, n'i ait repos !
Vez ! jà nos torneront les dos.
Si faiz guaainz ne tel honor
Ne conquist mais genz en un jor ! »

Ci ne vos sai mais que deviser:
Sor eûs voleit les guez passer,
Quant à lui vindrent si chadaine
E li meillor de sa compaigne,

Tuit plein d'esmai e de contraire
De ce que li dux voleit faire :
« Avoi ! funt-il, sire, entent-nos,
Qui de tei sumes curios
E de ta vie e de ton menbre.
Conois, veies, si te remenbre
Cum Deus t'a oi fait grant honor
E quel damage as fait des lor.
Coneue as lor felonie,
E s'est sor eus si revertie
Que, morz e laidiz e nafrez,
Nos unt en paiz gerpiz les guez.
Or sez, ne t'estuet mais doter,
Cum tu te poez en eus fier.
Nos ne savum que lor malice
Lor dit e conseille e entice
(Granz est lor genz e lor esforz) :
Qu'ici ne seies pris u morz,
Ne de Roem, qu'il sevent voi,
Ne nos facent toute n'ennoi.
Retorne-t'en, ne 's ensiu mie;
Si remaigne od tant la folie.
Plusor unt jà eu grant gloire
E de lor enemis victorie, (*sic*)
Qui par sorfait e par outrage
Receveient puis grant damage. »

De tot ice n'a li dus cure,
Mult s'en afiche e mult en jure
Que jà lor ert s'ire doblée
E le grant chaple de s'espée;
Si par est grant sis quers e s'ire,
Ni li osent rien contredire.

El chief li unt son heaume assis
E cheval freis livré e quis,
Ignel, d'Espaigne, bai, crenu.
Dunc sunt si haut home venu,
f° 137 r°, c. 2. Contes, barons e chastelains,
De ses plus chers amis certains;
Veient l'ovre qu'il recomence,
Se est qui l'en fance (*sic*) consence,
Dunt il ne creit conseil ne prent.
Mostré li unt tot franchement
Que ce ne li vienge en penser
Qu'à eus auge plus assembler;
Criement par engin l'aient fait
Que issi se sunt arere trait,
D'eus parsieure ne s'entremette,
N'enpirt s'onor ne ne maumete,
Ne sa gent seient achaison
De mort ne de destruction:
« Beau sire, lai, si feras bien,
Si t'en retorne e si t'en vien. »

Ne les en deignout sol oïr,
Sempres fust al ovre envaïr
Quant par les rednes le vont prendre;
Tant li r'ont dit e fait entendre
Que lor conseilz en a creuz:
Dreit vers Roem s'en est venuz
Lassez, dolanz del ferreiz.
Li quirs des mains li est partiz:
Mult aveit pris dures colées,
Si 'n ne les sorcilles enflées
E le nés escorchié en sum
E les levres et le menton.

A Roem vint joios e lié,
U la gent plurout de pitié,
C'aveient jà retrait plusor
Que li reis e si traïtor
L'en aveient mené en France :
Plein de dolor e de pesance
En esteient en grant esmai.
Qui oïst la joie e le plai
Qu'il li unt fait à son descendre,
Trop grant pitié l'en peust prendre;
Mais oi puet son cors aaisier
E tut si autre chevalier.
Grant cure unt prise des nafrez;
Lor bons lor fait l'om e lor sez;
Kar de la traïson Lohier,
Al faus parjur, al mençongier,
E de Tiebaut, le fel Chartain,
f° 137 v°, c. 1. Gari, senz mort, entier e sain,
L'a Deus e les soens delivrez.
L'en rent duces merciz e grez,
Lui glorefie e ses sainz nons,
E mult en done riches dons
As iglises de quers joios
E as sainz povres besoignos;
De vertu en vertu s'en puie;
Ce que dam-le-Deus li estuie
Ne perdra pas, ne dreiz n'en est,
Kar à lui servir est mult prest.

Li reis Lohiers, plein d'aasmance,
Plein de dolor e de pesance,
S'en repaira lui e les suens,
Qui n'orent gaires de lor bons.

De traïson laide e provée,
Dite e seue e recontée,
Ne se porra mais escondire :
Trop par en a sis quers grant ire;
Jure e patible e noise e gient.
Ce que crestientez le tient
Est merveille; trive ne pais
N'aura, ce dit, od lui jamais.
« A tant est l'afaires venuz
Que morz en ert e confunduz,
U il u jeo. Cest ataïne
Ne ceste guerre ne li fine
Tant cum vivrai al siecle mais :
Totes ovres por cesti lais. »

CUM LI QUENS TIEBAUZ R'AMONESTE LE REI DE FRANCE A ESSILLIER LE DUC RICHART[1].

Par les regnes, par les païs,
Dès mer de ci qu'à Munt-Cenis,
Fu la grant traïson retraite
Qui vers le duc vout estre faite
E saveir cum eu l'en avint
Ne queinement issi contint,
Ses granz proesces qu'il i fist
E le grant pris qu'il i conquist.
Bien puis dire dès occident
Desqu'ès parties d'orient

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 142, C.) —Will. Gemmet. lib. IV, cap. XV : *Quod rex Lotharius urbem Ebroicam capiens Thebaldo tradidit : et quo modo dux Richardus Carnotensem comitatum, et Danensem vastaverit : et quod Thebaldus, ad Ermentradis villam cum exercitu veniens, ignominiose inde, agente duce, cum magno damno aufugit.* (Ibid. 246, A.) — *Roman de Rou*, I, 240-242.

Ne fu nul pris tel cum li suens.
A lor plaisirs e à lor boens
Dona à ceus par duce amòr
Qui òd lui furent al estor;
f° 137 v°, c 2. Tant en loa tot le menor
Que tot en dobla sa valor
E lor proece e lor corages:
Si 'n fait bons sire e proz e sages,
C'est grant sen qu'il lor port honor,
Qu'ainceis un an verra deu jor,
Si 'n est li termes gaires loinz,
Que de eus aura mult granz besoinz;
Kar jor Tiebaut ne reprent fin,
Qui le quer a plein de venim,
Plein de mauté, plein de deslei,
Qui diable a tot trait à sei,
De qu'il a fait son liemier;
Ne laisse ester le rei Lohier.
S'il a d'orguil mortel escume,
Cist la li esprent e alume.

Oez cum bel il l'araisone:
« A grant honor portes corone,
Fait-il, e trop te puez amer
Quant ce que tu deiz seignorer
Ne tiens ne n'as ne ne justises.
De tes anceisors te devises,
Qui noble furent e puissant:
Ce te mostrent bien li Normant
E l'orgoillos de mal estrace
Qui ta grant dehonor porchace,
Qui plus te het que riens qui seit,
Qui t'onor, ton fieu e ton dreit

Te tout de tote Normendie,
Qui vers tei ne s'en humilie
Ne qui de tei ne l'a ne tient,
Ne nus servises ne t'en vient.
Coment serras reis apelez
Si n'as ce qu'out tis parentez?
Cum metras ce en nonchalier (*sic*)
Dunt plus te deit le quer doleir?
Sez à que tu li dones lieu,
Dunt tu ne vais saisir ton fieu?
A ce que Daneis mant à sei;
Si a-il fait, si cum jeo crei,
Ausi cum fist Rou son aiol
Qui France livra tot à dol.
Si fera cist, je l' sai senz faille,
Qu'il nos metra en teu travaille,
S'il unques i pot avenir,
Dunt jà ne nos saurom eisir. f° 138 r°, c. 1.
Tu ne sez pas que il t'estuie?
Trop a assez ù il s'apuie,
Dunt sovent nos pot corucier,
Laidir e nos endamagier,
Si tu n'en es en autre esveil;
Mais je te lo par dreit conseil
Qu'à un metes ainz mort e vie
Que tu n'eugez de Normendie
E que Normanz teus ne conreiz,
Si doleros e si destreiz
Que tut aies avant tei mis,
E si 's chace fors del païs.
Malement conquereit Espaigne
Ne Saisoigne ne Alemaigne
Qui ce ne porra à chef traire.

Se veaus, oies cum tu le poz faire
Contre tot son nuîsement
Qu'il ne sa force ne sa gent
Te poent faire n'engignier :
Va li Evereus asegier,
Cele li tol, si la me baille;
E je te di por veir, senz faille,
Si lor en chargerai les dos :
Jamais n'auront à mei repos,
Destruirai-les senz retor prendre,
Ne se porront de mei defendre.
Par ce t'en ferai, bien le creies,
Ainz que la Pentecoste veies,
Aveir tes dreiz à ton voleir
E à tei mais e à ton eir
Estre lor gré e sor lor voil,
Cel qu'i out Charles ton aiol. »

Liez se fist mult li reis e bauz
De ce que li pramet Tiebauz :
Ce li fera qu'il li demande.
Ainz que la chose plus s'espande,
Fait ses brés faire e seelier
Por son empire tot mander;
N'en laissa ami ne parent
Ne ceus de Borgoigne ensement,
A Leum les fist toz venir;
Puis si lor mustra son plaisir,
La toute e la grant felonie
Qué l'om li fait de Normendie,
f° 138 r°, c. 2. Que cil qui l'a e qui la tient
Ne l'en respunt n'à lui n'en vient,
Ne à seignor ne l'en avoe,

Qu'ainz la tient en alo por soe.
« Ce ne vuoil soffrir n'endurer;
Por ce vos ai toz fait mander,
Que vos rendez à vostre corone
Ce que raisons e dreiz li done :
Ce qui à France deit servir
Ne li laissiez issi tolir;
Ramenez à ce les Normanz
U il erent n'a pas quinze anz,
Tant cum encor est beaus li geus :
Mestiers en est e tens e leus. »

Tant i a mis li reis s'entente
Que del ovre les entalente;
Tuit l'en sunt prest, nus ne l'en faut.
Dunc a joie li quens Tiebaut.
[1] Od fieres osz, od fier empire,
Od fieres genz senz nombre dire
Vient à Evereus, c'est la fin.
A desseu, un bien matin,
Assis les unt sorpernaument.
N'i sist pas li reis longement;
Kar Gislebert Machel[2], ce truis,
Qui assez le compera puis,
La lor fist aveir à dreiture,
Faus e fei-mentie e parjure.

Tiebaut la fist asseurer,
A lui la comanda garder,

[1] Cette expédition est de l'année 962; mais il ne paraît pas que le roi Lothaire soit venu se mettre à sa tête. Voyez la Chronique de Flodoard, dans le Recueil des historiens de la France, donné par André du Chesne, t. II, pag. 621, C; et dans celui de Dom Bouquet, t. VIII, p. 212, E.

[2] *Guillebert Meschrel*. Wace.

Saisiz en fu, s'i mist sa gent:
Dunc l'out à son comandement.
Son la covenance ottreiée
Si en fu or lor la feiée:
Primes desus e puis desoz,
Si seut avenir as plus proz;
Teus pert e mult a dunc se plaingne
Qui puis r'a joie e puis gaaigne.

AL PARTIR QUE LI REIS OUT EVEREUS PRISE, CUM LI DUX L'ENCHAUÇA E CUM IL ENTRA PAR FORCE EN CHARTAIN E EN DUNEIS[1].

N'i vout li reis plus demorer
N'en Normendie sejorner;
Vait s'en, s'a departi ses genz.
Si li dux Richart fu dolenz,
f° 138 v°, c. 1. Ce n'estuet mie demander.
Senz targer e senz demurer
Manda totes ses legions
E des Normanz e des Bretons
A tel esforz n'à tel poeir
Cum il pout unc plus d'eus aveir.
Garniz d'armes e de destriers,
A vint, à cenz e à milliers
Vindrent à lui de totes parsz;
Puis chevaucha li dux Richarz,
Si cum je truis e sai e vei,
Tot par bataille enprès le rei;
Mais d'Evreus s'esteit partiz
E si ert trop de gent garniz.
N'i firent unc fors aprochier,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 143, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. xv. (*Ibid.* 246, B.) — *Roman de Rou*, I, 242, 243.

E si perdi li reis Lohier
Herneis e homes e destriers
E bien vint e set chevaliers.
Ne s'en sunt mie od tanz tornez,
Qu'en Chartain sunt par force entrez.
Sor Tiebauz fu si granz l'arsons,
L'essil e la destruccions,
N'a riens remés en tot Chartain :
Mort sunt e destruit li vilain.
Par Duneseis fu lor repaire;
Là fu encor la dolors maire,
Kar n'i remist fest en estant,
Aveir ne robe à païsant,
N'i a remis muillon ne meie.
Entre les prisons e la preie
Valurent deus cenz mile mars;
E quant tot fu destruit e ars,
Si s'en retornerent si bel,
N'orent ne sieute ne cembel.
A Roem fu la departie,
Si faite ne fu mais oïe.
Trestot l'an puis e l'autre atiere
En fu la terre plus pleniere.
Od lor duns e od lor parties
R'a li dus ses genz departies.
N'aura Tiebaut pas, ce savum,
Si mais Evereus en pardon;
Jà n'en aura denier demande,
Ce quid, dun set souz ne despende.

Mais neporquant, plein de dolor,
f° 138 v°, c. 2. Plein de rancure e de tristor;
Mande seignors, mande veisins,

Freres e nevoz e cosins :
Forz fu e bien enparentez ;
Molt par a chevaliers jostez,
Mult mande grant genz e semunt.
A Roem, dreit de ci qu'al pont[1],
Irra, ce dit, qui que desplace.
Senz terme pris e senz espace
Chevauche od ire e od orguil.
« A toz comant, fait-il, e voil
Que rien avant vos ne remaigne :
Dreiz est que Richart se replaigne. »

Eissi entrent en Normendie :
Cele tere fu maubaillie
U il furent ne ù il ateinstrent ;
De lui destruire ne se feinstrent.
Si cum je eu livre ai entendu,
A Ermentruvile sunt venu.
Là tendirent tentes e trés,
Kar une nuit s'i sunt remés.
Quisines, ators e mangiers
I firent larges e pleniers ;
Ne sunt à crieme n'à dotance.
La nuit oïst mainte vantance
Qui fust entr'eus fare à plusors[2].
Coverz de beaus covertors
Se sunt la nuit tuit nu couchié ;
Ne furent mais plus aaisié.

[1] Honte li fist Richart, e honte il li fera,
Tresk'as ponz de Roem sa terre tote ardra.
Roman de Rou, I, 243.

L'on ne trouve aucun passage correspondant à ceux-ci ni dans Dudon de Saint-Quentin, ni dans Guillaume de Jumiéges, qui ne font pas mention de pont à Rouen.

[2] Voyez t. I, p. 593.

SI CUM LI QUENS TIEBAUZ RENTRA PAR FORCE EN NORMENDIE, E CUM LI DUS LE DESCONFIST, E L'OCCISE ET LA BATAILLE D'ERMENTRUVILE[1].

Li dux Richart sout senz dotance
Qu'en sa terre sunt cil de France
Que li quens Tiebauz i ameine;
De ses genz ramasser se paine,
Mande à chascon qu'or le secorre;
Set cenz en manda en poi d'ure :
Archers, serjanz e autres genz
R'out, ne vos sai pas dire les cenz.

Fait out chevaler d'un vaslet
Que l'om apelout Richardet,
N'aveit gaires novelement;
Sage ert e de grant escient
E proz e bien endoctriné.
f° 139 r°, c. 1. A lui out li dux comandé
Que il alast l'ost sorveeir,
Aprendre e conoistre saveir
Cumbien i a de chevaliers,
Qu'en a Tiebaut josté milliers :
Ce li sache, ce li espit[2];
E cil senz terme e senz respit
Chevauche tant qu'a l'ost choisie.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 143, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. xv. (*Ibid.* 246, B.) — *Roman de Rou*, I, 243-248. — « Anno 962. . . Tetbaldus quidam « cum Nordmannis confligens victus est « ab eis, et fugâ dilapsus evasit. » *Chronicon Flodoardi.* (*Hist. Franc. Script.* ed. du Chesne, t. II, pag. 621, C. *Rec. des histor. de la France*, t. VIII, p. 212, E.)

[2] Dudon de Saint-Quentin, que suit ici Benoît, se borne à dire : « Richardus dux... « misit quemdam Richardum, qui cujus « multitudinis exercitûs esset, velociter re- « nuntiaret. »

Mult la vit grant e effreie,
A treis mile les esma bien :
Si quid qu'il n'i failli de rien.
Ermentruvile vit ardeir
E mil maisons, al soen espeir.
Trop est la terre damagée.
Veit l'ost desus Seigne logée[1],
Arriere s'en quida torner;
Mais trop fier pas out à passer.
Chevaliers a trovez des lor
Qui n'orent cure de s'amor :
Ne l'unt gaires à raison mis;
Lances baissées, escuz pris,
Li chevauchent de plein eslès.
Tant vos en di, si ne vos tés,
Que volentiers les eschivast
Pot cel estre, se il osast.
En son escu ot grant pecei
E eu cheval de desoz sei.
Un feri d'eus, si li avint
Qu'escu ne arme ne s'i tint;
Par mi le gros de la peitrine
Li fist passer s'anste fraisnine,
Celui a mort; senz demorier
A mis la main al brant d'acier,
Fiere escremie lor en rent;
E cil le hastent durement.
N'oïstes mais plus fier estor.
Un en r'a ateint si des lor

[1] « (Le comte Thibault) se campa au « lieu où est de present les couvens des « Amurez, de Bonnes-Nouvelles, Claque- « dent, et le Clos des Gallées joignant la « riviere de Sayne. » *Chronique de Normandie*, édition de Martin le Mesgissier, chap. XL, feuillet 41 verso.

Que tut le fendi desqu'ès denz.
Grant piece dura lor contenz.
Ne se set d'eus si escremir
Ne li facent del sanc saillir;
Mais neporquant tant s'esvertue
Qu'à un autre a la main tolue:
Pasmant s'enfuit sor son arçon.
Tant dura puis la contençon
f° 139 r°, c. 2. Que les autres mist à la veie.
Ne m'est avis que recort seie
Que chevalier de son aage
Feist mais plus grant vasselage,
Qu'à meslée ne à estor
N'out unc mais armes à nul jor.
Tenuz deit estre por vassal,
Mult enmena un bon cheval,
Dous en a morz, le tierz ateint
N'a main destre dunt mais se seint.

Repaire s'en, n'est qui l' parsieue.
Quant out chevauché une leue,
Si erra puis auques plus lent,
Kar sis chevaus seignout forment;
Totes veies tant s'est coitiez
Qu'al duc Richart est repairiez,
Vit son escu tot decoupé
E son cler heaume descerclé,
E si pleiez del fereiz
Que desuz ert li sans sailliz;
Oschée e fraite esteit s'espée,
S'aveit la chere ensanglentée,
Les braz, le cors e les mains;
Si ne r'ert pas ses chevaus sains,

Par mi la teste aveit granz plaies
E sor la crope de mult laies :
Ne sembla mie robeor,
Mais chevalier qui vient d'estor.

Fait sei li dux : « Se cil unt cher
Lor pris, qui sunt bon chevaler,
N'est pas merveille, ainz est bien dreiz;
Kar il i metent plosors feiz
Les chefs toz nuz en abandon.
Richart, fait-il, bien conoisson
Que vos avez estoveir eu,
O eus vos estes combatu :
Ce ne fu pas joste à plaidée.
Sentez-vos al quer grant haschée?
De ceus qui de proesce unt los
Ne devez mais estre forsclos.
Si le mestier vos ert novel
Contenuz vos i estes bel.
Or nos direz de voz noveles. »
— « E je 's vos dirai, fait-il, trop beles :
Que d'un tropel de lor armez
f° 139 v°, c. 1. M'en sui venuz e eschapez;
Dous lor en ai laissiez toz freiz,
E li tierz est à mort destreiz.
S'il m'unt laidi e mautenu,
Assez le lor ai cher vendu;
S'à mun cheval covient sejor,
Mult le quid bon aveir des lor. »

Fait se (*sic*) li dux : « Bien i est saus.
Or serreiz mais de mes vassaus.
Poent estre mult chevaliers? »

— « Sire, je 's esme à treis milliers;
Là sunt logié e là unt ars
E là sunt oi coru ès pas. »
Tot li reconte e tot li dit, (*sic*)
Saveir coment e ù les vit,
Dunc dist li dux à ses barons :
« Pernon conseil quei là ferons.
N'unt en pensé ne en voleir
De nostre cité asaeir,
Ne se poent de çà enbatre,
N'à nos ateindre ne combatre :
Seigne le lor defent e viée
Qui trop lor est mesaisiée,
Kar il n'unt pas nés à passer.
Nostre terre quident gaster
E tot ardeir veiant noz oilz,
Kar trop par est granz lor orguilz.

« Mun esgart en poez oïr
E ce que j'en voil e desir :
Venues sunt noz bones genz,
S'avum bien chevaliers set cenz
E s'avum nefs à grant plenté.
Sempres, quant tot iert asserré,
Passerom Seigne quoiement,
Que l'ost n'en saura jà neient.
Armez, ainz que l'aube s'abrande
Ne que le cler del jor s'espande,
Les irom, se Deu plaist, ferir
E à lor tentes envaïr. »

Ce otrierent tuit bonement,
Nul ne l' desdit ne ne l' content.

A la duce dame est alez
Qui Deu porta en sez beaus lez,
Por li crier cheres merciz
Qu'ele li ajut vers sôn cher fiz.
f° 139 v°, c. 2. Un mantel cher d'estrange pris,
Eissi cum j'en l'estoire truis,
Fait de seie, d'or e de pierres
Mult precioses e mult chieres
Mist e offri desus l'autel;
N'i aveit nul si bon ne tel :
Chers tresors fu e riches dons.
Quant faites out ses oreisons,
Si est de la citez eissuz;
N'out mie bien set cenz escuz;
Mais Deus, qui tot orguil aprient
E qui humilité maintient,
A ses preieres si quillies
Cum si seront après oïes.

Al port vindrent al anuitant;
Mais la clarté esteit mult grant :
Des arsons qu'orent fait le jor
Esteit mult grant la resplendor;
E se li dux en a pitié
E s'il en est vers eus irié,
Ce n'estuet mie demander;
Mais prendre set e endurer
L'aversité e l'ataïne
Eissi cum Deus la li destine.
Il e ses genz tote commune
Unt passée Seigne à la lune,
Les osbers traient des forreiaus
Blans e rollez e jenz e beaus,

Vestent les sus les aucotons
De cendaus freis e d'amituns.
Quant li heaume furent lacié
E gent s'i sunt apareillié,
Si 's a li dux toz faiz venir,
Qu'à toz se voleit faire oïr :

« Vez, fait lor il, cher compaignon,
Dunt vos garnis toz e semon :
Ci est Tiebauz li orguillos
Od grant force venu sor nos,
Qui ne nos het pas ne gerreie
Por mener en sul nostre preie,
Qu'ainz perdreit chascon la caboce
S'il en aveit poeir e force.
A deseriter nos essaie
Tot senz merci e senz manaie ;
N'est pas sor nos venuz à jeus.
f° 140 r°, c. 1. Vez le damage e vez les feus
Que il nos a faiz oi e ier :
Por ce vos voil à toz preier,
Ci me seiez feeil ami ;
E s'aillors m'avez bien servi
Ci seient voz valors doblées,
Qui as lances e as espées
Lor facez sanglanz les costez.
Vengiez la terre e delivrez
U cist sunt entré par orguil ;
E de si cum j'amer vos voil,
Se Deus nos en fait tel honor
Que d'eus retornom venqueor,
Cum mes chers amis vos tendrai
Toz les jorz mais que je vivrai; »

N'aureiz soffraite ne mestier
De rien dunt je vos puisse aidier;
En mei aureiz mais teus atentes
Qu'à ceus qui ne 's unt donrai rentes.
Ci me face chascon veeir
L'esforz de son grant estoveir.
Or n'i a plus, li jorz est près,
Si nos traium vers eus uimès.
Une chose vos voil preiier,
Dire e defendre e chastier:
Que vos n'entendez à gaaing,
Qu'à toz en serai teu compaig (*sic*)
Que departi iert en commun
Si qu'en aura son dreit chascon.
Je n'os puis or ci plus mostrer,
Kar n'i avom que demorer. »

— « Sire, funt-il, trop i estom;
Tot quantque vos plarra ferom.
Trestoz iteus nos trovereiz
Oi, si Deu plaist, cum vos voudreiz:
Ordenez nos son vostre esgart. »
Eissi l'a fait li dux Richart:
Treis batailles a d'eus sevrées.
Oiez cum les a devisées:
Que de treis parz les assaudront
E de treis parz i enterront
Al sun d'un graisle haut e cler
Que li bons dux fera soner.

Eissi departent les compaignes;
En chascon out bons chevetainnes.
f° 140 r°, c. 2. Adunc prist l'aube à reclarzir,

Qu'à peine poeit l'om choisir.
Al ost avindrent, n'en sai plus.
Nuz se geseit d'eus tot le plus
En lor beaus liz tuit aaisié.
Oiez cum furent esveillié :
Al sun deu graisle e al oïe
Fu haut criée « Deus aïe ! »
Lors furent Franceis estormiz.
E tost furent des liz sailliz.
Teu se quida vestir e ceindre
Qui en la place estut remaindre,
E tel quida son cors armer
A qui l'om fist le chef voler.
Qui vos direit par cum grant ire
Normanz les alerent ocire
E decouper e detrencher
Ainz qu'il s'en peussent aidier,
Merveilles porriez oïr,
Qu'à eus armer e à vestir
Esteit le plus de lor entente.
E ce 's acore e espoente,
Qu'il ne sevent queu part aler,
Cum atendre n'où arester,
Qu'il n'unt leisir ne tant d'espace
Qu'armez viengent contr'eus en place ;
Kar cil les sierent de treis parz :
Fiers e hardiz plus leoparz,
Od les glaives les esboelent
E od les branz les escervelent ;
Braient, crient doleros criz.
Auques fu li jorz resclarziz,
Si se sunt d'eus cil trait ensemble,
Qui les corages mue e tremble ;

Kar lor mort veient e lor fin.
Tot en emblé e en tapin
S'enfuit qui lor cors pot garir.
Semblant firent ceus d'eus tenir
Qui fausiz orent lor escuz.
Tant fu li estors maintenuz
E tant defendirent lor cors
Que de Roem eissirent fors,
D'armes garni, li citaain
E des vilages li vilain
Od granz gisarmes e od fauz.
f° 140 v°, c. 1. Quant l'ovre veit li quens Tiebauz,
D'ire e d'angoisse plore e tremble
E fiert andous ses poinz ensenble;
De dol, od son cler brant d'acier,
Se vout les dous costez percier;
Mais quant sa gent vout decouper,
Mort lur vait cher s'ire mostrer.
Mult semunt sa gent e r'alie.
Dunc sai que cil de Normendie
Les troverent de grant aspresce,
Si que par force e par destrece
Les geterent des paveillons.
Ici fu teus la contençons,
Del sanc qui de lor cors est trait
Corent li champ e li garait :
Par desus les morz vont li vif.
Cele bataille e cel estrif
Dura assez, qui veir en conte;
Mais lor damage e lor grant honte
Veient Franceis si senz retor
Que poi s'en areste al estor
Qui aler s'en puisse e esduire.

Par tot les en veissez fuire;
E cil qui furent apleu
R'unt desur eus levé le hu.
Granz sorst la noise e li baraz :
Dunt s'en i enversa mainz plaz
Dunt le plus à la mort baaille;
E li dux vait par la bataille
Tiebaut cerchant, s'espée nue
Qui de sanc la terre enpalue ;
Le tas e les granz forces d'eus
Runt e desseivre, iriez e feus;
Ne fist ce cors de chevalier.
Tiebaut vit s'enseigne aprochier,
Set, si choisir le poet des oilz,
Jà jor ne sera mais plus viz;
Voillé u non, s'il n'i vout morir,
Li covendra l'estor gerpir;
N'atendra mie sa manaie.
Par mi la chere out une plaie
D'espée grant, qui mult le saigne;
Od mult escarrie compaigne
S'en est partiz dreit vers les bois.
Ci n'a esté pas suens li chois;
f° 140 v°, c. 2. Mais je vos di certainement
Que mult l'out fait proosement:
Bon chevalier fa en l'estor,
N'esteust pas querre meillor.
Vers Normanz n'aveit mais esforz.
Sis cenz e seixante homes morz[1]
Trova-l'om à nombre des suens :
Cel jor n'out gaires de ses buens.

[1] « Diluculo autem consurgens, cam- « pum prælii aggrediens, sexcentos qua- « draginta mortuos reperiens, etc. » Dud. S. Quint. — « Diluculo super eos (Richar-

Deus par aperte demostrance
Ad pris de lui le jor venjance
E quatre sens pesmes e laiz
Teus cum ci vos serront retraiz :
L'un, que issi a perdu ses genz
E ses amis e ses parenz;
L'autre, dunt il s'en vait fuitis,
Sanglanz, nafrez par mi le vis;
Le tierz, d'un soen fiz qui ert mort,
Dunt jamais jor n'aura confort;
Le quart, d'un autre grant dolor,
Qu'arses furent Chartres le jor,
Sa tur e sa grant fortelece
E sa sale de grant noblece.
Venjance fu e chose aperte
Qu'en un sol jor reçut teu perte;
E des choses qu'issi contindrent,
Qu'issi ensemble li avindrent,
Poez veer qui mal porchace
Sovent s'i enbat e enlace.

Vez que nos retrait Salemon :
D'onor vient li riche don
E de bien joie terriene
E od tot la celestiene.
Li vaillant, cil as bones feiz,
N'ont pas poor de lur desleiz,
Kar tote en est lor pensé saine,
Si n'i desservent nule paine;
Mais reneié e traïtor,

« dus) irruens tantâ illos strage profligavit,
« ut ex eis sexcenti quadraginta perirent. »
Will. Gemmet.

Thiebaut fu à Chartres griement desbaratez;
Siex chenz e seisante homes, de cels k'il out menez,
I perdi en un jor entre morz e nafrez.
Roman de Rou, I, 248.

Icil sunt toz tens en error,
Toz jorz crement que lor deserte
Sur les cous lor chée e reverte;
E si fait-ele mult sovent.
C'est jà mult doleros torment
Qu'à vivre à crieme e en dotance;
E s'or se plaint Tiebaut de France,
Ce ne chaut gaires, ce m'est vis,
f° 141 r°, c. 1. A ses plus morteus enemis;
Ainz s'en funt tuit joios e lié.
Quant le champ out esté cerchié
Si furent li mort assemblé,
Puis a li bons dux comandé
Que portez seient à mostiers:
Si lor fera l'om lor mestiers.
Chevaliers sunt e noble gent,
Si veut que seit fait hautement;
Si fist l'om si cum il le dist.
El Deus! si grant pris i conquist
E si grant los de tote gent!
Tentes, armes, or e argent,
Chevaus e muls e palefreiz
E toz autres riches conreiz
En unt fait conduire e mener
E saivement e bien garder.

De ceus que l'om trova muciez,
Que l'om en a menez liez,
E des ateinz e des fuitis
E qui al estor furent pris
Ne sai le nombre ne ne truis;
Mais ce que li dux en fist puis
Vos deit l'om bien retraire e dire:

Pitié out grant de cel martire,
Kar merveilles i out perie
De preisée chevalerie;
Les nafrez vout toz que l'om querre,
Si 's enport l'om soef en bierre
A Roem por medecinier,
Por garir e por respasser.
Mult en i out, mult en troverent
E merveilles en aporterent.
A toz fist li dux entendre :
Son estoveir out tot le mendre.
Medeciner lor fist lor plaies
Qu'il aveient morteus e laies;
Puis dona à toz vesteure.
Ou dit ne u retrait escriture
Que nus feist plus grant doçur :
Od joie, od paiz e od amor
Les en laissa trestoz aler
Senz rien querre e demander :
Trop li fu tenu à grant bien
E à grant pris sor tute rien.

f° 141 r°, c. 2. Li granz gaainz fu departiz.
N'en i out nul qui 'n fust marriz,
Ce sai, de tort qui l'en fust faiz.
Eissi s'en partirent en paiz,
Joios e lié, e d'aveir pleins :
Assez en out cil qui 'n out mains.

LA FIERE GERRE QUI FU ENTRE FRANCE E NORMENDIEE (*sic*), E CUM LI DUS FIST VENIR LES DANEIS QUI ENCORE ERENT PAÏEN [1].

De cest honor, de ceste glorie
E de ceste haute victorie
Que Deus out al duc Richart faite,
Si cum je la vos ai retraite,
Fu vers nostre Seignor pitos,
Duz, aumoniers e charitos,
Merciz rendanz od bon corage;
Mult fu vers sainte iglise large,
Mult la crut e mult l'essauça
E son pople e sa gent ama.
Ne fu nus sire à citains
Meins tolerres e meins vilains:
A ses barons crut lor enors
E à ses nobles vavassors,
Lor fiz vesti e tint mult chers
E si 'n fist sovent chevaliers;
Les bones leis tint e acrut,
Ne s'en osta ne ne s'en mut.

Cil de Flandres e li Franceis,
Tiebaut de Chartres e de Bleis
Li porterent mult grant envie,
Mult gerreierent Normendie,
Mult i firent invasions
E roberies e arsons;
Si fist Geufreiz li quens d'Angiers,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 144, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVI : *Quod Richardus dux auxilium Heraldi regis Danorum contra Francos petiit, et efficaciter impetravit.* (Ibid. 246, C.) — *Roman de Rou*, I, 249-252.

Od granz plentez de chevaliers
R'envaï Passeis e Danfront
E les terres qui de là sunt,
E cil deu Mauns e de Balon
Tot le païs vers Alençun,
Rotrou e cil de Corbuneis
Recorurent desqu'en Oismeis,
Cil d'Evereus desqu'en Liezuin:
Terre n'out mais tant mauveisin.

Contre cez r'out li dux garnies
Ses marches e bien establies,
f° 141 v°, c. 1. Contre Rotrou al plus grant fès
Mist ceus d'Uismeis e ceus de Sès;
Ceus de Passeis e Avrencins
Furent contre les Angevins;
Devers Flamens le conte d'Ou;
A ceus tolirent-il mult pou,
Kar cil d'Arches e li Chauceis
E tuit icil de Taloeis
Les secorurent bonement,
S'asemblerent od eus sovent;
E tuit cil d'Auge e de Lisuin
Se retindrent mult près veisin
Contre ceus qui à Dreus furent;
Ce que il porent lor ennurent.
Od sei tint li dus les Bretons,
Mult les amout à compaignons;
Si fist-il ceus de Beissin
E les vaillanz de Costentin;
Od ses autres buens soudeiers
Nez de Braiban e Hanoiers
E od autres dunt ne sun mot

Qui à lui vindrent de par tot,
Chevaucha par ses marches loinz,
Si 's secorut as granz besoinz;
Si fist ses forz recez garnir,
Si 's r'ala sovent envaïr,
Si 's desconfist en plusors leus,
Qu'à tant esteit venuz li geus
E li estris e la tençon
N'ert de pais faite mention.

Tant que li dux en out conseil,
Si li loerent si feeil,
Chascons al mieuz qu'il unques sout,
Qu'il enveiast al rei Aigrout
En Danemarche por secors,
Kar granz est entr'éus deus l'amors
E l'amistiez e l'aliance :
Ce puet bien saveir senz dotance,
Ne l' en faudra, qui voluntiers
Li trametra tant chevaliers
Dunt sa gerre aura tost fenie
E en pais mise Normendie.

Ce otria li dux bonement :
Sempres sénz nul delaiement
Fait ses seiaus faire e ses brés;
f° 141 v°, c. 2. Si cum l'afaire li ert grés
Li a mandé. Mult furent sage
Cil qui alerent el message;
Bon vent orent por mer passer,
Unc ne finerent de sigler
Ci qu'en Danemarche arriverent;
Al rei vindrent, si l' saluerent

Cent mile feiz par grant amor
De par lor natural seignor :
« Beau sire, à tei, que il mult aime,
Se plaint del rei de France e claime
E des Flamens e des Franceis
E del conte Tiebaut de Bleis
E de Manseaus e d'Angevins :
Evereus pert e Evrecins
Qu'a sor lui pris li reis Lohers.
Tant cum li regnes dure entiers
N'a leu ù l'om ne logereit.
S'onor e sa terre e son dreit
Lui essaient tuit à tolir,
Sovent li funt l'osberc vestir,
Sovent li funt les nuiz veillier,
Matin lever e tart couchier,
Sovent li funt sun escu prendre,
Qu'à autre ovre ne poet entendre.
Ne chace mais ne ne riveie,
N'autre deport ne s'esbaneie;
Sa terre veit ardeir sovent ;
Por ce te mande doucement
Qe si faiz secors li enveiz
Dunt deffendre puisse ses dreiz
E l'orguil de France plaissier,
Qui si le vout de tot abaissier
E qui sovent l'en damage.
Sire, il est nez de ton lignage :
Si ne deiz unques ce sofrir
Qu'em li deie terre tolir;
Hunte te sereit e ennuis,
Si t'en repentireies puis.
Enveie-li tes boenes genz;

Bien sez e conois e entenz
Que mult i seront bien venues,
Honorées e cher tenues.
Receif ces brés, veiz ces seiaus. »
Ainz que fust lite la peiaus
f° 142 r°, c. 1. Ne qu'oïz fust toz li escriz,
Out les messages tant joïz
Que se chascons fust quens u dux
N'en sai que deust faire plus.
Sor trestote rien les honore
E dit senz terme e senz demore
Fera al duc veeir tot cler
Cum il se puet en li fier :
« Jà mar aura crieme n'esmai,
Fait-il, tant cum je li vivrai.
Trestot au doble aura d'eus plait
De quanqu'il li auront forfait. »
Jenz dons dona as messagiers
E de ses aveirs des plus chers;
Manda al duc qu'ainz la quinzaine
Li ert s'aiie mult prochaine.

Eissi fu-ele senz faillir :
Les nès a fait querre e garnir
E des paens Daneis la flor,
Li plus vaillant e li meillor;
De heaumes, d'eseuz, d'osbers dublers
E li plusor de boens destriers
Furent garni mult richement;
Senz nul autre delaiement
Entrent ès nés, drecent les veiles,
Curent au jor e as esteiles
Senz laide mer e senz orrible

E senz tormente aveir penible;
Port pristrent là à lor voleir
U plus le voleient aveir:
Ce fu en Seigne, eissi très bel
C'unques n'i out mestier batel.

Cuntr'eus vint mult tost cele part,
Si cum le sout, li dux Richart;
Mult par les a bel recoilliz
E mult par les a toz joïz.
Contremunt Seigne s'en poierent,
Tant siglerent e tant nagerent
Qu'à Guiolfosse[1] s'aresterent,
Totes lor nés i aancrerent.
Là lor a fait li dux porter
Plus qu'il ne sorent demander
E chars e vins e bons peissons
E granz plentez de veneisons:
A gré les voleit mult servir.
f° 142 r°, c. 2. Là fist totes ses genz venir
De Bretaigne e de Normendie,
D'armes aprestée e garnie.

LA DOLOR E L'EISSIL EN QUE LI DUX RICHART MET LA TERRE LE CONTE TIEBAUT E LE REIAUME DE FRANCE OD LA FORCE DES DANEIS[2].

Quant d'envaïr lor enemis
Orent trestot lor conseil pris
Si s'en entrerent tot à plain

[1] *Givoldi fossam.* Dud. Sancti Quint. *Ad Givoldi fossam.* Will. Gemmet. *Guinefosse, Guieffosse.* Wace.

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 144, D.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVI. (*Ib.* 246, D.) — *Roman de Rou*, I, 253, 254.

Par mi Duneis e par Chartain :
Tiebaut exillent par raïz;
Teus damages n'iert mais oïz.
Les viles ardent e les bors,
Fundent les chasteaus e les tors;
Murs ne paliz ne heriçon
N'a encontr'eus deffension;
Tot oscient senz esparnièr
E si 'n funt vifs prendre e lier,
Tant cum il lor plaist, des meillors.
Puceles od gentes colors
E beles dames honorées
I sunt à grant dolor livrées;
A mainte bele e proz e sage
I toli l'om son pucelage
E à mainte son cher seignor.
N'oï l'om mais si grant dolor,
Genz senz rescosse e senz confort.
N'i remaint robe qu'en n'enport
Ne beste nule ne aveir,
N'i laissent home remaneir.

Envaï r'ont le rei Lohier,
En sa terre unt ars maint mustier;
Paen sunt né, senz batestire,
Si ne lor chaut de cimetire,
Ne gardent croiz, autel ne châsse;
L'aveir que chascun d'eus amasse
Lor enbelist. Merveilles funt,
Teus ne fist mais genz en cest munt.
Arses sunt les citez garnies,
Craventées e agasties,
E le païs e les contrées;

E qui contr'eus teneit meslées,
De ce lor esteit mult petit,
Kar mort erent e desconfit.
Li dol, li brait, li uslement
f° 142 v°, c. 1. Que par France faiseit la gent
E là ù aveit seignorie
La terre Tiebaut la mendie,
Ne vos saureit pas riens retraire :
Ne fu plus doleros afaire.

A Guiolfosse ert lor retor;
Mais petit i ert lor sejor.
Là aveit preies en prisons
E femmes de gentes façons,
Robe, vaissele e tot l'aveir
Dunt quers deveit aveir voleir.
Daneis e Normanz e Bretons
Par tot i erent compaignons,
En paiz e bel le departeient
Si qu'entr'eus ne contendeient.
Si cum l'estoire me retrait,
Si grant marché ne furent fait
De beaus aveirs cum là aveit
Qui achatier les i poeit.

Od si fait gast, od tel occise
Ert la terre si à dol mise
Que n'i aveit riens que mangier,
Que home n'i osout gaaignier,
Ne marcheant ne pelerin
Nus n'osout aler par chemin.
Fuieit la gent chaitive aillors,
Pleine d'angoisse e de dolors;

Nus n'espeire ne quide mais
Qu'en la terre ait joie ne pais,
Si 'n alout pas en Normendie,
Kar de richeise ert replenie
E de plenté e de vitaille.
Senz mal crieme e senz travaille
I sunt li vilain en labor,
Mult beneissent lor seignor
Qui si tient terre dreitement
E si bien la garde e defent.
N'i a or cri ne envaïe
Ne en nul leu fait roberie;
Aseur i vunt marcheant,
Genz de mestier e païsant:
Terre ne fu mais plus garie
Ne de toz biens plus enrichie.

LA MOSTRE E L'AMONESTEMENT QUE LI HAUT HOME DE FRANCE FUNT AL REI DE PAIZ QUERRE E TENIR VERS LE DUC RICHART [1].

f° 142 v°, c. 2. Un an entier trestot à tire
Dura sor France cest martire,
Ceste dolor e ceste arson

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 145, A.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVII: *Quod necessitate compulsi, rex Lotharius et Thebaldus omnia quæ duci Richardo diripuerant, integre restituerant: et de conversione paganorum ipsius hortatu.* (Ibid. 247, A.) — *Roman de Rou*, I, 254-256.

Nous ne savons quels auteurs suivent ici Wace et Benoît; mais ce n'est certainement ni Dudon ni Guillaume de Jumiéges. Écoutons-les plutôt parler, en commençant par le doyen de Saint-Quentin:

« Tantæ altercationis tantæque cladis « Northmannicæ et rapinæ, nocte dieque « innumeris casibus, uno lustro pene af- « flicta, nequibat amplius tanti infortunii « ferre discrimina. Tota igitur fere Francia « Tetboldi regimini subjecta ab incolis de- « reliquitur, ecclesiæ his casibus destitutæ « nullo Christicola frequentantur. Præsules « igitur totius Franciæ, Northmannorum « paganorum sævitiam perpessi, convoca-

E ceste grant destruction.
Nus n'en set dire le damage,
Tant que li grant home e li sage,
Morz e destruiz e entrepris,
Od les evesques del païs
Araisnierent le rei Lohier:
« Sire, funt-il, un an entier
A que cist regnes est perduz
E que morz est e confunduz;
Les iglises i sunt fundues,
E les forz maisons abatues,
Citez, viles, bors e chasteiaus.
Là ù li païs ert plus beaus
Est si destruit, riens n'i estait
Ne n'i converse ne n'i vait:
Li home en unt esté ocis,
Pris e liez, menez chaitis
E les femmes: dunt mal estait.
Veiz toz li regnes crie e brait,
Si cum de terre miserine
S'enfuit li poples de famine

« verunt sanctam synodum, quid agerent « scrutaturi, quia casibus innumeris, quam « pluribusque incendiis rapinisque, et de- « prædationibus permaximis vexati, agita- « bantur Christicolæ subjecti periculis. Tet- « boldus vero, dolo fraudulentæ intentionis, « suggerebat falso pontificibus et palatinis « quod, pro statu reipublicæ et fidelitate « regis agitans jurgia, rixabatur cum Ri- « chardo et paganis. Episcopi autem co- « gnita et audita bonitate sanctissimi du- « cis Richardi, mirabantur super dictis « Tetboldi comitis. »

Guillaume de Jumiéges s'exprime plus brièvement. Voici ses paroles : « Dum hæc « geruntur, synodalis episcoporum con- « ventus apud Laudunum congregatur, in- « vestigaturus cur Christianus populus his « cladibus affligatur. »

Wace fait assembler les évêques de France non à Laon, mais à Melun :

A Meleunz en France ont concile asemlé.

Mais, comme le fait remarquer M. le Prévost, *Meleunz* étant si près de *Monteun*, nom par lequel Wace et la plupart de nos anciens auteurs désignent *Laon*, il se pourrait que la leçon du texte fût le résultat d'une simple erreur de copiste.

Raienz, ploros, povres, mendis.
Ne sai quel conseil tu as pris,
Kar la gerre de Normendie
Ne te faudra mais à ta vie.
Sage e proz est li dux Richarz,
S'a ajues de tantes parz
De paiens, forz homes Daneis,
Qui toz jorz unt haï Franceis,
E d'autres riches soudeiers
Dunt a à cenz e à milliers,
Qu'à tei e à Tiebaut senz retor
Porra tolir terre e honor,
Dunt n'i entre-il tot à bandon
Si n'en faites deffension.
Tiebauz unt-il si essillié,
Ne li unt sos ciel rien laissié :
S'il a Evereus, cherement
Li aferme li dux e vent.
Tant cum il l'ait ne qu'il la tienge
Ne quid que jà nul biens nos vienge
Ne pais ne joie, c'est semblant.
Ne parole ne covenant
f° 143 r°, c. 1. Ne li tenez, si est grant mal,
Kar mult par est proz e vassal.
Orrible chose est trop e fiere,
Queque nus die, en teu maniere
De lui à tort terre tolir.
Pert cum il set à chef venir
D'une grant ovre e d'un grant fait.
Trop est vil chose e trop est lait
Que tu Evereus ne li renz;
Cum plus i targes e atenz
Tant est sordeis, par estoveir

La li covient à aveir.
Dès qu'à bataille ne's ateinz,
Ne ta terre ne lor defenz,
Qui a ci plus à conseillier?
Mais pais li tien e pais li quer,
E fai-l'en tant que il t'en creie.
Trop fait cil mal qui t'en desveie.

« Veiz treis jornées de ton regne
U n'a remès home ne femme,
N'où a plein pié de terre arée,
Ne messe en iglise chantée.
Maugré t'en set li reis des ceus,
Si tornera tost à el li geus.
Felonesse gent Sarrazine
Unt vers tei pris cest ataine :
S'est crieme c'un jor t'en meschée.
Seit l'ovre en autre sen traitée :
Voilles-en paiz, si la requier;
Kar, saches, mult est grant mestier. »

CUM L'EVESQUE DE CHARTRES DE PAR LE REI DE FRANCE ALA AU DUC RICHART PARLER DE BIENESTANCE[1].

Cant fu li reis amonestiez
Des evesques sainz ordenez,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III : « Hujus « igitur rei gratia consulti (episcopi), de- « precantur Carnotensem præsulem, cujus « voluntatis esset dux magnus Richardus « sciscitari super pestiferæ penuriæ igniò- « minia et calamitatis. Coactus autem mo- « nitis coepiscoporum, misit quendam mo- « nachum ad ducem Richardum, etc. » (Du Chesne, 145, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap XVII. (*Ibid.* 247, A.) — *Roman de Rou*, I, 256-259. On lit dans ce dernier ouvrage :

Tant ont li reis de France li eveskes blasmé,
Tant li ont ounseillié e tant li ont loé,
Ke li reis a l'eveske de Chartres apelé :
Mult est tenu per saiges à por enloçoné,
Si esteit gentis hom e de grant parenté.
A Richart l'enveia, à Roem l'a trové.

Qu'il crerra, ce dit, lor conseilz;
Maintenant fu fait li enveiz.
L'evesque de Chartres[1] li proz,
Qui clers sages esteit sor toz
E gentiz hom de bon lignage,
Forni e porta cest message,
Preiez, constreinz des arcevesques
E des barons e des evesques.
De cest l'estoire testimoinz
Qu'au duc Richart tramist un moinz
f° 143 r°, c. 2. Por lui conduire, qu'à lui vienge,
Que ses deiables, lous, ne crienge;
Maufez, senz fei de baptestire:
« Mult a à noncier e à dire;
Fait le conduire, qu'à tei vient,
Kar mult les dote e mult les crient;
Unc nule genz ne haï plus. »
A suzrire s'en prist li dux,
Conduit li tramist maintenant:
A Roem vint, ce sui lisant.

Li dux merveilles l'enora
E mult bel semblant li mostra:
Herbergez fu e conreez;
Si li fist l'om presenz assez.
Hauz hom est mult e de grant sens;
Lendemain vint al duc par tens,
Bel comença mult sa raison:
« Tot icele beneiçon
Que Deus à son feeil devise
E que l'om fait en sainte iglise

[1] Cet évêque était sans doute Vulfaldus, qui occupa le siége épiscopal de 962 à 967. Voyez sur lui le *Gallia Christiana*, t. VIII, col. III.

Od saintisme perseverance
Te mande li clergiée de France.
Merveillanz sumes d'une rien :
Que tant par es haut crestien
Que ce set l'om qu'en tot le munt
N'est nul à tei tierz ne secunt,
En qui tant ait discretion
Ne qui tant aimt religion,
Bien e leiauté e dreiture,
Saveir cum li tons quers endure,
Que paens, Sarrazine gent,
Qui de Deu n'ont conoissement
Laisses crestienté honir,
Ocire, destruire e laidir.
Tenir deit l'om à grant merveille
Qui est qui teu rien te conseille.
Mult m'a fiere chose semblée,
Dunt je ai si ceste contrée
Trové seure e gaaignée
E de toz biens resaziée :
N'i unt garde de Sarrazins
Ne d'autre malfaitors veisins;
Aseur sunt, bien i pareist,
Del damage qui sor nos creist;
En joie sunt e en plenté,
f° 143 v°, c. 1. Nos en dolor e en cherté.
Ci vei les iglises servies,
E les nostres sunt relinquies;
Ci par tot en chascon mostier
A celebré Deum mestier;
Ci vei la genz ententive,
Mais la nostre est lasse e fuitive;
Ceste genz gaaigne e labore,

La nostre brait e crie e plore,
Kar robé sunt e ars e pris
E nuit e jor sunt à dol mis:
Si ne savum certainement
A quei ne si faiterement
Cest ovre pesme e aïrée,
Sor autres escumeniée,
Vient e par tei sor nos à rage.
E por cil qui plus sunt sage,
Evesque, saint home e abé
E tuit li plus haut ordené,
Od jointes mains, enclins vers tei,
Te requerent trestuit par mei
Que ceste chose dunt si ovres,
Lor mantz e dies e descovres;
Si 'n aies esgart e merci,
Que Deus ne seit vers tei marri. »

Li dux Richart pius e verais
Lor respondie (*sic*) trestot en pais,
Non mie od volt espoentable,
Mais od duce chere, amiable:
« Sire, fait-il, se vos gardiez
E si bien vos remenbriez
Des maus e des iniquitez
Qu'ai tant sofferz e endurez,
Que m'a fait vostre rei de France,
N'auriez mie merveillance
En rien que uncore aie fait.
Dunt est par tot dit e retrait
Cum par l'orrible tricherie
Tiebaut, en qu'il se creit e fie,
Fist venir Brun à teu besoigne,

Qui arcevesque est de Coloigne,
Mei deceivre, prendre e honir
E à glaive faire murir.
Ne me manda-il parlement
Por paiz e por aliement
f° 143 v°, c. 2. Sor Elne à Dieppe senz error?
Par le conseil de iceu seignor
Me quida traïr e soprendre,
Si ne m'en peusse defendre.
Teu traïson, teu decevance
Ne parla unc mais reis de France.
Dum ne li r'out en covenant
Tiebaut le fel, le suduiant,
Que Normendie li rendreit
Si Evereus li conquereit?
Ne la vint-il à grant deslei
Par traïson saisir sor mei?
N'e m'en a-il le tot toleit,
Que je n'en ai rente n'espleit?
Quidez qu'il n'en r'ait sa merite
Quant de mun dreit me deserite?
Dum ne vint sor mei liez e baut
Od sa force li quens Tiebaut
Gaster ma terre à tel dolor?
Mil feus i fist metre en un jor
Assez près ci del punt de Seigne. (*sic*)
La nuit i jut; mais al lever
L'en alames si mercier
Qu'à des meillors des soens set cenz
Feimes toz les cors sanglenz.
Tant en porta de Normendie
Ire e dolor mais à sa vie.
Del damage, de la soffrance

Que par mei unt paens en France
E sor Tiebaut, ç'ai-je mult dreit,
Kar trop m'aveient acoilleit;
Si n'oi de rien teu desier
Cume de lor orguil baissier.

« E des mostiers dunt me blasmez,
Meuz voil qu'em les ait craventez,
Destruiz e ars e abatuz
Que je fusse pris ne vencuz;
E des paens que j'ai od mei,
Ceus gart e serf mult e cherei,
Kar lor sire les m'a tramis
E à mei sunt en cest païs.
Riens que lor aie comandé
N'unt desdite ma volunté,
Mieuz lor larreie Normendie
Que jà Lohier en ait baillie :
Ne l'en estot jà esveillier,
Qui tant se porreit travaillier. »

f° 144 r°, c. 1.

L'evesque, ù n'out mauté n'orguil,
Qui de pitié lerment li oil,
Respont al duc : « Cez felonies
Ne sunt si granz cum tu les cries.
Tiebaut s'escuse mult vers nos,
Que por el ne t'est haïnos
Se por ce non qu'à nostre rei
Ne portes homage ne fei,
Ne feu n'en as terre n'onor
Dunt le conoisses à seignor.
Si sez que ne fais mie bien;
Mais or entent à une rien :

Cum orrible fure infernal
Ait esbrasé e fait cest mal,
Te laisse tant veintre e preier
E tun duz quor humilier
Qu'as sainz evesques ne faillir
De lor preieres recoillir;
Joie aies d'eus e de lor rei :
Il la r'auront si grant de tei
Que pere e dux puissanz e proz
Seras d'or en avant à toz.

« D'une chose aies remembrance :
De Deu as tot cors e puissance,
Valor e sen : si deiz entendre
Qu'autresi a-il fait le mendre
A s'image cum le major;
S'unt maire entente li menor,
Frere te sunt né de Adam :
Si mal n'angoisse ne ahan
Lor faiz à tort, mau le feras,
Cherement l'espanoïras.
Saches mult unt gref vengeor
E qui sovent ot lor clamor.
Lo que por lur porz manaie (*sic*),
Qu'al jugement ne t'en retraie.
Se li desplest ce que tu'n fès
N'en cercheras pas sempres pès :
C'est cil à qui l'om rien n'en emble,
Qui tost asme e fiert ensemble.
Lai vivre en pais sa povre gent.
Si mal as fait, si t'en repent.
Ne tol mais le saint sacrefise
Qui faiz deit estre en saint iglise;

f° 144 r°, c. 2.

E je te di bien e ottrei
Que nos t'amerrom le rei
A Guiodlfosse por offrir
Paiz ferme à faire e à tenir,
Tot à ton gré, senz rien desdire;
Jà n'aura mais corroz ne ire
Entre vos dous por rien qui vive,
Qu'à c'est sa genz tote ententive. »

Li dux Richart pius e puissanz,
Leiaus e duz e entendanz,
Conoist que n'est cel sacrefise
Fors ceu de lui en saint iglise,
Qui plus vienge à Deu à plaisir
Que à paiz faire e paiz tenir;
Cele voudreit e seurtance
Mult entre Normendie e France;
Mais tot en ceile son corage
Por Tiebaut, si fait mult que sage;
Itant dist de sa volunté
Cele feiz al saint ordené :
« Ne sai, fait-il, se je vos ottrei
Ce que ci requerez vers mei,
Cum j'en porreie vers paiens
Ovrer n'avenger à nul sens.
Cel sai de veir e conois bien,
La paiz heent sur tote rien :
Por ce ne vos puis doner respons
De ce dunt ci m'avez semuns,
Fors tant j'en ferai mun poeir.
Cum il engreent mun voleir,
Asoagié covient qu'il seient,
Qu'à ceste ovre ne nos desveient.

L'orguil, dunt sunt cruel e fier,
Covendreit mult à adocier;
Mais quant mai sera metteiez,
Si seiez à mei repairiez
Od les evesques del païs
E od autres barons de pris,
Si vos en saurai donc respondre,
Ne m'en covendra plus semundre.
Issieu faites, qui si le ferai,
Si puis issi le vos atendrai. »

Sur teu response e sor teus diz
S'en est l'evesques departiz,
f° 144 v°, c. 1. Puis erra tant qu'il vint en France;
Sen (*sic*) faire i autre demorance,
Au rei e as evesques toz
A contée l'ovre e les moz
E le terme qu'il li a mis
E cum il l'a graé e pris.
Lié s'en firent comunaument
Li reis e li autre ensement.

SI CUM LI QUENS TIEBAUT FAIT PAIS AL ESSUE DEL REI DE FRANCE OD LE DUC, E CUM IL LI RENDI EVEREUS [1].

Tiebaut sout l'ovre e vit l'afaire,
Qui mult li fu al quor contraire :
De la paiz que Franceis requerent
E qui à lui conseil enquerent
Ne ne li deignent apeler
Ne rien par lui faire n'ovrer,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, cap. XVII. (*Ibid.* 247, B.) — *Roman de Rou*, I, 259-261. — Will. Gemmet. lib. IV, 145, D.)

Veit qu'assez tost le forsclorreient,
Jà de lui ne s'entremetreient;
Mais, s'il pot, il recerchera,
Jà od un d'eus n'en parlera,
Sa paiz ne voudra plus targer.
Un moine apris e parler (*sic*),
Tot dreit au duc Richart l'enveie,
Quant à lui est mult le sopleie :
« Sire, Tiebaut, fait-il, li quens,
Qui pieçà n'out nul de ses bons,
Humles à faire toz tes dreiz,
Te mande servises feeiz.
Plusor de France de mal pleins,
Par qui diable tent ses ains,
L'unt deceu de tei haïr;
Mais tart en est au repentir.
Trop aura vers tei gerreié
E ton mau quis e porchacié;
Si ne l'en est nus biens venuz,
Ainz en est morz e confunduz;
N'a en corage n'en voleir
Qu'em l'en puisse mais deceveir
Ne que plus te guerreit ne hée;
De c'est or mais l'oure passée.
Celéement senz aperceivre,
Asseuré senz lui deceivre,
Vendra à tei cum à seignor.
Evereus qu'a de t'onnor,
f° 144 v°, c. 2. Que li reis te toli Lohiers,
Te rendra-il mult volentiers
Si qu'ait ta grace entiere e fine,
Senz mauvoillance e senz haïne.
Sa terre est morte, arse e destruite,

Si veit tant se travaille e luite
Cum sei defendre de teus genz
Dunt trop par as milliers e cenz.
Cum que li afaires seit laiz,
Ne cum qu'il seit vers tei mesfaiz,
Prie à genoilz de bon corage
Cum à seignor, haut home e sage,
Qu'à saint iglise t'umiliz
Où n'a autel ne crucifix,
Ne chanté messe ne matines;
Se aies merci des orphenines,
E del pople compunction,
Qu'as livré à destruction.
Pren-le feeil à tei servir,
Kar ce sunt or tuit si desir;
Oste paens, si lor defent
Que mort, ocise ne torment
Ne refacent sor lui uncore :
Tot ton plaisir fera dès ore. »

Quant li dux Richart ot l'afaire,
Toz li corages l'en esclaire;
Deu en mercie ducement,
Si que li moines ne l'entent;
Demande li : « Ce qu'os parleiz
E que vos ci m'aseurez
Puet estre issi? puis le je creire? »
— « Sire, jo vos ai dit chose veire :
Evereus poez aveir demain;
Mais sul de t'amor seit certain
E qu'entre vos ait concorde e pais
Ferme, que jà ne faille mais.
De nuiz vendra ici à tei

Od ceus qui sevent son segrei,
E si te fera seurtance
Od serremenz e od fiance
De quanque je ci te pramet,
Kar sor Deu e sor tei s'en met;
N'ainz que la chose plus s'espande
En fai ton plaisir e comande. »

— « Ce li dites donc de par mei,
f° 145 r°, c. 1. Vienge aseur toz sor ma fei,
Sor cele que je dei tenir,
Verraie, entiere senz mentir,
Sor cele où je requier e quit
Que li Reis dès ceus m'aït;
Senz dote nule e senz aguet
E senz nul mal qui li seit fet
Vienge, ce li di bien e mant,
Dès ices treis jorz en avant:
Od lui m'en prendrai d'amor fine
E de paiz ferme e enterrine,
A garder mais, toz jorz tenable;
Ceste ovre m'iert mult agraable. »

Li moine a pris de lui congié,
Dreit à Tiebaut est repairié;
Eissi cum il aveit ovré
Li a tot dit e reconté,
Tot li retrait, tot li reconte,
E que li dus veut e graante. } (*sic*)
Mult se fait liez de la novele,
N'oï mais rien plus li fust bele
Puis qu'il fu nez. Senz esmovance
E senz nul autre apercevance

S'est esmeuz cum plus tost pout.
Od ceus en qu'il plus se fiout
Vient à Roem par nuit oscure
(N'i redota mesaventure),
Tot senz conduit, ce dit la vie.
Quant li bons dux de Normendie
Le sout, mult par se merveilla
De ce qu'en lui tant se fia
Que senz conduit ert si venuz
N'issi desor lui enbatuz.
Mercia l'en par grant amor,
Kar mult l'en out fait grant honor.

De si très-loinz cum il se virent
E cum il dui s'entre-choisirent,
S'entre-corurent entre-bracier
E les boches entre-baisier;
Joie se funt, n'est grant semblant
Qu'il aient esté mauvoillant;
Par mi les mains se sunt assis,
Preié l'a li quens e requis:

« A ta pitié sormuntable,
Haute, duce, non recontable;
f° 145 r°, c. 2. Qui ce faiz qu'autre ne fereit,
En qui quor maint mesure e dreit,
Vien sople od bon entention
A ta grant miseration,
Kar saches que mult i a besoing.
Or pré, plus ne m'en tienges loing:
Morte est ma gent, mar est baillie,
Arse ma terre e apovrie.
Ce te ferai sens mul essoine,

Que de par mei te dist le moine;
Senz jugement e senz esgart
M'est desier e joie e tart
Que je amend son mon poeir
Quanque tu deigneras voleir;
Après serai mais chevalier,
Feeil ami e dreiturer
A servir e à ton buen faire
Senz oster m'en e senz retraire.
Evereus ta cité te rent,
E si te requier ducement
Que le mesfait qui a esté
M'en seit, si tei plaist, pardoné;
Kar jà d'ennui que je vos face
N'aurai mais ire ne manace
Tant cum vive, ce sai-je bien:
Garderai m'en sor tote rien. »

Li dux entent l'umilité,
Le quor, la bone volunté
Que li a li quens de tenir;
Veit qu'il ne li poet plus offrir
E set tot a mis à dolor
Sa gent e sa terre e s'onnor;
Misericordiosement
L'en respondie (*sic*) si faitement:
« Por ce que senz querre tenance
E senz conduit e senz fiance,
Qui tant par m'esteies mesfait,
T'ies embatu sor mei à plait
Seurement, senz mei doter,
Ne me sauràs rien demander
Je ne te face e ne t'otrei:

Pais voil qu'ait entre mei e tei.
Dès or en avant ne t'esmaie
De mei ne de home que je aie,
Qu'il ne te serront plus nuisable,
f° 145 v°, c. 1. Mais aidant e secorable :
Toen serront, mais tu seies miens;
Tote la terre que tu tiens
Te garderai cume la meie,
Ton bon voudrai ù que je seie.
La nostre pais sera repos,
Que nus hom ne seit mais si os,
S'al un mesfait l'autre ne l' sace
E qu'il ne mostre que li desplace.
Ceste concorde gré e voil;
Tot le mesfait e tot l'orguil
Qui entre nos dous unt esté
Seient assous e pardoné,
E teus seit nostre bienestance
N'en seit mais faite remenbrance. »
D'icele croiz ù Deus prist mort
A dit li dux qu'om li aport
Od autre mult chere saintuaire.
Si cum sout meuz li dux retraire
E deviser jure li quens
E cil qui od lui sunt des suens
Ç'à garder mais e ç'à tenir :
Eissi le firent tot par leisir.
Del repairier lor est mult tart.
Duné li a li dux Richart
De ses chers aveirs larges dons,
A lui e à ses compaignons.
Al desevrer se sunt baisié,
Totè la nuit unt chevauché

Tant qu'à Chartres resunt venu.
Ainz qu'en fust rien dit ne seu
Out Evereus fait delivrer
E as homes au duc livrer;
De la cité les fist saisir,
E ses gardeins en fist venir;
E li bons dux de Normendie
L'a dunc si richement garnie
Qu'il n'a mais del perdre esmaiance
Por trestote l'empire de France.

CUM LI EVESQUE E LI HAUT HOME DE FRANCE SUNT REVENU AL TERME PUR LA PAIZ FAIRE[1].

Al jor determiné e pris,
En mi mai, dreit, si cum j'os dis,
Que li soleiz rent grant chalor,
Kar là dunc prent e fait ses cors
Par un des signes, ce ai oï,
f° 145 v°, c. 2. Qui est apelé *Gemini*,
Vindrent li evesque de France
Od ceus ù out major puissance
A Guiodlfosse, là josterent,
Trop riche apareil i troverent:
Loges foillées e ramées,
Jonchées e encortinées;
Là's a li dus si herbergez
C'unc ne furent plus aaisiez,
N'onc tant bon vin ne tant peisson
Ne tante bone veneison
N'orent nul leu à teus plentez,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, (*Ibid.* 247, B.) — *Roman de Rou*, I, 261, 147, B.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVII. 262.

N'onc tant ne furent honorez :
Tuit aveient fein e aveine.
Ce dura plus d'une semaine.
S'orreiz, si cum retrait l'autor,
Por qu'il i firent teu sejor.

En lendemain, assez matin,
Conte e evesque e palaïn
Vindrent en une compaignie
Devant le duc de Normendie;
Oreisons duces e saluz
Li unt de par Franceis renduz;
Mostré li unt l'ovre angoissuse,
Orrible e pesme e damajose
E pleine de destruiment
Qui tant a duré longement,
« Dunt tot le poeple à genoillons
Est envers tei à oreisons,
Qu'à saint iglise te recorz
E à eus eissilliez e morz. »

Dient que li reis senz boisdie
Vers lui de bon quor s'umelie
A pais garder e à tenir
Leiaus e fine senz guenchir.
« Nos redesirom mult cest plai,
En ce sunt tuit e clerc e lai.
Tot bien e futur e present
Vout qu'aies la Francesche gent;
Od ce qu'od la forsenerie,
Le mal e la grant desverie,
Le mortel glaive miserin
Que sor eus funt li Sarrazin,

Refrene ceste pestilence :
Si ne lor en fai plus consence.
Si li reis t'a esté nuisanz
f° 146 r°, c. 1. E haïnos e mauvoillanz,
Ç'a fait Tiebaut; mais or espunt
Que jamais conseil ne li dunt,
N'il n'autre qui t'onor hée.
Li dux Guillaume Longe-Espée
Tis pere, ce set bien de veir,
Fist le suen rei de France e eir;
Par lui l'out-il, n'en dotez mie,
E si l'. maintint tote sa vie,
C'unques de terre ne d'onor
Par home ne perdi plein dor :
Por ce deust, ce set de veir,
Estre del tot à ton voleir,
E por le pere rendre au fiz
Gerredons, graces e merciz :
Si fera-il d'or en avant,
Tant cum il sera mais vivant;
De rien n'en est plus desiros
Que d'aveir bien l'amor de vos
E la force e la bienvoillance
E le secors de ta puissance.
Tant en offre, tant en vout faire,
Jà ne te deiz de ce retraire,
Kar il toz premiers de sa main,
Evesque e conte e chastelain
Jurerunt à tei e à ton eir
Perpetuamment à aveir
Le regne entier de Normendie
Senz faire t'en mais felonie,
Guerre ne noise ne tençon

N'aucune laide mesprison.
Si l' faites, sire, e si l' pernez :
Eissi toz nos recevez. »

Or oiez cum bel le respunt
De duce alme, de quor parfunt :
« Cherisme evesque, cher seignor
Plein de science e de valor,
Plein de hautesce e de poeir,
Itant vos voil faire asaveir
Quel a esté ma desirance
E mun corage dès enfance,
E m'entention soveraine
(Mais n'i poi uncor metre paine):
A tenir pais e à garder,
Or le porreiz bien esprovier,
Plus qu'aquerre gloire n'aveir,
f° 146 r°, c. 2. N'à essaucier mei ne mun eir.
Verraiement le vos descovre,
Ce m'a esté la plus haut ovre
E qui unques plus buen me fu
E où je plus ai entendu;
Mais par l'orrible deslei faus
Par quei est faiz toz cist granz maus,
E por l'ovre pesme e chenine
Qui en France naist e racine,
Que jà amors leiaus n'entiere
Ne pais e neisune maniere
N'en aura rei qui seit des voz,
Ne bienvoillanz n'en ert as noz
Cist ne li autre jà por rien,
Si ne lor enchiet gaires bien;
E pur ce qu'al destruire esteie

E je conui que je perdreie,
Que issi m'aveit l'om acoilli
E de totes parz envaï,
Ne voil soffrir, si 'n pris retor,
S'ai defendu mei e m'onor
Si cum li vaillant faire solent,
Tel dunt dis mile e plus s'en dolent.
Mun quor ai osté de torment,
Kar n'est si grant cruciement
Cume de ce qu'em tant desire,
Dunt si estreitement sospire,
Que jà ne verra od ses oilz.
Encore li est plus granz ennuiz
Que il le veie e puis après
Le reperde tot en travers.
Mult par desirai à veeir
Ma terre e m'onor à aveir,
E quant je l' vi e je la r'oi,
Si la reting en pais mult poi
Qu'em ne la me vousist tolir.
Qui voudreit dire e descovrir
La longe lime e le rennei
Que tant aureiz tenu vers mei,
Si cum chascon le set de vos,
Jà le tendreiz à ennoios;
Mais de la pais dunt sui requis
Je m'en sui jà mut entremis
E entremettrai voluntiers;
Mais j'ai de riches chevaliers
Dunt il i a plusors paens
f° 146 v°, c. 1. E si 'n ni r'a de crestiens,
E si ne puis ne voil ne dei
Ice faire senz lor ottrei:

A eus m'en covendra parler
E vos ici à sejorner
Tant que ceste ovre mieuz aut
Que l'un plus l'autre n'en travaut. »

LA SAINTE PREDICATION E LE HAUT SERMUN QUE LI DUX FIST DE NUIZ AS MAISTRES DES DANEIS QU'IL CONQUIST AL OS DAMNE DEU[1].

Li jorz fu beaus cum en mi mai
Que del soleil sunt chaut li rai.
En une prée verz, erbue;
Fu la Danesche genz venue,
Dunt mult i out milliers e cenz.
Li dux, li beaus, li proz, li genz,
Vint à eus parler ducement,
Si bel e si benignement
Que sos ciel n'a rien si crual,
N'où eust tant deslei ne mal,
Qui ne s'en deust aducier
E sa volenté ottreier.
A eus parole, isi comence:
« Cher pere de grant reverence,
De tote bone valor pleins,
E vos qui avez vescuz meins,
En qui est force plus penible,
Plus enduranz, plus mautraible,
E vos, jovente bele e bloie,
Où proece n'est pas poie,
Mais coragose e voluntive
E qui por mieuz aveir estrive,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 148, A.)

Josté tuit bien chascon par sei,
Si granz graces vos rent e dei,
Non sol merciz, mais geredons
E beaus aveirs e riches dons,
Qui la terre dunt vos venistes
Por mei laissastes e gerpistes,
Peres e fiz, nevoz e femmes;
Si cum ert loinz de vos cist regnes,
Venistes çà par mer parfonde.
Tant vos (*sic*) en fu orrible l'unde,
Tencié avez e estrivé,
Tart couché e matin levé,
E durs estors sofferz por mei;
f° 146 v°, c. 2. Si gerreié Lohier le rei,
Tiebaut de Chartres e tos ceus
Qui vers mei orent esté feeus.
Tant avez fait, si sunt destruit,
Ne coillent vin ne blé ne fruit.
Li reis, li baron, li clergiez
E li poples, morz e gregiez,
En quei n'a mais que apovrir,
Qui ne nos poent plus soffrir,
Pais demandent, pais unt offrie
A tenir mais tote lor vie,
Senz desfaire, senz depecier,
E senz laidé ovre comenciér,
Senz mei estre plus haïnes.
Iceste chose tient en vos,
Kar s'il vos plaist je la ferai;
Se vos ne volez jà ne l'aurai.
Esgardez que vos en voudra plaire,
Kar je n'en voit nule rien faire
Si ce non que vos m'en lorrez,

Que je saurai que vos en voudrez.
Pernez conseil, si 'n responez
E si 'n oium voz volentez. »

C'en fu la response as Daneis :
« Avoi ! funt-il, franc duc corteis,
Qu'est-ce dunt tu nos aparoles?
Tot apertement nos afoles.
Jà se tei venist à plaisir,
N'en deusses parole oïr,
Ne or, ce saches, n'autre feiée
N'iert de nos parole otreiée
Ne trive d'un jor solement;
Ainceis enchacerom la gent,
Povre e riche, tuit buen e mal,
Qu'à tei haut prince e bon vassal
Seit tut li regne delivrez
E si 'n seies reis coronez.
Que nos direient or Danais,
Ireis e Alains et Norreis
Qui unt lor nefs apareillées,
D'umes garnies e chargées
A venir çà por tei secorre?
Nos ne gardum le jor ne l'ore.
Cum les auriom nos serviz
Ne mais tot plainement traïz?
f° 147 r°, c. 1. N'en a mestier ceste mostrance,
Kar nos volum conquerre France
A ton os quite, s'il te plaist;
E se c'est que tis quers le laist,
Que ne la voilles en domaine,
Nos qui' n aurom soferte la paine
La retendrom hardiement

E defendrom vers tote gent
Eslis, si 'n pren un de ces dous,
Cel qui t'iert bel e delitos:
Ou la conqueste toe seit,
Ou nostre, c'est raison e dreit.

Li dux, qui mult par esteit sages,
Quant ot que teus ert lor corages,
Ne vout od eus de rien contendre;
N'ataine ne ire prendre;
Mais od beaus diz e gentement
Les enaraisonout mult sovent,
E bien lor faiseit asaveir
Quens en esteit le suen voleir,
Que par dous jorz deus feiz e plus
Les enamonestout li dux
E preiout que la pais vousissent
Si qu'il ne la contredeissent,
Qu'or li volent Franceis tenir
E faire tuit à son plaisir.

Li evesque oent le content
E que li dux est vers sa gent,
Merveillent s'en, chascon se seingne;
Mult crement que la pais remaigne.
Li dux veit que rien ne li monte;
Que sa parole ne sun conte
(Tant par sunt desleiez e feus)
Ne montera riens envers eus,
Ne les porra plaisier ne fraindre:
Cum cel ovre puisse remaindre
As suens plus privez s'en conseille
E dit ne vit mais teu merveille:

« Ceste gent, fait-il, est trop fiere
E trop desperse à grant maniere :
Toz lor deliz est en ocire
E en faire de gent martire ;
Jà tant cum ensemble seront
Cest ovre ne m'otreieront ;
Ma preiere n'i a mestier,
Tant ne porreie travaillier ;
f° 147 r°, c. 2 Mais un engin i vei e truis
Par unt (*sic*) je 's veintrai, si je puis :
Sempres quant il anuitera
E tote gent se dormira,
Ferai apeler les meillors,
Ceus qui des autres sunt seignors,
Les plus sages, les plus puissanz,
Qui 'n sunt tenu les plus vaillanz ;
Si 's siverrai des autres loinz,
Qu'eissi est mestiers e besoinz ;
Offerrai lor tant e donrai
E si granz biens lor prametrai,
Se je puis, d'eus aurai consence
De ce dunt chascon noise e tence :
Se issi ne les puis deceveir,
Ne feront rien de mun voleir. »

Li prince un (*sic*) dit al duc Richart
Que mult en a pris bon esgart ;
Tuit li loent qu'eissi le face.
Senz terme nul e senz espace
L'a à ceus dit e fait saveir
Od qu'il out de parler espeir ;
Par non les en a toz garniz
E que n'en soit noises ne criz

Ne tenu as autres concire
Dès qu'il oent qu'il lor vout dire.

Eissi fu l'ovre graantée.
Ainz que granz nuiz fust trespassée
En fait à sei ceus apeler
Qu'il en out fait le jor nomer.
Bien loinz des autres e des nés
Se sunt el chef d'un bois remés,
En une place vert, erbue.
Senz vent, senz oscurté de nue
Fu li cieus e senz tens muer,
E mult raia la lune cler.
Le bois e la terre verdeie,
Mult fu la nuit serie e queie.
Assis se sunt trait e ensemble.
Les quers lor aducist e emble
Od beaus diz, od beaus sermons.
Si ce fust sages Salemons
Qui ce lor mostrast que il fist
E qu'il lor preecha e dist
Ne fust eu pas tenu à pou;
Sainz Jeronimes ne saint Pou
f° 147 v°, c. 1. Ne truis ne n'ai en remenbrance
C'unc parlassent mieuz de creance,
De Trinité, de nostre fei.
Si me fiasse tant en mei,
E je m'en osasse entremetre,
Ce qu'en truis escrit en la letre
En retraisisse cherement;
Mais li latins dit e comprent
Od sume, od glose, ce m'est vis,
Où romanz ne pot estre mis,

Choses multes : por ce m'est grief;
Mais mult me torne à meschef
Que sa haute escience tace
Autresi cum fist maistre Wace[1];
Ce ne porreie-je unques faire,
Kar ci dei mostrer e retraire
Quele fu sa fei, queus sis corages
E cum il fu par fiz e sages,
Queus fu la creance et l'amor
Qu'il out envers son creator,
Cum il en parla hautement :
Par qu'il fist conquerement
Des païens, ce fait bien à dire,
Qu'il fist receivre baptestire.
Deu pri, le fiz sainte Marie,
Que n'i errei ne n'i mesdie :
Nou ferai-je, si j'onques puis.
Or entendez si cum je l' truis.

Eissi comença son sermon :
« Haut pere, cher, riche baron,
Noble vassal e coneu,
Malement estes deceu,
Qui en teu dolor e en teu gerre
E en teu peine estes d'aquerre
Vivres e trespassables biens,
Faus, temporaus e terriens,
Pôr quei vos perdreiz les eternaus,
Dampnez ès peines infernaus
Là où Flegeton cort sofrin,
U li entrant funt male fin,

[1] En effet, comme on l'a déjà vu, Wace a omis la substance de ce chapitre.

Là où freiz glaives les tresperce
E là ù les ateint l'ardant herce
Qui dès ci qu'ès ners les escire.
Vos atendent icist martire,
Por quei vos sai dire e coment;
Mais sol aiez entendement.
f° 147 v°, c. 2. A ma parole e à mes diz
Si apleiez vos esperiz,
E si vos mosterrai la veie
Où nus qui bien la tient n'erreie.

« Deus, li hauz pere omnipotent,
Qui n'a fin ne comencement,
A si l'omain lignage fait
Que tuit en sunt né e estrait
E boen e mal, qui 'ncor ne fine,
Por restorer la grant ruine
Des angeles qui des cieus chaïrent
Quant vers l'Autisme s'orgoillirent :
Del homain lignage ù nos sumes,
Ausi des femmes cum des homes,
R'est cist nombre à r'apareillier ;
Mais divers i sunt li sentier
A poier i e à munter :
Mult aureit ci à deviser;
Mais un error, une nunfeiz
Où n'est raison ne biens ne dreiz,
Trestorne e tout e fait moleste
Qu'à son creator ne reverte.
Poi en i a, bien le savums,
Qui n'en aient temtacions
E destorbemenz en la veie,
Où deiable vout qu'em recreie

E où il destorbe les buens;
Mais amples chemins mostre as suens.

« Oez cum vos estes periz,
Dunt li miens quors est trop marriz,
Que vos creez une merveille,
Nule à ceste ne s'apareille,
Que voz almes esperitaus
Morent oue les cors mortaus:
C'est seuite orrible e vil e vaine,
Au deiable tote domaine:
Par ce que vos issi le creez,
Faites toz les maus que vos poez.
Vez ù est vostre entention.
N'est ne mais habitation
Le cors al alme qui estait
De ci qu'il muert, qu'eu s'en revait;
Esperitaus n'a char ne os:
Ou en torment u en repos
Vivra ce pardurablement;
En ce mar dotereiz neient.

f° 148 r°, c. 1. « Autre vie que ceste aureiz,
Ce sachez bien, jà n'i faudreiz;
E ce qu'en ceste aureiz ovré
En l'autre vos iert presenté;
E son ce qu'en ceste aureiz fait
Vos iert là meri e retrait. »

— « Beau sire, funt-il, dux sachanz,
Dunc ne seies plus demoranz,
Ce te preiom, de cest segrei
Descovrir nos queu chose est fei

E coment nos sumes fait,
Cum cors e alme ensenble estait,
Queus est nostre conditions,
E saveir qu'est salvations. »

Od paroles e od beaus diz
Les a dunc mult li dus blandiz,
Tant qu'à sei les out bienvoillantz,
Volentiers e entendanz :
« Or oez, fait-il, la raison
Coment nostre condition
Est des sainz doctors enseignée
E conceue e preechée.
Nof legions fist Deus, nent plus,
D'angeles ès cieus od séi là sus,
E dis redistrent teus i ourt;
Mais cil qui bien l'espont e sout
Dit que des nof fu tant à dire,
Quant Deus torna envers eus s'ire,
Qu'il chaïrent par lor orguil
Del beau ciel cler en l'oscur soil
Dunt la disaine legion
Peust estre, si l'entendom.
Li nombre i est uncor novains,
De ce quidom estre certains.

« Après vout Deus le munt former
E les elemenz deviser;
E quant il out tuit aorné
Eus en de sa parfundité,
En s'escience non enquise
Qui n'est seue ne aprise,
Cum il fist e cum il governe

Le munde e le regne superne,
Où nus ne peust rien bassier
Ne acreistre ne apeticier,

« Dous choses josta Deus ensenble
Vif e mortal, si cum mei senble;
f° 148 r°, c. 2. D'icez forma à son plaisir
Home neient faiz à morir,
A coroner od duce amor
De gloire eternal e d'onor
E à regner durablement
Là ù sa majesté resplent,
En la gloire que li angele unt
Qui devant Damne Deu s'estunt,
Qu'il perdi par seduction
E par sa laide mesprison;
Là alast senz mort qu'il sentist,
Jà l'alme del cors ne partist.
Si fist Deus home non mortal
E nez senz pechié e senz mal,
Que s'obedience e amor
Gardast à son cher creator.
Ne geust pas soz la sentence
De mort, qui dès idunc comence;
Por cel fist d'iteus elemenz,
Que se il fust obedienz
Li uns feist l'autre eternal
Senz mort, senz dolor e senz mal.

« Por ç'out en la plasmation
Si de la terre e de limon,
S'il ne vousist Deu obeir
Ne ses comandemenz tenir,

Morír peust : ce fu grant perte,
Que mort reçut par sa deserte.
Oiez cum il fu engignez :
Cil qui des ceus fu trebuchez,
Deiable, enemi, Lucifer
Qui la maistrie tint d'enfer,
Le deçut tant e engingna
Que sa volenté otreia
E son conseil faus, doleros,
Por ce qu'il le fist coveitos,
Plein de desir d'aparceveir
Que ert bien e mal à saveir.
Obliez, inobedienz
Des glorios comandemenz
Que li Sauverres li out faiz,
Senz fin, senz merci e senz paiz
Fu-il le jor botez e mis
E del tot fors de paradis,
Mortaus, à toz mundains travaiz
Sen (*sic*) repos aveir e senz paiz,
f° 148 v°, c. 1. E à vivre mais en labor,
En peine en ahan e suor.

« Ceste mortal sentence humaine
E de grant dampnation plaine
Ne reçut pas, oiez cum vait,
Cil sol qui out fait le forfait ;
N'en fu pas solement dampné,
Que cil qui de lui furent né
De sa pesme transgression
Orent participation :
En l'oscur infernal umbrei
Les traist puis deiable après sei.

« D'ici d'icest trespassement
E de cest grant esloignement
E qu'en fu de son creator,
Senz reformance e senz retor,
Out li enemis infernaus,
Par qui toz fu venuz cist maus,
Sor les homes qui furent né
Eisi grant principalité
Que toz les out e prist e tint:
Trop fu grant dous qu'eisi avint,
Qu'en enfer les faiseit descendre:
De ce ne se pout nul deffendre.
Là erent cil en tenebrors,
Senz soffrir peines e dolors,
Qui ne 's aveient deservies,
N'ovré malement en lor vies.
Mostré vos ai e od raison
Itant de la plasmation
E del forfait, si cum je l' truis,
Dunt enquor nos est de pis;
E ce que brefment vos en di
Pri que ne meteiz en obli;
Or si oez e entendez
Saveir à quei vos estes nez,
E si tornez quers e corages,
Si vos rendrai apris e sages
Que vos devez creire e coment,
E que Deus sout e done e rent
A ceus qui en bien estunt e mainent
E qui od juz faiz s'acompaignent.

« Or en oiez la meie fei,
Si cum je l'aim e pri e crei.

Ci comence nostre creance :
Que un sul Deus seit en sustance,
f° 148 v°, c. 2. Uns en sainte divinité
E uns en sa grant majesté.
C'est nostre que isi comence
Que uns suls Deus seit en essence
En treis persones Diz, nomez,
Preiez, creez e aorez
En trinité triniteument.
R'est qui si le creit e si l'entent,
Que Deus seit pere e Deus seit fiz
E que Deus seit Sainz-Esperiz,
Uns Deus cez treis persones dites,
Si n'est mescreanz ne erites.
Pere est Deus apelez e diz
A dreit, kar il a Deu à fiz;
Sainz-Esperiz descent de eus dous,
E cez treis est Deus uns e suls.
Eissi une divinité,
Une gloire, une majesté,
Igaus, entiere, perement
Est deitez uniaument,
Faite n'i est divisions,
Mais ès persones e ès nons.

« Icist sul Deus omnipotent
Fist e sostient si sutifment
Les ceus, que n'est entier ne sain
Sol à penser à sen humain ;
La terre od sa grant pesantur
U nos somes abiteor
Funda de long e de laece
E de si grant parfundece

Que riens ne l' set ne ne l' pout faire
Fors il à qui riens n'est contraire;
La mer lia à ses areines,
Qu'il li dona totes demaines,
Eissi e si faitierement,
Où n'a mestier enquerement.
A lui tot sol est assaveir
Qui le tot fist od soul voleir.
Od sa parole fu tot fait
Si cum il est, tient e estait.
Si s'ovre a complie e finée
Fu del Saint-Esperit formée,
Eissi il Deus sous eternaus,
Qui n'est ne fu ne n'iert mortaus,
Mais en clarté resplendissable
Abite à riens non habitable,
f° 149 r°, c. 1. Vers qui n'est transmutations
Ne veisine obumbrations,
En qui est tote eternitez
E senz commutabilitez;
Suls est veirs Deus veraiement
Qui fu e est senz muement;
E qui les choses senz desvei
Mue senz muance de sei;
Par tot a disposition,
Si n'a en lui mutation;
Par diversitez les demeine,
Si ne li est travail ne peine;
Eissi e senz lui diverser
Les puet e a à demener;
Senz nul porpens, senz chose aquise,
D'aillors venu (*sic*) ne aprise
Puet former e faire veables

Totes les choses dessemblables:
Ce ne prent aillors que od sei;
Cum omnipotens e pere e rei
Est de quanque l'om pot choisir,
Veer e penser e sentir,
Qui en toz leus est puissantment
E senz leu tot entierement
Soverains, c'est feiz veire e pure,
Sor trestote autre creatore,
Plus bas desoz tot autre rien;
E si fait à entendre bien,
E toz defors e tuz dedenz:
Oiez queus est l'entendemenz.

« Soverains est por governer
E pus bas est por toz porter,
Dedenz est por tot acomplir
E defors por tot garantir
Eissi que dedenz sa puissance;
Tot quant qu'en apele sustance
E qui n'ont e unt movement
Dedenz le suen dreit jugement
Sunt e estunt, vivent e maignent,
E par estoveir si constraignent
Eissi que nule creature,
Queus que unques seit sa nature;
Sa force e sa grandité,
Ne sormunte sa poesté;
Kar de lui e de sa puissance,
Ic'est à creire senz dotance,
f° 149 r°, c. 2. Vienent tuit li autre poeir.
Sa hautesce ne puet saveir
Ne sa sainte divinité

Sen ne corage ne pensé,
Qu'il n'out ne n'a comencement
Ne jà n'aura definement,
Terme n'autre division,
S'eternitez uneie non.

« Ci entendez, seignors Daneis:
Icist Deus si granz, si uneis,
Sis fiz, qui senz comencement
Ert en lui senz desseivrement
E qu'il engendra senz nul tens
(Ci n'ait fou quor ne mau porpens),
Od lui maignanz e il en lui,
Uns Deus puissanz, non mie dui,
Vout, fu sa disposition,
Por nostre grant redemtion,
Qu'il preist char e forme homaine,
Mais non de deité lointaine,
Mais Deus e hom; de ç'out novele
La saintisme Virge pucele
Par angelial nontiation.
Prist-il saint incarnation
Des hauz cieus d'amunt abaissiez,
E tant por nos humiliez
Qu'en unl[1] leu povre deigna nestre
Cil qui del munt ert sire e maistre;
E s'il en creche fu posez,
De povres dras envolepez,
Si covreit-il des cieus la terre
E quantque la mer tient e serre,
E qui de deité divine

[1] Le manuscrit semble porter *nul*; mais il est à croire qu'il faut lire *unl*, l'*l* n'étant placée ici que pour indiquer la liaison de ce mot avec le mot suivant.

Aveit vestemenz e cortine.
Sa nativité merveillose,
Sór totes ovres preciose,
Poüm solement merveillier;
Kar à ce n'a nul sen mestier
A esgarder ne avertir
Saveir cum ce pout avenir.
Qui porreit dignement parler
Ne enquerre ne porpenser
Saveir coment d'eternau fu
Coeternaus de lui nascu?
E s'il fu nez ne fu derrers,
Ne li peres ne fu premiers,
Derrere ne premierement,
Sens fin e senz comencement,
Ne puet l'om dire ne entendre;
Mais ici ne puet l'om rien prendre:
Por ce, senz derraainetè,
Prist le fiz Deu humanité,
Veirs Deus de Deu, lux de lumiere,
De grant grandor saintisme e chere,
Cil que sen d'angele ne comprent,
D'omnipotens omnipotent,
Maignable, igal eternaument.
E tel est nostre entendement:
Deus del pere senz tens nascuz,
De mere est en terre veuz;
Nez en tens, faiz de sei mostrance
A electrine resemblance,
Qui d'or e de pierres, ç'oi dire,
A tot e sustance e matire,
Si l'un en l'autre entierement
Qüe n'i apert encisement

f° 149 v°, c. a.

Ne jointure n'ovraigne feite
Qui vos peust estre retraite;
S'a en Jhesu-Crist dous natures
Glorioses, hautes e pures:
L'une de sainte deité,
E l'autre s'est d'umanité.
Od sun cher pere mest amunt,
C'une meesme chose sunt;
Mais home est faiz, si cum je vos dis,
E de ce devez estre apris,
Mortaus, qu'isi creient li sage,
Por delivrer l'umain lignage
Qu'il aveit fait à sa semblance
Od le voleir de sa puissance,
Que par son seint glorios non
E par sa miseration
Traisist de dolors infernaus,
Dunt deiables ert principaus,
Cil qui de Adam erent nasceu
E por le son forfait perdu,
E d'icel leu laiz e estrange
Conduire ès cieus, là dunt li angele
Chaïrent par lor arrogance.
Uncore i a de la creance,
Kar le fiz Deu nez charnaument,
Oiez cum il prist naissement:
f° 149 v°, c. 2. Virge la dame al concever,
Senz muement d'aucon voleir,
Virges entrailles, virge sain,
Senz corage de fait humain,
Virge en son quer, virge en penser,
Virge al fiz Deu en sei porter,
Plus virge après l'enfantement

Que d'avant le concevement;
E se ici a merveillance
Ni deit aveir point de dotance,
Kar cil qui tote rien assene
E qui tot fait e tot ordene,
A qui plaisir n'est riens contraire,
Ce pout voleir e ce pout faire.

« Icist fiz Deu nez Jhesu-Criz
Où les curs des tens acompliz
Son ce que quist nature humaine;
Mais de peché fu nette e saine
La soe, senz nul movement
E senz nul autre atochement;
N'out de pechié charge ne fais,
Kar Deus esteit e hom verais;
Miracles fist divers e teus
Où bien mostra qu'il esteit Deus,
Kar les contraiz faiseit aler,
Les cieus veeir, e oïr cler
Les sorz, e si parler les muz
Qu'apert esteient entenduz;
As lepros degesz e defaiz,
Des cors desfigurez e laiz,
Rendeit santé tot demaneis,
Char seine e quir nof, bel e freis.
Mort, de quatre jorz enterrez,
Feniz, olanz e trespassez,
Resuscita, veant plusors
E veiant ses beles serors.
Maintes merveilles fist el munde:
Lui sosteneit la mers e l'onde,
A lui erent obedient

Li tens, li airs e tuit li vent.
En mer, en terre, ès ceus amunt
E en abisme el plus parfont
Fist son voleir e son plaisir,
E quanqu'il par vou[illegible]acomplir
Les escritures de lui dites,
De treis mil ans e plus escrites.
f° 150 r°, c. 1. A la mort vint paisiblement,
De son voleir, non autrement:
Cil qui tot poeit justisier
Ne peust-l'om mie forcier
Ne faire chose estre son gré;
Mais de sa duce volunté
Soffri mort sainte e passion;
Mult l'en devum grant gerredon.
Por nos, en ses saintes clartez,
Faire od sei saus, reis coronez,
Soffri-il en la croiz martire;
E si vos sai mostrer e dire,
Qui ne l' creit e si ne l' crerra
Jà en son regne n'entera;
Qui as ses sainz comandemenz
Sera faus desobedienz
N'aura participation
En iceste remission
Qu'il fist de son sanc precios
Où les suens a d'enfer rescos.

« Virge saintisme e clere e pure,
Munde, senz tache e senz laidure
Conjoinst à sei si sainte iglise,
Senz loignement e senz devise,
Od duces ovres, od veraies,

Lavées el sanc de ses plaies
E en l'eve saintefiée
Où de la mort senti haschée,
Par qui el out l'eslavement
De faire le saint sacrement
Eu que cil sunt regeneré
Qui crestien sunt apelé,
Si raiente, si asolue,
Si sa chere amie e sa drue
Que defors n'ait rien si bien non,
Tache, blasme ne mesprison,
Ne dedenz double, oscur ne rue:
Iteus vout Deus queu fust veue;
Teus si sainte, si preciose,
La vout Deus apeler s'espose,
Cum precios assemblement
En quei est nostre sauvement.
En cele celebration
De soffrir mort e passion,
Despoilla Deus enfer l'orrible,
Le doleros e le penible.
f° 150 r°, c. 2. Ain que resuscitast son cors,
En traist tresteis ses amis fors.
Au tierz jor surrexit seng error,
Ce vout que l'veissent plusor;
Od ses disciples conversa
E but od eus puis e manga.
Si de sa resurreccion
Desqu'al jor de s'ascension
Out quarante jorz acompliz;
La char ù out esté norriz
E qu'il out en la Virge pris,
Veiant ses plus feeis amis,

Püia ès ceus saintisme e clere.
Là siet à la destre son pere,
Non de lui divers ne lointains,
Derers, secunz ne premerains,
Mais uns Deus uniaument
Senz nul intervariement.

« [1]Icëste mort dunt le Sathan
Teneit pris nostre pere Adan
E toz ceus en dampnation
Qui de lui orent nation,
Descendement ne concreance,
Out Deus destruite, e fait mostrance
Que là ù nostre char porta
Qu'en la Virge prist e forma,
Là iriom, là nos prendreit
E toz nos i coronereit;
Là en ses granz boneurtez,
En sès saintes perhennitez,
Nos mostra si la veie aperte
Que, si n'est par nostre deserte
En lui offendre orrible e faus,
Parjurs, peccheres, deslëiaus,
Omicide, glutun, senz lei,
Senz bien, senz amor e senz fei,
Là cum à fiz e à amis
Nos donra sun saint paradis,
Eissi qu'icist conjoignemenz
Formez e faiz des elemenz,
D'alme bele e esperital
E de cors terrien mortal

[1] Cette première lettre a été oubliée par le rubriqueur.

Dunt hoem est diz e apelez
Tant cum il vit puis qu'il est nez,
Si, dementres qu'il aura vie,
La lei que Deus a establie
f° 150 v°, c. 1. Gardera cum veirs crestiens,
E ce face qu'est dreiz e biens,
Raison, dreiture; od fin amor
Aimt e serve son creator;
Le maligne enemi despise,
Qu'à munter ès ceus ne li nuise.
Là l'alme al saint soverain rei
En conduira sun cors od sei,
Qui lor donra durable vie
Od l'angelial compaignie.

« Deu cors revait tot autrement:
Si sor l'alme a seignorement,
Que la torgent sez volentez,
Dunt il est concriez e nez
De terre, as ovres terrienes,
Vers Deu pesmes e alienes,
Que ce coveit dunt Deus n'a cure,
Ne ne tienge lei ne dreiture,
Faus desvoz, reneiez e pire
Qu'ainz qu'il preist batestire,
E deiable serve ensement
Qu'il reneia el sacrement,
Chargiez de pechez criminaus,
Orribles, mençongiers e faus,
L'alme enmerra senz raençon
Od sei en la dampnation,
Ès griefs tormenz qui fin n'auront
E qui jamais ne li faudront.

« Por ce à ceus qui jà s'en vunt
E qui trespassent de cest munt
Fait l'on e rent tels sepultures
E obseques, leis e dreitures
Que vendra tens, siecle e termine,
Si cum Deus pramet e destine,
Que l'alme al cors repairera
E toz les os rajostera;
De char, de sanc en un moment
R'aura tot vivifiement,
Sa forme tote e sa matire :
Jà uns cheveus n'en ert à dire;
Chascuns aura s'alme demeine
A joie receivre ou à peine,
Erront ravi là sus en l'air
Où resplendiront li esclair
Del fiz Deu qui est à venir
Por les merites departir.

f° 150 v°, c. 2. Eissi devez verraiement
Creire e saveir certeinement
Que ceste mort sode e proçaine,
Qui n'eschive nature humaine,
Je di senz charge e senz fès
De laiz pechez, qui veirs confès,
N'est ne mais rapareillemenz
Fins, clers e purs e beaus e genz
A saintisme vie durable
El saint regne resplendissable.

« Eisi n'i a dote n'errance,
Mais feiz pure, certe e creance
Qu'al alme e al cors dreitement
Jostez surrex del monument,

Ce qu'il auront fait e meri
E en cest siecle deservi,
Son ce, senz nule suspeçon,
Lor rendra Deus lor gerredon :
U od l'alme iert li cors sauvez
Là sus ès granz perhennitez,
U l'alme od le cors çà aval
Dampnée en la peine infernal.
E tot ce a li fiz Deu pramis,
E bien sumes certains e fis
Qu'al jor de son saint jugement,
Que Abraham e Jacob atent,
E dunt tuit cil unt desier
Qui de s'amor sunt parçonier,
Dira as faus felons parjurs :
« Alez ès laiz enfers oscurs,
« U glaive e morz est qui crucie ;
« Dessevrez de ma compaignie ; »
As jusz, as bons e as verais
Qui amerent dreiture e pais :
« Alez ès granz beneurtez ;
« Là devez estre coronez,
« U toz tens fustes ententif
« Tant cum al siecle eriez vif,
« Kar ci n'estes vers mei cupable :
« Recevez vie pardurable. »

« Ceste est la feiz que Deus comande
E qu'à toz crestiens demande.
Qui ne la crera fermement,
Senz rien doter, entierement,
N'aura en Deu salvation,
Misericorde ne pardon. »

f° 151 r°, c. 1.

Longe parole out fait li dus,
Assez lor deist uncore plus;
Mais jà se traeit vers le jor.
De pitié e de duçor
Li moilloent lermes le vis.
« E ore, fait-il, seignors amis,
Buens chevaliers, vaillanz e sages,
De vos est estraiz mis lignages:
Je sui de vos, por ce voudreie
Atorner vos à bone veie.
Vez ù del tot devez entendre,
Cors e almes e aveirs rendre,
E quel seignor devez servir,
Que laissier e que degerpir,
Cum vos devez vivre e morir
E que faire e que relinquir,
Quele est la veie ès cieus amunt
U cil maignent qui od Deu sunt,
E queus cele qui là descent
U sunt li doleros torment.
Or sera peché e merveille
Si dreite raison n'os conseille,
Que vos ne voilliez plus estre boens
E saus e verais e crestiens,
Que paiens periz, toz dampnez
Ès doleroses oscurtez:
Pur ce le vos mostre à toz e di
E pri e quer e cri mẽrci
Que vos recevez saint baptesme;
Saintefié de oile e de creisme,
Viveiz son Deu, à lui servir,
Que leiaument puissez morir
E resordre al jur perillos

Là ù Deus ait merci de vos,
E ce li place e dunt e voille
Qu'od ses sainz angeles vos recoille
U seront duné si grant don
In secula seculorum. *Amen!*

Ainz que tote fust achevée
Ceste parole ne finée
I out mil grés sospirs jetez,
A toz i sunt les oilz lermez;
Merveilliez sunt e esbahiz
Saveir cum quor ne esperiz
Pout ce retraire ne penser.
Qui les oïst desconforter:
f° 151 r°, c. 2 « E! las! funt-il, meseuros!
A que faire nasquimes-nos?
Por faire mal isnel e prest,
Non ne seumes que Deus est
Ne biens ne leis, feiz ne dreiture
Ne qu'enseigne Sainte Escriture;
Bestes sumes, qu'à c'entendum
En quei nos plus nos delitom,
U n'a atente ne luiier.
Trop par nos devum esmaier:
De rapines vivom à tire,
E d'autres genz sumes li pire;
Tresors faimes d'autrui labors,
D'autrui lermes e d'autrui plors.
Sires, dux nobles, hauz e sages,
Quant si as espris noz corages,
Si apris e si ensoigniez,
Ne nos laisse desconseillies,
Dune-nos conseil salvable,

Qu'en creance seiom estable
E en fei parfit, ce querom,
Tant mais cum au siecle virom,
Qu'enemis plus ne nos deceive
E que Deus ès cieus nos receive. »

Dunc dist li dux : « De toz conseiz
Sos ciel est ce li plus feeiz
Que je vos dunc e pré e quer,
Que vos vos faceiz bapteier
El non del Pere e del cher Fiz
Où nomez seit Sainz-Esperiz ;
Après sereiz endoctrinez
Des sages evesques letrez,
Qui plenierement vos diront
E qui tot vos enseigneront
Quanqu'à nostre fei apartient,
Qu'à vivre solum Deu covient.
De larges dons senz repentir
Vos voudrai creistre e enrichir,
Dunt vos vivreiz mais à grant joie
En ceste vie corte e poie.

« Mostrer vos voil e enseigner
Qu'icele paiz que je requer
Est que je voil od Franceis faire
Por mei de si grant mal retraire
E de si estrange desleiz
Dunt Deus n'est servis ne creeiz,
f° 151 v°, c. 1. Ainz i pert est si offenduz,
Dunt vers nos est trop irascuz ;
E por la crieme que j'en ai
Que ge m'ent espanoirai,

Vos requier-je que la voilleiz,
Si que plus ne la destorbeiz;
Kar de gerre sordent li mal,
E de paiz li bien communal. »

— « Sire, font-il, senz-nul contraire
En puez dès ore ton plaisir faire;
Paiz, seurté e tenement
Volum qu'aies à tote gent.
A ton conseil nos as e tiens:
Deus dunt que proz nos seit e biens!
Ne nos poet mais de tei sevrer
Fous corages ne mau penser. »
Cel ovre ad chascon grantée
E od sa main nue afiée
Senz force nule e senz content,
Mais volentiers e bonement.

Mult les en mercie li dux:
« Seignors, fait-il, or n'i a plus.
Plus m'esjoïs de vostre bien
Cent tanz que je n'en faz del mien,
E mut avez tel guaain fait
Qui ne porreit estre retrait.
Dès ore vos metez el repaire,
E si ollez mult cest afaire;
Gardez n'en seit chose retraite
De ci que nostre paiz seit faite:
Ne voil voz genz s'en aperceivent,
Qu'en aucun sen ne vos deceivent.
En cui, quant beaus sera li jorz,
Vos josterai ensemble toz;
De ceste paiz faire od Franceis

Repreierai toz vos Daneis,
Peine e entente i metrai grant,
E vos seez contredisant
Que la grant multitude de eus
N'en seient porquidez ne feus;
Jà n'en serreiz mais creuz
Se de vos se erent aperceuz.
A la parfin lors mostereiz
Que ce n'est pas raison ne dreiz
Qu'à ma volenté contrestacent
Ne que plus la paiz desfacent:
f° 151 v°, c. 2. A mei vindrent por mei aidier,
Si ne me deivent chalongier
Riens nule afaire ù m'onor veie. »
Une grant piece les conveie,
Li dux ainz qu'il les ait gerpiz;
Mult près del jor sun (*sic*) departiz.

LA GRANT CONTENÇON QUI FU ENTRE DANEIS AINZ QU'IL VOUSISSENT LA PAIZ GRANTER, E CUM LI UNS SE BATIZERENT E LI AUTRE ALERENT EN ESPAINGNE[1].

De la nuit passa l'oscurtez,
Si r'est li beaus jors ajornez;
Chaï des arbres la rosée,
Mult fu bele la matinée.
Quant li dux out dormi grant piece,
Jà poeit estre haute tierce,
Si r'â la fiere gent mandée
Mult près de Seigne en une prée.
Unques plus amiablement,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 150, D.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVII. (*Ibid.* 247, B.) — *Roman de Rou*, I, 2[illegible] 263.

Plus bel ne plus avenaument,
Ne sout nul mieuz gent araisner
Ne plus bel mostrer ne preier:
Ce li otreient que paiz face
E si qu'à nul d'eus ne desplace.
« Seignors, uncore vos preiereie
E cherement vos requerreie
Que à ce vos peusse prendre
E amener à faire entendre,
Que vos granteisseiz ceste paiz.
Ne voil que la gerre durt mais,
Kar contre mei n'unt nul orguil,
Ainceis me funt quanque je vuil
E plus que je ne lor demant:
Por ce ne quer d'ore en avant
Qu'en seient plu (*sic*) damage fait.
Qui son voleir trove e sun plait,
Si à plus vout mener l'ovraigne,
Dreiz est Deus le destruie e frainne. »

Estouz, legers e utrajos
E de la paiz faire orguillos
Les trove li dux toz à tire:
« Sez, funt li il, que l'om seut dire?
En vain labore e paine e tence
Qui sor pere seme semence:
Ausi faiz-tu; rien ne te vaut:
Qu'al Lohier n'au conte Tiebaut
Ne à Franceis n'aurom jà pais,
f° 152 r°, c. 1. N'ainz ne remaindra l'ovre mais
De ci que tuit e home e femme
Seient chacé, mis fors del regne.
Jà rien qui ennui nos i face

N'encontre nos si arestace,
N'i aura seurté de vie
Qu'em ne li destruie e ocie;
En tot le reaume de France
N'aura jà home remasance
Qui à seignor ne nos i tienge.
Se à tant est e ce avienge
Que tu eissi del tot la lais,
Ne nos est dote ne esmais:
U del morir u del aveir,
Ce ne puet ainz mais remaneir. »

Tant orent cist content duré
Que jà esteit midi passé:
Donc se leverent cil en piez
Qui la nuit furent preechez,
Où li dux out s'entente mise
E qui la pais orent pramise;
Distrent as autres: « N'est pas gent
Que vers le duc prenion content:
Dun ne nos fist-il çà venir
Por son bon faire e son plaisir?
Dun ne devum-nos ottreier
Tot quantqu'il nos voudra preier?
Volom-li nos rien contredire,
Dunt vers nos ait coroz ne ire?
Laissera-il sa pais à faire
Por nos, si tot nos est contraire?
Poüm-la-li nos donc veer
N'à sa volenté contrester?
Nenal, ce n'en est pas raison;
De neient nos entremeton:
N'afiert n'al greignor n'al mendre

De lui corocier ne offendre.
Face sa pais, s'o eus la trove;
N'est dreiz c'un sol de nos s'en move
Ne qu'em la li contredeist;
Kar bien savom, se il vousist
Jà od nos n'en tenist parole.
Temir nos deit bien por gent fole
E por mauveise e por vilaine,
Kar chascon jor de la semaine
Avom del suen à sofisant
E si 'n sumes d'aveir manant. »

Ci sorst e leva grant temulte
Quant chascon d'eus ot e escute
Que ce lor dient e conseillent,
Dunt sor tote rien se merveillent.
Si trespensez si esbahiz
Les en unt toz si escondiz
Que paroles i out parlées
Laides e grosses e enflées :
Ceus clamerent consenteors
E vers eus faus ē menteors ē boiseors (*sic*).
E dient jà ne 's en orrunt,
Ne por toz eus rien n'en feront :
« Noz armes aiom : ce iert assez
A acomplir noz voluntez.
Dès que nos auron l'ovre enprise,
N'i querom autre garantise,
Recet ne conduit ne chadel,
Cité garnie ne chastel. »

Dum cil qui à la lei Deu s'atendent
Veient lor gent qu'issi contendent,

f° 152 r°, c. 2.

Feluns e si vers eus eschis,
De grant ire furent espris:
« Coment, funt-il, est si le plait
Que por nos n'en sera rien fait?
Somes-nos dunc si reusez
Qu'eisi faceiz voz voluntez
Senz nos? C'est bien dreiz e raisons,
Kar pers somes e compaignons.
Dunc n'este-vos li plus vaillant,
E nos sumes li meins puissant?
N'est'os meuz nez, plus hauz de nos,
Plus forz et plus chevaleros?
Par fei! qui la conoist e vei,
Dès or vait eu bien l'ovre à dreit,
Quant à ce la volez empeindre,
E si quidez le duc destreindre
Qu'il ne face rien que il voille.
Trop se desfait e trop s'orguille,
Ce veum, vers lui vostre afaire.
Ne vos fait mie buen atraire;
Honte i avum e deshonor,
Trop i baisse nostre valor;
A toz ses jorz mais de sa vie
En harra nostre compaignie.
Dès ore conoist bien noz corages
f° 152 v°, c. 1. Cum nos somes vaillanz e sages. »

Noise out entr'eus grant e murmuire;
E li dux, qui de ce n'out cure,
S'en est esloigniez e partiz,
E s'il a dit à ses norriz:
« Laissom-les ore entr'eus contendre;
Bien porrom veer e aprendre

Liquel auront major poeir:
Estrange gent pot l'om veeir. »

Treis jorz puis, si cum nos lison,
Dura entr'eus la contençon,
C'unc ne les porent abaissier
A cele paiz faire otreier,
Si que Franceis s'en esperdeient
E tuit icil qui les oeient;
Mais par estoveir, doleros,
Iriez, marriz e rancorus,
N'oïstes mais à si grant paine.
Quant virent que lor chevetaine
Eissi lor esteient guenchiz,
Si lor distrent mult à enviz:
« Seignors, ici n'a autre afaire:
Plus fort de nos estes e maire,
Plus riche e de plus grant valor,
Maistres nos estes e seignor.
N'est mie bel ne avenant
Qu'entre nos seiom mauvoillant:
Ne ferion pas sagement
Chose senz vostre loement.
Dès qu'eissi l'ovre vos agrée,
N'iert or par nos plus trestornée;
Od une ovre qu'à toz vos place,
Que covient que li dus nos face
Par amor e par estoveir,
Nos face garnison aveir,
Nefs e vitaille e mariniers,
E ce que nos ert mestiers
A querre terre où nous auiom
Quant de la sue partirom,

A li conquerre e à remaindre.
Eissi nos puet aveir e fraindre
A son buen faire senz content,
Si non ne puet estre autrement:
Ce nos face senz demorance,
Qu'eissi nos puet loignier de France.»
Adunc furent lié li seignor
Qui torné orent lor amor
Vers le haut Pere omnipotent;
Senz nul autre porloignement
L'unt dit al duc; tot le lor grée:
«A ce n'a, fait-il, demorée;
Kar quantqu'il sauront demander
Lor ferai querre e aprester
Si richement qu'al congié prendre
M'en devront bones merciz rendre.»

Eissi n'i out demorre faite.
La parole lor fu retraite;
Dunc vindrent al duc comunal
Trestuit ensemble, bon e mal;
Enclin, benigne, senz contraire,
Li otreient son bon à faire,
Od feiz plevies sor lor leis.
Là dunc as messages Franceis,
As evesques e as barons
Dona li dux de riches dons.
Lor establirent d'assembler
E del rei Lohier amener;
Treves pristrent d'ambesdous parz.
Retenir vout li dux Richarz
Tant les Daneis que pais feissent,
Que li Franceis ne resortissent;

f° 152 v°, c. 2.

Ne s'en vout ainz pas desgarnir
Ne de sei faire departir
De ci que la pais fust finée
Qui entr'eus esteit porparlée.

Li termes desirez avint
En que ciz granz afaires tint.
Sor Epte[1] vint li reis de France
Od les plus hauz de sa puissance,
Od evesques e od abez;
Del autre part li dux vaillanz
Od tote la flor des Normanz.
Retrait furent li parlement;
E tel juré le serement
Del rei e de sa compaignie
Que del regne de Normendie,
Tant cum il tient e cum il dure,
Ne sera mais fait forfaiture,
Gerre tote pur nul poeir

(*sic*)

[1] Wace ne nomme point le lieu où la paix fut conclue entre Richard et Lothaire en 969; mais il semble indiquer Gefosse : il suit en cela Guillaume de Jumiéges, qui dit : « Imminente vero die præfiniti collo- « quii, dux apud Givoldi fossam, in paga- « norum castris scœnam miræ magnitudi- « nis construi jussit, in qua rex Lotharius « cum suis optimatibus divertens, illi sa- « tisfecit, fœderibus pactis, juratisque sa- « cramentis. » Quant à Dudon, il s'exprime ainsi : « Decurso igitur tempore desiderati « placiti, venit rex Lotharius super Eptæ « fluviolum cum Francigenis, pepigitque « duci Richardo fidem inextricabilis pacis, « juravitque ipse et optimates regni North- « mannicum regnum ipsi ejusque posteris. » Voyez aussi la *Chronique de Normandie*, édition du 14 mai 1487, chap. LV. La position de Saint-Clair sur Epte, sur les frontières de France et de Normandie, nous porte à accorder plus de confiance au récit de Dudon.

Wace dit aussi :

El jor ke li eveskes durent el duc parler,
Fist li dus li Daneiz de Guinefosse oster ;

tandis que, au contraire, ils s'y retirèrent pendant qu'on traitait de la paix. Écoutons la Chronique de Normandie : « Ce fait, le roy s'en retourna en France, « et le duc Richard s'en retourna à Geufosse « pour ordonner et acomplir ce qu'il avoit « fait publier en l'ost des Danoys. »

Al duc Richart ne à son eir,
Ne recet n'aura nus en France
Qui vers lui seit en mesestance.

f° 153 r°, c. 1. Eissi l'ovraigne de dolor
Revint à pais e à amor;
Dès ore seront en bienestance :
Teu joie n'entra mais en France.
Riches aveirs, ce dit l'escriz,
Se sunt donez e departiz,
Joios e lié s'en repairerent.
Cil qui les terres gaaignerent
Recoürent à lur labors;
Par les viles e par les burs
Furent les maisons recovertes.
Totes oblient lor granz pertes,
Teu joie unt de la paiz novele,
E li dux ses Daneis apele :

« E or, fait-il, seignors ami,
Bien savez que je vos ai offri,
Preié, requis, amonesté,
E que vos m'en avez graanté :
Cil qui prendront saint batestire
Auront od nos pais e remire,
Terres riches à lor voleirs
E toz lor autres estoveirs;
E cil qui aler s'en voudrunt
Naïve preste troveront. »
Si fu del tot à lor voleir :
Al saint baptesme receveir
Ne fu li nombres pas petiz,
Mais ne l' retrait pas li escriz,

Ne vos sai dire combien ne quant;
Mais c'en furent li plus vaillant.
Parreins fi (*sic*) li dus à plusors,
Mult en crut sis pris e s'onors;
Haut fait i out e grant conquise
A Deu e à oés saint iglise.

As autres fist les nefs charger.
Quant quis furent li mariner,
Costentineis del païs né,
Si lor a dunc congié doné
Li dux e gent de sei partiz,
Si qu'il li rendent grant merciz.
Tote lor flote e lor compaigne
Siglerent dreit vers Espaigne,
Dis e oit citez eissillerent
E destruistrent e conseillerent;
Assez i firent granz conquises,
Granz batailles e granz ocises;
f° 153 r°, c. 2. D'aveir furent trop enrichiz;
Mais, si cum retrait li escriz,
Li Espaignol Esturien
E trestuit li Galicien
E Mors e quantque joster porent[1],
A un jor dreit que mot ne sorent,
Les assaillirent par bataille;
E si dit l'estoire senz faille
Que treis jorz dura lor contenz;
Si 'n ni out tanz morz e sanglenz
C'unques ne porent estre esmez
Ne les milliers dit ne contez.

[1] Dudon, que suit ici Benoît, se borne à nommer les Espagnols, *Hispani*.

Ç'oez que par la gent Daneise
Fu si destruite l'Espaneise
Que poi i remist des vaillanz,
Qu'as vilains e as païsanz
Covint puis prendre en mariage
Les gentis femmes de lignage :
Ce vos di brement quanque je puis;
Mais une grant merveille i truis :
Kar quant Daneis orent vencu,
Si resunt puis el champ venu
Lendemain dreit as lor cerchier
E por les autres despoillier;
Si troverent chés, braz e piez
Des mors ocis e detrenchiez
U plus aveit fine nerçor,
Plus blans que laiz ne neis ne flor :
Li cors entier esteient neir;
Mais ce dit l'estoire de veir,
Les menbres qui el champ giseient,
Qui à lor cors ne se teneient,
Blans esteient; mais nus n'ert mestre
Quel ert ne que ce poeit estre :
Sol Deus en conut le segrei,
Coment c'en avint ne por quei [1].
Sor ce ne vos voil ici plus dire;
Mais retornom à la matire,
Car qu'il firent n'où il alerent

[1] « Tertio namque die, campum prælii « Northmanni repetentes, mortuosque ut « induviis eos privarent vertentes, repere- « runt partes corporum Nigellorum Æthio- « pumque terræ finitimas atque incum- « bentes nive candidiores; reliquum vero « corpus pristinum colorem servans intui- « ti sunt. Sed mirum mihi quid super hoc « characterizabunt dialectici, qui cum « accidens Æthiopique categorizant inse- « parabile esse, hic mutatum vident. » Dud. S. Quint.

Ne saveir où il s'aresterent
N'ai à dire, kar n'afiert mie
Al estoire de Normendie.

LA MORT DE LA FEMME LE DUC RICHART, FILLE HUUN LE MAIGNE[1].

Ceste guerre, ceste ataïne,
Ceste dolor, ceste haïne
f° 153 v°, c. 1. Del rei de France e de Franceis
E del conte Tiebaut de Bleis,
Qui tant out duré longement,
N'i sorstrent puis autre content
Nè mauvoillance ne mesfait
Qui mi seient dit ne retrait.
Le vivant au duc furent puis
Li regne en pais, si cum je truis;
E quel ore qu'il se pout prendre,
Qu'il n'en out aillurs ù entendre.
Cum jusz e verais crestiens
Fist tantes ovres e tanz biens
Que desqu'al jor del jugement
En sera fait remembrement.
Saintismes dux, jusz e verais
L'apeloent tote genz mais,
Plein de deserte e de merite,
Cume retrait la lettre escrite,
Que sa bele gentil oissor,
Duce dame de grant valor,
Leiaus, de bon contenement,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Dù Chesne, 152, B.) Will. Gemmet. lib. IV, cap. XVIII : *Quod mortua uxore sua Emma absque liberis, idem dux duxit Gunnorem, et de progenie ipsius ducis.* (Ibid. 247, C.) — *Roman de Rou*, t. I, 275.

E de tot bon enseignement,
Que nule de plus fin amor
Ne pout amer son cher seignor;
Nule n'esteit plus aumosniere,
Plus amée, plus tenu chere;
El plus grant pris de sa valor
Morut, ce fu trop grant dolor;
E si cume je sui lisant,
N'aveit unques eu enfant:
Senz eir feni, ce fu damage;
Mult fu vaillanz e proz e sage.
N'aveit esté avant oïe
Dame plus plainte en Normendie;
Grant deshet, grant dol e grant ire
En out de li li dux sis sire,
C'unc rien plus autre n'en ama:
Sor trestote rien l'en pesa.
Ses messages prist, si 's tramet
A son frere Huun Chapet,
Que des privez de sa maison
En cui ait plus sen e raison
Li tramette por esgarder,
Por departir, por deviser
Les chers aveirs de maintes gises
A povres genz e à iglises,
f° 183 v°, c. 2. Toz ceus que sa seror aveit;
Mais cil ne vout, e si out dreit,
Que riens sor lui de ce traitast
Ne departist ne devisast,
Ainz li manda qu'al suen plaisir
Feist doner e departir
Le tot; kar ce seust-il bien
Ne s'en metreit sor lui de rien:

Eissi ne s'en vout entremetre
N'à ce homes des suens trametre.

E li dux, pleins de grant doçur
E d'ire e d'angoisse e de plor,
Departi tant senz demorance
As hautes iglises de France
E à celes de Normendie,
Teus merveille ne fu oïe;
Tant en out genz religiose,
Mesaaisiée e besoignose
Que por l'alme d'un cors feniz
Ne fu teus aveirs departiz.

CUM LI DUS RICHART REPRIST FEMME, GENTE DAMEISELE DUNT LI SECUNZ RICHART FU NEZ[1].

Après la mort dunt je vos retrai,
Dunt li dux out dol e esmai,
Ne demora pas grant termine.
Out el païs une meschine,
Gentil femme, gente pucele,
Sos ciel ne trovast l'om plus bele
Ne plus sage ne plus corteise,
De pere e de mere Daneise;
Sos ciel n'out rien plus afaitée,
Plus franche ne plus enseignée.
Beaus ert sis chefs e bien si oil,
Toz li suens quers ert senz orguil;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 152, C.)—Will. Gemmet, lib. IV, cap. XVIII. (*Ibid.* 247, C.) — *Rom. de Rou*, I, 276-278. — Voyez dans l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie* (par Charles Trigan), tom. II, pag. 76-78 *ad calcem*, des observations sur les mariages de Richard Ier.

Al regne garder e tenir;
Mais ce me devez descovrir
Por quei n'od quel entention
Vos m'en avez mis à raison. »
— « Sire, funt-il, nos creum bien,
Si n'en quidom doter de rien,
Que Deus par sa sainte duçor
Vout qu'après tei aiom seignor
De pere e de mere Daneise :
Por ce n'en out nul la Franceise;
E tu, beau sire, as une amie,
Sor les beles roses florie,
Lis de matin, colors de graine,
f° 154 r°, c. 2 C'unc meins fole ne meins vilaine
Ne fu, cent anz a e plus, née,
Franche e sage, proz e senée,
Digne d'aveir el chef corone
Dès qu'ele issi à tei se done.
Duce e benigne e amiable,
E ele te r'est si agraable
Que cors ne oilz, boche ne face,
Ne quidom, d'autre plus te place,
N'en nule, ce nos est avis,
Ne sereit tis quers meuz assis:
Gentil femme de bon lignage,
Si la pren, sire, en mariage;
Si istra lignée tele de vos
Dunt vostre quer sera joios
E que Deus tant essaucera,
Dunt toz li poples s'esjorra.
D'iteus prince cum Deus t'a fait
Sereit mal, vilanie e lait
Que tis eirs ne fust d'esposée

L'em requistrent par plusors feiz,
Mult coreçus e mult destreiz
Dunt il n'aveit e femme e eir
Al regne tenir e aveir.
Tuit si dotent, chascon si crien,
Que se de lui lor mesavient
Qu'à dol reverte le païs :
E por ice l'en unt requis,
Si li mostrent e si li dient
Cil d'eus qui plus en lui se fient
Con venir en puet granz damages :
« Dux, funt li il, vaillanz e sages,
Kar esgardez cum eu te vait :
N'as eir, dunt malement estait.
Ne laissier eissi de ton gré
Tun regne après tei esgaré :
Pren femme, dunt Deus, dunt seignor
A ton grant pople e à t'onor,
Sire, qui's autres ovres veilles,
Que deit que ci ne te conseilles?
Jà sez-tu bien, si tu ne lais
Eir qui la terre tienge en pais,
A dol ira ta gent Normande;
E ce que chascons t'en demande
Fai e aemplis-en lor voleir,
Par grant pitié en puez aveir. »

A ce respundi bonement
Li dux tot en pais à sa gent :
« Seignors, son trestot le poeir
Que Deus m'a tramis à aveir,
Ai entendu e atendrai
Trestoz les jorz que je vivrai.

Les autres dous nomer ne sai,
f° 154 v°, c. 1. Kar en l'estoire ne l' trovai[1];
Mais des treis filles out non Emme
L'ainznée, eissi très-bele femme
Que sos cel ne diseit l'om mie
Qu'autre si gente i fust norrie;
Mult fu vaillanz, mult fu senée,
Reine fu puis coronée :
A Alrez le rei d'Engleterre[2]

[1] Il y a dans le tome III des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 276-279, un curieux mémoire sur le tombeau d'un des enfants de Richard Ier, nommé Robert, et mort en bas-âgé. La figure qui s'y trouve gravée prouve victorieusement que les armoiries héréditaires existaient avant le commencement du XIIe siècle, époque qu'on attribue généralement à leur origine.

[2] An MII... And þa. on þam ilcan lengtene. com seo hlæfdige. Ricarðes dohtor. Ælfgifa Ymma. hider to lande. *Chronicon Saxonicum*, édition d'Ingram, p. 175, 176.

« Et alors dans le même carême vint « dame Elfgive Emma, fille de Richard, « dans cette terre. »

« Eodem anno (1002) Emmam, Saxonice « Alfgivam vocatam, ducis Normannorum « primi Ricardi filiam, rex Ethelredus « duxit uxorem. » *Chronicon Florentii Wigorniensis*, édition de Francfort, 1601, p. 611, lig. 22.

Quant veit li reis ke si mal veit,
A ses amis tint un pleit;
Consel requist, mester ert grant:
Tut sun regne li vont tolant.
Donc si loerent cele gent
K'il past la mer ignelement,
Demand Emme la sour Richard,
Si l'en amenst de celle part.
Si les Normans sunt ses amis,
Bien pleiserat ses enemis;
Li quens Richard le maintendrat,
Tuz ses veisins li pleiserat.
Cil en creit très-bien lur los :
Unc n'out sojur ne repos
Dès ci qu'il out Emme espusée.
Li quens Richard li ad doné[e];
En Engletere l'amenad;
Wincestre en drurie li donat,
Rogingham e Rotelant
Ke Elstruet aveit eu devant,
Tut li donat e cher la tint.

L'Estoire des Engles solum la translacion maistre Geffrei Gaimar, manuscrit du Roi, musée Britannique, 13. A. XXI, fol. 134 verso, col. 2, v. 16; manuscrit de la cathédrale de Durham, fol. 120 verso, col. 1, v. 5.

Voyez aussi *Simeonis Dunelmensis Historia de gestis regum Anglorum*. (Apud Rog. Twysden, col. 164, lig. 58.) — *Chronicon Johannis Bromton*. (Ibid. col. 885; lig. 1.) — *Henrici Huntingdoniensis Historiarum lib. VI*. (Apud H. Savile, p. 359, anno Domini 1000.) — *Rogeri de Hoveden Annalium pars prior*. (Ibid. p. 429, lig. 32.) — *Chronica de Mailros*. (Apud Fell, p. 153; édition de Joseph Stevenson, p. 40.) —

A qui l'om fist puis meinte gerre,
Fu donée, ce dit l'escrit,
Qui de lui out dous mult beaus fiz
Ewart l'ainzné qui puis fu reis,
L'autre Alurez proz e corteis.

La secunde, ce m'est avis,
Des filles out non Hawis;
Ne fu mie laide ne fole,
Mult fu norrie à bone escole,
Mult out valor e bien en sei;
Li quens de Bretaigne Giefrei[1],
Qui mult par ert buen chevaler,
La prist à femme e à moillier.
Riche sout estre e honorée
E mult fu en la terre amée,
Dous genz fiz out de son seignor :
Alain e Idon le menor.

La tierce, qui fu la puisnée,
Sai que Mahaut fu apelée;
Corteise e sage e afaitée,
Si quit c'en fu la plus preisée :
Nule n'ama unc plus honor.
A un conte de gran (*sic*) valor,

Chronica Joannis Wallingford. (Apud Gale, t. I, p. 547.)—*Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum.* (*Guiberti de Novigento Opera omnia*, p. 720, col. 2, B.)— *The History of the Anglo-Saxons*... by Sharon Turner. The fifth edition. London, printed for Longman, etc. 1828, in-8°, tom. II, pag. 318.

Il existe sur cette princesse un ouvrage intitulé *Encomium Emmæ*, que du Chesne a publié dans son Recueil d'historiens normands, p. 161-177.

[1] Geoffroy Ier, l'aîné des fils de Conan Ier, dit *le Tort*, comte de Rennes. Ce fut Geoffroy qui le premier prit le titre de duc de Bretagne. Il épousa Hawise en 996 et mourut en 1008. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 895.

Odon, proz e sage e corteis,
Sire de Chartres e de Bleis,
De Tors [1] e de tot le païs,
Dunt mult erent al jor esforcis;
A cestui la dona li dux,
Si n'ama nule d'eles (*sic*) plus.
De li aillors vos retrarrom
Ce qu'en l'estoire en troverom,
Là ù leus ert deu reconter,
Ainceis que vienge au definer.

De danzeles gentes e beles
Qu'il out, si cum je truis, puceles
R'out dous bels fiz, si cum j'entent,
E dous filles tant solement;
Ne's neia pas, bien les conut,
f° 154 v°, c. 2. Eissi les ama cum il dut.
Li ainznez fu blois e jenz e dreiz,
Si l'apela l'om Godefreiz;
L'autre Guillaume le menor:
Amdui furent de grant valor.
Godefreiz, qui mult fu corteis,
Out le cunté, ce truis, d'Uismeis;
Mais ne la tint mie longement,
Kar morz fu en sun bel jovent.

[1] Eudes II, dit *le Champenois*, quatrième comte de Blois, de Chartres et de Tours dès l'année 1004, puis comte de Champagne et de Brie par suite de la mort d'Étienne son proche parent, arrivée en l'an 1019. Il épousa, en 1005, Mahaut ou Mathilde, qui mourut sans lui laisser d'enfants. Il périt à l'âge de cinquante-cinq ans, dans une bataille livrée dans le Barrois, le 15 ou le 23 novembre 1037. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, tom. II, 1784, p. 613, 614.

CI EST[illegible]I CUM LI DUX RICHART TROVA DE NUIZ LE CORS EN LA CHAPELE, E LA MERVEILLE QU'EN NAVINT[1].

Mult fu li dux Richart preisiez
E mult fu al siecle essauciez;
Mult fu en terre grant sis nons
E sera tant cum nos vivrons;
E mult par i out bien por quei,
Kar merveilles parfist de sei.
Merveillos furent li suen fait;
Sol la disme n'en est retrait
N'escrit ne trové en estoire
Qui fussent digne de memorie. (*sic*)
Mult ama clers, joie e largesce,
Chevaliers, valor e proece;
Mult ama sen e corteisie
E mult maintint chevalerie;
Unc n'out poür, soudes n'effrei
Ne dotemenz aucun en sei;
N'unques ne fu, ce dit l'escriz,
Torbez d'error sis esperiz;
Toz jorz fu seurs, ce lisum,
Senz dotose temptation.
De nuiz alot senz rien doter
Tot autresi cum par jor cler;
S'ert cil dunt tote gent saveient

[1] Nous ne savons où Benoît a pris le conte suivant, que ne rapportent ni Dudon de Saint-Quentin ni Guillaume de Jumiéges. On le retrouve dans le *Roman de Rou*, t. I, p. 278-281; dans la Chronique de John Bromton (Recueil de Roger Twysden, col. 856, l. 65), et dans la *Chronique de Normandie*, édition de Rouen, 14 mai 1487, in-fol. chap. LVII, au verso col. 2 du feuillet signé *e ii*. Ce chapitre contient de plus un autre conte, que nous n'avons pas trouvé assez intéressant pour le répéter ici.

Qui plus fantosmes aveneient,
Plus merveilles, plus deablies,
Dunt plusors sunt assez oïes.
Si beaus, si purs aveit les oilz,
Cum par cler jor veeit de nuiz :
Maint horrible chose salvage
Veeit senz muer son corage.
f° 155 r°, c. 1. De c'ert deable mult iriez,
Qu'en aucun sen n'ert engigniez :
De lui deceivre ert en porchaz;
Mult li tendeit sovent ses laz.
Oiez, kar bien fait à retraire,
Qu'il li quida une nuit faire.

En bois vout aler, c'est la fin;
Mais il leva si très-matin
Que ne fu leus de messe oïr;
Ne poeit l'om le jor choisir,
Ne nesist l'om de piece puis.
Totes ses genz, si cum je truis,
S'ert vers le bois acheminée;
Il vint après, ceinte s'espée,
Disant saumes e oreisons :
Là ert sovent s'ententions.
D'une chose esteit costumier :
Jà chapele ne mostier,
Quant issi errout, ne trovast
Où, s'il peust, dedenz n'entrast,
Sinon defors tornout orer;
Mult en voleit poi trespasser.
Cele nuit demeinement
Que issi alout après sa gent,
En vint à une; mais ne vei

Queu leu ce fu, ce peise mei.
N'ert la chapele mult hantée
Ne de gent gaires abitée,
Dès le tens à la gent paiene
Ert gaste chose e anciene;
Tombes i out e cors enz mis,
Kar cimetire i out jadis.
N'out borc ne vile ne maison
D'une bone leuue environ,
Arbres i out e un grant if
Où li venz mena grant estrif.
Entr'overz fu l'us del mostier,
S'out alumé enz un mortier.
Soutif e esfreiz e fiers
Fu li convers e li mostiers :
Deus ne fist riens, si trespassast,
Por ce qu'un poi s'i arestast,
Qui fors del sen ne fust maneis.
Li dux, li sages, li corteis,
Ne vout sa custome oblier :
Là est torné dreit por orer;
f° 155 r°, c. 2. Aredné a son chaceor,
Senz dote nule e senz freor
A boté l'us, s'est enz entrez :
Auques i parut la clartez.

En mi sa veie dreit gesant,
Kar li leus n'esteit gaires grant,
Out une biere merveillose
E laide e ahoge e hisdose,
Orrible trop e esfreie
D'une eschele laide e porrie,
Assise sus dous granz quarreaus ;

Si n'en ert pas li velos beaus,
Mais escirez e depescez
Eissi que la teste e les piez
Li parisseit e le viaire
Fors sulement d'un vil suaire
De leus en leus ensanglentez.
Outre s'en est li dux passez.

Devant l'autel à genoillons
Prist à faire ses oreisons,
Sa cupe à batre e sa peitrine;
Par plus de set feiz li encline,
N'esfreiz n'ert ne point dotanz;
De delez lui posa ses ganz.
En ce que issi ert à jenoiz
Sen son, senz parole, senz voiz,
Oï la biere si fremir
E si estrangement croissir
Cum si tote deust bruisier
La coverture del mustier;
Sor les cutes se fu levez
Li cors eissi envolupez:
Effrei mena grant en la biere.
Dunc regarda li dux ariere,
Veit le cors qui s'en vout lever;
Senz sei de rien espoenter
Li a dit: «Mar vos movrez,
Cuilvert; jà le comperez.
Tornez arrere, couchez-vos;
Kar celui qui est dedenz vos
Ne vos en sereit jà garant,
S'en faisiez mai oi semblant.»

Eissi se r'est li cors cuchez;
E li dux s'est agenoilliez,
Si r'a s'oreison comencée;
E li cors r'est autre feiée
f° 155 v°, c. 1. Dresciez tot dreit en sun seant
Od effrei merveillos e grant.
Li dux i r'a torné son vis,
D'ire, de mautalant espris:
« Certes, fait-il, mar le pensastes,
Dunt en seant vos en levastes.
Ce conois bien e sai al meins
Que de deable estes pleins,
Qui par vos m'a talant de nuire;
Mais ennuit en sereiz le pire.
Couchiez-vos tost e si gardez
Qu'en nul sen mais ne vos movez. »
Dunc se r'est li cors estenduz
Cum si fust chesnes u granz fuz
Qui chaïst à terre de haut.
« Arde, cuilvert! rien ne vos vaut,
Fait sei li dux; ci orerai,
Jà ainz por vos ne m'en istrai.
Mal ait oi vostre compaignie,
Que issi est laide e esfreie! »

Li dux se r'est mis à jenoiz,
Le signe de la sainte croiz
Fist en son front e en son piz,
De Deu seurs, certains e fiz;
El non del Pere e del cher Fiz
Prie que l' gart Sainz-Esperiz;
Son cors e s'alme li ottreie.
Adonc se vout mettre à la veie,

Vers la bierre vint dreit errant;
Mais plus sailli tost en estant
Que l'om n'eust sa main virée.
Dunc traist le duc Richart s'espée.
Le diable ses braz li tent,
Tote l'eissue li deffent.
Granz fu sor lui deus piez e mais,
Mult l'en deust bien prendre esmais :
As mains le taste e quert à prendre;
Mais or oiez vassal deffendre.
Isnelement e senz demore
Od le brant d'acier li cort sore,
Fiert l'en amunt si grant colée
Que desqu'el piz l'en est colée
La bone espée d'Alemaigne.
Ainceis que jus le par enpaigne
R'out son brant d'acer à sei trait.
Un cri jeta e un teu brait
Cum si trestot deust sousir;
E quant li dux s'en dut eissir,
Un chandeler de fer mult grant,
Agu e ahoge e pesant
Saisi li cors eissi trenchié :
A dous mains l'a al duc lancié;
Ne l'ateinst pas, Deus l'en gari :
Par mi les ais del us feri,
E par mi les quarreiaus serrez
Plus de dous piez i est entrez
Trop fu de grant aïr lanciez.
Dunc est li cors jus trebuchiez,
Mult prist en la biere grant quaz,
Adenz i just, non mie plaz.
E li dux vint à son destrer,

f° 155 v°, c. 2.

Si r'estoia son brant d'acer;
N'out pas l'ovre tenue à jeu.
Le pié teneit jà en l'estreu
Quant de ses ganz li resovint
Qu'il out devant l'autel e tint:
Laissiez les out par obliance,
Mais ne lairra por meschaance
Qu'il ne retort por eus arrere :
Jà ne remaindra por la bierre;
Crendreit, si la chose ert oïe,
Torné li fust à coardie.
Hardiz, del tot asseurez,
S'en r'est delez le cors passez;
Devant l'autel se reumilie,
Nostre dame sainte Marie
Prée e remenbre, son salu
Li a treis feiz dit e rendu;
Ses ganz a pris, l'autel encline,
Son vis resigne e sa peitrine,
Vers l'ui se r'est mis el repaire;
Ne deigna unc s'espée traire.
Laidement vit le cors gesir
E de lui sanc corre e eissir.
Unques ne fu, al mien espeir,
Plus orrible chose à veeir;
Nul ne fu nez qui ce endurast,
Qui maintenant ne s'enragast
Ne qui por cent mile besanz
Tornast ariere por les ganz.

Dunc vait munter, si tient sa veie,
N'en a soudiers, ne ne s'effreie;
f° 156 r°. c. 1. Le païs sout e la contrée

E quele part sa gent ert alée :
S'ala là dreit senz desveier,
E li jorz prist à esclairier.
Jà s'esteient mult esperduz,
Saveir qu'il esteit devenuz.
Quant le virent mult lor fu bel,
A lui vindrent viel e danzel
Por saveir se plus l'en place
Del descupler e de la chace,
E por aprendre e por oïr
S'eisi cum mult sout avenir
A puis veu nule merveille;
L'un d'eus al autre le conseille.

Dunc traist li duc nue s'espée,
Qu'uncor ert ensanglantée,
Dit e lor comande e devie
Qu'eu ne seit terse n'essuie
De ci qu'à une eve corant :
Là seit lavez mult bien li branz.
Assez out li dux entor sei
Qui mult li unt enquis por quei,
Saveir que deit e segnefie,
Kar teu chose n'unt pas oïe;
Demandent ù il a ce fait,
E li dux lor conte e retrait
La grant merveille eissi trestot
Cum il li avint, mot à mot :
Cum li cors sailli de sa biere,
Si granz, si laiz; n'en queu maniere
Il le quida saisir e prendre,
Se Deus ne l'en vousist defendre;
Cum li covint à detrencher;

Conte le lanz del chandeler,
Que par mi l'us plus de treis pez
E par les quarreaus est fichez.
Tot dreit, ce lor dit, lor laissa,
E de ses ganz qu'il oblia
Devant l'autel sus les degrez,
Cum il est puis retornez
Senz dote nule e senz esfrei.
Chascon en out poür en sei,
N'i out un sol d'eus si hardiz
Qui toz li sans n'en seit fuiz;
De la grant merveille se seignent.
Oiez coment la chose ateignent.

f° 156 r°, c. 2. Od le congié qu'il lor en done,
Point là chascons e esperone;
Ateint se sunt e atendu:
Tuit ensemble sunt là venu;
Li chevol lor sunt hericé.
Le chandeler qui fu lancié
Trovent, si cum li dux lor dist;
E si deable ne l' feist,
Nus hom mortaus ne l' peust faire.
Le cors troevent e le suaire
Detrenchez e ensanglantez
E devers la terre tornez.
Merveilles unt grant c'unc senz morir
Pout nul quor d'ome ce soffrir.

Tost fu la novele seue
E toz la granz genz acorue:
Cinc cenz virent le cors le jor,
Qui tuit en orent grant freor.

Le cors geterent del mostier;
Mais laissiez fu le chandeler
Lonc tens après por reconter
E por la merveille esgarder :
Veeir l'i alerent plusor;
Laissiez i fu après maint jor.
De ci que outre les porz d'Espaigne
Fu puis retraite cest ovraigne,
Grant parole en fu puis tenue
E par maint leu dite e seue
E sera mais desqu'à la fins.
Li dux, ce retrait li Latins,
Por solement cest aventure,
Fist establir tot à dreiture
Que li cors fussent mais gaité
Si qu'il ne seient sol laissié :
Ainz l'ovre qui ci est retraite
N'i aveit unques eu gaite;
Mais dès dunc furent costumier
E sunt uncor des cors gaitier :
De ceo avint e por cel funt,
Ce set l'om bien, par tot le munt.
Bele chose i out mult trovée :
S'alme seit ès ceus coronée,
Qui tanz hauz faiz od son grant sens
Fist à sa vie e à son tens!

CI EST SI CUM LI DUX TROVA LE POMER DE NUIZ, E DUNT SUNT ESTRAIT f° 156 v°, c. 1. E POR QUEI SUNT DIT POMIER DE RICHART[1].

Une aventure r'ai oïe 25280
Qu'avint al duc de Normendie,

[1] Cette anecdote n'est rapportée que par Benoît; mais en revanche Wace donne les deux suivantes, qu'il assure tenir de la tradition :

Une lande Corcers ad nun
Prez de la forest de Liun.
En la lande a une valée
Ki ne est mult lunge pe lée,
En la forest ad une plaine.
Envirun ert grant la champaine.
Jà ert de aust li meis passez
Ke li dus fu matin levez.
Ses forestiers a fet viser
U il porreit granz cerf truver,
Rez e saetes fist porter
E chienz asant, s'ala berser;
As veneors e as varletz
Fist mener toz ses brachez,
E liemiers par altre veie
Les fist aler, ke l'en ne 's veie;
S'espée à sun costé portout,
Kar nule feiz sainz li n'alout;
A Corcers vint grant aleüre.
Or oez quel mesaventure!
En la boisiere volt veir,
Ne sai s'il out de rien espeir:
Un chevalier ad luin veu
Bien afublé e bien vestu;
Lez li sor l'erbe estut s'espée
Bien enrengiée e aturnée.
Lez li fu une dameisele
Ki gente fu forment e bele,
Bien ert vestue e aturnée,
Sa guimple sor son chief jetée.
Li chevalier ne pout fuir.
Quant il vit le cunte venir,
Dex! quel pechié! kant od s'espée
A la meschine descolée!
Li quens cria : « Malfez! malfez!
Fame deit aveir par tut pez. »
Dunc ad sor li esperuné,
Li chief li a del bu sevré,
Puis s'arestut e esgarda,
Lor dous beautez vit e mira.
Unkes, ço dist, ço li semble,
Ne vit si bele gent ensemble.
El quart jor les fist enterrer,
Mais il ne pout unkes trover
Ki coneust ne ki seust
Dunt li uns d'els ne l'altre feust.
Pur li pechié ke li dus fist
Del chevalier ke il ocist,
Ne fud ceo pas mis en escrit;
Mez li peres le unt as filz dit.
Une altre adventure mult grande
Avint el chief de cele lande
A un des veneurs le cunte :
Guardez se fu honur u hunte.
Un cerf aveient retenu,
Pris l'aveient e abatu,
Li cerf aveient escorchie
E fet aveient li forchie.
Un des veneors se hasta,
Aler s'en volt, si s'en turna;
A sun seignur aler voleit
Par une veie ke il saveit.
Une gent pucele ad truvée
Dedenz li bois, prez de l'orée;
Bien ert vestue e bien chauciée,
Bien afublée e bien liée.
A li vint, si l'a saluée,

Al bon Richart, al premerain.
Un jor refu levé par main

E ele altresi s'est levée;
E kant il la vit en estant,
Descenduz est maintenant;
Demanda-li ki ele esteit,
En cel broil sule ke faseit.
Un hoem, ço dist, atendeit
Ki cuntre li venir deveit.
Par une de ses manches l'a prise,
Asez li ofri sun servise.
Ne sai retraire ke il li dist;
Mez ço dient ke il la prist
E à terre lez li l'assist.
Ele esgarda tut e sofri,
Nule rien ne li desfendi.
Purpensa sei ke il li fereit
Com hom à feme fere deit.
Quant li out fet ço ke li plout
E relever de lie se vout
E ke kuida de lie partir,
Ele l'empeint de tel aïr,
Ne sai u od piez u od mainz,
Par mi branches e par mi rainz
Le fist haut contremont voler
E el faist d'un arbre encroer.
Quant il vout cele esgarder
E k'il kuida à lie parler,
Ne sout k'ele fu devenue,
Ne l'ad oïe ne ne veue.
Veneors ki li cerf portouent,
Ki par cele semte passouent,
Lur cumpaingnun en l'arbre virent,
A grant paine le descendirent.

Roman de Rou, tom. I, pag. 288-292.

Le conte suivant est rapporté par la Chronique de Normandie :

Comme Charles le Quint, jadiz roy de France, et ses gens avec luy, s'aparurent après leur mort au duc Richard-sans-Paour.

Une autre monlt merveilleuse aventure advint au duc Richard-sans-Paour. Vray est qu'il estoit en son chasteau de Moulineaux-sur-Sainne, et une fois ainsi comme il se alloit esbatre après souper au bois, luy et ses gens ouyrent une merveilleuse noise et horrible de grant multitude de gens qui estoient ensemble, se leur sembloit, laquelle noise approchoit toujours de eulx; et si comme le duc et ses gens ouyrent la noise aprocher, ilz se resconserent delez ung arbre, et là le duc Richard envoia de ses gens espier que c'estoit. Et lors ung des escuiers au duc vit que ceulx qui faisoient celle noise s'estoient arrestez dessoubz ung arbre, et commença à regarder leur maniere de faire et leur gouvernement, et vit que c'estoit ung roy qui avoit avec lui grant compaignie de toutes gens; et les appelloit-on la mesgnie Hennequin* en commun lan-

* Voyez, sur Hielekin, *Deutsche mythologie von Jacob Grimm*. Göttingen in der Dieterichschen Buchhandlung, 1835, in-8°, p. 527, 528.—*Punch and Judy* (by Payne Collier), *with illustrations designed and engraved by George Cruikshank*. London : printed for S. Prowett... 1828, in-8°, p. 14, 15, note.—*Minstrelsy of the Scottish Borders* (by Walter Scott). Fourth edition. Edinburgh : printed by James Ballantyne and Co. for Longman, etc. 1810, in-8°, vol. II, p. 129, 130; et les curieuses recherches que MM. Paulin Paris et le Roux de Lincy ont consignées, l'un dans les *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, t. I, p. 322-325, l'autre dans le *Livre des Légendes*, introduction. Paris, chez Silvestre, 1836, in-8°, p. 148-150 et surtout p. 240-245. Aux passages que ces savants ont déjà cités nous ajouterons le suivant :

Avocat portent grant damage,
Pour quoi metent lor ame en gage.
Lor langue est plaine de venin.
Par aus sont perdu heritage,

Od de ses compaignons plusors;
Od motes o od veneors 25285

gaige; mais c'estoit la mesgnie Charles-Quint, qui fut jadiz roy de France. Quant celuy roy et sa mesgnie qui celle noise faisoient furent partis, l'escuier vint au duc Richard et luy conta tout l'affaire et le gouvernement que il avoit veu de la mesgnie Charles-Quint qui telle noise faisoient. Et continuellement venoit celle avanture en la forest de Moulineaux près du chasteau, trois fois la sepmaine. Adonc pensa le duc Richard que s'il povoit il sauroit quelz gens c'estoient qui sur la terre venoient faire telles assembleez sans son congié. Lors assembla de ses plus privez chevaliers jusques au nombre de cent à six vingtz des plus preux et hardiz qu'il peut finer en toute Normendie, et leur conta comme en sa terre, jouxte son chasteau de Moulineaux, en la forest advenoit par plusieurs fois à l'asserant ung roy qui estoit acompaigné de plusieurs manieres de gens qui merveilleusement grant noise et horrible faisoient, et se reposoient dessoubz ung arbre qui là estoit. Si leur commanda qu'ilz s'armassent et allassent avec luy guetter et ouyr quelz gens c'estoient. Et les chevaliers respondirent que très-voulentiers ilz iroient avec luy, et que pour vivre ne pour mourir ilz ne le laisseroient. Si advint que le dit Richard-sans-Paour et ses chevaliers s'en vindrent à Moulineaux, et là firent dedens la forest leur embusche jouxte et joignant de l'arbre soubz lequel le roy et sa mesgnie s'arrestoient. Et incontinant comme à heure d'entre chien et leu, à l'avesprant, ilz vont ouyr une si très-grant noise et si horrible que merveilles, et veirent comme deux hommes

Et désfait maint bon mariage
E mal fait por .i. pot de vin :
C'est la maisnie Hellequin;
Il s'entrepoilent com mastin,
Pour verité tienent usage.
Quant vienent à lor pute fin
Ne sevent Romans ne Latin,
Car il vendirent lor langage.

C'est li Mariages des filles au Dyable. Ms. de la bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, in-fol. n° 175, fol. 292 verso, col. 1, v. 28.

Le passage suivant, écrit en patois qui approche du flamand, nous semble aussi contenir une allusion à Hellequin :

Syggeur, or scoutés, que Dex vos sot amis,
Van rui de-inte gloire qui en de croc fou mis!
Assés l'avés oit van Gerbert, van Gerin,
Van Willeme d'Orenge qui vait de cief haiclin,
Van conte de Bouloigne, van conte Hoillequin
Et van Fromont de Lens, van son fil Fromondin,
Van Karlemaine d'Ais, van son pere Paipin;

Mais jo dira biaus mos qui bien dot estre emprin.
Le vers istront bien fait, il ne sont pas frurins,
Ains sont de bons estuires, si com dist li escrins.
Ce fu van Rovison, que de tans fu suerins,
Que d'alusete cante van soir et van matin.
Le los ele est kiie, ce fu à put estins,
Por aler sour Noevile le custel asalir:
Le vile sont stoumie, là jus en ce gardins
Flamenc se sont sanllé plus de trois fiès .xx.:
Maquesai, Kaquinoghe et se niés Boidekin
Et Hues Audenare et Simon Moussekin,
Riqueiore du Pré et Wistasse Stalin
Et Vinçant de Barbier, .i. autre Roelin,
Et si vint Esconart courant sor se patin,
.J. autre Sparoare Gilebert Dierekin
Et tout le bocardent; cascun dist esquietin.
Si fu escaveçant Willeme Scouelin,
Et si fu Hondremarc, .i. autre Claiequin.
Que parent de quemuze et que l'armant cousin
Il furent bien tros mile, ce tesmoigne l'escrin.

Ms. du Roi, supplément français, n° 184, fol. 213 recto, col. 2, v. 31.

R'ala en la forest chacier,
Dunt sovent esteit costomier.

prindrent ung drap de plusieurs couleurs, se leur sembloit, que ilz estendirent sur la terre et ordonnerent par sieges comme s'ilz vouloient ordoner siege royal. Et puis après veirent venir ung roy acompaigné de plusieurs manieres de gens qui merveilleusement grant noise et espovantable faisoient. Celuy roy se seoit eu siege royal, et là le saluoient et servoient ses gens comme roy; mais tous les chevaliers, gens du duc Richard, eurent si très-grand freeur et horreur de paour qu'ilz s'enfuyrent çà et là et laisserent le duc Richard tout seul. Adonc le duc Richard vit que tous ses chevaliers s'en estoient fuys sans arroy comme gens esperdus, si dist en son cueur que jà reproche ne luy seroit qu'il s'en fust enfuy; mais voit que le roy estoit assiz sur le drap en siege royal avec sa mesgnie dessoubz le grant arbre. Adonc le duc Richard-sans-Paour sault à deux piez sur le drap, et dist au roy qu'il le conjure de par Dieu qu'il luy die qui il est, et qu'il vient querir sur sa terre, et quelz gens sont avec luy. Et lors le roy Charles-Quint et toute sa mesgnie, quant ilz se voient ainsi contrains de par Dieu et conjurez de dire qui il est et quelz gens ce sont avec luy, lors dit au duc Richard : « Je « suis le roy Charles-Quint de France, qui « de ce siecle suis trespassé, et fais ma « penitance des pechez que j'ay fais en ce « monde; et icy sont les ames des chevaliers et autres gens qui me servoient, « lesquelz par les demerites de leurs pe« chez font leur penitance. » — « Où al« lez-vous? » dist le duc Richard. Dit le roy : « Nous allons nous combatre sur les « mescreans Sarrasins et ames danneez « pour nostre penitance faire. » Or dit le duc Richard : « Quand revendrez-vous? » Dit le roy : « Nous revendrons environ « l'aube du jour, et toute nuyt nous com« batrons à eulx. Laisse-nous aller. » — « Non feray, dit le duc Richard, car « pour vous aider à combatre veuil-je al« ler avec vous. » Or dit le roy : « Pour « quelque chose que voies ne laisse aller ce « drap sur quoy tu es, et le tien bien. » — « Si feray-je, dit le duc Richard. Or par« tons. » Adonc partirent le dit Richard-sans-Paour, Charles-Quint et sa mesgnie faisans grant noise et tempeste; et comme vint à heure de mynuyt, ledit Richard ouyt sonner une cloche comme à une abbaye; et lors demanda où c'estoit que la cloche sonnoit et en quel païs ilz estoient. Et le roy luy dit que c'estoient matines qui sonnoient en l'eglise de Saincte-Katherine du mont Sinay. Et le duc Richard, qui de tout temps avoit acoustumé d'aller à l'eglise, dit au roy qu'il y vouloit aler ouyr matines. Lors le roy dist au duc Richard : « Tenez ce paon de ce drap, « et ne laissez point que tousjours vous ne « soiez dessus, et allez à l'eglise prier pour « nous, et puis au retourner nous vous « revendrons querir. » Lors vint le duc Richard à tout son paon de drap que le roy luy avoit baillé, et entra en l'eglise de Saincte-Katherine du mont Sinay où l'en commençoit matines, et s'agenouilla et fist son oroison à Dieu et à madame sainte Katherine du mont Sinay; et quant il eut son oroison finée, il tourna parmy l'eglise, et là vit de moult belles richesses

Tot esteit trespassez li ruiz.
Le jor fu mult beaus, lor deduiz.

et de monlt reliques et merveilleuses choses, comme de carquans et autres ferremens de prisonniers. Et ainsi comme il vint à entrer en la chapelle fondée de la glorieuse vierge Marie mere de Dieu, il vit ung sien chevalier, son parent, lequel estoit leans et servoit pour gaigner sa vie, car il y avoit sept ans qu'il estoit prisonnier ès mains des Sarrasins; mais ung religieux de l'eglise l'avoit pleigé de tenir prison leans. Et adonc le duc Richard vint à luy et luy demanda comme il le faisoit et de quoy il servoit leans. Et adonc le chevalier respondit au duc Richard qu'il y avoit sept ans passez que il avoit esté prins en la bataille des Sarrasins; mais ung des religieux de leans l'avoit pleigé de tenir prison pour le servir et gaigner sa vie, car il n'avoit par qui il peust mander que on le delivrast par rançon ou ung homme pour homme. Et adonc le duc Richard luy demanda s'il vouloit aucune chose mander à sa femme et à ses gens. Et il luy dit qu'il se recommandoit à elle. Et adonc le duc Richard luy dit que sa femme estoit fiancée et qu'elle devoit espouser dedens trois jours, et il y seroit, s'il plaisoit à Dieu, car il luy avoit enconvenanté et promis. Et adonc le chevalier pria au duc Richard comme il dist à sa femme qu'il vivoit encores. « Elle ne me croira « pas, » dit le duc Richard. « Si fera, dit « le chevalier; et luy direz pour voir en « icelles enseignes que quant je partiz d'elle « à venir par deçà en bataille où je fus prins, « que l'anel de son doy dont l'espousay, « je le partys en deux pieces dont une par- « tie luy demoura, et j'ay l'autre que vous « cy, que vous luy porterez pour ensei- « gnes. » — « Or bien, dit le duc Richard, « ainsi sera fait, et luy diray au sourplus, « se Dieu plaist, que je mettray peine à « vostre delivrance. » Et ainsi comme le chevalier demandoit au duc Richard qui leans l'avoit amené, et comme il y estoit venu, et quant il parti du païs, et comme il retourneroit si brief comme il disoit, et aussi parloient de plusieurs choses ensemble, comme à la fin de matines, après ces choses parleez, le duc Richard ouyt et entend venir le roy et sa mesgnie, si prent congié au chevalier et ist hors de l'eglise Saincte-Katherine du mont Sinay, et treuve le roy et sa mesgnie qui s'en venoient si travaillez, si batus et si navrez que à merveilles. Et lors le duc Richard prent son paon de drap et sault avec le roy Charles-Quint et sa mesgnie, et s'en vindrent singlant comme vent et tempeste. Et quant vint aussi comme à l'aube du jour le duc se aplomma pour dormir, qui las et travaillé estoit; et puis s'esveilla et se trouva au bois de Moulineaux dessoubz l'arbre où il avoit premier trouvé le roy Charles-Quint et sa mesgnie, sans plus rien veoir ne trouver; et se trouva tout seul, et lors mercia Dieu, qui grâce luy avoit donnée d'estre retourné sauvément. Adonc le duc Richard-sans-Paour s'en vint au chasteau de Moulineaux, et là trouva partie de ses chevaliers qui fuys s'en estoient, et partie en estoient encores dedens les bois mucez pour paour de ce que ilz avoient veu et ouy et aussi pour doubte que leur seigneur, le duc Richard, ne fust mort. Adonc partit le duc Richard de

As granz senglers unt descoplé, 25290
Dunt mult i out à grant plenté.

Moulineaux et s'en vint à Rouen; et là estoit la dame qui espouser devoit le second jour ensuivant: laquelle estoit femme du chevalier qui estoit prisonnier et lequel le duc avoit trouvé en l'eglise de Sainte-Katherine du mont Sinay. Lors dit le duc à la dame que son seigneur de mary vivoit encores et qu'il se recommandoit à elle. Et elle respondit au duc Richard : « Sire, « mon seigneur de mary est mort et enfouy « passé a vii . ans, car ceulx qui le veirent « mort le me ont dit et tesmoigné pour « vray; et ainsi le croy : Dieu luy face par- « don à l'ame! » Adonc print le duc Richard-sans-Paour à couleur muer et dit: « Dame, par ma foy! hier au soir à mye- « uyt je le viz et parlay à luy en l'eglise « de Sainte-Katherine du mont Sinay, et « vous mande par moy que vous l'attendez « et gardez vostre foy, comme vous luy « promeistes au departement de luy, en « icelles enseignes de l'anel de vostre doy « et de quoy il vous avoit espousée il fist « deux parties, dont l'une il vous laissa « et l'autre il emporta. Et pour ce veuil « que la partie que vous avez, presente- « ment me baillez. » Et la dame va à son escrin et prent la partie de l'anel qu'elle avoit, et la bailla au duc. Et le duc Richard la print et tire l'autre partie de l'anel que le chevalier luy avoit baillée. Et lors dit devant la dame et tous les chevaliers et escuiers qui là estoient : « Doulx « Dieu, si comme c'est vray que le cheva- « lier vit qui cest anel partyt en deux en « souvenance de vraie foy de mariage, « puisse rejoindre presentement! » Et ainsi fut fait par le plaisir de Dieu. Adonc dit la dame qu'elle attendroit son mari et seigneur, puisque Dieu luy en avoit donné par son plaisir grâce d'en avoir vraie congnoissance. Et lors le duc Richard demanda aux chevaliers qui fuys s'en estoient que estoient devenus leurs compaignons; et eulx, qui honteux furent, respondirent qu'ilz ne savoient. Adonc les fist cercher et querir parmy le bois, et puis leur conta son aventure: comme il avoit trouvé le roy Charles-Quint de France et sa mesgnie, et comme ilz s'en alloient combatre aux ames danneez pour leur penitance faire, et comme il s'en alla avec eux, et quant vint à mynuit il ouyt sonner une cloche et lors demanda en quel païs il estoit; et le roy Charles-Quint et sa mesgnie luy dirent qu'ilz estoient sur le mont Sinay et que c'estoit en l'eglise de Saincte-Katherine; et lors le duc y alla et là trouva le chevalier prisonnier. Et quant vint comme à la fin de matines, il ouyt le roy et sa mesgnie venir, et print congié du chevalier, et issit hors de l'eglise et puis s'en vint à eulx. Et quant vint comme à l'aube du jour le sommeil le print, et se aplomma, et puis s'esveilla et se trouva tout seul à l'arbre de Moulineaux, et ne sceust que le roy Charles le Quint, jadiz roy de France, et sa mesgnie estoient devenus. Adonc le duc Richard-sans-Paour, en l'onneur de Dieu le createur et de la glorieuse vierge Marie et de la glorieuse sainte Katherine servie eu mont de Sinay, et pour alleger la penitance de l'ame du roy Charles le Quint et de sa mesgnie, fist moult de biens en saincte eglise, et fist faire le service moult solennellement pour le roy et sa mesgnie que l'en

Esté out li dux as porçors
Tant que baissiez fu bien li jors;
Dunc ala querre les marchés,
Dunt plenteis i out adès;
Ses faucons vout veeir voler,
N'out soing de gent od sei mener,
Ne chevaliers ne esquiers,
Fors solement ses fauconiers;
Voler les fist e prendre oiseaus.
Grant piece fu li deduiz beaus
De ci c'un hairon li est sors,
Qui en laissa aler plusors;
Mais mult comença à puier
E deu convers à esloignier
Si haut, si loing, poi les veeient
E qu'à peine les choisissesent.
Après en poinst un, dui, puis trei,
Puis li autre chascun par sei,
Tant que li dux remest toz sous,
Auques iriez e corroços.

Li jorz s'en vait, e la nuit vient;
De ses faucons perdre se crent.
A retorner la veie entent,

disoit la mesgnie Cherles-Quint, qui jadis fut roy de France, comme devant est dit. Et aussi le duc Richard avoit en sa maison ung admiral Sarrasin, qu'il delivra pour son chevalier, lequel estoit prisonnier ès mains des Sarrasins et lequel servoit en l'eglise de Saincte-Katherine du mont de Sinay pour sa vie avoir seulement, lequel chevalier fut delivré pour l'admiral Sarrasin, et s'en vint en Normendie, et fut avec la dame sa femme, qui sept ans l'avoit attendu, laquelle se vouloit remarier de nouveau quant le duc Richard luy dit que son seigneur vivoit. Et par tant delaissa du tout son nouveau espoux ou fiancé, et attendit son loyal seigneur, et vesquirent plus longuement ensemble.

Les Croniques de Normendie imprimees et accomplies à Rouen le quatorsieme iour de may mil .cccc. quatre-vingts et sept, etc. In-fol. chap. lvii, feuille signée ciii.

Par la forest dreit à sa gent;
Lor corns oï sis feiz u set,
Mais ne set pro queu part il vet :
Espesse ert la forez e drue,
E la nuit esteit avenue :
Riens n'i seust veie tenir.
E cil pensent del revertir
Qui ne se donerent regart :
Pensent s'en tort par autre part.
Ses assenz prent e ses avis;
f° 156 v°, c. 2. Mais de c'est certains e fis
Qu'en la forest est en parfont.
Son chaceor point e semunt;
N'est fis un sol point ne certain
Queu part s'en deit eissir al plain;
Grant piece ert jà de nuiz passée
Ainz que la lune fust levée.

En son plus grant esgarement
S'est enbatuz, ne sout coment,
Fors l'espeisse d'uns granz coudreiz
En une place, en uns erbeiz.
Jenz esteit mult li planistreiaus,
Verz e delitable e beaus.
Un pomer mult espès ramu
E mult chargié e mult foillu
Choisi e vit en mi l'erbei;
Dunt mult grant merveille out en sei,
Kar jà erent li fruit alé,
Pieçà coilli e trespassé.
Les pomes esgarde e maneie
E le gen (*sic*) fruit qui si rogeie,
Mangié en a mult volentiers.

Grant joie li fait li pomiers
Qu'il a trové si faitement,
Assez en quit e pro en prent;
Puis fait ses mers e si s'en torne.
De si cum ert pensis e morne
S'est mult haitiez de la trovaille.
Tot dreit, senz desvei e senz faille,
S'en est de la forest eissuz.
Encontre lui furent venuz
Plusors de sa gent, trové l'unt :
Merveillose joie li funt.

Quant al ostel fu descendu,
E si home furent venu,
Les pomes a à toz mostrées
Qu'il out en la forest trovées,
Beles, grosses, verz e vermeilles.
Mult le tindrent à grant merveilles,
Longe parole en unt tenue :
N'en orent mais nule veue,
Ce dient bien petit e grant,
Qui à celes fust resemblant;
Ce vout mult chascons d'eus oïr
S'il i saura mais avenir
Ne enditer ne enseignier
f° 157 r°, c. 1. Où il troveront le pomier.
« Oïl, fait-il; senz nul desvei
I avendrai mult bien, ce crei :
Mercs j'ai fait e sainz assez;
Legierement ert retrovez.
Demain nos i essaierom,
Si que jà plus ne l' targerom. »
E si fist-il od mult grant gent;

Mais ce ne li valut neient :
Assez le quist al mielz qu'il sout,
Mais unques puis trover ne l' pout.
Ne fu puis jor de la semaine
Que n'en fussent plusor en paine,
De cent ert quis; teu jor esteit :
Mais nule riens ne lor valeit :
Unques idunc puis ne avant
Ne fu trovez d'ome vivant.
S'à un autre fust avenu,
A grant merveille fust tenu;
Mais de lui ert acostumance,
E bien saveit-l'om senz dotance
Qu'à nul autre home n'aveneit
Ce que sovent à lui faiseit.
En plusors lieus par les gardins
Fist li dux planter des pepins
Des pomes qu'en out aportées,
Dunt beles entes sunt puis nées
E qu'il vit florir e charger,
Dunt le fruit fu tenu mult cher,
E dunc enterent puis adès
E fera l'om à toz jorz mès.
Chers est li arbres, li fruiz plus.
Pur ceo que issi trova li dus
L'apela chascuns de sa part
Pomier e pomes de Richart.

CUM L'ANGELE E LI DEIABLES VINDRENT AL JUGEMENT DEL MOINE AL DUC RICHART, DUNT ERENT EN CONTENT [1].

Autre aventure, autre merveille,
Dunt nul à li ne s'apareille,
Porrez oïr del duc vaillant
Ainceis que plus trespas avant;
Ne sui lisanz ne ne truis mie
Que plus haute ovre seit oïe
A home avenir en cest munt;
Mais qui bien entent e espont,
f° 157 r°, c. 2 Les choses que Deus vout sofrir
Ne sunt pas grefs à avenir;
E qui il bien vout enorer,
Par teus ovres le set mostrer
Que tuit conoissent, mal e bon,
Que ce ne vient si de lui non,
Qu'eissi le veut e si l'apareille
Que tot li munz tient à merveille;
Maintes granz beles en lisom
De plusors *in Vitas Patrum*,
Qui mult sovent lor avenoient.
S'est maintes genz qui pas ne l'creient;

[1] *Roman de Rou*, I, 281-283. — *Chronicon Joannis Bromton.* (*Historiæ Anglicanæ Scriptores X*, edente Rogerio Twysden, col. 856, 857.) — *Chronique de Normandie*, édition du 14 mai 1487, chapitre LIX, deuxième feuillet, col. 1 de la feuille signée *e iiii*.

On trouve un conte semblable dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7987, folio 86 recto, colonne 2. Ce manuscrit a été écrit en 1266; il renferme les miracles de Notre-Dame, par Gautier de Coinsy, et plusieurs autres poésies du même auteur, entre autres ses lettres à Robert de Dive, prieur de Saint-Blaise, qui fut ensuite abbé de Saint-Éloy de Noyon. Le conte dont il est question forme le trente-troisième chapitre du livre premier de ce recueil : comme il est trop long pour prendre place ici, nous le donnerons dans notre Appendix.

Mais c'est folie en ce doter
Que Deus vout en chascon ovrer :
Maintes granz ovres sunt oïes,
E à lor morz e à lor vies,
De ceus que Deus vout essaucer
E qui lui aiment e un (*sic*) cher.

Ce fu li dux qui mult l'ama,
E Deus por ce tant l'essauça
C'onques en son tens, ce lisom,
Ne fu prince de si grant nom :
Por ce li avindrent teus faiz
Qui unques ne furent retraiz
D'autre que j'en seie recorz [1].
Ne voil que miens en seit li torz
De laissier ne d'oblier
Chose digne de reconter,
Seue e dite e afichée
E por verté autorizée.

Or en oiez une partie :
A Roem a une abeie
Noble e riche, de Saint-Oein;
Iloc aveit un segrestein,
Custode e garde e marrugler :
Les choses gardout del mostier;
Moine i aveit corteis e proz
E un des plus preisiez de toz;
De fautes ne de foletez
N'esteit gaires sovent clamez,

[1] Nous soupçonnons cependant que Benoît a connu l'ouvrage de Wace et qu'il en a profité. L'on comprend qu'il avait intérêt à dissimuler cette circonstance.

Ne mis en cupe n'en justise;
Mès ce est chose tot aprise
Que deable plus ceus travaille
E à ceus tient major bataille
Qui plus sunt vers Deu ententif,
Desirant e volunterif
f° 157 v°, c. 1. De faire ses comandemenz
E d'estre à lui obedienz:
Sovent unt cil temptation
En qui a plus religion;
Maintes faiz cheent en offense,
E teus ne fait le mal qu'il pense;
E qui volentiers le fereit,
Sovent jà ne s'en gardereit;
U aveir en aise e laissor
Si funt mainz desleiz li plusor.
A qui vers fole ovre s'encline
Est bone garde e discepline.
Li vilains dist, e si l' veit l'om,
Que aise fait sovent laron[1].

Del moine fu tot ensement,
Qui por aler à son talent
Les us ovrir e desfermer
E par mi le muster aler,
De primes s'i contint mult bien;
N'i aveit de folie rien,
Ne li mustroent rien si vil
Dunt en son quor entrast orguil,
Ne coveitise n'envie;

[1] « Eyse fait larroun. » *Proverbes de Fraunce*, ms. du Corpus Christi College, Cambridge, n° 450, p. 254, lig. 46.

Mais deables pas ne s'oblie,
Ses laz e ses pieges li tent,
Si vos dirai con faitement.

Un jor qu'il aveit garde prise
De son mestier par mi l'iglise,
Vit une bele dame ester,
Fresche, bloie, lez un piler,
Grasse, blanche, de beau jovent
E vestue mult richement.
Li moines l'a mult esgardée,
E mult li est entalentée
Sa fresche face e sa color;
E diable l'a mis eu tor:
Dès or li a fait tel cembel
Qui à son ordre n'iert pas bel;
Dès or quit mult qu'eu li enpire.
Tant la voudreit, tant la desire
Qu'à nul autre chose n'entent:
Ne puet arester en covent,
Ne dit saume ne miserele,
N'autre ovraigne ne li est bele
Fors à penser e à veer
Cum il puisse la bele aveir.
f° 157 v°, c. 2. Tot quant qu'il fait mais vait à perte,
Assez en out dolor sofferte
Ainz qu'il peust aveir ateint
Ce dunt del querre ne se feint.

De rien ne se puet entremetre
Fors de doner e de prametre
Cum il la tienge e cum il l'ait;
Tant en a maintenu le plait

E tant despendu bon argent,
Qu'ele li a mis parlement
De sei livrer, de lui atendre :
Or en porra aveir e prendre
D'icele part qu'il se voudra,
Jà riens ne li deveera;
E qu'il ne quit qu'ele se feigne,
La veie li mostre e enseigne :
Par sor la planche ira passer
Sor Roobec senz trestorner,
Kar c'est la veie meins hantée.
Quant la chose fu graantée,
Li chaitif moine qui ne fine
Atendi s'ore e son termine ;
Mult out ainz esté angoissiez
Que li covenz se fust couchez.
Plus ert de la nuit meiteiée;
Ainceis que li orloges chée
Bele vie aura ainz menée
Que jus s'en vienge l'aplomée,
Ce quide bien. Eissi le fait
Qu'à cel ovraigne n'à cel plait
Ne meine rien sos ciel vivante.
Enz en son quor s'esjot e vante
Que mult sera apris e mestre,
E la nuit vers lui de bel estre;
Ne quiert sos cel ne mais tant sace
Qu'à li agret ne qu'à li place :
Mult quide bien estre asenez.
Eissuz s'en est si e emblez
Que nule riens ne l'aparceit ;
Vers la planche s'en vait tot dreit :

N'i aveit autre passeor
En nul leu mais iloc entor.

Sul fu senz autre compaignie,
E la nuit fu mult escurzie.
Effreiz est e trespensez,
Grant poür a d'estre encontrez;
f° 158 r°, c. 1. Grant aleure e tost s'en vait,
Mais neporquant mult crent agait.
La planche vout mult tost passer,
Qu'aillors ne poeit tant doter;
Isnelement i est muntez;
Mais al tierz pas est chancelez;
E quant ne sout ù apoiier,
Jus l'en covint à trebuchier.
Braceie e beit, crie e pantoille,
Tot quanqu'il a vestu se moille;
Plungier l'estuet, n'i a resort
Ne defense contre la mort.
L'eve e le tai el cors li entre,
Que tot en a enflé le ventre.
Qui deable met à la veie,
De ci qu'à la mort le conveie;
E qui de s'ovre s'entremet,
Mult li a tost fait le jambet.
Trebuché a le moine al pas,
En l'eve gist adenz li las;
N'est mie en chambre encortinée.
Del cors li a l'alme sevrée,
Dreit vers enfer l'enporte e meine,
A receivre travail e peine.

Del cors s'alout mult esloignant,
Quant uns angeles li vint devant :
« Fui, fait-li-il, lai l'alme ester;
Ne la deiz pas avant porter :
Tu n'as en li dreit ne partie,
Por ce ne t'en laisserai mie.
Servi a tant son criator
Que bien l'en deit faire retor
E aveir merci e pitié. »
Dunc fu li deables irié,
Felonessement li respont :
« Ne voil, fait-il, que l'om me doint
Riens nule où j'aie major dreit;
E cil qui l'alme me toudreit
Trop me forcereit laidement :
Je l'ai e l'enport dreitement.
En moure l'ai veu morir
Senz confesse, senz repentir,
Fors de trestote obedience
E tot dampnez en ma sentence,
En mal pris e en mal trovez
E en mal ovre definez
f° 158 r°, c. 2. E enchaaeiz vers s'abeie :
Epor ce ai-je l'alme saisie,
Dampnée tote par raison :
N'i a vers mei defension.
Deus otreie bien qu'ele seit meie
Dès que eissue ert fors de sa veie.
Gerpi l'aveit por mei servi (*sic*),
Por mes buens faire e acomplir
Tot fors de sa profession.
Quidez que nos bien n'entendon
Ce que Deus dit : Jugiez seront

Tuit cil qui al siecle nastront,
Ès ovres où il seront pris?
Totes ces paroles escris
Por defendre e por chalengier
Ce dunt l'em me voudreit forcier.
Son ordre aveit enfraint li moine,
Ci n'a escondit ne essoine :
Bien savez que s'ovre le prent
E quite le me livre e rent.
Jugiez est jà, n'i a que dire,
Par l'ovraigne del avoiltire. »

Li beneeiz angeles corteis
Respont : « Mult unt duré voz leis :
Vos contez e jugiez après.
Ne serreiz tant fel ne engrès
Que jà plein pas, por toz voz diz,
Augeiz, de li avant saisiz.
Cist a esté de bone vie,
Sanz mal, sanz vice, senz folie;
S'aura servi od grant amor
Son Pere e son cher criator,
Si ne l'a pas si oblié
Que ne li seit gerredoné.
A toz pramet e si fait don,
(Kar issi est dreiz e raison)
Que tuit li bien seront meri
E tuit li mal espanoï :
Del bien aura cist son luer,
Ne l' vout mie Deus forsjugier.
Ne vos iert pas l'alme espondue
Qu'à tort aviez deceue;
Merci aura e sauvement,

Kar servi a Deu longement,
Ne deu pechié n'aveit fait mie
Dunt tu t'eres de li saisie.

f° 158 v°, c. 1. « Maint sunt meu, encoragié
A faire criminal pecchié,
Qui puis od crieme e od dotance
En aveient teu repentance,
Jamais n'en eussent corage
Nul jor de trestot lor aage.
Tu ne sez pas ne n'ies devin
Saveir quel fu l'ovre e la fin,
Trop te hastas : tot à devise
L'as perdue par ta coveitise.
N'i a vers tei toute n (*sic*) plait,
Kar ne l'as pas pris al forfait.
Si bien li lerres vait embler,
Fait-il pur ce à acuser
Si l'om ne l' pot trover al ovre?
De ce se garist l'alme e covre
Que senz à la femme atocher
S'en peust mult bien repairier,
Ne por une temptation
Senz autre laide mesprison
Ne recevra peine enfernal :
Garde plus ne li faces mal. »

Mult est li deables gringnos
E mult par est achaisonos ·
Argumenz set faire od soffime,
Kar ès ceus fu e en abisme;
Si a apris de longement,
Dit que por rien senz jugement

Ne s'en desgarnira-il mie,
Qu'à dreit la quide aveir saisie.

Mult fu grant la despoteison,
E tant dura lor contençon
Que li angeles li dist : « Plaist mei
E mult gré bien e mult ottrei
Que cest ovre seit si menée,
Si traitée, si devisée
Qu'en noz contenz ait fait esgart;
E, si tu veus, au duc Richart
Alom por saveir qu'en deit estre;
Kar de ce ert bien sage e mestre,
Qu'en lui n'en a doble ne change,
N'unques vers dreit ne fu estrange.
Quant verais est, veraiement
Nos en fera le jugement :
Jà mar à gregiez s'en tendra
Nus sor ce qu'il nos en dira.
f° 158 v°, c. 2. Au dreit n'en iert plus devers mei,
Ceu saches bien, que devers tei.
Contom-li l'ovre mot à mot,
Si nos metom en lui de tot,
Si graom ceo qu'il en fera,
Kar tot par dreit nos en merra. »

Li deiables eissi l'ottreie.
Tot dreit à lui tienent la veie :
Senz nul autre porloignement
Sunt d'avant lui en un moment.
En une chambre vouté e peinte,
Ne sai s'ert la lumiere esteinte,
Mais en son lit geseit tot sous,

De plusors choses corios;
Ne dormeit pas, qu'ainceis veillout.
Tot sodément, que mot n'en sout,
L'a li angeles mis à raison,
Qui l'apela par son dreit non :

« Oies. Venuz sui ci à tei,
E cest deable ensemble od mei,
Qui un moine de bone vie,
De Saint-Oain, del abeie,
Aveit deceu e tempté,
Tant que enuit s'en ert emblé :
Par ses enjanz faus deceuz,
S'en ert del abeie eissuz;
A une femme alout gesir
Que li aveit fait encovir;
Mais n'aveit à li adesé
Fors de corage e de pensé.
Sor une planche à un trespas
L'a engignié cist Sathanas,
Trebucha li, neier l'a fait.
Eissi mort par son agait,
Là gist li cors; l'alme enportout,
Eissi quite aveir la quidout.
Je ne li lais, kar n'est raison,
Qu'od saintisme devotion
Aveit servi son creator
Toteveies desqu'à cest jor.
Je demant l'alme, e il si fait :
Assez en a duré le plait
E li contenz e li estris,
Tant qu'en tei nos en somes mis.
Esgarde e juge e di en dreit,

Kar chascuns quide e creit
f° 159 r°, c. 1. Que tu n'en dies si veir non;
E nos tot eissi l'otriom
Cum tu dirras sanz nul content:
Tot est mis en ton jugement. »

Li dux à ce torne s'entente
Senz poür que li sons quors sente;
N'onques n'en out puis qu'il fu nez.
Dunc fu Jhesu-Crist merciez:
« Sire, fait-il, graces te rent,
Qui par ton saint comandement
M'as otreié que tel ovre oie.
Mult par en sent mis quers grant joie,
Qui à un povre pecheor,
Sire, de petite valor
Vousis qu'angele venist à mei.
Dès or m'umili e soplei
A estre plus tis sers verais
Que je ne soi estre unques mais.
Beneeit seit, Deus, li tons nons
E li tuens biens e li tuens dons! »

Respont al angele e dit itant:
« Par fei! fait-il, son mun senblant
E solom ma discretion,
Par jugement e par raison
Irrez arere senz essoine,
Rendreiz en l'eve s'alme al moine,
Fors l'en trarreiz tornez en vie
E si que vos ne l' soprengiez mie.
Quant en lui r'iert sis esperiz,
Sor la planche seit establiz

Iloc dunt il chaï aval,
Qu'il ne sente dolor ne mal.
Laissiez seit tot senz nul contraire :
Si verreiz dunc qu'il voudra faire.
S'à la folie a puis entente,
Que maintenant ne s'en repente,
Si qu'al ovraigne voille aler,
Senz desvoleir, senz retorner,
Prenge le deable son home
Cume le soen, c'en est la sume;
Face en son buen, se issi le troeve
Que del fol pensé ne se mueve,
Ait l'alme e meint l'en en sa longe,
Que puis ne l'en seit fait chalonge;
E se li moines se retrait
E se repent de son forfait,
f° 159 r°, c. 2. E qu'ore plus ne s'i demort,
Qu'à s'abeie s'en retort,
Tote pais ait e el quitance
Qu'il en face sa peneance :
Eissi l'esgart e c'en enseing,
Kar deu mieuz dire ne m'i feing. »

Trestot eissi cum il l'a dit,
Senz noise e senz nul contredit,
Unt otreié le jugement :
Senz nul autre porloignement
Vienent al cors, s'alme li rendent,
De nule rien plus n'i contendent;
Mais vif l'ont trait à grant espleit
Del fonz del eve ù il geseit,
Si pouros e si esbahiz,
Ne set où est sis esperiz :

Avis li est en son penser
Qu'en enfer deie devaler;
L'orrible veie i out veue
L'alme qui 'n est tote esperdue.

Sor la planche le moine unt mis.
Dunc sout e bien li fu avis
Qu'iloc aveit pris l'encombrier
Dunt deable l'out fait neier;
S'ovre reconoist à grant paine,
Kar tel angoisse le demeine
Que par poi li quers ne li faut.
A reusuns a fait tel saut
Qu'à la terre ferme se sent;
Por quant qu'a soz le firmament
Ne meist-il le pié ariere;
L'ovre mortel, orrible e fiere
Fuit plus e od major dotance
Que qui enchaçast od une lance
Nof cent espées totes nues.
Totes les a mais espondues
Les foles femmes à sa vie.
Mult reclaime sainte Marie :
« Secorez-mei, qu'or est mestier,
Tant que rentrez fusse el mostier;
Menez-mei desqu'à vostre image,
E je serai apris e sage
D'or en avant senz rien offendre;
Ainz me larreie ardeir u pendre
Que jamais la porte pas.
Maleuré fu. Chaitif, las!
f° 159 v°, c. 1. U esteiez-vos esmeuz,
Cum par poi n'estes deceuz?

A, cors! queu peine vos atent!
S'os vivez gaires longement,
Livrez sereiz à descepline :
En leu de lit faiz soz cortine
L'aureiz de sarment nueillos;
Jà n'aurai mais merci de vos :
Batuz aureiz tant les costez,
Si mau peuz e abevrez,
Jà n'os tendra mais de douznei.
Dex! or aiez merci de mei!

« De mi fail, sire sainz Oieins,
Tent-mei ennuit tes beles mains :
S'offendu t'ai, dreit t'en offris;
Seit en, je voil, tel le dreit pris
Que jà la char n'ait mais repos
De ci qu'à la pel e as os. »
Plein de poür e plein d'effrei,
Cum cil qui n'a fiance en sei,
S'en r'est entrez toz esperduz
Par là dunt il s'en ert eissuz,
Toz degotanz e toz moilliez.
Mult fu sis cors mesaaisiez;
N'out que muer ne que changier,
Por tel le covint essuier :
Les denz li batent en la gole.
Ainz que seché seit la coule
Ne les trebuilz ne la pelice,
Aura semblé fous, brics e nice;
Mais s'à tant puet l'ovre remaindre,
Del ordre quasser ne enfraindre
N'iert mais pensé, jà n'ait corage.

Oiez del duc vaillant, del sage :
Cele nuit laissa trespasser;
Mais lendemain, quant fu jor cler,
E chauciez se fu e vestuz,
Si est à Saint-Oien venuz.
Messe a oïe par leisir,
Puis fist tot le covent venir.
En chapitre est o eus entrez,
Puis fu li moines demandez;
Mais n'i osa porter ses piez,
Kar tot esteit uncore moilliez :
Feint sei malade e s'essonie;
Mais li bons dux de Normendie
f° 159 v°, c. 2. Dit qu'il set bien quel mal il a,
E qu'à venir li estovra :
A ce ne pot aveir essoine.
Eissi unt amené le moine,
Qui uncor ert toz entaiez
E toz dolenz e toz moilliez;
Conuissant fu e pareissant
Qu'essoine aveit eue grant.
Del feu, qu'il out fait aïros,
Esteient tuit si drap fumos.
Ainsi out honte e ire e dol,
Qu'il vousist estre mort son voil

Quant, « Beau maistre ! fait li dux,
Ce ne fu pas ordre ne us
Que si moilliez ne si fumos
Venisseiz ici entre nos.
Trop avez esté, ce m'est vis,
Enuit ainsos e entrepris.
Od tel aviez pris solaz

Qui ceus abat envers e plaz,
Morz e dampnez, las, miserin,
Qui vers lui sunt de rien aclin :
Si á-il vos ennuit envers,
Encore en estes pale e pers
E pleins les costez de trop beivre.
Eissi set-il les suens deceivre;
Par poi vos n'a-il deceu;
Kar si ne fuissiez secoru,
L'alme vos aveit trait del cors,
Qu'à iteu geu est toz amors.
Gardez-vos or mais de fou plait,
Que sus la planche ne vos agait :
Jo vo di c'unquor vos i atent.
A vostre abé e au covent
Reconoissiez tote l'ovraigne,
E gardez que rien n'i remaigne,
Cum deable a joé od vos,
E cum avez esté rescos. »

Plein d'angoisse quant n'en pout mais,
Reconte l'ovre tote en pais :
Cum deable par sun peché
L'aveit longement travaillié,
Occis e mort e fait neier;
La grant aïde e le mestier
Que l'angele e le duc li out fait,
Conté lor a tot e retrait,
f° 160 r°, c. 1. La contençon e cument
Li dus out fait le jugement
Par qu'à deiable fu toleitz;
« S'il m'a eschaudé une feiz,
A Deu requier e vou li faz

Que je plus ne chée en ses laz. »
As piez del duc s'est dunc couchez,
Toz fu li covenz esmaiez.

Quant l'aventure oent del moine,
E cum li dus la testemoine,
N'i out un sol ne s'en crensist
E sa fole ovre n'en gerpist.
Mult fu Jhesu-Crist merciez,
Si fu li ordres puis serrez;
Mais, sachez, por cele achaison
Crut del tot lor religion.
Cist faiz e autres mult plosors,
Que ne reconte li autors,
Fist saveir tot apertement
Del duc au pople e à la gent
Que del Fiz Deu esteit amez
Si qu'il esteit sainz apelez.

LES OVRES QUE LI DUS FIST FAIRE EN L'IGLISE DE ROEM E EN CELE DEL MONT SAINT-MICHEL, E LES OVRES E LES FAIÇONS E LES RICHES DONS QU'IL DONA A FESCAMP [1].

Od duz faiz, parfiz e verais
Tint li bons dux son regne en pais,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 153, A.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XIX : *Quomodo dux Richardus apud Fiscannum ecclesiam in honorem sanctæ Trinitatis construens, diversis ornamentis decoravit; et de abbatiis sancti Michaelis de Monte et sancti Audoeni, quas restauravit; et quod mortuo Lothario Hugo Capet rex elevatur, cui etiam post aliquantum temporis defuncto successit Robertus filius ejus.* (Ibid. 248, A.) — *Roman de Rou*, I, 296-298*. —*Chronic. Ademari Cabanensis.* (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. VIII, p. 235, D.) — *Orderic. Vital. Hist. eccles.* lib. III. (Du Chesne, 459, C.)

* Wace place la substance de ce chapitre après le récit qui correspond aux cinq premiers paragraphes du chapitre suivant de Benoît.

Riches e puissanz e gentis
E ver Deu del tot ententis;
Roem crut mult e essauça
E volentiers i conversa;
L'iglise del arcevesquié,
Où del regne est le maistre sié,
Fist abatre por eslongier,
Por eslargir e por haucier;
Beles ovraignes i fist faire
E plus riche e plus granz e maire,
Beaus aveirs i dona sovent.
A Saint-Johan (*sic*) fist ensement:
L'abeie fist redrecier
E richement r'apareillier;
Ne pout aveir pais à sa vie
Desqu'il la r'out enmanantie.
Pere e amis ert au covent
f° 160 r°, c. 2. E mult les visitout sovent.

Al Munt Saint-Michel mist grant cure
E grant despense utre mesure;
En la roche, dreite, naïve,
Qui contre la grant mer estrive,
Fist faire leu espatios,
Si très-bel e si delitos,
Si grant, si large, si plenier,
Tel abeie e teu mostier
De saint Michel l'angle des ceus,
C'umques à certes ne à jeus
Ne pout l'om lieu faire bastir
Plus delitable à Deu servir;
Les offecines, les maisons
E totes les autres cloisons

Fist de mur faire et de quarrel :
Sos ciel n'en out nul leu si bel ;
Moines i mist e grant covent [1] ;
Si establi mult richement
Rentes, vivres, dons soffisanz,
Dunt uncor est li lieus tenanz ;
La rieule e l'ordre e biens e dreiz
Que establi saint Beneeiz
Lor fist honestement tenir
E le haut Rei des ceus servir.

Un jor, cum mult aveit en us,
Vint à Fescamp Richart li dus,
Od lui ses privées maisnées,
Riches e bien apareillées,
Sor totes bien endoctrinées
E sor totes amesurées,
Senz nul forfait, senz nul deslei :
Unc meillors genz n'out prince od sei
En ses palais riches e hauz,
De quarreaus tailliez e de chauz
Coverz e vous e lambruschiez,
Od colors peinz e deboissiez.
Haut sor les murs li plout munter

[1] Cette introduction des moines au Mont Saint-Michel est de l'an 966. Voyez *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum* (*Venerabilis Guiberti abbatis B. Mariæ de Novigento Opera omnia....* Studio et operâ Domini Lucæ d'Achery. Lutetiæ Parisiorum, sumptibus Ioannis Billaine, 1651, in-folio, p. 720, col. 1) ; les *Chroniques du Mont Saint-Michel* et la *Chronique bretonne*, citées par dom Bouquet, VIII, 95, D ; D. Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, lib. XLVII, cap. 1, t. III, p. 579 ; le *Gallia Christiana*, t. XI, *Instrumenta ecclesiæ Abrincensis*, col. 105 et 106 ; le *Neustria pia*, p. 383 ; et le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. VIII, p. 629 : on y lit deux pièces relatives à cette introduction ; l'une du roi Lothaire, l'autre du pape Jean XIII.

Por veeir la terre e la mer :
Hauz ert li lieus, haute la place;
Ne veit chose qui li desplace
Fors une dunt mult se repent
E dunt tuz copables se rent :
De ses sales, de ses maisons
Qui sunt de plus hautes façons,
Dunt li mur en sunt plus levé
f° 160 v°, c. 1. Que cil de Sainte-Trinité :
C'ert une iglise povre assez.
Sis bons ovrers fu apelez :
« La maison Deu que jeo ci vei,
Lieu de oreison, pleine de fei,
De beauté riche e de largesce
E de longor e de hautesce,
Dreit (*sic*) sormunter toz les muraiz
Qui unques entor li sunt faiz;
Kar li hauz Crierres des genz,
L'Ordeneres des elemenz,
Iceste eslut e ceste ama,
Par le purs munde nos aura;
En li sai cil s'eslaveront
Qui de ci qu'à lui parvendront,
Iceste est mere de oreison
E de regeneration,
En ceste devum-nos oïr
Cum nos avom Deu à servir,
Icel devom-nos aorer
E noz orres pechez plorer.
Sainte iglise, ceste porte e sale
E à poier ès ceus eschale,
Ceo est li mundz ù Deus s'ombreie,
Eissi cum Davit nos saumeie;

Ço est li munz qui tant li plaist.
En quei ses amis garde e paist,
Où il abitera senz fin :
Ici devum bien estre aclin.
Ço est li munz ù mis aiaus
Rous li sages, li proz, li beaus,
Se vit par signification
E par songe e par vision
Laver del lepre en la fontaine
Qui les dolors infernaus saine;
E por ce n'ai-je pas esté sage,
Que les maisons al mien estage
Ai fait plus hautes e plus lées
E plus richement atornées;
Mais au cher Pere creator
En vuil faire dreit e honor.
Ci ert bel mostier e riche iglise:
Seit or si ci la chose emprise,
Que vos me cerchiez perre à trover,
Bone à traire, bele à ovrer,
Que Deus ma volunté en sace
f° 160 v°, c. 2. E dunt que l'ovre li parface. »

Eissi senz autre demorer
A cil, qui mult sout del mestier,
La pere porchacée e quise,
Qui mult grant entente i a mise;
A queuque peine l'a trovée,
Puis l'a au duc Richart mustrée,
Qui demande s'en i aura
Assez, qui traire l'en saura
D'iteu grain e d'iteu matire.
« Oïl, fait cil, s'il ne's empire. »

— « Prea donc ovriers e fai ovrer
E le fundemenz delivrer,
E la perre taillier e traire
E les granz rez à la chauz faire.
N'i ait rien à apareillier
Où mis ne seient li ovrer. »
Dunc furet (*sic*) josté li atrait
Qui mult par i furent grant fait;
Adonc unt l'ovre comencée,
Portraite, assise e deboissiée
Haute voute, dreit contremunt:
N'out plus bele ovre en tot le munt.
Beaus fu li quers, bele la nef;
D'or e d'azur, de inde e de blef
I out mainte bele ovre peinte.
De tantes parz fu l'ovre aceinte
Qu'en nule, ce quit bien e pens,
N'out tant fait en si poi de tens[1].
D'or e d'argent, de bones peres
Perecioses, riches e cheres
I fist les tables des auteus,
Croiz, encensiers, calices teus
Qu'iglise n'out en Normendie
Ne evesquié ne abeie
Où plus eust riches ators,
Plus beaus ne mieuz faiz ne meillors;
En porpres indes e vermeilles
Fist faire ovraignes e merveilles
D'or, d'esmaraudes, de rubis,
De jagonces e de safirs,

[1] *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum lib. II.* (Apud H. Savile, p. 70, ligne 15.)

Dunt l'om fist chaisubles reiales
A chanter messes festivaus,
E chapes as processions
[U[1]] à dire chanz e leçons.

Unques ne sout nul esme faire,
f° 161 r°, c. 1. Dire ne conter ne retraire
La setme part e la disaine
Que il i mist del suen demaine.
Buens clers i mist por Deu servir,
Kar eissi li vint à plaisir,
A qu'il dona riches maneirs,
Lor vivres e lor estoveirs;
E quant l'ovre fu à chef traite
Si cum je la vos ai retraite,
E de richeces aornée
E si noblement atornée
Que trop en fu joios li dux,
Dunc l'a faite, ne tarza plus,
Si très-richement dedier[2]
Cum il le pout plus porchacer :
Ce fu puis, ce lisons,
Meis n'i donast ses riches dons.

N'aveit iglise de grant non
En trestote sa region,
N'en France, ce truis en la letre,
Dunt ne se vousist entremetre,

[1] La lettre qui devrait se trouver en cet endroit a été recouverte par la rubrique suivante.

[2] Cette dédicace eut lieu en 989, si nous en croyons la Chronique de Saint-Étienne de Caen. (Du Chesne, 1017, B.) Suivant d'autres, ce fut le 17 des calendes de juillet (17 juin) 990. Voyez les *Acta ordinis sancti Benedicti*, lib. L, cap. XXXIII, t. IV, p. 62; et le *Gallia Christiana*, t. XI, col. 202.

Doner e suen e enveier
Por r'atorner e redrecer,
Por les lieus estre covenables,
Plus riches e plus acceptables
A Deu servir, c'en ert s'entente :
As plusors establi grant rente.
Eissi de resplendissanz faiz,
Qui ne vos sunt diz ne retraiz,
Resplendissent partot loables,
Sor trestoz autres celebrables.
En lui n'aveit nul muement;
N'onques n'i out decevement,
Unc ne pramist chose à doner
Dous feiz l'esteust demander;
Unc li suens quers ne fu chanjable :
Ce qu'il diseit esteit estable.

LA FIN DES REIS DE FRANCE DEL LIGNAGE CLARLEMAIGNE (*sic*), E SI CUM HUES CHAPEZ FU REIS [1].

En icel terme senz faillance
Morut Lohers li reis de France [2].
Eu en i out de plus plaianz,
Ce sai-je ben, e puis e ainz.
En Saint-Romi à Rains fu mis

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 155, D.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. XIX. (*Ibid.* 248, B.) — *Roman de Rou*, I, 295, 296, 298.

[2] Lothaire mourut en l'année 986, le 6 des nones de mars (le 2 mars), et non pas le 4 des calendes de février 985, comme le marque la Chronique de l'abbaye de Massay (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, VIII, 231, B); ni en 987, comme le veut la Chronique de Saint-Martin de Tours. (*Ibid.* p. 317, B.) Il était dans la trente-deuxième année de son règne depuis la mort de son père, et dans la quarante-cinquième année de son âge. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. I, 1786, p. 564, col. 2.

En un sarcou de marbre bis.
Un suen fiz aveit, jent danzel,
fo 161 ro, c. 2. Qui mult ert sage e proz e bel,
Qui Lowis ert apelez:
Icil fu à rei coronez;
Ne tint que sol nof anz l'empire[1];
Morut senz nul secors de mire,
A Compiegne fu enterrez,
Mult par fu plainz e regretez;
Kar francs esteit mult e corteis,
E mult l'amoent li Franceis.

Dunc vint Charles, fiz rei Loher,
Frere cestui puisnez derer;
Si prist le regne e out e tint;
Mais trop malement l'en avint,
Eissi cum ci poez aprendre
E cum je le vos ferai entendre.
Hues Chapez, dux de Paris,
Forz e riches e esforcis,
Le gerreia à tel poeir
C'unques ne pout leisir aveir
Ne poeir de rei corroner;
A dol covint la terre aler,
Kar teu guerre n'i ut ainceis
Cum idunc out entre Franceis,
Tant qu'oz e amis e parenz
E de par tot totes ses genz
Manda Hues; puis sai de veir

[1] Louis V, dit *le Fainéant*, fils de Lothaire, qui se l'était associé le 8 juin 978, lui succéda le 2 mars 986 et mourut sans enfants, en 987, le 12 des calendes de mai (le 21 mai), âgé d'environ vingt ans. Voyez le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, VIII, 230, note *d*; et l'*Art de vérifier les dates*, t. I, p. 565.

Qu'à Loün l'ala asseeir.
Là ert Charles, lui e sa femme;
Od des bons chevaliers del regne
E od geudes, qu'out grant plenté,
S'en eissi fors de la cité:
Huun fist le siege gerpir,
Si perdit mult al departir.
Dunc vit Hues apertement
Que ce ne li vaudreit neient,
Ne l' porreit veintre ne eissillier
Ne de la terre fors chacer,
Que l'evesque de Loün,
(N'en fu plus traïtor nisun)
Qui ert apelez Ascelins,
Faus, desleiez e Sarrazins,
Parla e tant le fist entendre
Que Charles li pramist à rendre
E la cité par nuit oscure;
Trestot eissi l'en asseure.
Eissi n'orent unc puis repos:
f° 161 v°, c. 1. Ne sai cum il furent si os
Ne l'evesque si desleiez.
Si fu li plaiz apareilliez
Que quant Charles fu endormiz
A lui e sa femme traïz.
Hues Chapez les prist andous,
Qui mult s'en fist liez e joios.
U fust damage u mal u biens,
En chartre les mist à Orliens.
N'ert pas Charles, si cum je vei,
Encor au jor ennoit à reï.

Là en cele longe prison,

Dunt ne truis sa delivreison,
Out de lui sa femme deus fiz;
E si les nome li escriz
L'un Charle e l'autre Loewis.
Eissi le vos di e devis
Que ci fu fins de la lignée,
Qui mult out esté essaucée.
Par le forfait des anceisors,
C'entent e dit bien li autors,
Prist Deus venjance sor les fiz :
Si fu li lignages periz
C'unc puis, ce truis e lis e vei,
N'en i out un de France rei
De la lignée Charlemaigne,
Cil qui Gascoigne e Alemaigne,
Peitou, Provence e Lombardie,
Desqu'en la mer de Normendie,
Saissoigne e Baviere enterine,
E vers le nort terre marine
Tint e conquist as fers d'acers.
Fu icist Charles li derrers,
N'il n'eir qu'il eust, senz dotance,
Ne fu unques puis reis de France,
U il pechié must quequeu tarst;
Mais par l'aïde au duc Richart,
Qui mut amout le duc Huun,
Por cele od la gente façon,
Sa femme, qui fu sa soror,
Qu'il mult ama de grant amor,
Por ce li aida senz faillance,
Que coroner le fist en France.
Ne fust sis sens e sis poeirs
E sa grant force e sis saveirs,

Ce ne peust pas avenir[1].
f° 161 v°, c. 2. Ne l' vousissent Franceis soffrir,
Mais qu'od force, qu'od amor,
Si fist en pais tenir l'onor.

Sempres, ne targa pas grantment,
En l'an de son coronement
Ajosta osz granz e pleniers,
Geudes, serjanz e chevaliers;
Le conte Aubert de Vermendeis,
Qui mult ert sages e corteis,
Vout chacer e deseriter
E de la terre fors jeter.
Veer sout li quons e entendre
Qu'il ne saveit od quei defendre;
Deseritez est plainement
S'autre conseil ne quert e prent:
Mult crient le rei, c'en est la fin.
Un clerc sage de Saint-Quentin
Dudo out non[2]; de sue part

[1] « Porro, mortuo Francorum rege Lo-« thario, in illius loco ab omnibus subro-« gatus Hugonis Magni ducis filius Hugo « Capet, adminiculante ei duce Richardo. » Will. Gemmet.

Par Richart e par sa valor,
Ki eu avoit sa seror,
Par sun conseil et par s'amur
Fu de France Huun seignur.
Roman de Rou, I, 295.

« Hic (Hugo Capet) adminiculante Ri-« chardo duce Normanniæ cum nonnullis « baronibus regni, eodem anno (987) co-« ronatus est in regem Remis, regnavit « annis IX. » *Chronicon Willelmi Nangii.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, VIII, 82, C.)

Quoi qu'en disent les trois écrivains que nous venons de citer, Richard Ier est loin d'avoir eu, à l'élévation de Hugues Capet au trône, une part aussi considérable qu'ils veulent le faire croire.

[2] Il s'agit ici de Dudon de Saint-Quentin, qui parle ainsi de lui-même en cet endroit : « Albertus igitur metuens ven-« turum furibundi regis adventum, misit « quendam clericum preciosi martyris « Christi Quintini canonicum, nomine Du-« donem, dictum ad Richardum summæ « patientiæ patritium, etc. »

L'a enveié au duc Richart,
Dire, preier, merci crier
Qu'eissi ne l' laist deseriter;
Por Deu e por remission
Li face paiz au duc Huun;
Tant porchast e tant s'entremete
Que sa terre ne li maumete.

A cest message est cist venuz,
Qui bien ert à cort coneuz;
Mult par li fist li dus grant joie.
Cil prie que son seignor oie
De la preiere qu'il li fait,
E ici n'en out nul autre plait;
Mais tant a li dus chevauché,
Tant parlé e tant porchacié,
Que del rei fist pais e d'Aubert
Ferme que rien del soen n'i pert.
Ostages livra cil al rei
De lui servir e porter fei.
Eissi ert li dux adetiz,
E teus esteit ses esperiz
Que les noises e les tençons
Des biens lointaigns (*sic*) regions
Meteit en paiz e acordout,
Que d'ovre plus ne se penout.

L'iglise Sainte-Trinité
De Fescamp, dunt je vos ai conté,
Que il si riche out establie,
f° 162 r°, c. 1. U tant out mis haute clergie,
Mult ert sis quors ententis[1];

[1] Richard affectionnait tellement cette église, qu'il s'y rendait souvent à matines.

E si cume je l'ai apris,
Son sarcou fist metre en l'iglise
U il voudra que sis cors gise,
Non pas dedenz n'en la maisiere,
Mais tot defors soz la gotiere.
Iloc voudra, s'il ert feniz,
Que li suens cors fust sevelis.
A chascon vendresdi, al meins,
Tant cum il fu puis vifs e seins,
Le fist de cler furment enplir
E à povre gent departir;
As malades, as non poanz
E as feiblez des liz gesanz
Faiseit od tot cinc souz doner
De Romesins[1], ce vos sai conter;

Un jour il lui arriva une aventure assez plaisante, ainsi rapportée par Guillaume de Malmesbury : « Humilitate cernuus, ut « lacessentium cervicositates patentia sibi « substerneret denique fertur quod noctibus « custodias famulorum fallens, incomitatus « ad matutinas monachorum venire solitus « fuerit, genuflexionibus usque ad lucem « incumbens. Id præsertim apud Fiscanum « exercens quadam nocte maturius se age- « bat, cumque invenisset ostium obseratum « excusso violentius pessulo, soporem sa- « cristæ turbavit. Ille miratus in tali noctis « horrore pulsantis strepitum, surrexit, ut « videret tam audacis facti conscium; repe- « riensque ut videbatur rusticum, plebeio « tectum amictu, non potuit animo suo « imperare ut manibus temperaret; sed ve- « hementi felle commotus crinem invadit, « multos illustri viro colaphos infringens; « durat ille incredibili patientia, nec mu- « tire dignatus. Postero die querelam in « capitulo deposuit, iraque simulata, mo- « nachum ad vicum Argentias sibi præcepit « occurrere, minitans se ulturum in ejus « pervicacia, quod tota loqueretur Gallia. « Die dicta monacho astante et præ metu « pene exanimato, rem proceribus exponit, « atrocitatem facti per amplificationem « exaggerans; conantem reum respondere « callidis objectionibus aliquandiu sus- « pendit. Postremo ut jocundior esset mi- « serationis materia, ab optimatibus cle- « menter judicatum absolvit, totumque vi- « cum illum, qui optimi vini ferax esse « dicitur, cum appenditiis suis officio ejus- « dem sacristæ addixit, pronuntians opti- « mum esse monachum, qui bene custo- « diens munus injunctum, nec percitus ira « laxaverit silentium. » *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum*, lib. II. (*Rerum Anglicaram Scriptores post Bedam præcipui*, ed. H. Savile, p. 70, l. 17.)

[1] Dudon se borne à dire *quinque solidos*.

Por remenbrer qu'ert avenir
Qu'iloc deveit sa char porrir,
Por ce qu'en lui ne fust orguilz,
L'out fait metre devant ses oilz
Là ù il ert à oreison
Trestot par bon entention.

CI EST LA SAINTE GLORIOSE FIN E LE TRESPASSEMENT DEL PREMERAIN RICHART[1].

Tot après cez beneurtez,
Quant jà esteit granz sis aez
Dona le suen mainte partie,
Kar set que corte ert mais sa vie :
Mult en fu larges despensiers
A povres genz e à mostiers;
Enmaladi, ce fu dolor,
Perdi e la force e la vigor;
Ne se pout mais de sei aidier,

Quant à Wace, il s'exprime en ces termes :

Aveuc cinc sols Romeisins.

Ces deux passages nous donnent le nom d'une des monnaies normandes qui, comme on le sait, sont fort rares. Les anciens historiens de cette province parlent souvent des monnaies du Mans, et rarement de celles de leur pays. En Angleterre, on trouve un grand nombre de monnaies de Guillaume et de ses fils, frappées comme rois d'Angleterre, et cinq seulement, comme ducs de Normandie. Voyez *A Series of above two hundred Anglo-Gallic, or Norman and Aquitain coins of the ancient Kings of England....* by Andrew Coltee Ducarel. London: printed for the author.... 1757, in-4°, p. 1 et suivantes; *Annals of the Coinage of Britain and its dependencies....* by the Rev. Rogers Ruding. London : printed for Lackington, etc. 1819, in-8°, t. I, p. 405 et suiv.; et *Archaeologia*, vol. XXVI, p. 1-25. (*Description of a large collection of coins of William the Conqueror, discovered at Beaworth, in Hampshire, etc.* By Edward Hawkins.)

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne. 157, A.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. xx: *Quod dux Richardus ad extrema veniens, Richardum filium suum Normannis præfecit, et de morte ejus apud Fiscanum.* (Ibid. 248, C.) — *Roman de Rou*, I, 299-301. — *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum.* (*Guiberti de Notigento Opera*, p. 720, col. 2.)

Ne sous aler ne chevaucher.
A Baiues, là ù il fut[1],
Li prist le mal dunt il morut;
A Fescamp s'en fist aporter.
L'ennui voleit faire eschiver
A ceus qui mort l'en aportassent:
Ne vout por lui s'en travaillassent,
N'out soing que riens en fust en peine.
En la sue sale demaine
Jut, kar iloc voleit morir;
Là li veist l'om departir
Ses aveirs ententivement;
f° 162 r°, c. 2. Plore, suspire, à ce entent
Que Deus al grant jor de juuis
Ne li seit trobles ne eschis,
Ne que deiables n'eu torment;
Eissi out jeu longement.

E tant qu'à sei a toz mandez
Ses chers amis e ses privez,
Fiz e filles, femme e parenz
E le plus de ses hautes genz.
Raol[2], sis frere e sis amis,
L'a, oiant toz, à raison mis,

[1] « Les ducs de Normandie avaient une « maison de plaisance aux environs de « Bayeux. L'abbé de la Rue la place à Bel- « leroy, et moi je la place à Nôron, où on « en voit encore les ruines. » Auguste le Prevost.

Cette opinion est encore celle de M. Pluquet qui, outre les ruines, cite des passages d'historiens, des actes authentiques et la tradition locale. Voyez la *Notice sur une maison de plaisance des ducs de Normandie, située dans l'arrondissement de Bayeux*; par F. Pluquet. (*Mémoires de la Société des Antiquaires de la Normandie*. 1824. Deuxième partie. A Caen, chez Mancel, 1825, in-8°, p. 69-77.)

[2] Raoul comte d'Ivry, fils de Sprote et d'Asperleng, fermier des moulins de Vaudreuil. Voyez Guillaume de Jumiéges, liv. VII, ch. XXXVII. (Du Chesne, 288, C.)

Plorant, que de lermes s'arose :
« Hauz dux, veiz-ci ta genz ainsose
N'ies entr'eus halegres ne sains,
Si 'n ont les quers de dolors plains :
N'a en eus joie n'alegrance,
Kar de tei perdre unt esmaiance
E qu'eissi ne's lais esgarez.
Seit dit de ta boche e nomez
Qui tu nos lairas à seignor
Qui après tei tienge l'onnor.
Mult t'engreges, mult t'afebleies :
Por Deu ! sire, si t'en porveies !
Si nos en fai certains e fis,
Si que n'en seit jà termes mis. »

De tendror e de pietié
Out li bons dux le quor serré,
De lermes a les oilz moilliez;
Dunc s'est en son seant dreciez :
« Od voz conseilz, fait-il à toz,
Richart, qui mult est bel e proz,
Serra mun eir, qu'eissi le voil.
Sage ert, verais e senz orguil,
N'aura en lui rien si bien non :
Del regne li faz ci le don.
A seignor le vos livre e bail,
La cure en ait e le travail;
E je vos pri toz e soplei
Que vos li portez amor e fei.
De Bretaigne e de Normendie
Li gerp e lais la seignorie :
Deus l'i maintienge e Deus l'i gart ! »
Dunc dist Raols al duc Richart :

« Sire, or nos fai cers e sachanz
Quel ert de tes autres enfanz :
Dreiz est tun plaisir en sachon,
'162 v°, c. 1. Qu'après n'en sorde contençon;
Kar tot eissi sera gardé
Cum de ta boche ert devisé. »
Dunc dit que à Richart l'ainzné
Ferunt li autre feeutés;
« De eus ait, ce comant, les liganoes,
Les serremens e les fiances;
Il ne lor seit crueus ne feus,
Ainz s'eslargisse tant vers eus
De la terre que assez en aient,
Eissi que de lui ne s'esmaient.
Gart les e tienge à tel honor
Que lor quers ait e lor amor;
Quant né sunt e estrait de mei,
Mult se deivent porter grant fei;
E s'il le font, Deus la lor port.
Dès or me trai mult vers la mort :
Sovent me fait ses envaïes
Teus dunt les faces ai persies.
Ainz que del tot seie engregié
Dei bien aler prendre congié
La genz à Sainte-Trinité,
C'ai en cor e en volonté. »
Dunc a une haire vestue
Aspre e poignant à sa char nue;
A l'iglise li funt convei
La haute genz qu'il ort od sei.
De granz dolors e de haschées
Veist l'om lor faces moillées.
Sor le maistre-autel mist ses dons,

Puis après fist ses oreisons.
Là fu sis quers nez, senz orguil;
Tant i plorerent si dui oil
Dunt li pavemenz fu moilliez,
Ainz qu'en l'en levast sor ses piez.
Là fu confès e repentanz;
Puis, si cum il ert desiranz,
Reçut od fei e od amor,
Senz rien doter, son cher Seignor;
Puis r'aferma son testament
En l'audience de sa gent.
Dunc vint li quens Raol à lui,
Que ne l'oïrent que il dui;
Demande en quel lieu de l'iglise
Il a choisie place e prise
A estre mis e à gesir:
f° 162 v°, c. 2. De ce li die son plaisir.
« Amis, fait li dux, ne besoigne
Que cest mien cors, ceste charoigne
De pechié pleine e de laidure,
Gise çà enz, n'est pas dreiture;
N'en sui dignes, qui forfaiz toz.
Là fors, là ù chet li degòz
Girrai, là ert mis monumenz:
Ne deit mie estre çà dedenz;
Là serrai enterrez e mis. »
Ci n'out eschar ne gab ne ris,
Qu'al congié prendre e al repaire
Li veist l'om si grant dol faire;
Kar ce set bien, si 'n est toz fizs,
Jà jor n'i rentera mais vis.
Ha! cum sovent bat sa peitrine
E cum docement li encline!

Ariere à la sale l'enportent
Cil qui de lui si desconfortent.
De tot est acuchiez au lit,
N'a mais ne repos ne delit.
En la secunde nuit après
Qu'il out eissi esté confès
Li esforça si sa dolors
Que toz li sancs e les homurs
Li espandirent par le cors.
D'amertor fu sis quers entors;
Un ore ert chauz, e autre freiz,
De ci qu'à la mort fu destreiz:
Sor lui en apareist maint signe.
Humles, pitos, duz e benigne
Tent ses mains vers les ceus amont,
E prée Deu de quor parfont
Tant cum il pot moveir la boche;
Mais quant la mort el cuer le toche
Esforça sei, sol itant dist:
« En tes saintes mains, Jhesu-Crist,
Où de sauvation m'atent,
Comant mun esperit e rent. »
Eissi s'est del cors departiz,
Del siecle est passez e feniz;
Vers les ceus en est l'alme alée
U li angele l'en unt portée:
C'est à creire, n'en dotom mie,
Kar mult ama Deu à sa vie.

Ceste novele fu seue
f° 163 r°, c. 1. E tost par mainz lieus espandue.
Cité n'en out en Normendie
De dolor ne fust replenie.

N'est nules genz de nul aez
Dunt il ne seit plainz e plorez;
Irié, angoissos e dolent
Vienent à son enterrement.
Portez fu le cors en l'iglise,
Mul (*sic*) par li fist l'om beau servise.
Li evesque s'i assemblerent,
Qui trop grant dol demenerent;
Un jor e une nuit entiere
Garderent le cors en la biere.
Ne fu unques, mien escient,
Nul plainz plus dolerosement.
Sis sepulcres e sis tombeiaus
Fu apareilliez genz e beaus.
Ainz que li cors i fust portez
S'en i furent treis cenz pasmez;
E quant il vint al enfuir,
Ceu ne pardurent jà soffrir
Qu'el sarcou fust posez e mis.
Ne vos retrai pas ne vos devis
La siste part de la dolor
Tant qu'esforcerent s'en plusor;
Enterré l'ont à queuque paine,
E saelée la plataine[1].

Od dol si grant, n'ert mais faiz teus,
S'en repairerent as osteus;
Mais lendemain, le vendresdi,

[1] « Post viginti e octo annos ducatus « (Richardus I) mortis viam ingrediens « jubet corpus suum sepeliri ad ostium ec- « clesiæ, ubi et pedibus calcantium, et « stillicidiis ex alto rorantibus esset ob- « noxium. Sed nostro tempore Guliehmus, « loci illius abbas tertius, rem deformem « esse permensus longam sustulit invi- « diam, et inde levatam ante majus altare « locavit. » *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum*, lib. II. (Apud H. Savile, p. 70, l. 34.)

(Ne sai purquei l'unt fait eissi)
Revout li quens Raous veeir
E li evesque od tot saveir
Cum li cors ert, cum faitement:
Por ce unt overt le monument;
Si l' troverent, ce ert avis,
Que toz fust sains, parlanz e vifs;
De lui eissi si duce odor
Qu'encens ne basme ne licor
N'i faiseient à comparer.
Hastivement, senz demorer,
Fist l'om sor lui une chapele
Qui mult fu gente e riche e bele,
Od ovres faites à compas,
Ce truis lisant, de Saint-Thomas.
L'alme de lui est, ne dotom mie,
f° 163 r°, c. 2. En l'angelial compaignie;
Mult fu gloriose sa fins.
E si cum retrait li Latins,
Mil anz quatre meins e plus non[1]
Aveit dès l'incarnation
De ci qu'il trespassa de vie.
De lui est l'estoire fenie
U merveilles aveit à dire,
Al translater e al escrire.
Ore dunge Deus par sa duçor
Qu'al plaisir seit de mun seignor,
Del bon rei Henri fiz Maheut;
Que si benigne cum il seut
Seit al oïr e al entendre!

[1] Dudon de Saint-Quentin place la mort de Richard en 1002; Guillaume de Jumiéges, la Chronique de Saint-Étienne de Caen (du Chesne, 1017, B), Robert du Mont, Wace et Benoît la rapportent à l'année 996, date qui nous paraît certaine.

N'est pas de mes poürs la mendre
Que de mesdire e de mesfaire
Chose qui ne li deie plaire;
Kar ce sai bien, si m'est avis,
C'un mult sage home e mult apris
Faut à poi dire assez sovent,
Si qu'il en pert par jugement.
E je qui nuit ne jor ne fin,
Qui si trois encombros Latin,
Se je i mesfaz n'est pas merveille;
Kar riens, fors Deu, ne m'i conseille.

CI COMENCE L'ESTOIRE DEL SECUND RICHART [1].

Del [2] premier Richart vos ai dit
Ce qu'en l'estoire en truis escrit.
Gemme pretiose est nomée
La sue alme boneurée,
Mise, resplendissable esmal,
En l'anel del rei eternal;
Mais s'il fust safirs colorez,
Pleins de totes saintes bontez,
R'oion del escharbuncle avant,
De son fiz Richar (*sic*) le vaillant,
Si cum la letre dit e sone.
Eissi cum plus grant clarté done
L'escharbocle que le safir,
Si puet l'om dire senz mentir
Que cis resplendi en ses faiz

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. 1: *De honesta conversatione secundi Richardi, tam in sæcularibus, quam in divinis negotiis.* (Du Chesne, 249, B.)—*Roman de Rou*, I, 301.

[2] La première lettre de ce mot renferme la figure d'un prince assis sur un trône, le sceptre à la main : miniature sur fond d'or.

f° 164 v°, c. 1.

Sor toz ceus dunt il ert estraiz.
Tant voil que l'om de lui aprenge.
N'en fu nul de plus grant loenge,
Kar li rai de sa resplendor,
De son sen e de sa valor
Resclarzirent par mi le munt
E par les regnes qui i sunt.
Denz les cloisons de sa porprise
Qui des autres terres devise
Fist tantes ovres amirables
E glorioses e loables,
Que qui les saureit conter
Trop les fereit bel escuter.
Si bien n'est l'ovre arere poie;
Ci par a trop leece e joie
E grant deport e bon aprendre,
Qui auques i voudreit entendre.
Normendie n'ert pas paene;
Mais cist la fist si crestiene
Que li plus desleié felon
Erent cum de religion.
Nus n'essauça tant sainte iglise,
Ne nus hom ne tint meuz justise,
Teus chevaliers ne fu armez
Plus durs ne plus asseurez;
Nul ne seut mieuz ses gens conduire,
Meuz enseigner ne meuz estruire;
Nul ne sout meuz querre victoire,
Nul ne haï plus vaine gloire.
Si d'ovres seculers foraines
Soffri noises, travaiz e paines,
E s'il ert mult adetiz,
Por ce n'ert pas sis esperiz

Meins en fei pure n'en creance;
Tant aveit vers Deu s'entendance,
Tant ert devoz e benignes,
Pius e verais e jusz e dignes
Que soz le soen seignorement
E soz le soen governement
Furent faites e establies
E tanz lieus, tantes abeies,
U Deus a puis esté cheriz
E où toz jorz iert mais serviz,
E où cil qui à dreit i sunt,
Qui laidement ne s'i mesfunt,
Servent, si fer sunt e estable,
fo 163 vo, c. 2. La sainte vie pardurable.
Icist fu apelez e diz,
Si cum reconte li escriz,
Li bons Richarz par excellence.
Bien fenist l'ovre e bel comence.

CI DESCRIT E DEMOSTRE LES MORS E LA MANIERE DEL SECUNT RICHART, QUE PRINCES PLUS NE VALUT[1].

Par les livres ù sui lisanz
Ne sui recorz ne lisanz
C'unques nul princes terriens
Plus amast faire honors e biens
A tote bone genz preisée.
Par lui fu valors essaucée,
Joie maintenue e proesce
E doners e pris e largesce.
Mult se pena de Deu servir

[1] *Roman de Rou*, I, 301-303.

E de son saint servise oïr;
Pere fu as religions,
Mainz beaus aveirs e mainz chers dons
Lor dona, c'unc n'en fist tant;
E si cume je sui lisant,
De Digon, loinz, d'une abeie,
Où genz aveit de sainte vie,
Moines de boene renumée,
Ne sai qui la chose out parlée
Ne cum ce pout esdevenir,
Mais à Fescamp en fist venir
Tant que tenir porent covent.
Les clers qu'i out premierement
Sis peres mis, ceus en osta;
Tel abeie i estora
Qu'avant ne puis, ce dit la vie,
N'en out si riche en Normendie;
Tant l'essauça e tant i mist
Qu'à merveille l'unt cil tenu
Qui puis unt au siecle vescu[1].

Oez cum fu de riche quor :
Ne vout soffrir nis à nul for
Qu'en sa maison eust mestier
Nul si fiz non de chevalier;
Unques vilains nul ne d'eus nez
Ne fu grantment de lui privez;
Kar, ce li esteit aviaire,

(*sic*)

[1] C'est en l'an 1001 que Richard II, après beaucoup d'instances, décida enfin saint Guillaume de Saint-Bénigne de Dijon à venir s'établir avec ses moines à Fécamp. Voyez dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 371 et suivantes, un extrait *ex libro de monasterii Fiscamnensis revelationes;* le *Neustria pia*, pag. 213 et suivante; et la vie de saint Guillaume abbé de Dijon, dans les *Acta Sanctorum*, 1° die Januarii, tom. I, pag. 57-64.

Toz jorz retraeient vers l'aire
E vers l'orine, senz mentir,
Dunt à peine poent eissir :
f° 164 r°, c. 1. Por ce si clerc vaillant e sage
Erent estrait de buen lignage,
E si conestable preisié
E gentil home e afaitié,
E seneschal e boteillier
E mareschal e despensier,
Uissier, chamberlenc, c'est la some,
Que tuit esteient gentil home[1].

[1] Toute cette tirade contre les vilains ne se trouve pas dans l'ouvrage de Guillaume de Jumiéges, qui va désormais devenir le seul guide de notre auteur ainsi que de Wace ; mais on en lit une semblable dans le Roman de Rou. Quoi qu'il en soit, la haine que nos deux trouvères prêtent à Richard II, contre les vilains, nous paraît incompatible avec la haute faveur dont jouissait le comte Raoul d'Ivry, oncle du duc et fils d'un simple fermier de moulins. Disons donc que Wace et Benoît, en écrivant les passages plus haut signalés, ont transporté dans le XIe siècle les sentiments qui, dans les deux suivants, animaient la haute noblesse et ses adhérents. En effet, c'est dans les XIIe et XIIIe siècles que le mouvement social commença à pousser, surtout par l'étude des lois, la roture dans les rangs de la noblesse et au timon des affaires. Adenés, poëte de cour, qui vivait à la fin du XIIIe siècle, lance contre les vilains une tirade qu'il nous semble curieux de comparer à celles de Wace et de Benoît. Marcadigas, roi d'Espagne, dit-il,

Gent estraite de vilonnie
N'amoit point en sa compaignie ;
Ains i amoit les chevaliers,
Les damoisiaus, les escuiers,
Qui de lignage erent gentil :
Tel gent entour lui amoit-il,
Car tel gent couvoitent tousjours
L'onneur et le preu leur seignours.
Tel gent pour leur seignour morroient
Là où li vilain s'en fuiroient ;
Car li vilains par droit ne crient
Honte quant de vilain lieu vient,
Ne vilain ne sevent cremir
Honte quant il cuident morir :
Dont n'afiert pas que li vilain
Aient nul grant prince en leur main.

Riches vilains ne serviroit
Jamais, se son preu n'i savoit ;
Car sa nature à ce le coite
Que plus a et il plus couvoite.
Pou li touche de quel part viengne
Avoirs, mais k'à son œs le tiengne :
Pour ce Marcadigas haoit
Les vilains et gentis amoit,
Car bien savoit que li gentis
Feroit vilonnie à envis.

Li haus hom molt folement œvre
Qui grant conseil vilain descuevre,
Car qui par vilain vuet ouvrer
De s'onnour bien doit meserrer ;

Livreisons aveient plenieres,
E as plus hautes festes cheres
Manteaus, bliauz e peliçons
E autres plusors riches dons.
Ce's faiseit lor seignor amer,
Sa cort servir e honorer;
N'i esteient mie frarin,
Povre n'aquis ne miserin.
Eissi par esteit la cort lée
E riche e noble e essaucée,
Que de ci qu'à la mer vermeille
N'en aveit nule sa pareille.

SI CUM TUIT LI VILAIN DE NORMENDIE S'EMPRISTRENT E SE VOUSTRENT REVELER CONTRE TRESTOZ LOR SEIGNORAGES[1].

Ès anz de son comencement,
N'aveit regné pas longement,
Sorst en Normendie un afaire
Qui dut torner à grant contraire.
N'oï nus hom si grant folie
Mais emprise ne envaïe.
Ce fu deiable, senz doter,

Car jà vilain ne loeront
Nule honnour puis qu'il i verront
Que seur aus en puist escheoir
Periex ne de cors ne d'avoir;
Car pieçà c'on dist ce proverbe :
De pute racine pute herbe.
Et si redist-on à la fois :
Adès reva li leus au bois.
Bon fait entour lui avoir gent
Qui aiment miex honnour k'argent.

Roman de Cleomadès, manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, n° 175, in-folio, fol. 1 verso, col. 2, v. 16.

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. 11 : *Quam sapienter repressit unanimem rusticorum conjurationem, quam contra pacem patriæ molièbantur.* (Du Chesne, 249, C.) — *Roman de Rou*, I, 303-312.

Voyez dans la *Nouvelle Revue germanique* (deuxième série, tome II. Paris, chez F. G. Levrault, 1834, in-8°), trois articles sur les révoltes et guerres des paysans au moyen âge, par M. Guillaume Wachsmuth, savant professeur à Leipzig. Ce qui concerne notre sujet se lit pages 42-47.

Qui tel ovre quida mesler;
Kar li vilain, li païsant
D'eissi cum Normendie est grant
S'ajosterent par plusors feiz.
Oiez queus esteit lor reneiz:
Ne vos sai dire con ce contint
Ne qui les mut ne dunt avint;
Mais eissi se voudrent enpreadre
E vers trestote gent deffendre
Que plus n'ait nus hom seignorie
Sor eus jamais en Normendie,
Qui vivre voudront e lor eirs
D'or en avant à lor voleirs,
Senz avoé e senz seignor:
Tot eissi l'unt juré plusor
E de ce se sunt tuit empris
f° 164 r°, c. 2. E loinz e près par les païs.

Leis, dreitures ne jugemens
Ne autres establissemenz
Ne tendront mais, kar lor plaisir
E toz lor buens à acomplir
Lor sera mais preceps comuns;
Kar ce retraeit bien chascons
Que seignorie les ocit;
N'i a un sol n'en apovrit
E n'en seit en mal aventure.
Gaainz, labors e noreture,
N'ahanages n'anz plenteis
Ne les deffent d'estre chaitis,
De quantqu'atreient les esnuent;
Tot unt, tot prennent, tot manguent:
Dé ne lor faut ne anz ne jor;

En poverté e en dolor
Les funt vivre, n'en unt merci,
Cil qui sor eus sunt establi.
Seneschal, provost e vesconte
Lor funt damage e dol e honte,
Aïes querent e taillées
E achaisons de chevauchées
Dunt lor bestes sunt menées
E lor maisons sovent robées.

Des moneies sorst li forfez
E des chemins e des foresz,
Des gaz deffenduz, des meslées,
Des sorprises e des corvées,
De faire bieus, murs e fossez
E de rendre fauchez lor prez :
« De ce sordent noz achaisons,
Tuit querent noz destruccions.
Qui porreit tanz provoz soffrir,
N'à tanz bailliz en gré servir,
N'à tanz forestiers n'à bedéaus
Faire n'acomplir lor aveaus?
Faimes que teus seit mès li tens
Que sor nos n'ait plus graverens;
Maudite seit lor compaignie!
Ne jà l'aura mais à sa vie.
Meuz nos en vendreit toz foïr
Que ce endorer ne ce soffrir.
Mauvais avom esté e fous
Dunt tant avom plaissiez les cous,
Kar homes sumes forz e durs,
f° 164 v°, c. 1. Plus adurez e plus seurs
E mult plus membru e plus grant

Que il ne sunt ou autretant;
Por un qu'il sunt, sumes-nos cent;
Ne force ne defendement
N'ont-il vers nos ne jà n'auront;
Ne jà, por tant cum il vivront,
Dès qu'issi ert la chose emprise,
Ne feront mais sor nos justise;
S'or ne nos faut quers e homece,
Mult porrom aveir grant largece
De ce dunt si nos garde l'om,
Dunt jà ès dens ne nos ferron:
Des cerfs, des senglers e des dains
Dunt jà ne mangera vilains.
Toz les bons peissons porron prendre,
Qu'il nos funt veer e defendre,
Trencher foresz e plaisseiz
E faire maisons e paliz,
Cloisons e portes torneices.
N'ierent si mais lor devices,
N'en auront toz les bons morseaus
Ne les chapuns ne les gasteaus
Ne les oues ne les pulcins
Ne les bons fruiz de noz gardins.

« S'il nos asaient à forcier,
Seiun tuit serjant e archer;
As granz lances e as masçues
E as gisarmes esmolues
Nos defendum e noz lignages
D'or en avant de lor servages.
N'i ait si riche chevalier,
Si vers nos s'essaie à drecier,
Qui morz ne seit e desmenbrez :

Eissi nos serrom aquitez
E franchiz e jetez de paine
E tote nostre gent vilaine. »

Eissi se sunt entre-jurez
E pleviz e asseurez,
Eissi unt la chose esgardée
Que cil de chascone contrée
Auront deus mestres e messages
De ceus qu'il tendront as plus sages
Por bien les autres maintenir
Qu'il ne se puissent resortir :
Les paroles devron (*sic*) porter
f° 164 v°, c. 2. Cist as autres asseurer
E por secorre e por aidier
Là ù l'em les voudreit forcier.

Eissi esteit la gent torbée :
Tost fast la chose à mal alée
Se ne fust pris autre conrei ;
Mais lor emprise e lor segrei
A l'om fait au duc asaveir[1],
Qui ne l'°mist mie à nonchaleir :

[1] Wace dit :

Asez tost oï Richard dire
Ke vilains cumune faseient.

Il écrivait dans le milieu du XII° siècle, c'est-à-dire plus de cent cinquante ans après les événements, et ce n'est guère qu'alors qu'il s'établit des communes dans le nord de la France. Cependant ce mot *cumune* ne doit pas être pris pour un anachronisme ; car il est hors de doute que le mouvement communal précéda la concession de chartes par Louis le Gros et l'abbé Suger. Voyez les *Lettres sur l'histoire de France* de M. Augustin Thierry, cinquième édition, Paris, 1836, p. 247 et suivantes ; l'*Histoire du droit municipal en France*, par M. Raynouard, Paris, Sautelet et compagnie, 1829, in-8°, tom. II, liv. IV, chap. IX, p. 305-319, et la note curieuse dont M. Hénault a enrichi le *Roman de Rou*, tom. I, pag. 308-510.

Por le conte Raol tramist
Isnelement qu'à lui venist.
Sire ert d'Evereus le contez [1],
Frans chevaliers e honorez.
L'ovre li a li dux retraité
Que li vilain unt entr'eus faite.
Dunc dist li quens en sorriant :
« Trop s'esragent li païsant,
Dès ore lor prent talant d'usler,
E si les nos covient danter,
E r'atorner e r'aseignier
Queus est lor vie e lor mestier.
Trop volent tressaillir lor umbre ;
Mais c'est lor mort e lor encombre.
Sire, fait-il, laissiez-les-mei,
E j'en prendrai mult bien conrei ;
Lor ordre, qu'il volent gerpir,
Lor referai prendre e tenir ;
Voz chevaliers aie soul tant,
Qu'autres geudes ne vos i demant. »

Eissi les li baille li dus.
A ceste ovre n'out tarzé plus.
Lor espies par tot enveient
Saveir ù il les consievreient :
Entremis s'en sunt tantes genz
Que seuz fu lor parlemenz.
Gaitiez furent e conseuz

[1] Guillaume de Jumiéges se borne à dire *Rodulphum comitem*. Wace ajoute :

Quens ert de Evreus, mult vaillans.

C'est une erreur : Raoul était comte non d'Évreux, mais d'Ivry. C'est l'archevêque de Rouen, Robert, qui possédait le comté d'Évreux. Voyez l'*Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Évreux*, par le Brasseur, chapitre XIV, p. 79 ; et le *Gallia Christiana*, t. XI, col. 26.

Les maistres vilains esleuz.
Cil qui par le païs aloent
E qui cel ovre amonestoent,
Qui sor toz s'en entremeteient
E qui les serremenz perneient,
Pris furent e si maubailliz
Que quant li quens en fu saisiz
N'en vout plait prendre, n'escuter
Ne plust n'à jugement mener:
En ceus ù plus esteit orguilz
165 r°, c. 1. Fist maintenant crever les oilz,
E les autres fist esnaser,
E as plusors les piez couper,
A teus i fist les poinz trencher
E des goules les denz sacher;
Des garez en i out de quiz:
N'i out si jofnes ne si veiz
Qui senz laid merc e senz hontos
En fust de la place rescos.
S'il aveient folie emprise,
Fait en a l'om aspre justise;
Hisdos furent puis à veeir.
Dunt lor fist li quens asaveir
Que s'il en oieit plus parler,
Jà n'en porreit cel encontrer
Qu'il ne l' feist vif escorchier,
Puis metre as moches por manger.
Eissi renveia les chaitis,
Laiz e desfaiz à lor amis.
Por le grant espoentement
E por si fait destorbement
De ceus qu'il virent si laidiz
E de lor cors si maubailliz,

Remist lor rage e lor emprise :
Tote fu l'ovre od tant demise.
N'i out si hardi païsant
Qui 'n meist puis parole avant.
As plus riches, as plus sorfaiz,
Ainceis que remasist li plaiz,
Fist l'om les borses alegier,
Ne lor i laissa l'om denier;
Par tot furent mis à mesure,
Assez orent mal aventure.
As charrues e al labor,
Qu'entre-laissoent jà plusor,
Retornerent, mult lor fu tart.
De la folie unt bien lor part.
En tens del duc Richart Secunt
Avint eissi cum je vos cont.

D'UN FRERE LE DUC RICHART QUI VERS LUI SE RELEVA (*sic*); E CUM LI DUX LE TINT A ROEM EN PRISON, E QU'EN AVINT PUIS [1].

De sa mere out li dux Richartz
Freres, e si 'n r'out de bastarz,
E serors ensement
Qu'il maria mult richement [2];
f° 165 r°, c. 2. A ses freres dona honors
E contez riches as plusors;

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. III : *De rebellione Willelmi, naturalis fratris ipsius ducis, cui dederat Oximensem comitatum; et quomodo idem Willelmus captus et fratri postea reconciliatus, Ocensem comitatum ab ipso duce dono accepit cum Lezscenina; et de filiis ejusdem Willelmi.* (Du Chesne, 250, A.) — *Roman de Rou*, 312-317.

[2] Outre les trois sœurs de Richard, dont il a déjà été question pag. 321 de ce volume, on en connaît encore une autre nommée Béatrix, qui épousa Èble, vicomte de Comborn. Voyez *Historiæ Tutelensis libri tres*, auctore Stephano Baluzio Tutelensi. Parisiis, ex typographiâ regiâ, 1717, in-4°, pag. 126-128.

A Guillme (*sic*), un des plus corteis,
Dona Oismes e tot Oismeis :
Sis huem en fu de ses deus mains;
Mais trop par en fu cil vilains,
Proz fu d'armes, bons chevaliers,
De sorfaiz pleins e boubanciers :
Enorguilli sei durement
E si creie mauveise gent,
Le duc son frere messervi,
De nule rien n'eu reblandi,
Ne ne voleit por lui rien faire
S'ennui, despit non e contraire.
Od felons out felon covaine
E de gerre esmoveir se paine,
E ceus ù plus aveit deslei
Prist e atraist environ sei;
Pesmes fu trop, pesmes devint,
Que pais n'ama ne pais ne tint;
Od ceus des marches devers France
Prist compaignie e aliance,
Les homes son frere raeinst
E tant que plusors d'eus se plainst;
E li dux mult par plusors feiz
Le chastia de ses desleiz,
Puis le manda qu'à lui venist,
E cil del tot l'en escondist;
Par hauz homes le fist semondre,
Mais cil ne deigna unc respondre
Si orguil non e desmesure,
Que tuit plainement s'i parjure.

Se li dux vousist Oimes prendre,
Bien la li quidast l'on defendre,

Tant que li dux en out conseil
Od son cher uncle, son feeil;
E li quens Reols, ç'ai apris,
S'est del ovre tant entremis
Que Gwillaume cume muisart
Prist sis frere li dus Richart.
Vers lui marriz mult e irez,
Ne s'en est autrement vengez;
Mais à Roem dedenz la tor
Li fist aler tenir sejor[1] :
Si nul i a de ses aveaus,
C'iert en buies e en aneaus.
f° 165 v°, c. 1. Devant set anz, ce dit li dux,
U devant dis u quinze u plus,
Ne s'en devalera-il mais :
Vuille or u non, li tendra pais.

Tuit cil qui conseillé l'aveient
E qui en tot ce le meteient,
Feus e cuilverz e de mal aires,
Furent desfaiz des genitaires,
E des oilz e des nés plusors :
Teus meïtes unt traïtors.
Cinc anz fu si Guillaumes pris
C'unc n'out joie ne geus ne ris;
En la tor de Roem esprove
Que mais vers le duc ne se move.
Nul bien n'a ne nul confort,
Mult desire sovent la mort;

[1] L'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs et des grands officiers de la Couronne, etc.*, par les PP. Anselme, Ange et Simplicien, 3e édition, t. II, p. 493, E, place cet événement en 998. Il est plus probable qu'il appartient à l'année précédente.

Mar est bailliz, e mal li vait,
Trop se repent de son forfait.
Qui chaut, c'ert mais chose passée;
Tote ert sa merci obliée,
Nus contes n'en esteit tenuz
Quant uns chevaliers, uns sou druz,
En out pitié qui l' delivra.
Une grant corde apareilla,
Mult li fist faire grant amor.
Par le fenestres de la tor
La li fist aveir e tenir;
Bien en sorent à chef eissir:
Par cele s'en est devalez
Cil qui esteit enprisonez,
Joie out quant de la tor fu fors
E de si grant prison estors.

Fuit s'en as espès bois oscurs,
Cum cil qui point n'esteit seurs,
As matins ert si travailliez
Qu'il ne poeit estre sor piez;
E por creme d'estre trovez
E d'estre quis e encontrez
Ne s'osout faire apareissant;
En une espeisse esteit gesant
Tot esgarez, tot anguissos,
Mesaisiez e fameillos,
Coverz de fuille e d'erbe drue.
Dès que la nuit esteit venue
Dunc recomençout à errer;
Mais ne saveit queu part aler,
f° 165 v°, c. 2. N'osout des grantz forez eissir,
Kar il ne saveit où garir :

Ne s'i fiout pas tant en sei
Qu'en France osast aler au rei,
Bien set jà ne l' recetereit
Ne vers son frere ne l' garreit.
Tant sunt ami, que jà por lui
Ne se marrireient-il dui,
Recet n'i aureit ne ados;
Là n'ira jà, qu'il n'est si os;
Ne se (*sic*) que faire ne que dire,
Mult a grant esmai e grant ire;
Ne puet muer qu'il ne se plaigne,
Kar en Angou ne en Bretaigne,
Ne en Peitou ne en Berri,
N'a-il nul si feeil ami
U il ost aler à fiance
Por trover certe remasance:
Tant a sis freres grant poeir,
N'i oserent (*sic*) pas remaneir:
Renduz sereit e aresteiz.
Sor tote rien fu esgarez,
Plore des oilz mult tendrement,
Kar dolor e messaise sent.
En cent manieres se porpense;
Mais tant ne quant ne s'i asense
Qu'il deie faire n'où aler:
Grefment l'oïst l'om dementer.

A la parfin, quant mais n'en puet
E veit que faire li estuet,
Esgarde un conseil mult estrait,
E dit qu'à son frere ira dreit
Merci crier; mais mult s'esmaie,
En maint sen son quor essaie :

« Coment irai, fait-il, vers lui ?
Kar unques puis qu'en prison fui
Ne me vout sul veeir des oilz.
Si est vers mei granz sis orguilz,
E tant a jà esté iriez,
Ne l' en prendra, ce criem, pitiez.
Hardie chose e grant merveille
Sai bien que mis quors me conseille,
Qu'ainz que je seie aperceuz
Ne pris n'encontrez ne veuz
Li irai dreit mun cors livrer,
Crier merci e remenbrer
f° 166 r°, c. 1. Qu'il est mis frere e je le suen,
E qu'or ferai mais tot son boen
Son mun poeir, cum faire dei.
S'il deit aveir merci de mei,
Ainz l'en aura, ce m'est avis,
Que s'un autre me rendeit pris.
A cest conseil me voil tenir,
Queque me seit à avenir.
Dès or n'i a mais del aler.
Itel le me dunt Deus trover
Qu'en sa prison plus ne me duille
E qu'en sa grace me recuille! »

Erré a tant par le païs,
Sei reponant cum hom fuïtis,
Od faim, od mesaise od sei,
Qu'en la forest vint del Vernei;
Mult li moille sovent la face.
Là fu alez li dux en chace :
Li tens fu clers e le jor bel.
En une chape de burel

Se fu Guillaumes enbuschiez;
Destornez s'est tant e muciez
Pur ce qu'il ne fust coneuz,
Que li huens dux est decenduz.

Cil od grant dote e od effrei,
Qui mult a grant poür de sei,
S'est laissié chaeir à ses piez;
Andous les tint embraciez,
Merci li crie e merci li roeve.
Ainz que li dux Richart se moeve,
Li a demandé qu'il est,
E cil fu del respondre prest:
« Sire, fait-il, c'est voștre frere
Qui en dolor e en misere
M'avez cinc anz tenu prison;
Or sui venuz querre pardon.
Eschapez ere e delivrez,
E bien m'en peusse estre alez;
Mais à la vostre grant valor
E à la vostre grant duçor
Me sui venuz offrir e rendre:
Or me poez r'aveir e prendre
E faire vostre buen de mei;
Mais ce vos jur bien e otrei,
Si vostre ire me pardonez,
Nul mais qui seit de mere nez
f° 166 r°, c. 2. Jor ne serra si ligement
A tot vostre comandement.
Ma coupe conois et ma faille;
Mais or depri que ci me vaille
Vostre sainte benignitez,
Kar tot me sui à vos livrez. »

Tendror out li dus e pitié
Que tuit li oil en sunt moillié :
Guillaume en lieve par la main;
Seur, fianços e certain
Le fait d'amor e de pardon;
Tot senz nule autre retraïçon
Joios semblant li fait e lié,
E si li a cheval parlé,
Mené l'en a ensemble od sei.
Si fait prendre de lui conrei :
Assez out armes e destriers
E beaus vestirs riches e chers.
Mult le tint honoréement,
Mais ce ne sai cum longement;
Cil vers lui mult s'umilia
Tant que li dus li otreia
La conté d'Ou par le conseil
Raol, sun duc e son feeil.
Sis hom en fu e sis jurez,
Mult refu puis bien marieiz;
Kar une mult franche pucele,
Fille Torquetil, gente e bele,
Li dona li dux à oissor.
Riche tenure e grant honor
Aveit Torquetil de lignage.
La dame fu vaillante e sage,
Liesceline fu apelée,
Si fu mult al siecle honorée.
N'out sis peres for li nul eir[1].

[1] Torchetil fu de grant poeir,
Riche de fieus, manant d'aveir,
N'aveit fors sa fille nul eir.
Roman de Rou, I, 816.

« Et luy fist avoir la fille d'un grant seigneur nommé Torquetil, Hesseline ; et n'avoit iceluy Torquetil aultre hoir que celle fille. » *Chronique de Normandie*, édi-

Mult ama Deu à son poeir
E mult par fu de sainte vie;
Sor Dive fist un abeie
De la sainte Virge pucele[1].
En s'ée, ù ele fu plus bele,
Out de son seignor treis enfanz :
Robert fu clamez li plus granz,
La conté d'Ou r'out e tint,
Après son pere li avint;
Bien fu sis pris granz e sis nons[2].
Li secunz fu quens de Saissons,
f° 166 v°. c. 1. Guillaume out non, genz chevalers[3];
E Hue out non tot li derrers,
Sages clers mult e enseignié;
De Liseuuis out l'evesquié,
Sacrez i fu, croce i porta,
E sainte vie i demena[4].

[1] L'abbaye de Saint-Pierre sur Dive, d'abord occupée par des religieuses, puis bientôt par des moines. Voyez sur l'origine de ce couvent et la famille de sa fondatrice, le *Gallia Christiana*, tom. XI, Instrumenta, col. 153 et suivantes, et le *Neustria pia*, p. 498.

Ceci est une erreur; car Leszcelina, Liesceline ou *Leceline*, comme l'appelle Wace, était sœur d'Anschetil, seigneur d'Harcourt, et de Vautier, seigneur de Turqueville. Tous trois étaient nés de Turquetil, seigneur de Turqueville, et d'Anceline de Montfort. Voyez *Histoire genealogique de la maison de Harcourt*, par Gilles-André de la Roque, livre VIII, chap. 1, t. I, p. 299.

[2] Ce Robert, premier du nom, accompagna en Angleterre Guillaume le Conquérant son cousin, et se distingua à la bataille d'Hastings. Il en fut récompensé par le don du comté de Sussex et d'autres terres. Il mourut en 1090 ou environ, après avoir eu de Béatrix, nommée aussi Hélisende, sa femme, Raoul, mort avant lui, Guillaume et Robert. Voyez sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 798.

[3] Guillaume, dit *Busac*. Henri Ier, roi de France, lui fit épouser, en 1058, Adélaïde fille de Renaud comte de Soissons, et lui donna ce comté avec les autres biens de Renaud. Guillaume mourut l'année 1098 ou la suivante, laissant sept enfants. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 727.

[4] Voyez sur ce prélat, mort en 1077,

Eissi avint de mainte gent
E si l' veit l'om assez sovent;
Que qui les laissereit aler,
Lor desleiz faire e demener,
Trop i aureit à r'afaitier:
Por ce funt bien à chastier
E à laidir e à apriendre
Qu'en les face doter e criendre,
E si les chastit l'on e fraigne,
Que lor iniquitez remaigne.
A tel fait l'om honte e contraire,
Ne li porreit l'om pas meuz faire:
Kar par ce s'aveie e chastie
E puis se garde de folie
E des (*sic*) mesfaire e de mesprendre.
Del frere au duc poez entendre,
Qui fole ovre aveit envaïe,
Se ne li fust desavancie,
Par ce qu'il fu enprisonez
Li fu ostée sa mautez;
Iloc reconut sa folie,
Puis s'en garda tote sa vie:
Ce qu'il dut amer ama puis;
Si leiaus fu, si cum je truis,
Qu'en lui n'en out si bien non,
Vilanie ne mesprison.

le *Gallia Christiana*, t. XI, col. 766-770.

Voici le passage de Wace correspondant à celui-ci, qui est de beaucoup plus exact :

Treis valez out de son seignur:
Robert clamerent li graignur;
Cil fu d'Ou cunte emprès sun pere.
Johan numerent l'altre frere;
Johan fu clers e coronez
E eveske fu ordenez
De Lisewis, croce portant;
Bien fu leitrez e bien sachant.

Roman de Rou, I, 316, 317.

CUM LI REIS ALREZ D'ENGLETERRE ENVEIA ENGLEIS EN NORMENDIE POR FORFAIRE, CUM IL FURENT MORT[1].

Endreit cel tens e cel termine
Sorst une bien mortel haïne
E un estrif e une gerre
Entre Avrez le rei d'Engleterre
E le duc Richart par fólur;
E si aveit-il sa seror,
Emme, qui mult ert proz e sage[2].
De cest ovre sorst grant damage[3].
Ne sai ne truis n'escrit ne l' vei

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. IV : *Quòd Eldredus, rex Angliæ, qui Emmam sororem ducis duxerat, misit exercitum ad subjugandam sibi Normanniam, et quomodò Nigellus Constantiniensis eos usque ad internecionem devicit.* (Du Chesne, 250, C.) — *Roman de Rou*, I, 317-323.—*Chronicon Saxonicum*, ed. Ingram, p. 173, anno 1000: ⁊ ꝛe' unꝼꝛiꝺ-ꝼloꝛa pæꝛ þæꝛ ꝛumeꝛeꝛ ȝepenꝺ to Ricaꝛꝺeꝛ ꝛuce. « La flotte ennemie fut « cet été tournée contre le royaume de Ri« chard. »

[2] Suivant la Chronique Saxonne citée dans la note précédente, le mariage d'Emma et d'Éthelred n'eut lieu que deux ans après.

[3] Si l'on en croit Guillaume de Malmesbury*, Éthelred, marié depuis peu, outragea Emma, et lui préféra des courtisanes. Cette princesse, dit Matthieu de Westminster*, se plaignit à son père, qui adressa de violents reproches au roi anglais.

Cet auteur ajoute, en parlant de Richard : « Undè idem dux quoscumque ho« mines, clericos sive laicos, de regno An« glorum, qui per terram suam transitum « faciebant, capiens, quosdam interfecit, « et nonnullos sub carcerali custodia de« putavit. » C'est alors qu'intervint la lettre que le pape Jean XV écrivit en 991 pour réconcilier ces deux princes, lettre que Guillaume de Malmesbury rapporte, sans que la cause de la querelle soit mentionnée dans le document, ou dans l'historien qui le reproduit. Il est peut-être inutile de relever ici les fautes grossières de chronologie commises par Matthieu de Westminster, et de rappeler que Richard Ier, père d'Emma, était mort depuis six ans lorsque cette princesse épousa Éthelred.

* *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum lib. II.* (*Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, edente Henrico Savile, pag. 64, lig. 6.)

* *Flores historiarum per Matthæum Westmonasteriensem collecti.* Francofurti, typis Wechelianis, 1601, in-folio, pag. 196, lig. 5.

f° 166 v°, c. 2.

Cum eu comença ne por quei;
Mais or oiez que 'l en avint :
Alrez qui Engleterre tint
Manda de ses genz les meillors,
Barons, contes e vavassors,
Sa preisée chevalerie,
Puis fist ajoster grant navie,
Nefs e esnekes granz, ferrées.
Quant ses maisnées vit jostées,
Garniz d'armes e de conreiz
E de toz riches apareilz,
De osbercs, de lances e d'escuz,
E de par tot furent venuz,
Si lor mostra sa volunté
E son corage e sun pensé :

« Seignors, fait-il, ci vos requer
Se unc m'amastes e ustes cher
Qu'or i pareisse e qu'or le veie;
Si remostrez que je vos seie.
Haïnos sui e mauvoillanz
Al duc Richart e as Normanz :
Si voil qu'iriez, senz demorer,
Passez issi sor eus la mer
Que destruite seit Normendie;
N'i ait cité si bien garnie
N'où ait teus tors ne teus muraiz
Dunt li aveirs ne seit fors traiz;
La contrée e la religion (*sic*)
Livrez à flambe e à charbon.
Qui ce vos voudra chalongier,
Gardez qu'al fer e al acier
E od les trenchanz branz forbiz

En seient voz bons acompliz.
Pernez Richart, ne vos eschapt mie,
Si qu'il i perde e menbre e vie,
Les mains detrès le dos liées,
Qu'ainz ait soffert de granz haschées
Qu'il seit à mei, si l' m'amenez.
D'une autre chose vos gardez :
L'iglise Saint-Michel del Munt,
Où les saintes oreisons sunt,
Ne seit jà par vos atochée
Ne robée ne empeirée. »

Quant son plaisir lor out tot dit,
Cil n'i mistrent unc contredit,
Del aler sunt encoragié.
f° 167 r°, c. 1. Allas! quel dol e quel pechié!
Cum lor i gist grant destorbier!
De la terre se funt voillier.
De Portesmues[1] mut la flote,
Qui mult se pout tenir por sote;
Portant vent unt e bon oré,
Dreit en Sare[2] sunt arivé :
Ic'est l'eve, ce m'est avis,
Sor que Barbeflo[3] est assis.
Si tost cum à port sunt venu,
Ausi tost sunt des nefs eissu,
Espandent sei par la marine,
Puis sunt (*sic*) martire e decepline,
Prennent robes, prennent vilains
Que riens n'eschape de lor mains,
De par tot acuillent la preie.

[1] *Portemue*. Wace.
[2] *Surre*. Wace.
[3] *Barbeflie*. Wace.

Or oiez genz qui se desleie!
N'i laissent rien à cravanter
Ne à fundre ne alumer:
Par mi la terre e set cenz leus
I peust l'om choisir les feus.
A si fait glaive, à teus tormenz
S'en vait e fuit tote la genz
Morte, effreie e esgarée.
Granz fu li criz par la contrée.

Un vesconte de bon lignage,
Frans chevaliers e proz e sage,
Out el païs, Neel out non[1];
La merveillose effreison
Ot e l'eissil e la rapine
Que fait la genz ultre-marine
Sor eus od feu e od occise;
Veit cum la terre est à dol mise:
S'il en out ire ne dolor
Ci parut bien ainz le tierz jor,
Kar unc ne prist cesse ne fin
Desque tuit cil de Costentin
Furent mandé de totes parz.
N'ert mie près li dux Richarz,
N'onques li maires ne li mendre
D'un sol jor ne li vout atendre;
Ainz cil Neeauls, senz plus doter,
Od quantqu'il pout d'omes joster
E de veisins e de prechains,
Chevaliers, borgeis e vilains,
Armé d'armes son lor poeir;

[1] *Neel de Saint-Salveur.* Wace.

f° 167 r°, c. 2.

Od l'esforz qu'il porent aveir,
Qui ne fu pas petiz ne pois,
Sunt alez envaïr les blois,
Les buisnarz Engleis sorquidez
Qui folement desconreez
S'erent par la terre espandu.
Le jor aveient entendu
A metre fieus e à destruire
E as granz averaiz conduire :
Ne dotoent rien li Engleis;
Por tel lor en fu mult sordeis,
Kar cil qui les unt asailliz
Auques les trovent desgarniz.
Ne quit plus felonessement
Ne plus très-orguillosement
Alast l'om nule gent ferir
Ne escrier ne envaïr.
Ci leva chaple e contençon
E si très-grant occision
Qu'en tant d'ore n'en tant d'espace
Ne vit nul hom en une place
Tanz cors detrenchiez ne occis;
Kar nis les viles del païs,
Od furches fires, od maçues,
I sunt de par tot acurues;
Fierent e prenent-les as denz.
D'eissi très-doleros contenz
N'orreiz jamais, tant vos en son,
Conter n'en fable n'en chançon.

En trente leus esteit l'occise
Del Englesche gent entreprise;
Qu'en cler sanc d'eus, que en boele,

Qu'en piez, qu'en mains, que en cervele
I entroent, ce sui lisant,
Desqu'as chevilles li Normant.
Forsclos furent al envaïr,
Ne porent as nefs revertir:
Chaitifs, dolenz e malostruz
I orent tuit les chefs perduz;
N'en eschapa granz ne petiz,
Si cum reconte li escriz,
Fors uns tot sous qui ert remis
Malade, à qui seignout li nés : (*sic*)
De son cors esteit si grevez
Qu'avant ne poeit estre alez;
Vit la merveille e le martire
f° 167 v°, c. 1. E sa gent od ses oilz occire,
Ot les granz criz, ot les braiz
E veit à qu'est tornez li plaiz,
C'uns ne repaire ne vient;
De la teste perdre se crient,
Li sancs li fuit, forment s'esfreie,
Toz les cors s'est mis à la veie :
Son mal e sa dolor oblie,
Kar n'en quide porter la vie;
Vers les nefs fuit, mult se demente;
Mais sovent chet, sovent s'adente :
Ce li est vis ne se remue,
Tel angoisse a que tut tressue;
Par poi n'esteint, qu'il pert l'aleine:
Mais la poür le porte e meine :
Venuz est desqu'à la navie;
La mortel novele effreie
Conta à ceus qui i esteient
E qui les autres atendeient:

« Fuiez, fait-il, chaitifs, dolenz!
E si gardez ne seiez lenz;
Kar se ci faites plus demore,
Tuit estes mort, je ne gart l'ore.
Vez, tote la terre fremie
D'iceste gent de Normendie;
Toz unt les noz aconseuz,
Si n'en sui pas mescreuz,
Que jà uns sous çà en reverte.
Sor nos est tornée la perte :
Si unt oi escosse la preie
Que tote la terre en rogeie.
Cest gardai bien od mes dous oiz
Que mult plaissa tost lor orguiz.
Fuium de la terre Normande,
Kar morz nos i quert e demande.
Si sol les femmes nos i trovent,
Ainz que cez nefs d'ici se muevent,
Jà mar li fous ne li plus sage
Jor querra mais plus grant damage. »

Od tel effrei e od teus diz
Furent merveilles esbahiz;
Treis de lor nefs des plus garnies
Unt tost de la terre parties,
N'i targent plus ne ne feignent
Qu'ès granz undes de mer s'enpeignent,
Claiment sei mal aventuros,
f° 167 v°, c. 2. De lor amis sunt doloros
Qu'eissi unt perdu par folie
En la terre de Normendie;
Les veiles drecent sus al vent
Qui lor venta mult dreitement,

En lor terre repristrent port,
U mult entra grant desconfort
E grant dolor e grant esmai.
A lor rei vindrent senz delai,
Si li recontent la destine,
L'ocise e la grant descepline
Que sor la baronie Engleise
Unt fait la gent Costentineise.

« Dites, fait-il, kar mult m'est tart,
Qu'avez-vos fait del duc Richart?
Dun ne l' m'amenez-vos pris? »
E cil senz eschar e senz ris
Li responent : « Unc ne l' veimes,
Ne sol de lui parler n'oïmes,
Mais sol la gent de la contrée
U la vostre fu arrivée;
E ele les vos a si toleiz
Qu'el champ remestrent morz efreiz. »
— « Morz! fait li reis, ceo cum avint? »
— « Eissi c'un sul d'eus ne s'i tint,
Ne puis que de nos s'esloignerent,
Qui as nefs garder nos laisserent,
N'en repaira que uns tot sous
Qui de la mort nos a rescos :
Par lui avom les cors, les vies. »
— « Par fei! merveilles ai oïes,
Fait sei li reis; queu baronie,
Quel haute gent de Normendie
Out ce, me dites, à ce faire? »
— « Itant vos en savom retraire
Que chevaliers orent assez,
Archers e serjanz adurez,

Borgeis e la gent des vilages
E femmes fieres e sauvages,
Eschevelées, od tineus,
Od coignées e od granz peus,
Hardie plus chascone e fierre
Que urse ne love cerviere.
Poi duroent là les meslées
Où eus s'esteient acharnées;
Diables sunt e aversier:
f° 168 r°, c. 1. - N'est mie genz à eissillier.
Mult se vout de sei joïr
Qui lor preies vait acoillir
N'eus essillier ne lor duc prendre:
Ne vos i loũm jamais entendre [1]. »

De destreit glaive doleros
Fu li reis Alrez angoissos;
Tant a ire, honte e damage,
Par un sul poi qu'il ne s'esrage.
Par le regne firent grant dol
Pere e nevo, uncle e aiol
E la granz genz e la menue
Por la perte qu'unt receue.

[1] Voici les paroles que Guillaume de Jumiéges met dans la bouche des soldats d'Éthelred: « Nos, serenissime rex, ducem « minime vidimus, sed cum unius comi- « tatus gente ferocissima nostro cum inte- « ritu dimicavimus, ubi non modo sunt « viri fortissimi bellatores, sed et feminæ « pugnatrices, robustissimos quosque hos- « tium vectibus hydriarum suarum exce- « rebrantes; à quibus omnes scito tuos ex- « tinctos esse milites. » Ce curieux passage nous apprend que les femmes des paysans normands combattaient avec leurs maris, à l'exemple des femmes gauloises dont Ammien Marcellin dit, au livre XV, chapitre XII de son Histoire romaine: « Nec « enim eorum quemquam adhibitâ uxore « rixantem, multo fortiore et glauca, pere- « grinorum ferre poterit globus: tum maxi- « me cum illa infl[illegible]a cervice suffrendens, « ponderansque niveas ulnas et vastas, ad- « mistis calcibus emittere cœperit pugnos, « ut catapultas tortilibus nervis excussas. »

Se cist plorent lor grant contraire,
Mult unt Normant dunt joie faire
Del grant gaaing e del honor
Dunt il unt esté venqueor.
Del grant eschac de la navie
Au duc Richart de Normendie
En fist Neel si fait present:
Cent mil mars valut d'argent;
Grant pris en out il e si eir,
E si dut-il mult bien aveir:
Kar mult i fist grant vasselage.
Li bons dux enorez, le sage
En fu joios e joie en out
E à toz ceus granz grez en sout
Qui por lui defendre s'onor
Aveient esté al estor.
Tote pais out puis reis Alrez,
Ne fu unques puis si osez
Qu'il al seignor de Normendie
Feist ennui jor de sa vie.

SI CUM LI DUX MARIA SA SEROR AU CONTE DE BRETAIGNE, E QUEUS EIRS ELE EN OUT[1].

En si fait pris, en teu noblesce,
Que princes n'ert de sa hautesce

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. v : *Quod Gaufridus, Britannorum comes, sororem ducis Richardi, nomine Hadvis, petiit uxorem et accepit, de quâ genuit Alannum et Eudonem.* (Du Chesne, 251, B.) — *Roman de Rou*, tom. I, pag. 332, 333.* — *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum.* (*Guiberti de Novigento Opera*, p. 720, col. 1.) — *Chronica Sancti Michaëlis de Monte in periculo maris.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 175, E; 247, D.) — *Chronica regum Francorum.* (Ib. p. 302, C.)

* La substance de ce chapitre s'y trouve après celle du chapitre qui suit.

Ne de son los ne de s'onor,
Que li dux Richart ert au jor :
Nus plus riche cort ne teneit,
Nus plus n'amout raison e dreit,
Nus plus bel ne se fist servir,
Nus meins n'out cure de mentir,
Nus ne vout estre plus verais,
Nus huem ne tint mieuz terre en pais,
f° 168 r°, c. 2. Nus qui nez fust de la lignée
Ne tint plus riche sa maisnée.
Plusor noble de grant puissance
Perneient à lui aliance :
Ice revout faire endreit sei
De Bretaigne li quens Geufrei ;
Bel s'atorna e gentement
Od de tote sa meillore gent,
E par lor los od grant compaigne
Ist des parties de Bretaigne ;
Tant chevaucha, il e ses druz,
Qu'à la cort au duc est venuz.
Joie li fist, mult l'enora
E mult bel semblant li mostra ;
Sejorner le fist e servir
E de ses beiaus aveirs offrir :
Sor trestote rien le cherie :
Bien fait li dux, kar bien l'en plie.
De la joie qu'en a li quons (*sic*)
Out en voleir e en porpens
Que sa soror li requerreit
E que à femme la prendreït,
Grant force en porra mult aveir
E mult en devra plus valeir ;
E la dancele est proz e sage,

Bele de cors e de visage,
Franche, de beau contenement
E de tot bon afaitement.

Od le conseil de ses Bretons,
Qu'il out od sei, riches barons,
L'a quise al duc e demandée,
Qui volentiers li a donée.
Ne l' desloa sis conseilz mie
Ne si baron de Normendie.
Riches aveirs e precios
E beaus e chers e delitos
Fist li dux querre par s'onor,
Qu'il a doneiz à sa soror.
Riches noçailles, riches dons
A fait li dux od ses barons.
N'out compaignon li quens Giefrei
Qui present n'eust endreit sei:
Chevaus, vaissele u palefreiz,
Dras u autres riches conreiz;
N'i out un sol, ne mal ne buen,
Qui de lui partist senz del suen.

f° 168 v°, c. 1. Al dessevrer, au repairier,
Ne's vout unques li dus laissier
Desqu'il furent fors Normendie.
Hawis, sa duce suer, s'amie,
Baïse sis frere au departir,
Qui de lermes e de sospir
E de tendror e de pitié
A les oilz e le vis moillié.
En Bretaigne l'en a menée
Sis sire qui l'out esposée.

Ce fu dame sage e preisée,
Qui de rien n'en est forslignée,
Qui mult par fu de grant valor
E qui mult ama son seignor.
Dous fiz en out : Alains li uns,
Qui ne fu neirs ne laiz ne bruns,
Mais beaus e de gente façon[1];
E li autres out non Ion[2].
Andui furent bon chevalier
E proz e large viander;
Enprès la mort, si cum jeo vei,
De lor pere, conte Giefrei,
Tindrent Bretaigne bonement,
Bien en paiz e sagement[3].

[1] Alain III ou V succéda en bas âge à Geoffroy son père sous la tutelle d'Hawise sa mère, qu'il perdit en 1034. Il mourut lui-même le 1er octobre 1040, et fut inhumé dans le chapitre de Fécamp. Il laissa de Berthe, sa femme, un fils âgé seulement de trois mois, et une fille, nommée Hawise, femme d'Hoël qui devint duc de Bretagne. Voyez, sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 896.

[2] Even Linzoël, témoin à un acte d'Alain son frère, en 1027. (*Histoire de Bretagne*, par D. Gui Alexis Lobineau, t. II, col. 116, lig. 3.) Ce personnage n'a pas été connu des savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui, t. II, p. 915, nomment, parmi les fils de Geoffroy, Eudon ou Eudes. Celui-ci, après la mort de son père, fut comte de Penthièvre, c'est-à-dire copropriétaire de la Bretagne avec Alain son frère; il mourut à Saint-Brieux en 1079, laissant d'Onwen, ou Agnès, son épouse, fille d'Alain Cagnart, comte de Cornouaille, quatre enfants, successivement comtes de Richemont en Angleterre, domaine qui fut le prix des services qu'ils avaient rendus à Guillaume le Bâtard lors de la conquête de ce pays.

[3] Geoffroy laissa de plus une fille nommée Adèle, qui fut première abbesse de Saint-Georges de Rennes. Voyez l'*Art de vérifier les dates* déjà cité, et l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau, liv. III, chap. XXXVI, t. I, p. 86.

SI CUM LI REIS ALREZ FIST TUER E MORDRIR TOZ LES DANEIS QUI ESTEIENT EN ENGLETERRE[1].

Dementres qu'en cest estement,
E si cum l'estoire m'aprent,
Esteit li nobles dus vaillanz,
Avint merveille orible e granz
En Engleterre, c'est vertez,
Que fist faire li reis Avrez.
De nobles reis e de puissanz
E d'onorez e de vaillanz
Out esté li regnes floriz;
Mais par cestui fu trop huniz,

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. VI : *De crudelitate Eldredi regis Anglorum in Danos, qui pacifice secum in Anglia commanebant; et de quibusdam juvenibus ejusdem gentis, qui evadentes regi Danamarchæ Sueno mortem propinquorum nunciaverunt.* (Du Chesne, 251, C.) — *Roman de Rou*, I, 323-325. — *Chronicon Saxonicum*, ed. Ingram, p. 176, anno 1002 : ⁊ eac' on þam' ȝeaꝛe ſe cẏnȝ heꝛ oꝼꝼlean ealle þa Deniſcan men þe on Anȝel-cẏnne pæꝛon. ðiſ pæſ ȝeðon' on Bꝛiciuſ mæſſe-dæȝ. ꝼoꝛðon þam cẏnȝe pæſ ȝecẏð þ̄ hi poldon hine beſẏꝛepian æt hiſ liꝼe. ⁊ ſẏððan ealle hiſ pitan. ⁊ habban ſẏððan hiſ ꝛice butan ælcꝛe pið-cpeþeneſſe". — *Chronicon Florentii, Wigorniensis monachi*, édition de Francfort, 1601, p. 611. — *Simeonis Dunelmensis Historia de gestis regum Anglorum.* (*Historiæ Anglicanæ Scriptores X*, edente Rog. Twysden, col. 165, ligne 5.) — *Chronicon Joannis Brompton, abbatis Jornalensis,* (Ibid. col. 885, ligne 6.) — *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum*, ap. Henric. Savile, p. 64, ligne 3. — *Henricus de Knyghton, canonicus Leycestrensis, de Eventibus Angliæ*, ap. Rog. Twysden, col. 2315, ligne 40. — *Chronica Joannis Wallingford*, apud Thom. Gale, t. I, p. 547. — *Johannis Fordun Scotorum Historia*, ibid. p. 681. — *Flores historiarum Matthæi Westmonasteriensis*, édition de 1601, p. 200, ligne 44. — *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum*, anno 1006. (*Guiberti de Novigento Opera*, p. 720, col. 2.) — *Rogeri de Hoveden Annalium pars prior*, apud H. Savile, p. 429, l. 38. — *The History of the Anglo-Saxons*, by Sharon Turner, IVth edition, London : Longman, etc. 1823, in-8°, t. II, p. 312-318. — *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, par M. Augustin Thierry; quatrième édition, Paris, Just Tessier, 1836, in-8°, tom. I, pag. 167, 168.

Kar ovre vis, laide e chenine,
Pesme, hontose e Sarrazine
I fist e comanda à faire,
Tel cum ci la vos voil retraire.

En Engleterre aveit Daneis
Mult entremeslez as Engleis,
Riches, mananz en plusors leus,
Qui teneient terres e feus,
Qui hautement se marioent
E qui richement i estoent;
f° 168 v°, c. 2. Fort erent mult e grant gent
E plenteis d'or e d'argent;
Mais lor estres, lor compaignie
Esteit mult des Engleis haïe;
Mult lor erent eschifs e feus
E mult les haeient entr'eus;
Mais n'en faiseient tel semblant
Dunt cil fuissent aparcevant,
Ne de traïson ne d'agueit
Ne teneient conte ne plet.
De lor filles, de lor sorors
Aveient li Daneis plusors;
Mais unques ne lor out mestier
Ne vers eus ne lor pout aidier.
Si fu la chose porparlée,
Orrible e laide e desfaée,
Qu'à un jor qu'il orent empris
Les unt detrenchez e ocis.
Si sodément fu l'ovre faite
C'unc n'i out d'eus espée traite :
Sopris furent trop malement
E à glaive ocis laidement.

Iceu fu fait par tot le regne;
N'i out esperne enfant ne femme;
Si lor erent crueus e feus
Que nis les enfanz des berceus
Traeient des cors les boeles
E espandeient les cerveles.
Ne quid qu'unques des Innocenz
Morust tant milliers ne tant cenz.
Les dames, les gentes puceles
E les preisées damaiseles,
Povres e riches, de toz semblanz,
Enfoeient desqu'as traianz
Totes nues senz vestemenz,
Lor beaus vis clers e lor cors jenz
Faiseient manger à mastins
E à voutours e à corbins
E à urs granz enchaenez
Qui mameles, brus (*sic*) e costez
Lor derompeient à dolor.
Ci oiez ovre deiablor
E angoissose e reneiée!
Ne fu faite plus desleiée.
Bien l'out deiable en sa baillie
Qu'il faire fist tele felonie.

1. Dementres que cist tueïz
R'est à Londres, s'en sunt foïz
Vaslez jofnes e jovenceaus
Qui mult furent proz e igneaus;
La mort eschivent que il veient,
Dunt dolerosement s'esfreient;
Une nacele unt eschipée
Qui al port esteit aancrée.

En me (*sic*) se colent par Tamise;
Ne lor hut tant nord-est ne bise
Qu'en Danemarche n'arivassent,
Queu mer orrible qu'il trovassent.

Au rei Soen[1] unt recontée
La dolerose destinée
Deu glaive e del occision
E de la persecution
Que unt de sa gent fait li Engleis.
Quant ceo entent Soen li reis,
De grant dolor e de haschée
Fu s'alme pesante e irée;
N'out les lermes si estuiées,
Sempres n'ait les faces moillées;
D'ire e de mautalant en trenble
E ses dous mains en fiert ensemble[2]:
Si granz dols ne pout estre faiz
Ne si granz criz ne si granz braiz
Cum tote la genz en a faite,
Qui cel ovraigne fu retraite.
N'en vout li reis mettre en soffrance
Sa honte e sa desonorance,
E l'ire qu'il a vers Engleis
Vengera, s'il puet, ainz dous meis:
Toz ses hauz homes a mandez
E ceus dunt il esteit amez,

[1] *Swein.* Wace. *Souen*, Sueur. Chronique de Normandie. Specen. Chron. Sax. *Suanus.* Flor. Wig. Matth. Westm. Chron. de Mailros, Sim. Dunel. *Swanus.* Joh. Brompton et Will. Malm. *Swein, Sweinus, Swenus.* Joan. Wallingford. *Sveinus.* Encomium Emmæ. *Sueni.* Robert. de Monte.

[2] Cette manière d'exprimer sa douleur, que nous avons déjà vue, n'était pas la seule. Nos ancêtres se frappaient aussi la poitrine et la cuisse. Voyez notre *Charlemagne*, préface, pag. lxxxi, et la note 45

Puis se complaint ensenble à toz :
« Seignors, fait-il, vassaus e proz,
Bien avez oï e apris
Cum voz parenz sunt ocis,
L'orrible, laide crueutez
Qu'en a fait faire reis Alrez.
A dolor sunt morz, c'est damages :
De vos e de voz granz lignages
Esteient né parent prochain,
Frere, nevo, cosin germain.
Je ne vos i sai plus que mostrer;
Mais cherement vos deit peser :
f° 169 r°, c. 2. Mei pese-il si durement
E si très-dolerosement
Que par poi de si fait renei
N'en part d'ires (*sic*) le quors de mei;
Qu'en tant le metrai, se vos volez,
Morz en sera li reis Alrez,
Li reneiez, le menteor,
E tuit si Engleis traïtor;
N'en puet en la terre un remaindre,
Se vos n'en volez faillir e faindre. »

Ne lut que plus parlast li reis,
Kar tuit respondirent Daneis
Od une voiz, od un voleir :
« Sire, funt-il, nostre poeir
E noz vertuz e noz esforz
Ferom que vengiez seit cist torz
E le sanc que i est espanduz
De nos estraiz, nez e eissuz.
Veiz nos toz presz, fai e atorne :
Por nos un jor plus n'en demore. »

[1] Quant li reis en sout lor corages,
Maintenant tramist ses messages
Par son regne por ceus banir
Qui unt force, valor n'aïr,
Proece ne defension.
Loinz par les terres d'environ
Requiert amis e soudeiers,
E done aveirs e granz loiers.
Si faiz poples ne fu jostez
Cum cil quant il fu assemblez,
Tante jovente desirose,
Aspre e hardie e corajose;
D'un grant reaume à force prendre :
Vers eus n'i a riens del defendre.
N'est pas enprise l'ovre à gas :
Nés, sauntines, buces e bas
Orent à si très-grant plentez

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. VII : *Quod Suenus rex congregato exercitu ad Eboracum comitatum appellens, inde dimisso exercitu ad Richardum ducem Normanniæ petendæ pacis gratia cum nonnullis navibus Rotomagum venit; et de pacto quod inter Normannos et Danos firmatum est, et quod Eboracenses et Cantuarii et Londonienses eidem regi se tradiderunt; et de fuga Eldredi regis cum uxore et filiis ad Richardum ducem Normannorum.* (Du Chesne, 252, A.) — *Roman de Rou*, I, 325-327. — *Chronicon Saxonicum*, ed. Ingram, p. 176-191, an. Dom. 1003-1013. — *Chronicon Florentii, Vigorniensis monachi*, édit. de 1601, p. 611. — *Simeon. Dunelm. de Gest. reg. Angl.* apud Twysden, col. 165, ligne 11. — *Will. Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum*, apud H. Savile, pag. 69, lig. 15; etc. etc.

En icel tens reis Suain vint
Pur chalenger e pur conquerre;
Cil le receurent de la terre.
Li quens Uctreid de Lindeseie
Cunsenti lui e sa navie,
E de là Humbre ensement;
Si firent puis tote la gent
Ki donc erent en Englcterre;
Unc n'i trova gueres de guere,
Trestut saisit e trestut prist :
Unc nul hom ne l' contredist;
Car Edelret n'out nul aïe,
Si ert fui en Normendie
Il e sa femme e ses dous fiz :
Richard les ad bien recuillis.

L'Estoire des Engles solum la translacion maistr Geffrei Gaimar, MS. Reg. musée Britannique, 13. A. XXI, folio 134 v°, col. 2, v. 37; MS. de la cathédrale de Durham, folio 120 v°, col. 1, v. 26.

C'unques ne furent sol nonbrez;
Armes e vitaille i unt mise.
Ne quit que ovre fust emprise
Plus trés acoragiement.
Senz nul autre porloignement
Se funt des porz desaancrer;
Par mi les undes de la mer
Verz e bloies, perses, oscures,
S'en vunt à si granz aleures
169 v°, c. 1. Cum les veiles poent estendre:
Port volent mult aveir e prendre.
Tot dreit en Everwichesire,
Eissi c'unc nefs n'en fu à dire,
I arivent à sauvement.
Ne vos puet riens dire le torment
Ne l'orrible confusion
Ne la pesme destruccion
Que il firent par la contrée:
Si fu arse, prise e robée
Que n'i remist à eissiller
Bordel ne grange ne mostier.
Dreit par le Hombre contremunt
Fu le damage que je vos cont,
Tant que li baron li meillor
D'icel païs e del honor
En parlerent, que là fereient,
Qui defendre ne se porreient;
Ne del rei Alrez ne d'aillors
N'atendent à aveir secors,
Kar loinz esteit d'icel païs.
Quant tuit en unt dit lor avis,
Si loent senz delaiement
E senz autre porloignement

Pais porchacier e demandier
Cum meillor la porront trover :
Si unt-il fait; tant unt requis
E tant doné e tant pramis[1]
Que reis Soein les asseure;
Ostages livrent à dreiture;
Boens a eslites des meillors
Dunt li reis en tramist plusors.

En Danemarche maintenant,
Après, si cum je sui lisant,
Laissa son ost e sa navie
Od assez poi de compaignie,
Od nefs; mais ceo ne lis ne vei
Quantes il enmena od sei.

[1] An. MVII. Her on þiſſum ȝeare pæſ þæt ȝaſol ȝelæſt þam unfriðe here'. ꝥ pæſ XXX. þuſend punda. *Chron. Saxon.*

« Cette année (1007) le tribut fut payé « à l'armée ennemie, lequel était de trente « mille livres. »

Florence de Worcester (p. 612) et Siméon de Durham (col. 166) le portent à trente-six mille livres. La Chronique de Mailros (recueil de Fell, p. 154; édition de Stevenson, p. 41) contient ce qui suit :

« Anno M.VII... rex Eilredus, necessitate « compulsus, pro pace ulterius servanda « xxxvj. librarum tributum Danis singulis « annis persolvere concessit. »

A l'année 1012, la Chronique saxonne nous apprend que la totalité du tribut montait à quarante-huit mille livres : An. MXII. Her on þiſſum ȝeare" com Eadric ealdorman. ⁊" ealle þa ÿldeſtan pitan. ȝehadode ⁊ læpede. Angel-cÿnneſ" to Lunde[illegible]bÿriȝ. toforan þam Eaſtron. pæſ. Eaſter-dæȝ þa on pæm dataꝛum idus Aprilis". ⁊ hi þæꝛ þa ſpa lanȝe pæꝛon oð ꝥ ȝaſol eall ȝelæſt pæſ. oſeꝛ þam Eaſtꝛon. ꝥ pæſ eahta and feoperti ȝ þuſend punda.

« Cette année (1012) vint l'alderman « Édric, et tous les plus vieux conseillers « d'Angleterre, clercs et laïcs, à Londres, « avant Pâques, qui était alors aux ides d'a- « vril; et ils y restèrent au delà de Pâques, « jusqu'à ce que tout le tribut fût payé, « lequel était de quarante-huit mille li- « vres. »

Voyez aussi la Chronique de Florence de Worcester, p. 614; celle de Siméon de Durham, col. 169; et celle de Mailros, édition de Fell, p. 154, édition de Joseph Stevenson, p. 42. L'an 1002, l'année de son mariage avec Emma, Éthelred avait déjà payé aux Danois vingt-quatre mille livres pour avoir la paix. Voy. la Chronique de Mailros, édition de Stevenson, p. 40.

Tant resigla par mer parfonde
Qu'ainz que la lune fust secunde
Vint par Seigne dreit à Roem
Pais querre al duc li reis Soem;
E il cum bel, cum hautement,
L'a receu lui e sa gent.
Traveilliez furent de la mer,
Si 's a od sei fait sejornier
f° 169 v°, c. 2. A teu joie e à tel honor
Que trop lor mostre grant amor.

Dit li a li reis son afaire
E le damage e le contraire
Que li fait la genz Englesche
En traïson de sa Danesche,
Si est meuz por la venjance;
Mais en pais fine e en fiance,
Senz nul regart, senz nule dote,
E lui e la sue gent tote,
Ne seit vers lui qu'en bon amor
Cum unt esté si anceisor;
Requert e vout e ce demande,
Cum que li afaires s'espande,
Tot eissi cum li duc l'unt fait
De Rou descendu e estrait
E li reis Daneis comunal,
Ne lor vienge, s'est que lor place (*sic*)
E l'om à saveir le lor face,
Qu'il ne 's aient à lor besoinz
Feeilz par tot e près e loinz,
Si que s'il r'est mestier as lor
Qu'il r'aient mestier de sejor,
Gregiez, malades u nafrez,

Cum à lor chers amis privez
Viengent respasser e garir
Senz garde aveir e senz faillir.
Trestot eissi seit lor gent une,
D'eus entre-aidier preste e commune :
Ce durt, ce seit ferme e maignable
E entre lor eirs mais estable.
Ce a graanté li dux Richarz
E li Daneis tuit de lor parz;
De ce s'i firent bien certains,
Kar juré l'unt tuit de lor mains.

Quant l'ovre fu aseurée,
Faite, acomplie e graantée,
N'i vout li reis plus sejornier,
Qu'assez aveit de el à penser.
Aveirs riches e beaus assez
Li a li dux Richart donez,
Dignes d'offrir, plaisanz à prendre.
Senz demorer e senz atendre,
Rentre en ses nefs li reis Soens;
Mult fu tost repairiez as sons.
Dunc, si cum il dit e enseigne,
f° 170 r°, c. 1 R'ont si envaïe l'ovraigne
Que li regnes fu à dol mis;
Les contrées e le païs
A flamme ardent, crueus e feus :
Tot riens ne remaint avant eus.
A dol est Engleterre mise.
Venuz en sunt desqu'en Tamise :
A eus sunt venuz, ce vos sai bien dire,
Li haut home de Cantorbire;
Se si sunt livrez e suzmis

E si 'n unt buens ostages pris,
Fers e seurs, à lor voleirs,
Od des plus beaus de lor aveirs.

Puis après unt Londres asise
Par teu maniere e par tel guise
Que l'estoire, li fiers naveiz,
Les unt par l'eve si destreiz
Que je ne quit jà lor faillissent
D'icele part ne 's asaillissent.
Devers la terre gaaignée
Si r'est li fiere genz logée
Qui vunt en fuerre près e loinz;
Sovent i sorst teus li besoinz,
Li assaut e li ferreiz
U mut remaint des espamis.
Près les requiert Soen li reis,
E mult le funt bien si Daneis:
Od ceus dedenz se vunt mesler
E les murs fundre e craventer.
Cest glaive e ceste grant dolor
Ne lor finout ore ne jor,
Ceo les par a ocis e morz
Qu'à la vile ne vient aporz.
De granz genz ert la vile emplie,
Si fu la vitaille faillie
En petit tens, en poi de terme.
Unques ne quit que tante lerme
Fust mais en tant de tens plorée.
De faim i murt la gent enflée;
Poi en i a qu'i vousist estre.
Li reis Aulrer ert à Wincestre,
Qui nul secors ne lor faiseit,

Kar apertement conoisseit
Qu'à eus soffrir n'aveit esforz.
Cil de Londres vencuz e morz
Rendirent tot par estoveir
f° 170 r°, c. 2. E cors e vies à aveir;
A queuque paine unt pais trovée,
Tant l'unt requise e demandée,
Fers ostages livrent e baillent,
E jurent qu'à Soen ne faillent;
A seignor mais l'avoeront
Que jà autre ne serviront.

Eissi, cum qu'il i traisist peine,
Out Soen Londres en demeine,
E le païs e la contrée;
Ne li fu unques pui vée
Tor garnie ne fortelesce :
Par dreit besoig e par destrece
Estut Aulrez le tot gerpir
Eissi qu'il l'en covint foïr;
Veit la terre tote perdue,
Dunt n'atent secors ne ajue;
Veit n'i a mais nul recovrer :
Toz ses tresors a fait chargier.
Quant qu'il eust joie n'onhor (*sic*),
Ore a tant honte e deshonor
Que meuz vousist estre feniz.
Od sa femme e od ses fiz
Entra ès nefs, qu'il out garnies
E de mult grant richesce emplies;
Vers Normendie vout sigler,
Qu'aillors ne saveit ù aler;
E neporoc n'a deservi

Qu'acoilleit i truist ne ami,
Recet benvoilant ne amor;
Mais por sa femme, qu'ert soror
E chere amie al duc Richart,
Por ce tornerent cele part.

Od dol, od ire e desconfort
Pristrent tot dreit en Seigne port.
Iloc vint li dux contre eus;
De lor damage e de lor dous
Les conforta de bon corage.
La reine sa seor, la sage,
Alvrez ses nevoz, Ovrarz,
Baisa assez li dux Richarz;
Unques por l'ovre d'en arerre
Ne lor mostra plus laide chere.
A Roem les en a menez;
Là furent si bien sejornez,
Là orent si lor estoveirs
f° 170 v°, c. 1. E lor plaisirs e lor voleirs
Que riens nule n'en ert à dire,
E mult lor deveit bien soffire.

CUM LI REIS SOENS DE DENEMARCHE CHAÇA LE REI ALREZ D'ENGLETERRE; CUM IL FU MORZ, E CUM IL R'OUT PUIS LE REAUME, E QU'AVINT APRÈS [1].

A Londres ert Soen li reis,
Seurtez perneit des Engleis,

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. VIII, *De morte Suani regis apud Lundoniam, et quod Chunutus filius ejus patri succedens, iterum exercitum contra Anglos movit, et de redditu Eldredi in Angliam, et de victoria Danorum apud Auxendunum.* (Du Chesne, 252, D.) — *Roman de Rou*, I, 327-332. — *Saxon Chronicle*, édition d'Ingram, p. 191 et sui-

Citez, chasteaus e fermetez.
Nul n'ert el regne si osez
Qui les li osast contredire.
Mainte dolor e maint martire
Lor i fist, senz merci aveir;
Tote s'entente e son poeir
Ert en aquerre or e argent;
N'à iglises n'à bone gent
N'à home n'en portast honor,
Assez lor faiseit deshonor:
Trop ert pesmes, trop ert cruaus,
Toz li suens quors esteit en maus;
Pilate, Herode ne Neiron
N'orent plus male entention[1];
Mult out fait mal, mult en feist

vantes, ann. 1013-1014. — L'*Estorie des Englés solum la translacion maistre Geffrei Gaimar*, ms. royal (musée Britannique), n° 13. A. XXI, folio 135 recto, col. 1, v. 9; ms. de la cathédrale de Durham, C. IV, 27, folio 20 verso, col. 2, v. 5. — *Simeonis Dunelmensis Historia de gestis regum Anglorum*, anno 1014. (*Historiæ Anglicanæ Scriptores X*, col. 170, l. 43 et suiv.) — *Abbreviationes Chronicorum, autore Radulfo de Diceto.* (Ibid. col. 465, l. 44 et suiv.) — *Chronicon Johannis Brompton.* (Ibid. col. 892, l. 10.) — *Chronica W. Thorn.* (Ibid. col. 1782, l. 41.) — *Henrici de Knyghton de Eventibus Angliæ.* (Ibid. col. 2315, l. 48.) — *Willielmi Malmesburiensis de Gestis regum Anglorum*, lib. II, édition de Londres, cIↃ IↃ XCVI, in-folio, fol. 39 verso, l. 22. — *Henrici Huntindoniensis Historiarum lib. vj.* Édition de Londres, mêmes année et format, fol. 207 verso, l. 15. — *Rogeri de Hoveden Annalium pars posterior*, même édition, folio 248 recto, l. 45. — *Chronica de Mailros.* (Recueil de Gale, t. I, p. 154, anno 1015; édition de Joseph Stevenson, p. 43 et suivantes.) — *Chronica Joannis Wallingford.* (Recueil de Th. Gale, t. I, p. 548.) — *Rob. de Monte Access. ad Sigib.* p. 721, col. 1. — *History of the Anglo-Saxons*, by Sharon Turner, cinquième édition, t. II, p. 322 et suivantes.

[1] Le passage suivant peut servir à confirmer celui de notre texte: « Rex Swanus « veniens cum classe recenti, exercitu fero- « cissimo tunc omnia depopulatur. Irruens « enim de Lyndeseya, vicos cremat, rus- « ticos eviscerat, religiosos omnes variis « tormentis necat; tunc Baston et Lang- « ton flammis donat. Is erat annus Domini « MXIII. » *Historia Ingulphi*, Lond. cIↃ Ic XCVI, in-folio, fol. 506 verso, l. 48; et Recueil de Thomas Fell, t. I, p. 56.

Si mort ne l' en desavancist;
Mais ce veit l'om, que qu'il desert,
Qui tot covite que tot pert :
Soen voleit le tot aveir,
Là ert s'entente e main e seir;
Mais le tot perdi en une ore
Quant sode mort li corut sore.

Ce dient cil qui 'n unt la vie,
A Saint-Edmunt en l'abeie,
Por ses terres que il gastout,
Qu'il destruieit e qu'il robout,
Dunt il traeit l'or e l'argent,
Le flaela si durement
En sun lit ù il s'ert culchiez
C'unc n'esta puis jor sor ses piez;
Morz fu enfin Soeis li reis :
Si l' emporterent si Daneis
En Danemarche, od dols, od plors,
Gesir entre ses anceisors;
Sevelis fu e enbasmez
E à grant honor enterrez.

Adunc out Chunuz la corone
f° 170 v°, c. 2. Qu'anceisorie e dreit li done;
Des armes son pere, ce truis,
S'arma tant cum il vesqui puis;
Chevaliers fu hardiz e larges
E de grant quor, e proz e sages;
Le reaume out e prist e tint
U mult hautement se contint,
De toz li fu aseurez;
Fieus e terres e eritez

Rendi à ceus qui droit i orent,
Eissi que plaindre ne s'en porent.
Ce dunt sis peres fu saisiz
Le jor qu'il fu morz e feniz,
Ce vout tenir tot e aveir;
Por ce ne l' mist en nonchaleir :
Chevalerie e genz manda,
Unc sis pere teu ne josta;
Mult par sout bel à eus parler;
De ce les vout amonestier,
Qu'Engleterre r'augent saisir,
Prendre, conquerre e retenir;
Que ce où tant auront luitié
Ne laissent pas par manvestié,
R'atorgent sei e r'apareillent
E del bien faire se conseillent;
Ne lor seit peine, ennui ne gref
D'emprendre l'ovre de rechief,
Kar mult l'auront tost à fin traite.
Eissi li r'ont pramesse faite
Tuit ensemble, quant qu'il i sunt,
Que jà nul jor n'ert en faudront;
Prest sunt d'aler e de moveir
E de faire en tot lor poeir.

A deus reis riches et puissanz,
Forz e hardiz e combatanz,
A Chunuz mandez e tramis
E docement les a requis
Qu'à lui viengent od lor efforz
En Danemarche dreit as porz,
Por passer mer en Engleterre
E por aider li à conquerre

E au reaume delivrer,
Qui que li voille contrester.
Dunt vint Laoman, reis de Swave,
E de Norwege reis Olaive
Od teus plentez de chevalers,
Ne sai ne nombre ne milliers.
Bien ert li regnes defenduz
Qui as treis reis sera tenuz;
Mais ce ne serreit pas Espaigne,
Si cum je quit, ne Alemaigne.

Denz le terme que je vos cont,
Que reis Chunuz ses jenz semunt,
Qu'il fist atorner sa navie,
A reis Alrez la chose oïe
Cum Soens ert morz e feniz
E cum li regnes ert gerpiz;
Ses nefs out tost r'appareillées
Pleines de genz e de maisnées:
Son reaume revait saisir,
Kar là tornent tuit si desir;
Sa femme enmeine; mais ses fiz
A al duc laissiez e guerpiz;
Ses nevoz erent, si 's out chers,
D'ambedeus fist puis chevaliers.

Sempres si cum fu arivez
En Engleterre, reis Alvrez
Reprist le regne senz content;
Mais ne l' tint mie longement,
Kar cil Chunuz e li dui rei
Dunt je vos ai dit qu'il out od sei,
Senz targer e senz demorer

f° 171 r°, c. 1.

Se veilierent en haute mer.
Ne sai cum l'estoire Grecesche
Fust unc plus grant de la Danesche.
Plus espès perent que esteiles
Nefs, masz e trefs e blanches veiles.
La mer troverent mult hisdose;
Mais cum qu'ele fust perillose,
La terre d'Engleterre unt prise,
Puis sunt entrez dedenz Tamise.
Des nefs eissirent li Daneis;
Mais or oiez cum li Engleis
Se furent del regne amassé
E par bataille encontre alé.
El reaume n'osa remaindre
Nul qui espée peust ceindre
Ne traire d'arc ne porter lance.
Tant poez creire senz dotance
Qu'en la terre ne fu jostée
Si faite genz ne assemblée.
A Auxendun, c'est el Latin,
f° 171 r°, c. 2. S'assemblerent un bien matin;
Contr'eus furent tuit li trei rei,
Od lor granz genz chascon par sei;
Par de treis parz les assaillirent
E par treis lieus les envaïrent;
Mais lisant sui e bien le sai,
Kar en l'estoire le trovai,
E creire le pot l'om senz faille,
Que plus dolerose bataille
N'out el regne ne puis ne ainz.
Icil jornaus fu assez plainz,
Si dut-il estre par raison.
Del nombre del occision

N'os puet estre veirs recontez :
Ne furent li millier nombré.
Tote la gent i fu perie ;
Teu bataille n'ert mais oïe.
Tuit li prodome des Engleis
E li vaillant e li corteis
E li plus sage e li meillor
E tuit li bon engendreor
I morurent ; fors vilenaille
Ne remist el regne senz faille :
Par ce furent apeticées
E bastardes puis les lignées.
Eissi od dol e od damage
Perirent tuit li haut lignage ;
Restoré sunt de genz menue :
Dunt pris e valors est perdue.

Quant si out vencuz reis Chnuz,
Tot dreit as nefs sunt revertuz.
Al flot muntant, quant mer le bote,
Se reveilla la flote tote.
Tant unt Tamise amunt poiée
Que il unt Londres assegée ;
N'i troverent pas granz eissies
Ne qui feist granz envaïes.
Dedenz fu la genz effrée
Quant la cité virent cenglée ;
N'atendent secors ne aïe,
Kar d'une mult grant maladie
Jut en la vile Alvrez à lit
Senz nul repos e senz delit.
Od l'ire del occision
E od la persecution

Qui li avient tot à veue
f° 171 v°, c. 1. A la valor del cors perdue.
De honte, de poor, d'esmai,
Quant vit si doleros le plai,
Li engrega tant s'emfermetez
Qu'il est del siecle trespassez;
Cum reis fu enseveliz
Devant l'autel d'un crucefiz.

Quant reis Chnuz sout l'aventure,
Tot maintenant e à dreiture
S'en conseilla od son barnage,
Qu'en voleir ot e en corage
Que la reine esposereit
E que 'l à femme la prendreit,
Kar mult ert sage et bele e proz.
Icist conseil plout bien à toz.
A ceus dedenz l'a d'or pesée
Ainz que vousist estre livrée,
E autresi de fin argent;
Solon lei de crestiene gent
L'a esposée à grant honor.
Mult l'ama puis de grant amor;
Lonc tens dura lor compaignie
A joie puis tote lor vie.
En li engendra un vaslet
Dunt l'estoire ne s'entremet,
Fors tant Hardez-Chnut le nome:
Sos ciel n'en out nul plus bel home;
Danemarche out cum s'eritez,
Si 'n fu reis riches coronez.

Après cestui fu Gunild née,

Franche pucele e honorée
E sage e corteise e gentis.
Ceste out à femme Henris
Qui de Rome ert empereor;
Ne pout aveir plus haut seignor.
Si fu la lignée espandue
Qui de Rous esteit descendue,
Si fu montée e eshaucée
Qui uncore n'est de rien baissée,
Qui en sa très-plus grant honor
Veu eust unques à nul jor,
Assez set tote genz coment;
Mais, si cum l'estoire m'aprent,
Quant li citaain, li Engleis,
Virent qu'ert morz Alvrez li reis
E virent que de faim moreient
171 v°, c. 2. E que nul secors n'atendeient,
Chenuz reçurent à seignor;
Les forteleseces e la Tor
Li livrerent, c'en fu la fins;
Humles, sopleianz e enclins
Li furent puis par estoveir,
Qu'en eus n'out force ne poeir.
Un fiz out Alvrez d'autre femme,
Ce truis, que de la reine Emme.
Quant à Londres ne pout mais estre
Si s'enfoï vers Gloecestre.
Icist Edmunt quist chevaliers
E bons serjanz e bons archers;
Od tant cum pout aveir d'escuz
Gerreia mult Hardez-Chenuz.
Unc nul od si petit d'aïe
Ne fist à rei tant envaïe.

Preisiez ert mult e redotez,
Coste-de-fer ert apelez;
Harde-Chnuz tant porchaça,
Tant li pramist, tant li dona
Qu'à lui fist tot apaisier
E qu'il laissa le gerreier[1].
Puis le traï après Edriz,
Uns reneiez, uns antecriz:
En sa maison le fist venir
Por lui deceivre e por mordrir;
Le chef porta Harde-Chnuz,
Si cuida estre bien venuz;
Mais il l'en rendi ten loiier
Qu'à forches l'en fist haut drecier.

Por ce, si cum sunt avenues,
Avum ces choses-ci teissues,
Dites, mostrées clerement,
Que ne sevent gaires la gent
Cument li reis Ewart fu nez,
Cum il fu puis reis coronez;
Mais ci en puet le veir oïr.
Or nos besoigne revertir
A ce dunt trait avant l'estoire,
Dunt ele escrit e fait memoire:
Tot le metrom el parchemin
Ainz que parveniom à la fin.

[1] Voyez Richard Willis, *Account of the battles between Ironside and Canute.* (*Archaeologia*, vol. VIII, pag. 106.)

PAR QUEL ACHAISON E PORQUEI LI CHASTEIAUS DE TELERES FU FAIZ, E LA DESCOMFITURE QUI PUIS I FU[1].

f° 172 r°, c. 1. Ci retrait l'estoire e la vie
Que li bons dux de Normendie
Aveit uncore une soror
Proz e sage, de grant valor;
Maheut aveit non; mult ert bele,
Mult i aveit gente pucele.
Li quens de Chartres l'esposa,
Qui li dux Richarz la dona,
Od mulz aveirs de grant maniere,
Kar sor tote rien l'aveit chere,
E Dreue qui ert en sa main,
La terre e le bois e le plain
Qu'apent à la chastelerie
Qui est del fieu de Normendie,
Si cum Arve l'ensoivre e part;
Ce li dona li dux Richart
L'une meitié en mariage;
Mais la bele, la proz, la sage
Morut senz eir, ne vesqui gaires.
Eissi avint or li afaires
Cum maintes feiz r'avient de mainte :

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. x : *De discordia inter Richardum ducem et Odonem comitem Carnotensem, propter castrum Dorcasinum : et quod idem dux castrum Tegularias super Arvæ fluviam firmavit : et quomodo Normanni Odonem et duos comites adjutores ejus vicerant.* (Du Chesne, 253, C.) — *Roman de Rou*, I, 333-344. Si l'on en croit le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. xxvj, et l'*Histoire de Normandie* de M. Licquet, t. I, p. 190, ces faits eurent lieu vers l'an 1011 ; d'un autre côté l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, t. II, p. 467, place la mort de Mathilde vers l'an 1017; et la Chronique de Rouen (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, ed. Philippo Labbe, p. 366), ainsi que celle de Saint-Étienne de Caen (du Chesne, 1017, B), la reculent jusqu'à l'an 1033.

Assez fu regretée e plainte.
Par ce que morte esteit senz eir
Revout li dux sa terre aveir
E son chastel del conte Odon;
Mais cil en out conseil felon,
N'en vout unques parole oïr,
Mais tot aveir e tot tenir.
Ainceis qu'i eust desfiance,
L'en fist faire mainte mostrance
Li dux; mais ce fu tot en vain,
Kar cil respondeit tot à plain
Que jà ne s'en dessaisireit
Mais nul jor tant cum il vivreit.

Ce ne vout plus li dux sofrir:
De Bretaigne a toz fait venir
Contes, barons e chevaliers,
Serjanz e geudes e archers;
Tuit refurent apareilié
Normant à cheval e à pié.
Od si très-merveillos esforz,
Qu'à force en passast l'om les porz,
Vint sus Arve li dux Richartz.
Iloc si fu teus sis esgarz
C'un bel chastel i fist drecier
f° 171 1°, c. 2. Od tor de pierre e de mortier,
Bien clos de mur e de paliz
E de riches ponz torneiz,
Od heriçons e od fossez
Ahoges e parfunz e liez;
A ç'out jent de plusors manieres;
Si l' fist nomer li dux Teleres[1].

[1] « Castrum condidit quod Tegulense vocavit. » Will. Gemmet. *Tuillieres*. Wace

Denz la terre au conte Odon
I fist metre la garnison,
Chars, blez e vins tant e vitaille,
Devant treis anz ne fereit faille.

Forz fu li chasteaus, granz e hauz,
Ne crient pierres ne assauz.
Poi ert mais Dreues en repos,
Trop li est creuz grant soros.
Si Ode i vout mais denier prendre,
Treis l'en i covendra despendre.
Au departir, ce fu la fin,
I mist Neel de Costentin,
Od lui Raol de Toeni [1],
Qui n'en fist eucondit neni
Ne pas n'i remist à enviz,
Qu'ainz fu od tot Roger sis fiz,
Chevalers bons, forz e osez
E à toz besoinz adurez.
Cist orent de teus compaignons
U mult out granz defensions,
Preisiez, coneuz e esliz.
Eissi s'en est li dux partiz;
Bien s'en resunt ses genz alées,
Od son congié, en lor contrées.

Trop fu li quens Ode estorços
E trop laidement coveitos,
Ne vout au duc sa terre rendre,
Bien la quide de lui defendre.
De Teleres li dout le quor;

[1] Voyez, dans le Recueil des Historiens normands de du Chesne, la généalogie des sires de Toeni et de Conches, p. 1091.

Mais ne remaindra à nul feor
Qu'il ne s' essait au trebuchier,
Ce vout mult querre e porchacier :
Ses genz e ses amis manda,
Merveilloses osz asembla :
Li quens del Mans Hues i vint,
E Gualeran [1] qui Mellent tint,
Od chevaliers e od maisnées
D'armes mult bien apareillées,
Tuit asseur senz à eus combatre
f° 172 v°, c. 1. De Teleres prendre e abatre.

Quant josté furent e venu,
S'unt chevauchié à dessou
Tote la nuit senz prendre fin
De ci qu'en l'aube deu matin;
Ceus del chastel volent deceivre
Ainz qu'il les puissent aparceivre;
Mais les guaites sus de la tor
Unt coneu la resplendor
Des clers heaumes e des escuz :
Tost les orent aperceuz.
Li conestable tost le sorent,
Qui al plus tost qu'il unques porent
Firent lor chevalers armer;
E qu'iloc sout conseil doner
Ne s'i fist pas muz ne taisant :
Lor bon en dient li auquant.

Mais Neel lor devise e traite

[1] Voyez, sur ce seigneur et sur sa famille, l'*Histoire généalogique de la maison de Harcourt*, par Gilles André de la Roque, t. I, p. 47; et du Chesne, *Hist. Norm. Script. antiq.* p. 1091.

La chose eissi cum ele ert faite :
« Contr'eus, fait-il, les chés armez,
Vestuz les bons osbers safrez,
Nos en istrom en mi lor vis,
Ainceis qu'il nos aient assis.
Trop nos aureient avilez
Se ici enclos e enserrez
Nos teneient si faitement
Que des escuz envous d'argent
Ne fussent les forz ais bruisées,
E les broines si desmailées
Que li clers sans par mi lor rait :
N'iert pas en autre sen ben fait.
Nostre cher sire e nostre amis
Nos a ici laissez e mis,
Que li meudre hom est de cest munt,
De toz les princes qui i sunt :
Si nos devom à grant fais metre
E mult nos devom entremetre
Que nos li façom oi cest jor
De cez sons enemis honor,
Si ferom-nos, je n'en dot mie,
Ce place au fiz sainte Marie !
E voil premiers nos en eissons,
Entre mei e mes compaignons,
Estreit, serré, qui que nos veie.
Rogiers, se sis peres l'otreie,
R'istra od toz ses chevaliers,
[f° 172 v°, c. 2.] E il s'en r'isse après derrers :
Eissi aurom treis compaignies,
Vez en noz treis conestablies.
Ci lor tendrom tornei novel
Defors la porte del chastel,

Tost conoistrom queus ert la sorz,
Toz lor poeirs e lor esforz;
Son ce ferom que nos charra
E que l'afaires nos prendra.
Or n'i ait rien del demorer.
Mais pensez tuit del espleitier,
Kar vez ù noz gaites les veient. »
Eissi le greent, essi l'otreient.

Les branz clers ceinz, les chés armez,
Sunt ès coranz destrers montez;
Soner unt fait un meienel,
De la porte ovrent le flael :
Eissi s'en sunt li trei conrei
Tuit devisé, chascon par sei;
S'est lor afaires devisez
Qu'otre s'en est Raols passez
En uns auneis de devers destre,
Rogers sis fiz devers senestre;
E sont li peres e li fiz
E chevaliers vassaus esliz.
Cist ne sunt de Neel si loing
D'eus n'ait secors à grant besoig.

Li bon sergant e li archer
Se sunt venu ès pas renger
Od granz saetes enpenées,
Esmolues e acerées :
Cist nafreront maint chevalier
E ocirunt maint bons destrer
Ainz que la besoigne remaigne.
Cil de Chartain e cil del Maigne,
Cil de Mellent e cil de Bleis,

Lacez les heaumes clers e freis,
En batailles granz devisées,
Les escuz pris, lances levées,
Sunt alez Neel envaïr
Si durement, de tel aïr,
Que par les escuz à lions
Volent les lances en tronçons,
Que par les osbers blans treisliz
Lor raie le cler sanc del piz.
Teus vint e set i desenselent
f° 173 r°, c. 1. Qui las, maleuré s'apelent.
Mult comença forz li baraz:
De lances, de truz e d'esclaz
Fu sempres li erbeiz jonché.
Dunc furent li cler brant saché,
Od quei l'ovraigne perillose
Comence entr'eus si angoissose
Que les clers heaumes par mi fendent
E qu'à la terre morz s'estendent.
Ne l' peust pas Neel sofrir;
Mais li archer traistrent d'aïr
Trenchanz saettes, acerées,
Qui merveilles sunt redotées,
Kar trop i nafrent chevalers
E trop i occient destriers.

Devant la porte del chastel
S'ert grant piece tenuz Neel:
Mult a bone chevalerie
E proz e aidable e hardie;
Maint grant glaive burni d'acer
I unt en cler sanc fait baigner.
Al grant content deu gref tornei

Furent venu tuit lor conrei,
As destreiz les volent hurter
E mesle-pesle od eus entrer
E forsclorre les dous conreiz.
Ici leva teus li effreiz
Que tote unt mis l'ovraigne à un;
Ci fu li chaples si common
Dunc li plusor sunt le jor pale
Del sanc qui des cors lor devale.

N'i poeit mais Neel ester,
Sempres l'en convenist rentrer,
Quant Roger vint od son conrei;
Lor gonfanun furent desplei.
A travers les unt escriez
Si cum il vindrent abrivez,
Si lor laissent chevaus aler.
Ne vos poet nus hoem deviser
Com faitement ci les acuillent
Que les places soz eus en moillent.
Sor les escuz fu li peceiz,
Teus toz en covre li erbeiz
Des coz detrois de chevaliers
Jus trebuchez de lor destrers.
Mult fu bien secoruz Neeaus:
f° 173 r°, c. 2. Auques r'est or lor li geus beaus.
A tolir lor les abatuz
I out percez deus cenz escuz.
Tant les unt à force sus empeinz
Qu'estranges en fu lor gaainz;
Qu'esquiers, geudes e serganz
Entraînent el chastel tanz
Dunt cil defors unt grant esmai.

Tot autre quidoent le plai
Qu'il ne l'auront ne qu'il neu trovent
Ainz que de la place se muevent.

Enz en plus pesme marteliz
E en plus pesme fereiz
Avint Raol de Toeni;
Il parleront tot d'el mais oi.
Chevalers fu grant, forz e durs,
E s'out chevalers mult seurs.
L'ovre sevent qu'à ceus empire
Si que près sunt de desconfire :
Por tel lor en creist lor ardiz;
Sus les escuz peinz à verniz,
Tant cum cheval lor porent rendre,
Lor vont Teleres si defendre
Que teus i a por treis citez
N'i vousissent estre encontrez,
Kar par mi le gros des peitrines
Lor passent les lances fraisnines.
Jeus fu e gas au comencier;
Mais al chaple des branz d'acer
Crut li orguiz devers les treis,
E baissa mult devers Franceis.
Estrangement les estoteient,
Kar bien conuissent e ben veient
Que rien ne puent perdre od eus.
Iriez, esmeuz e feus
Lor relaissent chevaus aler.
Là oïst l'om cler retinter
Sor les heaumes les branz d'acer.
Ensemble r'ont trait li archier;

Là out de chevaus grant ocise,
Grant abateiz e grant prise.

Cil del chastel point ne s'i feignent,
Lor enemis as chans empeignent;
Si ne lor lut, tant i tornassent,
Que lor abatuz en levassent.
Tant aveit jà duré l'estor
f° 173 v°, c. 1. Que haute prime esteit de jor.
Del assembler, del ferreis
E de la noise e des granz criz
Fu tote la terre esmeue
E tote la genz acorue.
Tant païsant, tant dur vilain,
Son arc ou sa fauz en sa main,
Ou sa gissarme ou sa coignée
Ou sa grant lance roillée [1],
I est tot effreiz venuz.
Adunc si granz leva li huz,
Par tot en est la noise oïe.
Escrié fu : « Deus aïe! »
L'enseigne al seignor des Normanz,
Od la noise qui fu si granz
Criement Mansel e li Chartain,
E bien quident estre certain

[1] Veut-on savoir le nom des armes en usage du temps de Benoît? le passage suivant les indique :

A son chevès avoit pendues
Espées, guisarmes, maçues,
Misericordes et fauchons
Et bracheus et bouclers roons
Et une targe Navaroise
Et une grant mache Turcoise,
Et si avoit pendu encor
Une arbaleste fait de cor
Et un cuevre plain de quarriaus;
En travers par mi ses mustiaus
Jut une grant hace Danoise.

Roman de Chevalerie, manuscrit de l'Arsenal, belles-lettres françaises, n° 175, in-folio, f° 12 recto, col. 2, v. 39.

Que venuz seit li dux Richarz;
Assez en i out de coarz,
De teus qui uncor le celassent
Mult voluntiers, s'il osassent;
Mais que venge au departir
Les en covendra descovrir.

Les geudes qui sunt avenues
Unt mult les presses derompues;
Lancent, fierent, hurtent e traient:
N'i chet Franceis que jà puis r'aient;
Retenuz sunt u morz u pris.
Ne durast guaires li estrifs
Se cil qui trop en sunt dolentz
En peussent partir lor genz.
Plusor conoissent tel l'ovraigne
Dunt les quers denz les piz lo (*sic*) saigne:
Por quant mult s'en metent à fès,
Kar coneuz est lor esmès;
Mais ce n'est pas chose legiere
A dessevrer en teu maniere.
Neel e Raol li hardiz,
Roger de Toeni sis fiz
N'ont pas la chose si emprise
Qu'en teu maniere e en teu guise
Les en laissent torner arere;
Ainz i aura d'eus maint en biere.
Ci n'out autre demorée :
Lieve la noise e la criée;
Vont les saisir as mains e prendre.
f° 173 v°, c. 2. Teus set cenz laissent le deffendre
Qui ne quierent autre deport,
Mais foïr puissent à la mort;

Derompent sei à si grant fès
Que nule genz n'oïstes mès
En tant d'ure si maubaillie,
Fuitive, lasse e esbahie,
E par haies e par buissons
Partot querent lor garisons;
Mais ceo sachez, cil de Teleres
Lor en i metent maint en bieres;
Tanz en i unt fait enversier,
Le deffendre unt laissié ester.
Dunc veissiez tant beau destrer
Desoz lor seignors estanchier;
Qui isnel l'a e remuant
Poi vait les autres atendant;
N'i a gardée amor ne fei :
Chascons s'en vait cume por sei.

Quens Galerans e quens Odons
Veient lor granz confusions,
N'en quide nul d'euz eschaper;
De desconfiture u d'estancher
Les covendreit garder mult ben,
Del remunter ne l' sereit rien.
Esmoluz, trenchanz fers d'acer
Veit chascuns près de son destrer :
N'i a nul d'eus ne s'en esmait,
Sempres quident que tot seit fait;
Ne tienent plait de ceus del Maine.
Si Dreues ne lor fust prochaine,
Torner les feist l'om arerres
Toz pris el chastel de Teleres.
S'il sunt gari fiere est lor perte :
De morz est la terre coverte,

E de sanc vermeil li sablons.
Tant en unt chevaus e prisons
C'unc ne fu mais d'itel ovraigne
Si fait eschac ne teu gaaigne,
Ne s'en funt encore pas od tant.
Hues, qui s'en alout fuiant
E li Mansel à qui ainz ainz,
Qui getoent criz, braiz e plainz,
Kar à plusors seignent les cors,
Auques quidoent estre estors;
Mais cil les vienent ateignant
f° 174 r°, c. 1. Qui de rien ne's vunt esparniant:
Saisiz est senz defension
Qui n'eschape par esperon.

Hues vet la mesaventure
E la pesme desconfiture,
Sa gent veit prise, ocise e morte,
Bon cheval out, ocise e morte (*sic*)
Ne l'esperne ne ne l' retient,
Kar de ceus del chastel se crient;
Mult le haste, mult l'outre-maine,
Faut li li quers, faut li l'alaine,
Li flanc li batent de lassesce:
Mult s'alentist e aperece,
Vers les esperons plie e gient,
Qu'à peine sor les piez se tient;
Chancelant vait por trebucher:
Dunc n'out el conte que esmaier;
Sovent maudit cele jornée;
N'ert pas en chambre encortinée.
Nus hom ne fu plus à mesaise;
Ne puet estre, tant li desplaise,

Que li cheval ne chée mort :
Danc fu si grant son desconfort
Que nus ne l' vos saureit retraire,
Ne il ne set sos cel que faire;
Mais le haubert, le bel, le gent,
Qui les deus peis valeit d'argent,
Laisse aler jus en un garait;
E s'il l'i guiert e s'il l'i lait,
Si sachez une chose bien:
Ne li pesa unques plus rien,
Kar meillor arme ne plus bele
Ne trovast l'om desqu'en Chastele.
D'angoisse espris e d'ire pleins,
A fait une fosse od ses mains;
Iloc le met e laisse e coevre.
Ne quid que unc mais feist nul ovre
Dunt plus se peust airier.
S'il pert l'osberc e le destrer
E les chauces de fer treslices,
De sei garir n'est fous ne nices.

Une faude veit de berbiz
E un grant parc, lez un costiz;
Veit le pastor qui's gart e meine :
Là vait li quens à quelque peine
Plus que le pas, par uns perreiz,
Si qu'al pastor em prent effreiz. f° 174 r°, c. 2.
S'il quidast qu'avant lui foïst,
Por rien sos ciel ne l' atendist;
Kar acorre le veit vers sei
Nuz, effreiz, ne set purquei,
Fors sol d'un mult cort aucotun.
Forment l'abaia le gaignon,

Emprès se reschigne e abaie.
Li sanc des piez li saut e raie,
Kar n'a soller ne eschapin.
De granz perres lance al mastin.

Li pastoreaus le chen manace,
E li quens ducement l'enbrace
E prie que ses drapelez,
Qui ne sunt beaus n'entiers ne nez,
Li prest tant que si enemi
L'aient perdu e meschoisi :
« Ci vienent, fait-il, por mei prendre. »
Ne s'en pout mie cil defendre,
Ne les li osa pas veer,
Sempres les criensist comparer :
En latui les est alez traire.
Od ce que li quens esteit maire
Les covint ainz à escirer
Qu'il i peust dedenz entrer.
Après chauce la chauceure,
Qui mult fu laide e aspre e dure ;
Puis s'afuble laiz e enpos
D'une viez chape senz manjoz.
Quant el chef out le chaperon,
E la panere e le baston
E la verge e la maçuette
Pendue al col, la turluette,
Riens ne sembla sos cel meins sage[1],

[1] Il paraît que la *maçuette* ou le *pel* pendu au cou était, dans les douzième et treizième siècles, l'attribut distinctif des fous et des idiots. Voyez, à ce sujet, notre *Tristan*, tom. I, p. 221, v. 186; tom. II, p. 99, v. 220; et la note, p. 209, 210. Plus loin, au tome III de la Chronique de Benoît, fol. 197 verso, col. 2, v. 41, on trouvera un autre exemple de ce fait.

Pastor je bois n'ome sauvage;
N'a riens sus cel qui l'esgardast
Qui por chevaler l'enterçast.

Au pastor dit qu'il s'en isse;
Mais en latuiet s'atapisse
Tant qu'à lui tort que ce trespast,
E gart très-bien qu'il ne se hast.
Les oueilles vait retorner,
Conduire e chacer e mener.
Quant qu'il fust quens or est berkers,
Si est mult petiz sis dangiers.
As oueilles garder entent,
f° 171 v°, c. 1. « Cahei! cahei! » lor dit sovent.
Ceus porquei pastre ert devenuz
E por qu'il out les dras vestuz
Veit aproismier tot dreit vers sei :
Dunc fu-il trop en grant effrei;
Kar s'est que nul d'eus l'aparceive
E qu'od teus enginz les deceive,
Mar est bailliz e maumenez.
De plusors fu araisoniez :
« Diva! funt-il, aveie-nos. »
— « Cheles, seignors, que dités-vos? »
— « Queu part alout le chevalier? »
— « E portout-il un esperver? »
— « Va! nenal, fol, ainz ert armez. »
— « Veire, il alout tot desfublez. »
— « Dit-nos qui s'en alout od lui. »
— « Naie, certes, unques n'i fui. »
— « Sunt se il auques esloignié? »
— « Si je sui bien igneaus de pié. »
— « Fol, mostre-nos queu part aloent. »

— « Là sus ceu munt s'entr'apeloent
E a gaires, dès ier matin.
Tenez, seignors, vostre chemin;
Je ne puis plus à vos parler,
Qu'à mes berbiz m'estuet aler.
Meuz aim corner ma turluele
Qu'à tenir plus à vos favele. »
Fol le claiment, lort, sodoisnaz;
E cil eschive lor solaz,
Le pas s'en vait turluetant;
E cil n'alerent plus avant,
Retornent s'en joios e bauz
Tote la veie del enchauz :
Ce livent qu'à lever en fait.
Ici ne vos sai faire autre plait;
Mais venqueor e baut e lié
Sunt à Teleres repairé
Od tel eschac, od teus gaainz,
Dunt li seignor e li compainz
Furent puis riches à lor vies,
Kar granz en furent lor parties.

Par le conseil des treis barons
Dunt je vos ai nomez les nons
Furent al duc Richart tramis
Li chevaler qui erent pris :
Mult en i out, mais ne sai quanz;
f° 174 v°, c. 2. Trop par s'en fist li dux joianz,
Mult tint à bele l'aventure.
Huun, ce me dist l'escriture,
Ne s'osa unc deu champ moveir
Desqu'à la nuit trestot bas seir.
Dunc mostre e enseigne al berker

Saveir ù ert l'osberc doblier;
Tot esmaiez de lui se part,
Dès or li est desir e tart
Qu'esloigniez seit de la contrée.
Ne sai queus fu sa destinée,
Que li avint ne qu'il trova,
Ne saveir coment il erra
Ne par unt (*sic*) n'od quele compaignie;
Mais ce dit l'estoire e la vie
Qu'al Mans, nuz pez, ensanglantez,
Tot maubailliz e tot lassez,
R'est revenuz à grant dolor;
Si r'unt jà sa veie plusor.

SI CUM AU DUC COVINT MANDER LES DANEIS PAR ESTOVER POR SEI DEFFENDRE DES FRANCEIS[1].

D'iceste perte e d'iceste honte
Que l'om ici vos dit e conte
Fu Odes de Chartres desvez,
Si iriez e si forsenez,
Par poi meuz vousist estre morz.
Tot sis retors e sis conforz
Fu en guerrier Normendie:
De ce ne se targa-il mie;
Assez en trove apui de France.
Sovent dit bien e fait vantance
Que Teleres n'i puet durer
Qu'il ne le face cravanter.
Li dux ne prise une framboise

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. XI : *Quod duo reges pagani ex transmarinis partibus venerunt ad auxilium Richardi ducis contra Francos.* (Du Chesne, 234, B.) — *Roman de Rou*, I, 345-349.

Quant qu'il en dit ne qu'il en noise,
De sa manace n'a dotance,
Kar ne l' fereit li rois de France.
De ci qu'ait Dreues son chastel
N'en charra por home un quarrel.
Eissi fu la guerre effondrée
Que mainte genz unt comparée.
Se Odes fait mal en Normendie,
Li dux Richart pas ne s'oblie,
Ainz entre en Chartain si iriez
Qu'od plus de mil heaumes laciez
75 r°, c. 1. Lor i vait la preie aquillir
E la terre si agastir
Que n'i remaint vile à ardeir,
Chastel ne borc ne beau maneir;
Povre, destruite e lasse e morne
Laise la gent quant il s'en torne.
Odes resgarde tens e lieu,
Qui sa perte n' tient à gieu;
Od granz plentez de chevaliers,
De felons seïganz e d'archers,
Rentre e vait querre son forfait;
Mult fait à ceus ennui e lait :
Où il avient ne qu'il en baille
N'i remaint beste ne aumaille.
Mult i unt Normant maveisin :
Sovent i fait maint orfenin,
Les mostiers art e les vilages,
Sovent lor i funt granz damages;
E si n'esteit li granz maus feiz
E si n'esteit parlé de paiz,
Ainz ert l'ovre empeirée
Que tote ert la terre essilliée

E desertée senz gaaignages;
Mais li bons dux, li proz, li sages,
Ne l' vout eissi plus endurer:
En esgart fu e en penser
Cum il porra, senz targer plus,
Ses enemis rendre confus,
Vencuz e morz, que l'ovre ait fin.
Ses brefs fist escrire en Latin,
Kar deus reis vout à sei mander
Por lui secorre e aidier:
C'est de Norwege reis Olaive,
E Laaman reis de Swave[1].
Ceste chose unt Normant loée,
E merveilles par lor agrée.

Senz demorer, senz plus targer,
I sunt meu li messagier;
Les mers siglerent od les venz,
Ne les destorba si tormenz
Que là tot dreit en lor païs
A sauveté n'aient port pris;
Lor message funt as dous reis.
Cil, cum més sage e cum corteis,
Mult furent volentiers oïz
E joiusement recoilliz;
f° 175 r°, c. 2. Al duc pramettent lor aïe·

[1] « Duos reges cum paganica multitu-
« dine ex transmarinis partibus, sui evocat
« in auxilium: Olavum scilicet Norigorum,
« et Lacman Suavorum. » Will. Gemmet.

De Norwege li rei Colan,
Et de Suave li rei Coman.
Roman de Rou, I, 346.

Il n'y a aucun doute que ces deux rois, dont les noms sont étrangement défigurés dans les chroniques normandes, ne soient Olaf Tryggveson et Svend son beau-frère. Voyez ce point très-bien discuté dans les *Expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 176-180; et *Notes, éclaircissements et pièces justificatives*, p. 336-339.

E à passer en Normendie
E à secorre ducement.
De bon or e de bon argent
Lor donent, quant vint au congié,
Tant de que cil furent tuit lié.

Li navies e li atraiz
Fu en assez poi d'ure faiz;
Lor bones genz unt assemblées,
Qui de ce erent acostumées.
Bacheler esteient li rei,
Proz e hardi chascuns de sei;
Si aloent as granz besoinz
E as fiers guainz près e loinz,
De mainte cité mult sovent
En traieient l'or e l'argent;
Riche en erent e fort e crient,
E ce qu'a chascuns d'eus e tient;
Paen esteient e senz lei
E senz conoissance e senz fei;
Large erent e sachanz de gerre,
Solom l'usage de lor terre.
Par eus e par les lor vertuz
Out Engleterre reis Chenuz.

Ci ne vos sai plus. En mer entrerent
Al jor que il le deviserent.
Buens chevaliers e gent hardie
Out granz plentez en lor navie,
D'armes garniz e aprestez.
Primes fu mult beaus lor orez;
Mais puis lor vint une tormente,
Tote une nuit lo (*sic*) pluet e vente

Si durement, senz recesser,
Que jà ne quide uns eschapenz
Le long de la mer les domaine
Assez orent travail e paine
E grant dolor e grant esmai,
Tant que ce lis e tant en sai,
Que chacié furent en Bretaigne;
Mais ç'ala bien que lor compaigne
E lor estoire i arriva
Eissi que nef n'en perilla.

De cele grant ariveison
Furent en effrei li Breton:
Criement que la terre destruient;
Ne la gerpent ne ne s'enfuient;
f° 175 v°, c. 1. Mais od bans criez e semuns,
Contes, chastelains e barons
Vienent sor eus od lor esforz;
E cil qui orent pris les porz
Conurent lor assemblemenz
E lor estrange ajostemenz.

Oiez quel engin porpenserent:
Plaine esteit la terre ù il erent;
Sorent que par iloc vendreient
Cil qui à mort les requereient:
Fosses unt faites mil e plus,
Lées desoz; mès de desus
Sunt estreites, que rien n'en isse.
Ne qu'em aperceivre ne 's puisse,
Em funt la terre loinz porter;
Estrange engin sorent penser:
Des rameisseiaus e del erbeie

Les unt covertes, qu'om ne 's veie.
Ici orreiz la fiere oyraigne :
Quand josté sunt cil de Bretaigne,
Hardiement vont ceus requerre
Ke mult heënt dedenz lor terre.
Norreis orent lor armes prises
E de lor genz fait lor devises,
Eissi s'esterent mu e quei,
Senz noise faire e senz desrei ;
E Breton vindrent à eslès.
Quant il furent d'eus auques près,
Par les fosses sunt trebuchez;
Mainz s'en i sunt les cous bruisez,
Cheent à destre e à senestre.
Qui de cel oyraigne fu maistre
Bien trova lor confusion.
A honte sunt livré Breton :
Tant en a ès fosses versé
Dunt mult par furent effreé
Cil qui esgardent la merveille;
E chascons Norreis s'apareille
D'aler sor eus, quant lieus en veient;
Par les gros des cors les espeient
Des glaives d'acer reluisanz.
L'occisions i fu si granz,
E si très-doleros l'afaire,
Que l'om ne l' vos saureit retraire.
Li chaait perdirent les chefs,
E as autres fu li jors griefs;
f° 175 v°, c. 2. Kar tant par les unt enchauciez
Que trop i out d'eus detrenchiez.
N'oïstes à genz qui fust née
Aveir si male destinée.

Ne l' pout endurer Salemon,
Fuit de la grant occision;
Vassaument s'iert deffendu
E proosement contenu,
Kar chevaliers ert merveillos;
Desvez, iriez e angoissos,
S'ala metre denz son chastel,
En Dol, qui mult ert fort e bel.
Ne sai queu gent il out od sei
Ne quel ator ne queu conrei;
Mais bien sai que Norreis l'asistrent,
Qu'il arstrent tot e qu'il le pristrent;
Ocis fu dedenz Salemun,
Dunt grant dol firent li Breton;
Plainz fu de toz e regretez,
Kar mult ert amez e preisez.

Cil unt tot le païs robé,
Ne lor pout estre deveé,
Tant que tote fu lor navie
Cumble, chargé e replenie.
Dunc senz autre porloignement
Redrecent les veiles al vent,
Vont s'en, si unt Bretons gerpiz.
Devant set anz tot acompliz
N'iert que trop n'aient mais à plaindre,
Ainz que lor dol puissent refraindre.
Cil siglerent vers orient,
Kar orée orent e bon vent;
Tant avironent le païs
E tant i unt siglé e mis
Qu'en Seigne entrerent senz pecei;
E, si cum jeo le lis e vei,

Contremunt tindrent e siglerent,
Desqu'à Roem ne s'aresterent;
Là pristrent port en bone pais
E senz regart e senz esmais.
Bel les a li dux recoilliz
E honorez mult e joïz,
Mult le fait liez estrangement
De eus e de lor avenement;
A eus servir fait mult entendre,
Kar dès ore quide à Odon vendre
f° 176 r°, c 1. Cher Dreues ainz la fin del meis.
Cez noveles sorent Franceis;
N'out home el regne si lointain,
Duc ne conte ne chastelain,
Qui endreit sei ne s'en esmait.
Adunc furent gerpi li plait,
Li chacers remest des forestz;
Por renforcer tors e recesz,
Portaus e murs e fermetez,
Partut recurent les fossez.
Des paiens est granz li effreiz,
Kar destruiz 's unt jà treis feiz.

[1] Ce dit l'estoire senz dotance
Que Robert ert dunc reis de France,
Duz e leiaus e frans e pius
E sor toz larges e gentius,
Si benignes, si honorez,
C'unques ne fu reis plus amez.
Cist vit l'ovraigne e l'ataïne

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. XII : *Quod Robertus, rex Francorum, timore prædictorum regum concordiam suam fecit inter ducem Richardum et Odonem.* (Du Chesne, 254, D.) — *Roman de Rou*, I, 349-351.

Qui de pieçà naist e racine,
Conoist queu part ele cheveie;
A Dol, se Deus ne l'en desveie,
Set le grant efforz des Norreis,
E qu'il unt fait sor les Engleis;
S'a oï, bien li est retrait,
Que il unt en Bretaigne fait,
Cum eissillié unt le païs,
E Salemun à force ocis.
Set nefs a fait li dux venir
Si por France non envaïr;
Remenbre les pesmes desleiz
Qu'il i auront faiz tantes feiz,
Les damages e les dolors
El tens as autres anceisors;
Ne vout, kar set c'est biens e sens,
Qu'autre tel r'avienge en son tens;
L'afaire voudreit si traitier
E en teu maniere apaisier
Par quei remasist la folie,
Cel ovre e cele deiablie.

Evesques e barons manda,
Od son haut conseil en parla;
Assez i unt pris granz esgarz.
Puis fu mandez li dux Richarz
Que il vienge contre le rei
A parlement dreit al Coudrei[1].
f° 176 r°, c. 2 Là viengent od lui si feeil,
Od qui il prenge son conseil
De paiz faire e acordement
Si que remaigne cel content.

[1] « Apud Coldras. » Will. Gemmet.

Trestot eissi fu le jor pris
Od la sage gent deu païs,
Od ceus qui plus i unt raison,
Buen esgart e discretion;
Od ceus josterent, ce ai apris,
Là ù li parlemenz ert pris.
Mult i out choses porparlées,
Dites, retraites e mandées.
Del duc e de Odon acorder
Se voudreit mult li reis pener;
Tant s'en est le jor entremis
Qu'au departir furent amis
E acordé e bienvoillant.
Or oiez par quel covenant:
Que Teleres tendra li dux
Senz guerre qui 'n seit faite plus,
Ne par Odon plus mal li vienge,
Eissi que Dreues quite tienge,
E que li dux d'or en avant
Plus ne l'en sera mais noisant.
Teleres od sa grant devise,
Od la terre qui est porprise,
Esteront mais par tel baillie
Quites as eirs de Normendie
Tot autresi demeinement
Cum ce qu'il unt plus quitement.

Odes retendra en quitance
Dreues en pais del rei de France.
Tote eissi fu l'ovre apaissée
E de deus parz afiancée
A tenir perpetuaument
Senz guerre plus e senz content.

Eissi od tote bienvoillance
S'en repaira li reis en France,
E li dux Richart e li suen
S'en repairerent à Roem.

Les deus reis tint en grant cherté
E mult les a serviz à gré,
Mult par lor a de lor bons faiz,
Ne mais solement de la paiz;
Riches aveirs lor a donez
Od granz merciz e od granz grez :
f° 176 v°, c. 1. Or e argent, pailes e dras,
Aneaus, coupes e anas.
L'arcevesque Robert, li buen,
Qui en cel tens ert à Roem,
Vit cele bloie gent paene
Qui ne teneit lei crestiene;
Mais od le sen que Deus l'en done
Lor mostre e enseigne e sermone
Qu'est creance, qu'est Deus, qu'est leis,
Tant qu'Odlaive[1], li uns des reis,
Se converti od duce amor :
Deu reconut son creator.
L'arcevesque les bapteia,
Son non Robert li enposa.
Son quor dona à Deu servir;
Mais mult en out poi de leisir,
Kar por ce qu'il ert convertiz
Fu des Norreis en hé coilliz :

[1] *Olavus.* Will. Gemmet. et auctor Fragmenti hist. Franc. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, p. 213, D.) — *Olauns, Olaires.* Chronique de Saint-Denys. (*Ibid.* p. 309, B.) — *Olavon.* Chronica Regum Francorum. (*Ibid.* 302, D.) — *Colan, Olef.* Wace.

Ne voustrent plus tenist l'empire.
Saintisme e glorios martire
Reçut por le Fiz del Hautisme[1],
Qui l'en a doné sei-meisme
Corone ès ceus salvation
In secula seculorum. *Amen.*

SI CUM LI DUX RICHARZ PRIST JUDIZ A FEMME, LA SUER LE CONTE DE BRETAIGNE[2].

Amonestez fu e semons
Par maintes feiz de ses barons
Li dus Richart de femme prendre;
Mais unc n'i out volu entendre,
E si ne saveit l'om por quei,
De ci que la seror Geofrei
Quens de Bretaigne; e dit l'escriz
Qu'ele ert apelée Judiz[3],
Gente pucele e honorée,
Sage e corteise e bien senée.

[1] Tout ce qu'on connaît relativement à la vie et au martyre du roi saint Olaf, se trouve dans les *Acta Sanctorum Julii*, tomus septimus, pag. 87-120, die vicesima nona Julii.

[2] Will. Gemmet. lib. V, cap. XIII : *Quod Richardus uxorem duxit Judith, sororem Goiffredi comitis Britannorum, et de prole quam ex ea genuit.* (Du Chesne, 255, A.) — *Roman de Rou*, I, 351-353. — *Abbreviationes chronicorum, autore Radulfo de Diceto.* (*Hist. Anglicanæ Scriptores X*, col. 465, ligne 37.) Voyez des observations sur le mariage de Richard II, dans l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie* (par Charles Trigan), III, *ad calcem*, p. 78, 79.

[3] Le manuscrit du *Roman de Rou*, conservé dans le musée Britannique, appelle cette princesse *Juette*, et non pas *Ivette*, comme l'écrit M. Pluquet. De même, il nous semble qu'il faut lire *Yuette*, et non pas *Yvette*, dans l'*Histoire d'aucuns des ducs de Normandie* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 276, C) et dans la *Chronique de Normandie*. (*Ibid.* tom. XI, pag. 330, note *a*.) Judith mourut l'an 1017 et fut enterrée dans l'abbaye de Bernay, qu'elle avait fondée. Voyez *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 270, B), et le *Neustria pia*, pag. 398.

Ceste vout mult li dux aveir,
E l'om l'en fist tot son voleir.
Al Munt Saint-Michel dreitement
Od mult riche apareillement
Li amena li quens Geofreiz.
Si cum leis est, raisons e dreiz,
L'esposa là à grant honor;
Puis l'ama mult de grant amor.
Haute dame out en li e sage;
El tens de son plus jofne eage
f° 176 v°, c. 2. Out treis beiaus fiz de son seignor:
Richart en out non le graignor,
Robert fu li secund nomez,
Guilleaumes li tierz apelez;
A Fescamp en fu moine fait,
Eissi cum l'estoire retrait[1].

Treis filles i out ensement.
Assez en lor petit jovent
Unt Aeliz, qui fu l'ainznée,
Bernart[2] au Borgoignon donée;

[1] Il mourut à la fleur de l'âge en 1025. Voyez la Chronique de Saint-Étienne de Caen (du Chesne, 1017, B), et celle de Rouen. (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, pag. 366.)

[2] *Rainaldus.* Glaber Rod., Will. Gemmet., Chron. Virdunense, Ord. Vit. *Reinaldus, Rainaldus.* Rob. de Monte. *Rainald.* Wace.

Renaud Ier, comte de Bourgogne, fils d'Otte-Guillaume, lui succéda en 1027. Il mourut le 3 septembre 1057, laissant de son épouse Adélaïde, dite aussi Judith dans le cartulaire de l'abbaye de Flavigny, trois fils et une fille, suivant DD. Maur d'Antine, Clémencet et Durand; quatre filles seulement, suivant du Chesne, et quatre fils et une fille, si l'on en croit le P. Anselme et ses collaborateurs. Quant à Adélaïde, elle mourut le 7 ou le 27 juillet, suivant le nécrologe de Saint-Benigne de Dijon. Voyez *Glabri Rodulphi Historiarum liber III* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 27, B); *Chronicon Virdunense* (ibid. 208, D); *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum* (ibid. 270, A); *Histoire des roys, ducs, et comtes de Bourgongne et d'Arles....* par

De li nasquirent dous beaus fiz :
Guillaume, e Gui li plus petiz[1] ;
Mais de Guillaume ne truis mie
Por quei il out non Testardie,
Si sai-je bien senz achaison
Non out-il pas itel sornon.

Li quens de Flandres, Baudoins[2],
Bon chevalers e genz meschins
E sage e proz, de bone murs,
Prist la secunde des serors
Qu'il mult ama, qu'il out mult chere,
Kar ele fu de grant maniere,
Cointe e vaillanz e sage e bele.
La tierce esteit jofne pucele,

André du Chesne, à Paris, Sébastien Cramoisy, 1619, in-4°, pag. 517-520; l'*Art de vérifier les dates*, tom. II, 1784, pag. 498, col. 2; l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, troisième édition, tom. VIII, pag. 410, 411, et tom. II, pag. 467.

[1] Le premier de ces seigneurs succéda à Renaud en 1057, quoique dès 1049, du vivant de son père, il se qualifiât comte de Bourgogne. Il mourut l'an 1093, dans l'abbaye de Cluny, où il avait embrassé la vie monastique dès 1078, par suite du chagrin qu'il avait ressenti de la perte de Sybille, son épouse.

Quant à Guy, il fut comte de Brionne et de Vernon. A la mort de Robert II, duc de Normandie, il revendiqua la couronne de ce pays, contre Guillaume-le-Bâtard; mais, battu au lieu dit le Val-des-Dunes, à quelques lieues en deçà de Caen, il fut forcé dans Brionne. A la suite de ces événements, il fut dépouillé des terres qu'il tenait en Normandie et obligé de se retirer à la cour de Geoffroy Martel, comte d'Anjou, l'an 1042. Voyez sur tous les deux, l'ouvrage de du Chesne déjà cité, p. 519-525; l'*Art de vérifier les dates*, tom. II, pag. 498, 499; et l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, tom. VIII, p. 410, 411.

[2] Baudouin IV surnommé *le Barbu*, comte de Flandre. En l'an 989, il succéda en bas âge à Arnoul II son père. Il mourut à Gand le 30 mai 1036, suivant Meier, et fut enterré dans l'abbaye de Blandigny. Éléonore, fille de Richard II, fut sa seconde femme et ne lui donna pas d'enfants. Voyez sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, tom. III, 1787, pag. 3 et 4; et l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, 3e édition, t. II, pag. 715, 716.

La plus bele riens qui fust née,
La plus franche, la plus senée;
Si fu morte, ce fu dolors :
D'autres puceles ert la flors.
Geofreiz, li sire des Bretons,
Vout mult aler à oreisons
A Saint-Pere tot dreit à Rome;
Quant moveir vout, ce fu la sume,
Si laissa tot au duc Richart :
Sa femme e ses fiz, qu'il les gart,
Alain e Yon e la terre.
Ses oreisons ala cil querre;
Mais mal li prist au revenir
Dunt el le covint à morir
Confès e Deu reconoissant.
Bretaigne aveient li enfant.
Sa suer, la duchesse Judiz,
Eissi cum retrait li escriz,
Morut en sa pluz grant valor :
Ce fu damage e grant dolor
Par la terre de Normendie.
Puis r'esposa li dux Pavie [1];
f° 177 r°, c. 1. Si 'n fu nez Guillaumes, ce truis.
Icist fu quens de Talou puis,

[1] *Papia.* Will. Gemmet. *Papie.* Wace. On a fait tout à la fois de cette princesse, une sœur de Heuri (*sic*), roi d'Angleterre (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* tom. X, pag. 276, C), une *seur au roy Kenut* (ibid. tom. XI, p. 330, note *a*), une fille de Raimond Borrel, comte de Barcelone, et d'Ermesende son épouse. (*Chronicon Ademari Cabanensis,* ibid. 156, C; *Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus secundus,* p. 178; Stephan. Baluzius, *Marca Hispanica, sive limes Hispanicus*... auctore illustrissimo Petro de Marca. Parisiis, ap. Franciscum Muguet, 1688, in-folio, col. 429, 430.) On lit dans le livre des Miracles de saint Vulfran (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* tom. X, p. 381, D), et, si l'on en croit M. Licquet (*Histoire de Normandie,* tom. I, p. 220), dans une charte de Richard II lui-même, que les frères de Papie se nommaient Ansfred et Osbern et qu'ils étaient moines à Saint-Wandrille.

La terre entre Chauz e Pontif
Tint e out tant cum il fu vif.
Maugiers out non l'autre des fiz,
Si fu à lettres mis petiz,
Mult aprist debonerement;
E si cum l'estoire m'aprent,
Quant l'arcevesque fu feniz,
Robert, sis uncles, li gentiz,
R'out cist la croce e prist l'anel,
E si 'n fu mult al pople bel.

CI CONTE UNE MERVEILLE D'UN MESTRE BERNART QUI S'EN VINT DE LOMBARDIE AL DUC RICHART[1].

Tant cum durout crestientez
E en plus lointains leus assez,
Ceo vos puis bien dire e os,
Fist l'om de Richart pris e los
Del secund duc e grant parole,
Si c'uns saives maistres d'escole,
Bernart out non, de grant clergie,
Des arz e de filosofie[2],
Boens home nez, de bon afaire
E gentis riens e debonaire:

[1] Ce conte ne se retrouve que dans le *Roman de Rou*, I, 358-365, ainsi que dans la *Chronique de Normandie*, édition de Rouen, le 14 mai 1487, chap. LXXI, feuillet signé f j verso, col. 2. Il y est précédé d'une autre anecdote fort curieuse que nous n'insérerons pas ici, vu sa longueur (cent dix-huit vers). Ce morceau, que l'on lit pages 353-358 du *Roman de Rou*, et chap. LXX, feuillet signé f i verso, col. 1, de la *Chronique de Normandie*, est relatif à un chevalier qui vola au duc Richard une cuiller d'argent.

[2] Dans le moyen âge, les Lombards jouissaient d'une grande réputation de science. *Li plus sage homme sont en Lombardie* est un dicton de cette époque. Voyez *Proverbes et dictons populaires*, publiés par G. A. Crapelet, Paris, 1831, grand in-8°, pag. 70.

Cist vout le duc Richart veeir,
De rien n'en out plus grant voleir :
Merveille oeit de lui conter
Tant qu'il ne l' pout plus endurer;
Saveir voleit s'ert chose veire
Ce que l'om l'en faiseit acreire,
Ne n' tint la chose si à geu
Que d'utre les puis de Mongeu
Ne l' venist querre en Normendie;
E, si cum j'ai la chose oïe,
A Roem sejornout li dux;
E cil vint là, je n'en sai plus,
Herberga sei, puis a apris
E al oste la nuit enquis
Cum il porreit al duc parler;
Kar mult l'en covendreit haster :
A grant travail l'est venuz querre,
Ceo sache, de lointaigne terre;
Dunt le conseil, si l'en aveit,
S'il unques pot ne set ne veit,
Coment de ci qu'à lui ateigne,
Por Deu le prie ne s'en feigne.

« Amis, fai-il, ce ne puet estre;
J'en sai trestot l'afaire e l'estre :
En cele tur, là sus en haut,
Oit jorz e plus aînz qu'il s'en r'aut
Sejornera li dux senz dotance.
D'escos n'i avez conoissance
Ne dras ne robe n'autre ator :
N'os merreit l'om pas en la tor,
Ne de conduire vos i ne mettre
Ne se voudreit nul entremetre,

Ne le tens ne la ore en sei;
E si vos dirai bien por quei:
Mandez a trestoz ses bailliz
E ses prevoz de cest païs
Por ses contes oïr e faire;
S'est ore mult encombros l'afaire.
Del parler i ne del entrer
Ne vos set nus hom conseil doner.

« Mais itant vos di de son estre,
Que là sus à une fenestre,
Devers Seigne, ù sovent s'apuie,
Par maintes feiz, quant il s'ennuie,
Les bois esgarde e la riviere,
Ceus qui entrent e qui s'en vont (*sic*)
E qui trespassent par le punt:
Eissi le fait e si l'a en us. »
La nuit trespassa, n'en sai plus.
Oiez de qu'il se porpensa
Le mestre e qu'il engigna,
A grant merveille fu tenu
Ce qu'il fist quant el fu seu.

Kar lendemain quant fu jor cler
E li dux asist au disner,
S'a une viez chape afublée,
Laide e esrese e tote usée;
Desus, cum autre fol vilain,
Se ceinst d'une torche de fain,
Puis prist un arc senz demorée
E une saette empenée;
Vers Seigne ala si contrefaiz,
Son chaperon sus ses oilz traiz,

Son estre ceile e son corage;
Mais riens ne quide qu'il seit sage.
Ç'atent e ce desire e vout
Qu'à la fenestre, cum il sout,
Vienge li dux. Venuz i est,
f° 177 v°, c. 1. E Bernart fu garniz e prest :
En l'arc a la corde poiée
E tost la saette encochée.
Par la fenestre out li dux mis
Auques apertement son vis.
Cil met sa main devant son front,
Grant piece visa contremunt,
Puis enteise, puis saut avant,
Dunc reuse à terre autretant;
A genoillons reprent son esme,
En maint sen s'aaise e acesme
De lasser la saette aler.
Sovent li veit l'om enteser.

Tant que li dux Richart conut
E sout e vit e aperçut
Qu'à lui esmout e voleit traire.
Ne sout son quor ne son afaire;
Mais mult par s'en est merveillez,
Traist sei ariere tot iriez,
A ceus des suens qui od lui furent
E qui la merveille aperçurent
Comanda tost, qu'il ne s'en feignent,
Que le pautonier li ameignent :
« Por mei ocire e por nafrer
Li ai veu l'arc enteser.
Dès quant il en tant s'en est mis,
Merveille est qu'il ne m'a ocis.

Gardez por rien qu'il nen s'enfuie (*sic*),
Qu'il n'os eschat ne ne s'esduie. »
Cil dient à quei l'amerreient,
Mais maintenant le tuereient,
Kar deservi l'a e forfait.
Ce ne vout li dux por nul plait
Qu'adesez fust ne empeiriez,
Morz ne maumis ne mahaigniez
De ci qu'à lui s'orra por quei
Tel estoutie enprist en sei,
Qui li fist faire n'envaïr,
Par sa boche le vout oïr.

Eissi felonesse e irée
I est corue la maisnée:
Bernart saisirent li premier;
Mais trop fu grefs lor acointier:
Si li ostent le chaperon
Que la gole soz le menton
Li unt estreinte e si enpeint
f° 177 v°, c. 2. Que par un poi ne le unt estaint;
Poussent, fierent, grant mal li funt.
Cil lor cline mult parfont,
Duz e benigne a endurées
E pris les cous e les colées.
Penduz sera, mult l'en deffient;
Mais poi li est de quant qu'il dient.
Sus en la tur fu amenez
Devant le duc tot desfublez;
Mau resembla home, al veir dire,
Qui par mal vousist autre ocire.

Dunc li a li dux mult enquis

Dunt il ert nez e de quel païs,
Cum il aveit non, ne par qui los
Aveit-il esté issi os
D'arc prendre vers lui ne saisir,
D'esmer à traire n'à ferir;
Por quei, kar ce li covient dire,
Le voleit-il eissi ocire,
Ne saveir mun por quel afaire
Demorout-il itant à traire.

Bernart respont: « El ne voleie
N'à autre chose n'entendeie
Ne mais sol à parler à vos:
Mult en ai esté desiros.
Clers sui de letres mult fundez,
De loinz venuz, e si fui nez
De genz qui mult orent poeir,
Si r'ai eu par mun saveir
Al secle assez joie e honor.
Le nõinz de vostre grant valor
E del sen e de la proesce,
Del bien e de la grant hautesce
Qui par mi le mund en est dite,
Portée e retraite e escrite,
Ice m'a fait, si 'n seiez fiz,
Passer les puis de Munt-Cenis.
N'oi unques si grant desirance
Cum d'aveir vers vos conuisance.
S'empeinz sui, butez e batuz
Por estre devant vos venuz,
Ce ne me torne à desconfort,
Qu'ainceis m'est joies e deport
Que sol tant m'en puis aproismer.

Ne soi penser ne engigner
Cum venir en peusse en tant
f° 178 r°, c. 1. Si ne fust l'arc e le semblant
Que j'ai oi fait de traire à vos;
Mais mult ere poi coveitos
De faire en plus que je feseie.
Nule autre chose ne voleie
Ne mais sol desqu'à vos venisse
E ce vos contasse e deisse.
Bien soi, si 'n fui certains e fiz,
Que j'en sereie mult laidiz;
Mais, Deu merci, ç'ai trespassé:
Sire, c'en est la vérité. »

Mult s'en est li dux merveilliez,
Ot qu'il est sage e afaitiez,
Mult parole raisnablement,
Si l' veit de bon enseignement.
Del ovre qu'out si engignée,
Soffert tel aise e teu haschée,
Se merveilla puis mainte gent.
A clers de mult grant escient
Le fist respondre e oposer
Por sa grant clergie esprover:
Mult le troverent engignos,
Sage e fondez e scientos.
Por granz merveilles reconter
Ne faiseit nul tel esculter;
Tant diz, tant faiz ne tantes riens
Ne sout unc mais nul cristiens.
Li dux out od lui grant amor
E mult li porta grant honor.
Robes e beiaus aveirs assez

Out à totes ses voluntez.
Mult le tint li dux près de sei,
Kar mult trovout en lui por quei;
Mult l'oeit voluntiers sovent;
E se celui qui l' dist ne ment,
Un jor, après bien lonc termine,
Si cum granz afaires decline,
Ert li bons dux à Cheresburcs,
Ensemble od lui barons plusors;
En l'iglise ert alez orer,
Ceo ne voleit pas oblier,
Nul plus volentiers n'i alout.
Là ù Nostre Seignour priout
Vint maistre Bernart d'avant lui
Si qu'il ne furent que il dui.
De lermes out le vis moillié,
f° 178 r°, c. 2. Devant lui s'est agenoillié :
« Sire, fait-il, mult vos soplei
Por Deu que vos entendez à mei :
Grant piece a jà, ce m'est avis,
Qu'à vos m'en vinc en cest païs.
Sire, mult i fui bien venu,
E mult m'i avez cher tenu:
Mis quers, m'alme, mis esperiz,
Mult vos en rendent grant merciz.

« D'un dun me faites ci certain,
Kar ce sera le dederain.
N'os querrai plus, si cum je crei;
Mais de cest me facez ottrei :
Por Deu le vos quer e demant. »
— « Frere, or oion; dites avant.
S'est chose que vos me deiez dire,

Ne vos en voudrai pas escondire. »
Dunc remoillè al mestre le vis :
« Sire, fait-il, je vos ai requis,
Por Deu, qu'ici où vos orez,
Quant iere del siecle trespassez,
Me facez metre e enterrer,
Kar riens ne puis tant desirer.
Tant quit dignes voz oreisons
E saintes voz afflictions
Que m'alme en aura sauvement
S'ici gist mis cors solement.
Ne ferai plus od vos sejor,
Kar je morrai d'ui en tiercz jor;
De veir le sai, si n'en dot mie :
Si ma preiere avez oïe,
Gariz sui, n'ai mais regart. »
— « Amis, fait li dux Richart,
Coment poez-vos ce saveir?
Jà ne vos vei-je nul mal aveir,
Ainz vos vei freis e colorez :
Cum estes-vos si effreez ?
C'est merveille que je vos oi dire. »
— « A ! por Deu, Bernart, beau sire,
Ne tenez mes diz à enfance ;
Mais le dun quer e l'otreiance. »
Quant li dux veit qu'eissi l'aspreie,
Trestot bonement li ottreie :
Faite en sera sa voluntez,
Mis i serra e enterrez.
Ne vos sai dire certainement
178 v°, c. 1. Queu mal out Bernart ne coment
Ce li avint ne queu dolor;
Mais ne passa unc le tierz jor :

Morz fu, e l'ovre mult escrite
Dunt il eissi out sa mort dite
E fait saveir e prononciée :
Assez s'en est genz merveillée.
Hautement fu enseveliz
E enterrez e enfoïz
Là où li dus li out pramis,
Qu'il li out demandé e quis.

SI CUM LA TOUR DE MELEUN FU TRAÏE, CUM LI DUS RICHARZ OD SES NORMANZ LA PRIST PAR ASSAUT E RENDI LE REI DE FRANCE[1].

Li quens de Meleun, Bochart[2],
El tens del secunt Richart,
Ert riches e de grant puissance
E del conseil le rei de France,
De Robert, li duz, li amez;
Mult ert Bochart de lui privez,
Kar d'afaires ert mult sachanz,
A cort ert del tot sejornanz.
Eissi cum j'el livre ai trové,
Son chastel aveit comandé
A un son riche chevalier
Qui esteit apelé Gautier[3];
Femme aveit de mult grant lignée;
A eus aveit sa tor baillée,
Sis hom esteit e sis jurez;
Mais trop s'est vers lui malmenez,

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. XIV : *Quomodo Robertus, rex Francorum, auxilio Richardi ducis, reddidit Burchardo castrum Milidanum.* (Du Chesne, 255, C.) — *Fragmentum Chronici fratris Hugonis Floriacensis monachi.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tome X, page 220, D.)

[2] *Burcardus.* Hug. Floriac.

[3] *Walterius.* Will. Gemmet. *Walterius, Guaterius, Gualterius, Walterus.* Hugo Flor.

Kar li quens Odes, ce m'est vis,
Li a doné tant e pramis
Que le chastel li a traï,
Par nuit de la tor l'a saisi.
Vis e chaitifs, hontos e las,
Se remist en la lei Judas;
Qui son seignor ne garda fei :
Por tel l'en mescharra, ce crei.

Cest ovraigne fu tost seue
E par tote France espandue.
Grant merveille out li reis Roberz
Quant l'afaires fu descoverz,
Cum cil Gautier l'aveit pensé
E le chastel issi livré,
Cum, fel, orre, faus traïtor,
A si boisié à son seignor;
f° 178 v°, c. 2. Cum Odes si ert hardiz.
Ses brefs fist faire e ses escriz,
Si li manda en son seel
Que tost s'en eissist del chastel,
Prest de dreit faire à lor devis,
De ce qu'il a vers lui mespris
Laide ovre e laide mesprison
Que l'om li torne à traïson.
Vis trop mauvaise e trop vilaine
A fait en sa paiz seguraine,
E si 'n voudra, à quel que tort,
Aveir tot l'esgart de sa cort;
Mais, cum que seit ne cum avienge,
Gart que le chastel puis ne tienge.

Li quens Odes vit le chastel

Si riche e si fort e si bel,
Cum Seigne li cort de deus parz :
Ce fu tot sis mendres regarz
Que par force li seit toleiz;
Respont qu'il n'est pas si destreiz
Que del chastel se dessaisisse,
Qu'il le gerpe ne qu'il s'en isse :
« Dès or n'est, fait-il as messages,
Ce m'est vis, li reis gaires sages,
Qui ce me mande : c'est folie,
Kar jamais nul jor de ma vie
Ne m'en laisserai dessaisir
Por tant cum je le puisse tenir.
Très bien le quid e bien le sace,
Ne m'en istrai pas par manace
Ne por les treis premiers assauz
Dunt maris seit li murs si hauz
Ne Seigne d'entor si parfonde.
Que damne Deus tot le confonde!
Qu'ainz n'i perdra del sanc deu cors
Que l'om eissi m'en traie fors. »

Cil n'orent cure de contendre;
Dès qu'il n'i poreient plus prendre,
Al rei unt dit tot e noncié
Ceo que Odes lui respondié.
Premierement, trestot ainceis
Qu'en vousist plus faire li reis,
Manda le duc à parlement,
E si li mostra ducement
La honte qui li esteit faite,
Cum cil aveit sa paiz enfraite,
f° 179 r°, c. 1. L'orguil, le tort e les respons;

Après l'a preié e semons
Qu'à ce vengier li seit aidanz,
Que toz jorz l'en seit redevanz;
Que li autre orguillos de France
De ce n'aient acostumance.
Mult l'en requiert, mult l'en sopleie;
E li dus Richart li otreie.

Mult furent tost les osz criées,
Tost banies, tost asemblées..
Ne sai quanz cenz ne quanz millers
Il pout aveir de chevaliers;
Mais unques genz plus bel garnie
N'en eissi mais de Normendie.
Od grant fierté e od bobance
Entra li osz Normanz en France.
Trestot eissi cum je vos devis
Fu Meleun un jor assis,
Que li reis fu del une part
E del autre li dux Richart.
Si Seigne les out departiz,
N'en fu pur ceo meis (*sic*) assailliz
Li chasteaus menu e sovent.
N'oïstes tant mortel content,
Kar tant cum li jorz dure entiers
Les asait l'om sus as terriers.
Perreres lancent des berefreiz,
Les i unt trop à mort destreiz.
D'iloc traient arbalestier.
Ne lor leist sol le jor manger:
A autre rien n'osent entendre
Ne mais sol à lor cors defendre;
Tote jor sunt nafré e mort,

Tant qu'il virent le desconfort
Qu'il ne le porreient soffrir :
Toz les i covendreit morir.
Poor out chascun de sa vie.
Au duc Richart de Normendie
Parlerent tant tuit en commun
Qu'il li rendirent Meleun ;
E il, verais, jusz, dreiz e sages,
Vout que remassist li damages ;
Ne fist à la gent deshonor ;
Mais sempres prist le traïtor,
Si l'enveia au rei Robert,
E manda-li tot en apert
f° 179 r°, c. 2. Que senz autre porloignement
Li enveit chevaliers e gent
Qu'il baut la tor e le chastel.
Li reis l'oï, mult l'en fu bel :
Toz li quers l'en est esjoïz.
Sempres en fu Bochart saisiz.
A toz fist li dux pais seure,
Fors au traïtor, au parjure.
Ainz que les osz s'en remuassent
Ne ainceis qu'eles s'en tornassent,
Furent les furches aportées
E devant la porte levées.
Al esgart des barons del regne
Fu penduz Gautiers e sa femme :
Qui qu'i eust gaain ne perte,
Icist en orent lor deserte.
Si furent traïtors ne feus,
Laidement reverti sor eus.
Teu fin deit prendre, c'est raison,
Home qui fait laide traïson.

Od grez, od merciz, od congiez,
S'en rest li bons dux repairiez.

SI CUM LI DUS RICHART MENA L'OST DE MENDIE (*sic*) EN BORGOIGNE, QU'IL SOZMIST E CONQUIST AL REI DE FRANCE[1].

Treis anz après iceste alée
Que je vos ai del duc contée,
Fu de Borgoigne, ç'ai apris,
Morz tot senz eir li dux Henris;
Sa duchée tot en quitance
Laissa au rei Robert de France,
Del tot vout qu'il fust sire e eir;
Mais ne li voudrent receveir
Borgoignon, por rien qu'il deist.
Par mainte feiz les en requist;
Mais un conseil ne voudrent prendre
De la terre livrer ne rendre.
Au conte de Nevers, Landris (*sic*),
Fort chevalier, proz e hardi,
Livrerent Aucorre e garnirent
E merveillose force i firent,
Murs e trenchées e paliz,
Fossez e granz ponz torneiz.
Là se defendront senz dotance
Vers trestot l'empire de France.

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. xv : *Quod auxilio Richardi ducis Robertus, rex Francorum, ducatum Burgundiæ, quod Henricus dux ejusdem sibi moriens reliquerat, invitis Burgundionibus, adeptus est.* (Du Chesne, 256, A.) — *Glabri Rodulphi Historiarum liber II.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 20, B.) — *Historia episcoporum Autissiodorensium.* (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, edente Philippo Labbe, p. 449; *Rec. des Hist. des Gaules*, p. 171, C.) — *Gesta abbatum S. Germani Autissiodorensis.* (*Nov. Bibl. manuscript. libr. t. I*, p. 572; *Rec. des Hist. des Gaules*, p. 296, D.)

Li reis Robert r'a tant requis
f° 179 v°, c. 1. E tant preié par ses amis
Le duc Richart de Normendie
Qu'od lui, od ost fiere e banie,
I ala sor les Borgoignons.
Unc si faite destructions
Ne fu sor une genz emprise.
Aucorre i unt par force assise
E assailli tant e lancié
Qu'il n'out dedenz nul si haitié
Qui de ce n'eust desier
Que l'ovre fust à comencier.
Ne lor vient nul secors de fors,
Si lor raie le sanc des cors
Eissi sovent que trop s'esmaient :
Treis cenz nafrez e plus i braient.
Là esteit l'ost de Normendie
Si mervillose e si hardie
Que cil dedenz trop les cremeient.
De là ù il les assailleient
Nule hore à seir ne à matin
Ne preissent jà od eus fin
Tant qu'il ne l' porent endurer :
La vile lor covint livrer[1].

[1] Ce fait, qui est avancé par Guillaume de Jumiéges, est contredit par les autres historiens. Écoutons Glaber Rodulphe : « Deveniens quoque rex primitus cum « omni exercitu civitatem Autissiodorum, « eam obsidione circumdedit : qui diu ibi « crebris assultibus fatigatus residens, non « adversus eam prævaluit, quæ fertur nun- « quam fraude vel hoste fuisse decepta. « Relicta namque civitate, rex cum uni- « verso bellico apparatu convertit se ad « castrum beati præsulis Germani ex- « pugnandum, quod munito aggere præ- « pollens hæret civitati. » L'auteur des *Gestes des évêques d'Auxerre* dit à peu près la même chose : « Præterea rex Robertus, « collecto in unum exercitu valido, tam de « gente Francorum quam Normannorum, « habens secum Richardum potentissimum « ducem ipsorum, occupans devastavit per-

Landris fu pris; mais li dus saches
Le fist delivrer par ostages.
Fust à travail u fust à paine,
Aucorre out li reis en demaine;
N'i trova unc pois contençon
Fors solement à Avalon.
Là r'out mult grant chevalerie
E à deffendre bien garnie.
Forz fu la tor e haut li mur :
Auques i furent aseur.
L'espée jurent e le pont
Cil qui dedenz la vile sunt
Que jà la vile n'ierт rendue;
Qu'ainz ert vassaument defendue;
Mais ainz la kalende de mai
Quit qu'il en vindrent al essai;
Si firent-il si durement
Que n'os porreit dire coment.

Assis fu senz faille Avalon :
Maint tref e maint bel pavillon
I out tendu, veant lor oilz.
Ne fu de là si granz l'orguilz
Que ne lor feist comparer
f° 179 v°, c. 2. Lor outrage, lor fou quider;
Mais ainz i sistrent bons treis meis
Li osz Normanz e li Franceis
C'unques li mur en fussent pris;
Mais d'eus i out ainceis ocis.

« maximam Burgundiæ partem, cumque « primitus ad civitatem Autissiodorensem « pervenisset, volens eam capere (quod « fertur urbi illi nunquam contigisse), cives « ejusdem urbis fortiter ei restiterunt. » Ces expressions sont, à peu de chose près, celles dont se sert l'auteur des *Gestes des abbés de Saint-Germain d'Auxerre*.

Tanz durs assauz ne furent faiz,
E tant qu'à ce torna li plaiz
Que vitaille lor fu faillie.
Par le bon duc de Normendie
Se rendirent au rei de France,
Qui 'n fist la paiz e l'acordance;
De Borgoigne le fist seignor,
Si queu n'i out chastel ne tor
Dunt il se vousist entremetre
Que ses gardains n'i peust metre.

Quant pris out esté Avalon,
E li haut home e li baron
Orent fait al rei seurtance,
Tot maintenant, senz demorance,
Fist Robert son fiz dux sor eus,
Qui ne lor fu crueus ne feus,
Mais duz e frans e sage e proz
E cil qui en paiz les tint toz.
Ce diseient bien Borgoignon,
E certement là saveit l'on,
Jà sor eus n'eust seignorie
Li reis à nul jor de sa vie
Ne fust Richart li dux Normanz.
Od duns, od grez, od merciz granz,
S'en repaira en Normendie
Quant al rei out s'ovre acomplie.

SI CUM LI DUS RICHART ENVEIA SON FIZ EN BORGOIGNE OD ESFORZ DE CHEVALIERS POR SON GENDRE DELIVRER DE PRISON[1].

Li quens Reinauz d'outre Seonne,
Si cum la letre dit e some (*sic*),
Out pris la fille al duc Normant,
Aeliz la prôz, la vaillant,
Unc de celes plus preisée
Qui unc eissist de la lignée.
Li quens Hues de Chaelons[2]
E li quens Richart, ce lisons,
Se gerreierent durement.
La guerre out duré longement.
Li quens Reinaut aveit tant fait
Qu'à son plaisir li feist plait
f° 180 r°, c. 1. Si ne fust uns decevemenz
E uns trop laiz traïssementz,
Par quei li quens Reinauz fu pris[3],
Dunt par la terre fu granz cris
E dunt cil fu trop empeiriez
E apelez faus desleiez.

Seue fu la traïsons.
En la chartre de Chaelons
Le tint en buies fer-liez

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. XVI : *Quod Rainaldus trans Saonæ fluvium comes Burgundionum duxit filiam Richardi ducis Aeliz.* (Du Chesne, 256, B.) — *Roman de Rou*, I, 365-368.

[2] Hugues, quarante-huitième évêque d'Auxerre et comte de Châlons-sur-Saône. Voyez sur ce prélat, *Historia episcoporum Autissiodorensium*, chapitre XLIX (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, edente Philippo Labbe, p. 448-451); le *Gallia Christiana*, t. XII, col. 284, 285; et le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XI, préface, p. XXV-XXVIJ.

[3] Cet événement eut lieu dans l'année 1026.

Si queu ne l' en perneit pitiez.
Tant ne s'en sout riens entremetre
Qu'à raançon le vousist metre.
Mainz grefs plaiz l'en aveit offriz
La bone contesse Aeliz,
Grant ire aveit de son seignor
Qui tenuz ert en teu dolor;
Unques ne s'en pout tant pener
Qu'ele li peust delivrer.
Quant vit queu ne l' porreit aveir
Par besoig e par estoveir,
Manda por force e por aïe
Au duc son pere en Normendie;
Tote s'aisse, son estoveir,
Li a mandé e fait saveir
E cum ele pert son seignor;
Por Deu le prée e por duçor
Qu'il le li rende ainz qu'il seit morz,
Kar trop est granz sis desconforz.

Li dux Richart prist ses messages,
Corteis e bons parlers e sages,
Si manda al conte Huun
Par amor e par gerredon
Que son gendre li delivrast
E qu'à sa fille le quitast;
Mult l'en vout requerre e preier,
Mais unc ne l' laissa ostagier
Cil por le duc tant solement,
Ainz dist qu'il n'en fereient (*sic*) neient.
Dès ore vout que à pris se tienge,
Kar il n'est home qu'il en crienge :
En autres buies le fist metre

E del garder mult entremetre
E doner mult poi à mangier.
Ç' ala l'om tost au duc nuncier,
Qui d'ire plain e toz marriz
I a tramis Richart son fiz
Le bel, le proz, le franc, le large,
Le bon damisel e le sage,
Flors de joie, flors de valor
E flors de hautesce e d'onor,
Od teus plentez de chevaliers
N'en truis les cenz ne les milliers,
E od archers e od serganz :
De ceus par i menerent tanz,
Desqu'as munz de Mungeu senz faille
Peussent aler par bataille.
Unques nul plus riche apareil,
Tant bel escu à or vermeil,
Tant bon destrier isnel d'Espaigne,
Tant penun freis e tant enseigne,
Tante veissele, tant veir e gris
E tanz riches aveirs de pris
Ne bailla mais pere à son fiz;
Ne destorbez ne contrediz
Ne furent par le rei de France.
Hardiement e senz dotance
S'en passerent par les contrées;
Mais à dreit furent achatées
Les viandes e les forrages :
N'i voudrent faire autres damages
De ci qu'il vindrent as forfaiz,
Que il firent pesmes e laiz.

30 r°, c. a.

Mirmande[1], un chastel orgoillos
E vers eus mult contralios,
Ceinstrent d'environ e d'entor;
Mais n'i firent pas lonc sojor,
Qu'assailli furent si dedenz,
Tant i out d'eus morz e sanglenz
A trestoz les assauz premiers
Que les hauz murs des granz terrers
Lor trebucherent e verserent;
Denz les bailes par force entrerent,
Le feu i mistrent de cent parz,
Si l' comanda l'emfès Richarz.
Gent i out mult arse e perie:
Tant gaaigne l'om en folie.
Destruite e arse fu Mirmande.
Qui traïson fait e demande
Si est bien dreiz qu'essi l'en chée :
Idunc fu l'ovre comencée.

Par la terre al conte Huun
Ala li osz tot à bandon.
f° 180 v°, c. 1. Mais sachez bien que mul païs
Ne fu unques plus à dol mis
Ne plus robé ne plus destruit :
N'i remest vin ne blé ne fruit,
Borc ne vile, maison ne grange.
Teu damage ne si estrange
Sor un vassal n'os ai retrait

[1] *Mirmandum*, *Milinandum*, *Milbiandum*, *Milmandum castrum*. Will. Gemmet. (Du Chesne, 256, D; D. Bouquet, X, pag. 190, A; XI, 208, note *b*; 628, B.) — *Milmandam castrum*. Rob. de Monte. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 270, C.) — *Mirmandum*. Henric. Huntindon. (*Ibid.* t. XI, p. 208, D.) — *Le chastel de la Merveille*. Chronique de Normandie. (*Ibid.* p. 320, C.)

Cum l'om li a par trestot fait.
Mult près des murs de Chaelons
Retendirent lor paveillons;
R'armé furent li esquier
E r'envaï li grant terrer,
E li portal e li paliz
De ceus de la vile gerpiz,
Pleins de poür e pleins d'esmai;
Des cors lor eisseient li rai
A plusors de cler sanc vermeil.
Li quens Hues veit le trepeil;
Set, se par force esteit saisiz
De lui li dameiseaus gentiz,
Destruit sereit senz raançon,
Jà n'istreït mais fors de prison:
Angoissos quant il veit l'assaut
E defense rien ne li vaut,
De dol li moille la maissele;
Desus son col prist une sele;
Hontos, plaissiez de son orguil,
Si qu'en lermes li sunt uil,
Vint à Richart trestoz nuz piez,
Devant lui s'est humiliez;
La sele li fu sor le dos:
Ne fu si hardiz ne si os
Qui l'en osast faire lever.
Iteu semblant solent mostrer
Cil qui de merci erent loing;
Par vive force e par besoig
Se rendeient si senz dangier
Tuit enselé à chevauchier[1]:

[1] Li dus Ricars, qui anoia,
Son fil Ricart i envoia,
Od lui grant gent, et tant i fist
Que la Mirmande à force prist,

Por ce teus ert l'aflictions
I rebesoignout bien pardons,

Tot eissi fu li quens venuz, 29675
Qui à chevaucher s'est renduz.
Ne quit que plus pitosement
Fust quise paiz n'acordement;
Nul si bel ne requist pardon,
Tant que li clerc e li baron 29680
f° 180 v°, c. 2. Dient Richart de Normendie,

Et la tiere al conte Huon
Arst et destruist tot environ
Tant que li quens vint à mierci,
Sa siele sour son cief, etc.

Chronique de Philippe Mouskes, publiée par M. le baron de Reiffenberg, in-4°, tome II, page 134, v. 15764.

Il existait dans la bibliothèque de Saint-Germain d'Auxerre une dissertation de dom George Viole, où il prétend démontrer la fausseté de cette histoire, qui n'a d'autre garant, selon lui, que Guillaume de Jumiéges, dont les autres écrivains ne sont, dit-il, que les copistes en ce point*; mais les preuves qu'il apporte à l'appui de son opinion sont bien faibles, et ne peuvent en rien détruire la foi que l'on a accordée au récit des historiens normands.

On trouve dans les annales du moyen âge plusieurs exemples de cette singulière coutume. C'est ainsi qu'en usèrent Guillaume de Belême, assiégé dans Alençon par Robert, duc de Normandie, comme nous le verrons plus loin; Alain, comte de Bretagne, en guerre avec les Normands**, et Geoffroy Martel à l'égard de son père Foulques Nerra, comte d'Anjou, si l'on en croit Guillaume de Malmesbury***. « Car « telle estoit l'ordonnance que ung homme « desconfit se rendoit une selle à son col. » *Chronique de Normandie*****. Nous pourrions citer plusieurs autres exemples; mais il existe sur cette coutume une dissertation à laquelle nous nous bornerons à renvoyer; elle est intitulée : *La Selle chevalière*, par Gab. Peignot. Paris, Techener, 1836, in-8° d'une feuille et un quart. Cette brochure cependant ne dispense pas de recourir au Glossaire de du Cange, au mot SELLAM GESTARE; et au Supplément de dom Carpentier, au mot 3. PANELLUM.

* Si cevauçoient tot de plain
Par mi la tiere-al conte Alain;
Arsent viles, et bors preerent,
Chevaliers prisent et tuerent;
Mais li quens vint lués à mierci,
Sa siele sour son cief enki.

Chronique de Philippe Mouskes, t. II, p. 149, v. 16206.

* L'*Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 528, col. 2.

** *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, ed. Henrico Savile, p. 97, lig. 40; *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XI, p. 18, C.

*** *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XI, p. 320, C.

Dès qu'il vers lui tant s'umelie,
Merci en deit aveir e prendre;
Son serorge li face rendre
Ses dreiz, quant qu'il saura requerre;
Ce par qu'entr'eus deus ert la gerre,
Ce li rende; de seit pais
Eissi que noise n'en seit mais.
Eissi l'ottreie cil e grée :
Tote eissi fu l'ovre achevée.
Fiances unt e tenemenz
Prises deu conte e seremenz,
Qu'à Roem, dreit senz destolir,
Li fera dreit à son plaisir.

Li quens Reinauz fu delivrez,
E Richart est d'iloc alez
Veeir sa suer bele Aeliz,
Qui mult li rendi granz merciz;
Joie li fist, ne feu teus faite.
Quant cele ovre fu à chef traite
Si s'en est Richarz repairez
Od ses granz genz, joios e liez,
Pleins d'aveirs riches e comblez
Des buens chasteaus qu'il unt robez.
Mult fu la gent de Normendie
D'estrange joie replenie
Quant il oïrent qu'il veneient,
Estrange parole en teneient
De ce qu'eissi l'aveient fait.
Quant al duc fu dit e retrait,
Mult par s'en fist liez e joianz,
Kar veit qu'il est proz e vaillanz,
De riche quor e de hardi

A destruire son enemi.
Mult l'ont au riche duc loé
Cil qui od lui furent alé;
Mult l'a receu à grant joie,
Mais assez fu puis corte e poie,
Kar la mort le fist departir
Eissi cum vos porreiz oïr.

ICI FENIST E TRESPASSE DE CEST SIECLE LI DUX RICHART LI SEGUNZ [1].

Vint e nof anz, ce dit l'escriz,
Out li dux Richart acompliz,
Li bons, li vaillanz, li secunz,
Que tant honora toz li munz,
f° 181 r°, c. 1. C'unc à son tens, ce dit l'autor,
Ne fu prince de sa valor.
S'il fu sages, vaillanz e bers
E (*sic*) ses afaires seculers,
Sor ce que si anceisor firent
Les soes ovres resplendirent,
Jhesu-Crist n'en oublia mie
Ne ma dame sainte Marie :

[1] Will. Gemmet. lib. V, cap. XVII : *Quod dux Richardus ad extrema veniens, Richardum filium suum seniorem præfecit suo ducatui.* (Du Chesne, 257, A.) — *Roman de Rou*, I, 369, 370. — *Chronicon Ademari Cabanensis.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, p. 161, D.) — *Chronicon Virdunense*, anno 1026. (*Ibid.* 210, B.) — *Breve Chronicon Sancti Martini Turonensis.* (Ib. 225, C.) — *Orderici Vitalis Historia ecclesiastica.* (Ibid. 235, B et D; *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui*, p. 371, A.) — *Chronica Willelmi Godelli*, anno 1017. (D. Bouquet, X, 262, D.) — *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum*, anno 1026. (*Ibid.* pag. 270, C.) — *Extrait de l'histoire d'aucuns des ducs de Normandie.* (Ibid. 276, B.) — *Chronicon Turonense.* (Ibid. 284, A.) — *Chronica regum Francorum*, (Ibid. 302, E.) — *Chronica Sancti Stephani Cadomensis.* (Du Chesne, 1017, B.) — *Chronicon Rothomagense.* (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, pag. 366.)

Ecclesiastres fu verais
Qui les granz covenz tint en paiz;
Mult out chere religion
E mult i fu s'entention,
Benignes e duz e homains,
Que clers e moines e nonains
Gardout cum pere ses enfanz;
E des povres n'ert oblianz,
Merveilles lor faiseit granz biens:
C'ert lor refui e lor chatiens.

En tel termine, en tel aé
Torna sis cors en enfermeté,
En gref mult e en traveillose
E sor tote rien dolerose.
Li menbre li furent dolant,
Que de repos n'out tant ne quant;
Perdit le beivre e le mangier,
Ne li pout mie aveir matier (*sic*).
Ce que l'un dit l'autre content,
Quant l'un le lait l'autre le prent:
Ne se sout mais à quei tenir;
Mais l'arcevesque fist venir
Robert son frere, autres plusors
De tot le regne les meillors,
Hauz homes, princes, chastelains;
Dunc lor mostra qu'il n'ert pas sains,
Qui vers la mort del tot branliez:
Passée esteit mais sa santez,
Del garir n'i a esperance,
Qui à sa fin est senz dotance.

Retraiz ne m'est contez ne diz

C'unques si faiz dols fust oïz
Cume leva par mi la sale :
Li plus vermeilz i devint pâle.
Là veissez faces moillier,
E plaindre tant buen chevalier,
E tant regret e tant esmai
Ne l' vos puis dire ne ne sai.
f° 181 r°, c. 2. Clerc e moine sunt en dolor,
Mult regretent lor bon seignor;
Entre les dames est li criz,
Qu'or criement perdre lor marriz;
As puceles r'est le plurer,
Qu'or remaindront à marier;
As marcheanz, genz de mestier,
Entre ceus r'est le dol plenier,
Kar or unt poür d'estre pris;
As chasteiaus n'a joie ne ris :
Tuit criement que munt li affaires.
Quant auques fu remès li braires,
Si vint d'avant lui l'arcevesque
E li baron e li evesque;
Nul si bel ne si ducement
N'oï l'om parler à sa gent,
Nul lor bontez ne lor valors
Ne lor granz servises plusors
Ne la fei qu'il li unt portée
Ne fu d'autre si regretée
Ne rendu tantes granz merciz;
Dit qu'il r'a d'eus plusors norriz,
Doné femmes e mariages,
Creuz rentes e heritages,
Amez e gardez à honor :
« Se m'avez tenuz por seignor,

Je vos por mes amis feeilz,
Si n'eissi unc de voz conseilz;
Ne me fu chers aveirs donez
Ne vos ait esté abandonez;
Si est que de vos me part,
Ce m'est or mais desir e tart;
La mort de ci qu'au quor m'ondeie
Si que l'alme jà s'en effreie.

« Tant cum je puis à vos parler
Vos voil preer, dire e mostrer
Que vos facez seignor novel
Richart, mun fiz, le proz, le bel;
S'aiez en lui bone esperance,
Kar je vos di bien senz dotance,
Se Deus santé li tense e vie,
Pere sera à Normendie;
Boneuré quit que seront
Cil qui à son tens vivront.
A toz requer, pri e soplei
Que vos li portez amor e fei. »
f° 181 v°, c. 1. Adunc l'a fait à sei venir;
Od dol, od lermes, od sospir,
Li baise la boche e les oilz.
N'i a si jofnes ne si vieuz
Qui 'n n'ait tendror e pitié,
Qui n'i seient li oil moillié.
Par mi le poing lor livre e tent.
Cil le recoillent ducement:
Sires lor ert, à lui s'otreient,
Que jà vers lui jor ne desveient.

Aduc (*sic*) fu Robert apelez,

Baisiez refu e acolez
De son pere amiablement.
« Je voil, fait-il, senz content
Que cist ait Oismes e Oismeis,
Si que Richart li face creis
De fieus, de rentes e d'onor,
S'il li porte fei e amor.
Qu'entr'eus ne liet noises ne clains,
Seit ci sis huem de ses dous mains. »
Eissi l'unt fait e otreié
Cum il a dit e enseignié;
E quant il out tot ordené
E departi e devisé
Qu'il faire dut, dunt li sovint,
E qu'à sainte eglise apartint,
Qu'à Deu se fu del tot offriz,
E sis testamenz fu escriz,
Confès senz dote e senz error
Quant receu out son Seignor,
Parlant s'en eissi l'esperit;
Devant damne Deu Jhesu-Christ
Fu portez od esjoiance :
Ce fait à creire senz dotance.
Regné aveit vint e dous anz[1]
Si n'iert pas sis aez mult granz.

Mile vint e sis anz acompliz,
Si cum reconte li escriz,
Aveit dès l'Incarnation

[1] Vint e noef anz terres maintint,
A cel terme à sa fin vint.
Roman de Rou, I, 370.

La leçon de Wace est la plus exacte. Richard II succéda à son père, Richard Ier, en 996. Voyez le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, pag. 451, note *b*.

Tot entierement e plus non
Desqu'al derein jor de sa vie [1].
A Fescamp jut en l'abeie,
Là fu richement enterrez;
Mais puis unt esté relevez
Par le bon rei, cil qui fu fiz
Maheut la bone empereiz,
Par le bon rei Henri secund [2],
f° 181 v°, c. 2. Flors des princes de tot le mund,
Ki faiz sunt dignes de memoire
E qui Deus dunt force e victoire,
Longe vie, prosperité,
Senz aisse e senz aversité,
Saintisme e bone seit sa fins!
Ci r'acheve li parchemins,
Fors tant qu'à ceus as quors verais
Dunt Deus honor e joie e pais [3]!

[1] Richard II mourut le 23 août 1026.

[2] Cette translation eut lieu en 1162, ce qui prouve, comme le fait remarquer M. Auguste le Prevost, à propos du passage correspondant de l'ouvrage de Wace, que ceci a été écrit plus tard : « (1162,) « Primus Ricardus, dux Normanorum, « et secundus Ricardus filius ejus, apud « Fiscannum levati de tumulis suis, in qui- « bus separatim jacebant, post altare Sancte « Trinitatis honestius ponuntur. Huic trans- « lationi Henricus, rex Anglorum, interfuit « et episcopi Normanniæ, etc. » *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum* (*Guiberti de Novigento Opera*, pag. 781); *Chronica Normanniæ* (Du Chesne, 998, B).

[3] Nous avons trouvé l'indication d'une vie d'un Richard que nous n'avons pas vue, et qui était sans doute celle de Richard II : « On ne fut pas plus heureux (au XIIIe siè- « cle) pour le choix des livres de notre His- « toire. Au lieu de faire traduire Gregoire « de Tours ou Aimoin, on s'attacha aux Fa- « bles de Turpin. Ce que j'ai trouvé de « meilleur en ce genre, est une traduction « de l'Histoire de Richard Duc de Nor- « mandie. » *L'Etat des sciences en France, depuis la mort du Roy Robert, arrivée en* 1031, *jusqu'à celle de Philippe le Bel, arrivée en* 1314. *Dissertation de M. l'abbé Lebeuf.* A Paris, chez Lambert et Durand, 1741, in-8°, pag. 38, 39. L'auteur cite en marge : *Cod. S. Cornel. Comp.* 65. *et in Bibl. Colleg. Navar.* Nous avons consulté ce premier manuscrit anciennement coté 55, et maintenant 62 dans le fonds de Compiègne, Bibl. royale : c'est la Chronique dite *de Turpin* qu'il contient.

CI COMENCE DEU TIERZ RICHART [1].

Des deus Richarz ai translaté
Ce que j'en truis de auctorité.
Li uns fu peres, l'autre fiz;
Dreiz est qu'après les lor escriz
Reseit li tierz, s'iert-il mon voil.
L'uns li fu pere e l'autre aiol;
Niés del premier, fiz desunt (*sic*),
Si cum l'estoire nos espunt.
Tel chevalier, si bel, si sage,
Ne tint terre de son aage:
Icist fu Richars li derrers;
Mais de Rou, qui fu li premiers,
N'en nasqui nul en la lignée
Dunt ele fust si essaucée
S'il eust vescu longement:
Si bel ne si proz ne si gent
Ne nul si large ne fu nez;
E quant el destrer sist armez,
Si corajos ne si hardiz
Ne fu del lignage norriz;
Pleins fu de fei e de duçor,
E mult out vers Deu grant amor
E vers toz ceus qui al servise
S'erent donez de saint iglise;
Suefs e duz ert e verais,
Nus plus n'ama joie ne pais,
Ne nul, eissi cum nos lisuns,

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. 1 : *Quod Richardus tertius, licet paulisper in regimine ducatus fuerit, bonitatem tamen patris imitatus est.* (Du Chesne, p. 257, C.)—*Roman de Rou*, I, 370, 371.

N'osa doner si riches dons;
Nus ne se tint si hautement,
Ne nul si bel ne tint sa gent,
Nus n'out le quor meins esmaiable
Ne plus entier ne plus estable;
f° 182 r°, c. 1. De quant qu'il fist fu loez:
Nul princes ne fu tant amez.

[1] Mais en la pais, en l'estement
De son premier comencement,
Quant toz li regnes ert joios
E liez e bonaventuros,
Ce ne pout soffrir l'Enemis,
Qui à trestoz biens est eschis;
Ne vout qu'il maisist en leece
Se en dolor non e en tristece
E tot le regne qu'il teneit,
Qui envers lui aparteneit;
Mult la li quida grant moveir,
E si fist-il de son poeir;
Kar par le suen conseil hontos
Vindrent felon e envios,
Si firent que li quens Roberz
Prist Faleise cum cuilverz.
Trop se mesfist vers lui par eus :
Ce fu pechiez, damage e dous } (*sic*)
De ce qu'eissi hontosement
Se mena vers lui malement.
Laide ovre i out e trop vilaine
E dunt plusors traistrent grant peine.

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. II : *De discordia inter ipsum et Robertum, fratrem suum, et de morte ipsius Richardi, post factam concordiam.* (Du Chesne, 258, A.) — *Roman de Rou*, I, 371, 372.

Faleise out li quens Robert prise,
Dunt trespassée a e maumise
Sa fei vers son frere Richart;
De plusors lieus, de mainte part
Manda sergantz e chevaliers,
E si out assez arbalestiers
Garni à la vile à defendre :
Ne li porra l'om mais soprendre.
Forz est la tor, ne crient assaut,
N'enging nule chose n'i vaut.
Qui qu'en plort ore ne qui qu'en rie,
A son os l'a prise e saisie;
Mais s'il s'en gabe ne enveise,
Al duc Richart sun frere em peise :
Merveilles par s'en fait irié,
Plus por ce qu'il li a boisié
Que il ne fait por autre rien;
Kar certains est e si set bien
Que vers lui ne la puet tenir.
Tot maintenant, senz plus soffrir,
Furent totes les osz criées.
Si granz ne vit nus hoem jostées.
f° 182 r°, c. 2. Chascons i fera son esforz,
Quoiement seit vengié cist torz.
Vers le conte sunt mult marri,
Au siege vienent bien garni.

Faleise assist la gent Normande,
Qui autre chose ne demande
Ne mais le traire e l'asaillir;
Jà ne s'en voudront mais partir
De ci que li mur seient jus;
Mult s'en paine Richart li dux.

De perreres e de berfreiz
I vint estranges li charreiz.
Truies, multons ferrez e durs
Firent assez hurter as murs,
Qu'a à traire e à lancier
Mult les i unt fait esmaier;
Oent qu'il unt l'ost fait jurer
A toz jorz mais senz desevrer
De ci qu'à la ville seit lor;
Amonesté unt mult plusor
Conte Robert qu'à paiz entende,
Qu'à son frere vienge à amende,
Que par force u par traïson
Ne l' prenge e tienge en sa prison.
Creu en a conseil li quens,
Tant i a fait parler as suens
Que fors vindren (*sic*) à parlement.
Tote lor ire e lor content
Torna à paiz entiere e fine.
Tant s'umelie e tant s'encline
Li quens Roberz vers son seignor
Qu'il le r'a coilli en s'amor.
Cum cher frere se sunt baisié.... (*sic*)
Oismes e sa grant terre oismeise,
E li dux Richart out Faleise.

Après departi ses maisnées,
De lui servir encoragées;
Vers Roem s'en vout retorner,
Car là voleit plus sejorner :
Si fist-il, cum nos lisons,
Od de ses privez compaignons.
Oiez dolor e encombrer :

Ne sai en beivre u en mangier,
L'enpoisonerent par envie :
Eissi li toli l'om la vie. 29995
De mort trespassa la haschée
f° 182 v°, c. 1. E tot le plus de sa maisnée.
Eissi furent mort par venim ;
Mais ne pout l'om estre devin
Qui ce out fait, tant fu enquis ; 30000
Porquant si fu sor les sons mis[1].
Trop par i out angoissos plait,
Pesme conseil i out e lait.
Deus anz regna e neent plus[2],

[1] *Chronicon Ademari Cabanensis.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 161, D.) Suivant la Chronique de Saint-Martin de Tours (*Historiæ Francorum Scriptores*, t. III, page 360, C; *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, page 225, D), ce meurtre aurait été attribué à Robert, frère de Richard. Guillaume de Malmesbury (*Recueil des Historiens*, t. X, p. 246, C) s'exprime ainsi : « Opinio certè incerta vagatur, quòd con- « niventia fratris Roberti, quem Richardus « secundus ex Juditha filia Comitis Britto- « num Conani susceperat, vim juveni ve- « nefica consciverit. Cujus rei gemens con- « scientiam, Jerosolimam post septem annos « Comitatûs abierit. » L'auteur des Gestes des consuls d'Angers (*ibid.* 256, A) dit la même chose, sinon qu'il affirme le fait, au lieu d'annoncer un bruit populaire ; enfin, la Chronique de Tours (*ibid.* 284, B) accuse aussi positivement Robert, sans dire que son pèlerinage à Jérusalem ait été entrepris en expiation de ce crime. Quant à l'*Histoire d'aucuns des ducs de Normandie* (ibid. 276, C), elle porte que cet empoisonnement fut mis sur le compte de Hugues, comte du Mans.

[2] « Post Richardum filius ejusdem no- « minis Principatum sortitus, vixit anno « vix uno. » Will. Malmesburiensis, loc. cit. « Hic tertius Richardus primo anno duca- « tûs sui mortuus est. » *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum.* (D. Bouquet, X, 270, D.) « . . . Neque annum in princi- « patu, immatura præventus morte, pere- « git. » *Appendix Chronici Fontanellensis.* (Ib. 234, note *a*, et 381, note *c*.) « In Norman- « nia Ricardus dux uno anno præfuit. » *Chronica Willelmi Godelli.* (Ibid. 262, D.) « Vix « anno uno et dimidio Ducatu potitus obiit. » *Ord. Vitalis Historia ecclesiastica*, lib. III. (Du Chesne, 459, D; D. Bouquet, 235, D.) « Anno MXXVI, obit Ricardus secundus « Dux Normannorum. Succedit Ricardus ter- « tius, qui eodem anno mortuus est. » *Chronica S. Stephani Cadomensis* (du Chesne, 1017, B); *Chronicum Rothomagense* (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, p. 366). Richard III mourut le 6 août 1027. Son prédécesseur étant mort le 22 ou 23 août 1026, Richard III n'au-

Tant fu de Normendie dux.
Ce fu maudite destinée
De ceo qu'il n'i out plus durée;
Kar ce distrent puis li Franceis
E li Normant e li Engleis
E li Flamenc e li Mansel,
Si proz, si large ne si bel
N'out eu en ses anceisors :
D'eus toz en fust icist la flors,
Se fust que longement durast,
Qu'il vesquist plus e qu'il regnast.
Teus fu sis grez e sis voleirs
Que Roberz sis frere fust eirs :
E si fu-il, dux fu esliz [1].

rait donc pas régné une année entière.

[1] Cependant Richard III laissa, outre deux filles, un fils nommé Nicolas, qui fut moine, puis abbé de Saint-Ouen de Rouen. Voyez Guillaume de Jumiéges, livre VI, chapitre II (du Chesne, 258, B; D. Bouquet, 191, A); *Genealogia ducum Northmannorum, etc.* (du Chesne, 213, B; D. Bouquet, 192, E); *Roberti de Monte Accessiones ad Sigibertum* (ibid. 270, C); *Histoire d'aucuns des ducs de Normandie* (ibid. 276, C); *Chronica regum Francorum* (ibid. 303, A); *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Oüen de Roüen* (par D. François Pommeraye), à Roüen, et se vend à Paris, chez Simeon Piget, 1664, in-folio, livre III, chap. VII, p. 251-266 *; *Gallia Christiana*, tom. XI, col. 141-143. Les Bénédictins, auteurs de cet ouvrage, penchent à croire que ce fils était illégitime : ce que disent positivement Gabriel du Moulin (*Histoire générale de Normandie*, à Rouen, chez Jean Osmont, 1631, in-folio, liv. V, n° VII, pag. 107), les rédacteurs de l'*Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 837, col. 1, et les auteurs du *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. XI, pag. 321, note *c*, et pag. 330, note *b*; mais rien ne le prouve. Rien non plus n'autorise à penser qu'Adèle, qui épousa Richard III en janvier 1026, ait été la fille du roi Robert, alors au berceau, et qui se maria un peu plus tard à Baudouin de Lille, fils de Baudouin le Barbu, comte de Flandre *. L'acte de mariage de Richard III, qui est le seul document que nous ayons au sujet de cette

* Le savant bénédictin est dans l'erreur, en disant que « il étoit fils de Richard second, et « de Judith de Bretagne. »

* *Willel. Gemmet.* lib. VI, cap. VI (du Chesne, 259, D; D. Bouquet, X, 192, B); *Narratio restaurationis abbatiæ S. Martini Tornacensis* (*Rec. des Hist. des Gaules*, tom. X, pag. 236, D; 237, E); *Chronicon Alberici monachi Trium Fontium* (ibid. 289, A).

Ce que me retrait li escriz,
C'en voudrai dire assez brefment
Solom l'estoire veraiement.

CI COMENCE L'ESTOIRE DEL DUC ROBERT, QUI FU PERE LE REI GUILLAME[1].

Ci fu li tierz Richart finez
E de cest siecle trespassez;
S'alme crei qu'atent la corone
Que Deus à ses chers amis done.
Robert fu duc senz nul content;
Si dit l'estoire apertement
Qu'à son pere sembla de mors;
Ne di de toz, mais de plusors.
A ses rebelles enimis
Fu mult crueus e mult eschis,
Mais à ceus qu'il deveit amer
E chers tenir e honorer
Ert si très-duz, si debonaire
Cume l'om porreit plus retraire.

union, porte tout simplement *D. Adela*, sans indication de famille ou de pays, et il renferme une phrase dont on doit induire, ce nous semble, que Richard épousait une fille nubile. Les Bénédictins, qui ont donné un extrait de cette pièce*, ont donc tort d'ajouter que cette Adèle était fille du roi Robert. Au reste, cette opinion hasardée, émise pour la première fois par D. Luc d'Achery, a été adoptée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, et par ceux de l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, qui regardent comme naturels les trois enfants de Richard. (Voyez la troisième édition, t. II, pag. 469.)

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. III: *Quod Robertus fratri suo Richardo successit, et de moribus ejus, et de discordia inter ipsum et Robertum archiepiscopum.* (Du Chesne, 258. C.) — *Roman de Rou*, I, 372, 373.

* *Rec. des Hist. des Gaules*, p. 270, note *a*. Elle a été publiée en entier par D. Luc d'Achery, dans son *Spicilegium*, édition in-folio, tom. III, pag. 390; et dans l'*Histoire de Normandie* de M. Licquet, tom. II, Appendix, pag. 269-273.

Nul n'out plus duce entention
Qu'il vers gent de religion;
Mult essauça clers e clergie;
A povres genz tote sa vie
f° 182 v°, c. 2. Fu entendanz e charitos;
Nus n'out unques si chers lepros,
Nus autres ne lor fist tel bien:
Là entendeit sor tote rien;
Mult par honora chevaliers,
Mult les ama, mult les tint chers;
Ses anceisors, les bons, les proz,
Sormunta de largesce toz,
Si qu'à ses genz en ses masons (*sic*)
Vout que doblast lor livreisons;
Maintes ovres fist à loer,
Beles, dignes de reconter:
Cereisi fonda noblement,
Où il mist abé e covent;
Uncore en est li lieus cheriz
E Deus honorez e serviz[1].
Qui ses ovraignes, ses merveilles,
Qui à autres ne sunt pareilles,
E le suen merveillos afaire
Vos voudreit conter e retraire,
Non creables vos semblereient
E à merveille vos tendreient.

[1] Voyez sur la fondation et les accroissements de l'abbaye de Cérisy, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît, et qui était située à quatre lieues de Bayeux, le *Neustria pia*, p. 429-435; et le *Gallia Christiana*, col. 408-413.

SI CUM LI CHEVALIERS OFFRI LES CENT LIVRES QUE LI DUX LI OUT FAIT DONER, E CUM IL L'EN REDONA CENT APRÈS[1].

A une grant feste honorable,
Bele, saintisme e celebrable
Esteit li dux en un mostier;
S'aveit od lui maint chevalier.
Quant li evangeiles fu liz,
Si cum reconte li escriz,
Ala premiers s'offrende faire,
Après li plus riche e li maire,
Puis li premiers e li derrers,
Fors seulement uns chevaliers:
Cil n'i porta unques les pez.
Mult s'en est li dux merveilliez :
N'iert mie fol cil ne vilain,
Mais chevalier bon de sa main;
Mais estre pout e avenir
Que deniers n'aveit à offrir :
Un chamberlenc fist apeler,
Au chevalier a fait doner
Cent livres de deniers gardez :
« Sire, fait cil, offrir poez;
Or en estes tut aaisiez :
f° 183 r°, c. 1. Cent livres vos a enveiez
Li dux, kar offrir ne vos vit mie,
Seit bien u saveir u folie;

[1] Ce conte, ainsi que les deux suivants, ne se trouve pas dans la Chronique de Guillaume de Jumiéges; il est dans le *Roman de Rou*, I, 373, 374. Tous les trois se lisent dans la *Chronique de Normandie*, édition du 14 mai 1487, chap. LXXV, feuille signée f iii.

Faire en poez vostre plaisir
E solom vostre voleir offrir. »

Cil qui des deniers fu saisiz
Les a tot maintenant offriz;
Unc un trestot sol n'en retint.
A trop grant merveille le tint
Li dux e li autre ensement;
Sempres en parlerent plus de cent .
Demandent li por qu'il l'a fait,
Kar folie resemble e lait
De tanz deniers aveir offerz
Cum li tramist li dux Roberz;
Ne deit pas faire tel offrende,
S'aveir n'a trop grant qu'il despende;
Bone est raison mult e mesure,
E si 'n teneient grant murmuire.

« Seignors, fait cil, que volez dire?
Ses deniers me tramist mis sire
A offrende, neient à al:
Ne l' me deit l'om tenir à mal;
E s'il fu large del doner,
Jeo plus del metre sur l'auter :
Ne me fu avis ne viaire
Que j'en deusse autre rien faire. »
Ce fu retrait au duc maneis.
Ore orriez prince corteis :
Cent livres li r'a fait doner
A son bon faire e à garder,
A despendre solon son corage;
A corteis le tint e à sage.
Se li chevaliers fist noblece,

E li dux fist mult grant largece.
Eissi faiseit unes ovraignes
Qui à autres n'erent compaignes.

CUM LI DUX DONA AL CLERC LA JUSTE D'OR LA U IL SEEIT AL JEU, E CUM CIL CHAÎ MORT DE JOIE MAINTENANT[1].

De seeir à jeu voluntiers
Esteit li dux tot costumers;
Tables amout, eschés e dez,
E si i gaaignout assez
E reperdeit ausi sovent
Od plusors maint marc d'argent:
f° 183 r°, c. 2. Od un chevalier s'ert assis
Un jor à joer[2], ce m'est vis,

[1] *Roman de Rou*, I, 374-377.

[2] Il nous semble curieux d'indiquer de quelle manière l'on jouait aux échecs vers le temps de Benoît. Déjà M. Paris a donné dans *le Palamède, revue mensuelle des échecs*, tom. I, n° 10, 15 décembre, Paris, 1836, in-8°, pag. 345-354, *une partie d'échecs entre Charlemagne et Garin de Montglave*, article qui renferme l'analyse du roman contenu dans le manuscrit du fonds de la Vallière, n° 78. Voici deux morceaux inédits dont le premier a encore plus d'étendue et d'intérêt :

Comment le Baudoyn e autres chevaleres isserunt de la chambre de Venus.

Ad pié de la grant tor, desous .i. pin ramu,
Al issir de la cambre Venus et Geniu,
Par mi .i. vert praiiel, gisoient estendu
Tapis d'or e de soie, soutievement tissu :
Là sient les puceles e li chevalier grieu,
D'Alixandre parolent e après de Porru,
Du roi Dairon de Persee e du viellart Chirú,
Du riche dus Melchis e du prince Fanu.
E les dames si ont lor parlement tenu
D'Amors e de ses biens, qui maint hom a vaincu,
Qui est loyaus amie e qui a loyal dru.
Ensi sont de solas e de joie esmeu;
Puis mandent les eschés, si s'asient au ju.
On les a aportés en un doublier velu,
De pene de fenis menuement cousu.
Tels ert li eschekiers, qu'onques mieudres ne fu :
Les listes sont d'or fin, à trifoire fondu,
E li point d'esmeraudes, verdes com pré herbu,
E de rubins vermaus, aussi com d'ardant fu.
Li eschec de saphirs le roi Assueru
E de riches topasses à toute lor vertu.
Pigmalyum les fist, li fiex Candeolu.
Molt sont bel à veoir drechié e espandu.

Sos les tapis de soie estendu en l'erbier
Fist li viex Cassamus aporter l'eschequier,
Il meismes a pris les eschés à drechier,
Puis a dit en riant : « Li quel vuelent juer? »
— « Sire, dist Perdicas, vous guerés premier. »
— « Par foi! dist Cassamus, je ne m'en sai aidier;
Je sai .i. drois villains per franc homme airier.

Un clerc od eus tant solement;
Mais ce ne sai certainement

Entre moi e .i. asne ferons les bués dansier :
C'est tout quanque je sai fors que boire et man-
[gier;
Mais Cassiel de Gadres le ferons commenchier,
E Fezonas ma nieche, qui bien set le mestier.
Cil doi doivent juer por melancoliier,
Qu'il sont à boine amor rendu e prisonier. »
— « Sire, dist li Baudrains, refuser ne le quier,
Ne la juise d'Amors ne quier-je pas noïer :
Tous sui à son commant de loyal cuer entier. »
E Fezonas respont por lui contraliier :
« Vous aurés d'avantaige ou roc ou cevalier,
Si m'aiiés en couvent que c'iert sans courecier;
E je vous dirai coi en l'angle tout derrier
D'un villain en courant por le roi justicier. »
— « Nieche, dist Edeus, pensés du manechier:
C'est droite compaignie avoec le fol cuidier;
Mais ains que li gius faille vous cui-ge si paiier
D'une mutse en musant à tout le simploiier
Que de vos grans manaces vos lairés à priier. »
E Fezonas s'abaisse, se li va conseillier :
« Se vous estes jalouse, je le irai priier
Qu'il vous aint par amors por vos maus aligier. »
— « Dame, dist Edeus, tous jors volés tenchier.
Quant je vorrai amer ne quier tel messagier. »
Cassiel l'entendi, qui seoit au tablier,
Edeus regarda, qu'il ne s'en pot targier;
E quant celle le voit, coulor prist à cangier,
Si devint plus vermeille que rose de rosier.
Cassamus en sorrist, si prist .i. oreiller,
Par delés les jueurs s'est alés apoiier :
« Par Dieu ! fait li viellars, chi a boin taintutier
Qui si fine coulor set tost appareillier.
Traiiés, sire Baudrains, cestes sevent lanchier
E ferir jusqu'au cuer sans le cors damajer.
Treiiés, car bien poés avoir le trait premier. »

— « Oncles, dit Fezonas, je l'otroi au Baudrain :
Il m'est molt bel qu'il ait cestui trait premerain;
Mais j'aurai en restor, ce croi, le darrain,
E si li dirai coi en l'angle plus lontain
En mi les dens le roi, en courant d'un villain. »
— « Dame, dist Cassiel, vostre don soient vain ! »
— « Notés, » dist Cassamus à dame Fezonain.
« Sire, dist la pucele, je sai tout de certain
Que je sui ciex qui quiert le festuc en l'estrain;
Ne sui pas del eur Edée e Ydorain.
Quant il plaira Venus e dame Dyanain
Si aurai-ge ami de liguage hautain,
Qui sera preu de cors e large de sa main. »
— « Nieche, dist Cassamus, tu t'en tiens au plus
[sain. »
Ensi juent e gabent li Grieu e li Caldain,
Si parolent d'amors e d'armes tout à plain.

Tout entor l'eschequier s'alerent arouter.
Li cevalier de Gresse, qui se voloit haster,
Le paon de la fierge a fait avant aler;
E la pucele a trait liement, sans muser,
Le cevalier à diestre, por le paon embler.
Li Baudrains traist sa fierge por son paon sauver,
E cele son aufin, qui cuida conquester
La firge ou le paon ou faire reculer.
« Dame, fait li Baudrains, trop me poés presser.
Se j'ensi le vous lais, bien l'en poés porter. »
Après ceste raison commencha à muser,
Ravis en sa pensée sans membre remuer.
Dame Fezonias le commenche à gaber :
« Sire, fait-elle à lui, laissiés le souspirer,
Nonporquant li sospir n'ont point d'aigue à
[passer;
Mais assés près de vous se puent osteler. »
— « Dame, dist Edeus, par Dieu, diex de la mer,
Molt savés ore bien crueusement parler. »
Quant Fezonas l'entent, le sens cuide derver.
Jà vosissent andeus lor parage conter;
Mais por les Griex se sueffrent qui sont prest
[d'escouter
E qui de ce se sevent molt bien garde donner,
Que jalousie fait tels paroles monter.
Cassamus en sorrist, si commenche à jurer
Que langue malparliere est male à atemprer.
Après ceste raison commencha à noter
Porce que il voloit la chose aviauter.

Se il voleit au duc parler
Ou sol por le gieu esgarder, 3o13o

Li Baudrains fu honteus, coulor prist à muer,
Si traist .i. chevalier por son roc delivrer.
Fezonas del aufin va sa firge haper,
Puis li dist en gabant por lui à ramprosner :
« Dames en vostre garde se peuent poi fier. »
E Cassiel respont sans lui point effraer :
« Douce dame, en gardant sui pris por esgarder;
Se je garc e esgarc e pierc par mal garder,
Ou ju vous deduisiés, e moi en esgarder. »
E quant ceste raison prisent à escouter,
Tout furent esbahi, n'i sevent que noter,
Que double entendement i puet-on comparer.

— « Sire, dist Fezonas, molt parlés sagement.
Je doi traire. » — « Fais donc. » — « Oïl. Premie-
[rement
E je vous di eschiec. » — « Dame, bien vous en-
[tent. »
— « Amendés. » — « Volentiers. » — « Or dont ap-
[pertement! »
— « Dame, trop vous hastés, metés i longement. »
— « Je vous doins bon avis jusqu'à l'ajorne-
[ment. »
— « Dame, n'en voel pas tant. » Maintenant son
[roc prent,
Com hom pensis vot traire; e celle le reprent :
« Amendés vostre eschiec devanterienement. »
Fezone le tarie e li redist souvent :
« Ne prennés le courouch vers moi si aigrement.
Vous amés par amors, de fin cuer, loyalment,
Bele e boine e vaillant, de bel contenement,
Si ne doit nus courous prendre herbergement
Là où si haute amors se herberge et descent. »
Li vallés s'esjoïst, si respont liement :
« Dame, vous dites voir, par les diex d'Orient!
G'i pens de fin voloir si amourousement,
Quant li dous souvenirs m'en vient sodainement.
Qui partiroit mon cuer par miliu droitement
Il i verroit sa face e son très-biel cors gent
Portrait e entailliet aussi visablement
Com je le vi orains, à vostre acointement,
En la cambre Venus, la dame de jovent. »

— « Sire, dist la pucele, qui n'ert pas trop
[pensiue,
Amendés vostre eschiec, je contremand la triue.
Avoir voel de vo gent, ou vous aurés la miue.
Assés avés penset après ceste Caldiue. »
— « Dame, dist Edeus, trop par estes hastiue
E de dire vos grés tous jors entalentiue. »
— « Nieche, dist Fezonas, se je me gabe e giue,
C'est por solaciier ceste boine gent griue;
Volentiers lor feroie de mon solas aiue
Por passer de la nuit ou quart ou une liue. »
— « Dame, dist li Baudrains, sage estes e soutiue
Bien l'avés recouzu à pers fil e à gliue. »
A cest mot traist son roi e sagement l'aliue
Entre roc et aufin, derrier la gent corliue.

Longement ont jué; jou que plus en diroie?
De jeu e de parler li uns l'autre guerroie.
Cassiel li Baudrains, cui fine amors mestroie,
Ne set pas tant du jeu que repartir en doie.
Dame Fezonias souvent le contraloie :
« Sire, fait-elle à lui, por coi le celeroie?
Vous savés des eschiés plus que je cuidoie.
Or traiiés sagement, n'est mestier qu'on s'esfroie.
Vous serés mas en l'angle e, s'il vous plaist, en
[voie. »
— « Dame, dist li Baudrains, à cestui mat m'o-
[troie,
E de l'un e de l'autre apaiiet me tenroie.
Si avés bien de coi, plus tost matés seroie,
Que je ne quanque j'ai mater ne vous porroie. »
La compaignie en rit, e demaine grant joie;
E celle s'esbahist qui forment se hontoie.
De la honte qu'elle a li clers vis li rougoie;
E quant plus s'esbahist, cascuns plus le taroie.
« Suer, ce dist Gadifer, mal fais qui l'escoutoie.
Manechiés belement, ou il fuira sa voie. »
— « Si m'aït Diex, fait-elle, que nul mal n'i
[pensoie! »
— « Dame, dist li Baudrains, e je si ne faisoie;
Mais trop seroit mal fait s'un tel mat n'aten-
[doie. »

Ne s'il ert de prez u de loinz;
Mais bien sai qu'il cuntout lor poinz
E le poier e le descendre :
Bien i saveit li clers entendre.
Mult i aveit bel bachelier.
Merveilles poez oïr conter;
Kar, si cum retrait li Latins,
Uns dameiseaus, uns genz meschins,
Blois, freis e colorez le vis,
S'est humlement à genoilz mis
Devant le duc e si li dit :
« Beau sire, entendez un petit.
Mis peres est morz, ce m'est damages;
Mais teus cum est mes eritages,
Relief de vos pri, cri merciz,
Que vestuz en seie e saisiz.
Je vos aport un petit tresor,
Une mult riche juste d'or

Quant Cassamus les ot, tous fi cuers l'en esjoie;
Son orillier a pris, desus coi il s'apoie,
A l'eschiquier le jete e le jeu lor pechoie;
Puis lor dist en riant, que pas ne lor anoie :
« Vous estes andoi mat, e l'ounors en est moie. »
Lors escrie le vin, qu'il vuet que cascuns l'oie.
Les vallés l'aporterent, parés d'or e de soie,
En riches vaissiaus d'or où li esmaus verdoie.

Roman d'Alexandre, manuscrit de la bibliothèque Bodléienne n° 264, folio 128 verso, col. 1, avant-dernier vers.

Ce fu à Pasques, si com j'oï tesmoignier,
Que Karlemaines qui France ot à ballier
Fu à Laon en son palais plenier;
Court tint pleniere qui molt fist à proisier,
Asanblé furent de France maint princhier;
Vait i Ogier, miex li venist laissier;
Son fiex mena Bauduin qu'il ot chier :
Sor toutes riens resanbloit bien Ogier.
Il et Karlos prisent un eschekier,
Au geu s'asient pour esbanoier,
Les eschés ont asis sor le tablier.
Li fiex le roi trait son paon premier,
Bauduinet trait son onfin arrier;
Le fiex le roi le vaut forment corechier,
Sour l'autre ofin a trait son chevalier;
Tant trait li uns et avant et arier,
Bauduinet li dit mat en l'anglier.
Voit le Charlos, le sens cuide cangier,
Bauduinet commencha à laidoier.

Li fieus le roi fu forment airés
Quant il se voit si forment enanglé,
Bauduinet commence à ranproner :
« Fil à putain, pourquoi m'as foi jué?
Ogiers tes peres, li miens sers racatés,
Ne m'ot dit mat pour les membres cauper. »

Roman d'Ogier le Danois, par Raimbert de Paris, ms. de la bibliothèque de l'évêque Cosin, à Durham, marqué V. II. 17, folio 72 recto, col. 2, v. 24.

Requiz e esmerez e fins,
Qui assez vaut mars d'esterlins;
S'a en l'ovre de bones perres
Qui assez sunt vaillanz e cheres.
Mult la porreit l'om deniers vendre :
Recevez-la, faites-la prendre. »

Li dux esgarde le vaissel,
De ses oilz n'out veu si bel
Ne meuz ovré mais en sa vie.
Quant la juste out assez joïe
E le vaslet mult mercié,
S'a lez sei le clerc regardé,
Tent li la juste e si li done;
E cil un sol mot ne li sone :
La juste tint en ses dous mains.
Haitiez esteit li clerc e sains;
Mais ainz c'un ore fust passée
Li est l'alme del cors sevrée;
Morz fu, ne sai cum ce avint,
Si tost cum la juste out e tint.
A grant merveille, ce vos di bien,
Torna au duc sor tote rien;
f° 183 v°, c. 1. Mult em parlerent çai e lai,
Par mi les terres, clercs e lai;
Assez en furent desputant
Fisicien, maistre sachant;
S'en firent maintes questions
E distrent teus opinions
Qui bien veraies resembloent;
Ce diseient e ce provoent
Que si cum de très-grant dolor
Sunt jà mort maintes feiz plusors,

R'est e nature le consent
Que l'om muire tot ensement
De trop grant joie, cum cil ert,
Où la certe provance en pert.
Quant grant dolor tient home e merre,
Li quers li estreint, clot e serre,
Tant estait clos senz entr'ovrir
Que par force l'estuet morir;
E quant trop grant joie i r'abonde,
R'orvre-en le quer tant e sorunde
Qu'ainz que clorre se puisse arere
Remuert l'om bien par tel manere :
Deu dol se clot, de la joie ovre.
Trestot eissi avint cest ovre,
Del clerc est bien raison provée
A qui la juste fu donée :
Sis quors de joie s'entr'ovri
Au riche dom (*sic*) qu'om li offri;
Ne pout clore solom nature,
E por ce fu morz à dreiture.
Li dux en fist le cors porter,
Si laissa od tant le joer.

D'UN CUTELIER QUI PRESENTA AL DUC CUTEAUS, E LES RICHES DONS QU'IL L'EN DONA MERVEILLOS [1].

A Beauvais r'out un cutelier
Preisiez, sages de son mester;
Cil apareilla deus couteaus
Qu'il out forgiez mult bons e beaus;
Al duc, se cil qui l' dit ne ment,

[1] *Roman de Rou*, I, 377, 378.

En vint faire don e present.
Ne 's peust pas meuz aloer,
Kar cent livres l'en fist doner
Tot maintenant, senz plus targer.
N'out en celui que esleecier;
A son ostel s'en ert alez.
N'aveit uncore pas toz nomez
f° 183 v°, c. 2. Li hoem n'estuiez ses deniers
Quant unt (*sic*) mès vint od deus destriers
De par le duc les li presente.
Se cil del grant don s'espoente,
Ce ne fait mie à merveiller;
Hastivement, senz porloignier,
Se mist vers Beauveis el repaire;
Ne set ne ne conoist l'afaire,
Ne puet pas creire ne quider
Qu'eissi l'en laist l'om tot mener;
Kar s'il sains e saufs e delivres
Les dous chevaus e les cent livres
En poet conduire à sauvement,
N'aura erré pas folement.

Eissi s'en alout regardant.
Une cupe fu entretant
D'argent al bon duc presentée,
Qui mult ert bele e bien ovrée :
« Alez, dist-il, senz demorer
Portez-la-mei au coutelier;
S'auques m'erent don presenté,
Buen jor li sereit encontré. »

— « Par fei! respundent li plusor,
Sire, il s'est jà mis el retor;

Grantment se pot estre esloigniez,
Mult par s'en vait joios e liez. »
— « Trop par s'est, dist li dux, hastez :
Peise-mei qu'il s'en est alez.
Trop mal estait, ne vait pas bien
D'un poi li ai doné deu mien;
Kar s'il eust plus atendu,
Assez l'en fust bien avenu;
Kar senz faille tant li donasse,
Riche e manant l'en enveiasse. »
Teus ert del duc l'acostumance,
Ce saveit l'om bien senz dotance :
Poi li fust chose presentée,
Dès qu'à aucun l'eust donée
Seur fust puis qu'il li donast
Ce qu'om le jur le presentast,
S'à mangier ne fust solement;
Qui aveit le premier present
Si aveit puis le derrain.
Deu jor entier desqu'au demain
Ne se peust resazier,
N'en rien n'ert plus desier
Que en doner; non tant n'en fist
Qu'à poie chose ne l' tenist :
Jà si riche don ne donast
Qu'assez petit ne li semblast.
Jà ne fust vers rien tant iriez,
Sis dons li fust jor reprochiez.

[1] Eissi regna li dux Roberz;
E si me fait l'estoire cerz,

lissensions et guerres dont le révre, eurent pour premier auteur un certain Ermenold, si l'on en croit une chronique : « Postquàm Robertus Comita-

L'arcevesque out en sospeçon
De Roem, qui Robert out à non,
Evereus tint e l'evesquié.
Tant fu li dus vers lui irié
Qu'od genz e od mult grant enprise
A la cité entor assise;
Ne li vout pas estre rendue,
Ainceis li fu bien contendue.

Quant l'evesque vit les assauz,
Que ne tornast l'ovre à noauz,
Vout la cité mult meuz gerpir
Qu'il i veist la gent morir :

« tum Normanniæ est adeptus.... tunc « exstitit quidam Britto, nomine Ermenol- « dus, homo mentis perversæ detestandæ- « que famæ, qui totam vitam suam Diabolo « dicaverat, ut pòst experimentis probatis- « simis compertum est. Hic horis et mo- « mentis omnibus cum Diabolo loquebatur, « et quidquid sibi agendum foret, illius « nebuloso alloquio disponebatur. Hic per- « suscepta iniquitatis consilia.... apud « præfatum Principem omnes Optimates « totius regni accusavit, quasi qui ejus « meditati essent dejectionem et necem; et « ita statum totius terræ perturbavit, ut « verè Diaboli hoc opus esse, ejus hoc arti- « ficium, ejus commentum agnosceretur. « Inflammatur Princeps adversus Optima- « tes, fiunt dissidia, excitantur jurgia, et « uno intestino bello tota debacchatur Nor- « mannia. Hac crescente discordia, Comi- « tatum Pater Richardus (Abbas Virdu- « nensis) adire compellitur, et adjuncto « sibi domno Ermenfrido Rotomagum ad- « venit; et pace inter Principes restituta, « prædictum Ermenoldum aliquantisper « mitiorem, quia ante conspectum servo- « rum Dei cassabatur omnis diabolica as- « tutia, convictum et correptum secum « Virdunum deduxit, Monasticis vesti- « mentis induit... Simulabat ille ad tem- « pus se philosophum, ut crederent eum, « qui non noverant, theosophum... Om- « nis ejus astutia et nequitia brevi cognita « est... Redit ad sua, utitur arte impru- « dentissima, et iterum perversitate mali- « gnitatis ejus corrumpitur Normannia... « Postquàm plures Optimatum Normanniæ, « conjuratione conficta et imposita, duello « superavit, quos convictos principalis se- « veritas oculis terrisque privaverat, à « quodam forestario convictus, superatus « et occisus, finem vitæ fecit et criminum. » *Chronicon Virdunense, auctore Hugone abbate Flaviniacensi.* (*Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus primus*, ed. Philippo Labbe, pag. 184; *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XI, p. 142, E, 143.)

Conduit a quis e demandé
A eissir s'en de la cité;
Il e li son, senz rien doter,
Qui od lui s'en voudront aler.
Li dux l'en a fait l'otreiance.
Au rei Robert, qui ert rei de France,
Tint l'arcevesque dreitement;
Là s'en ala lui e sa gent.
Dunc empeira tant li afaires
Qu'en poi de gent (*sic*), ne targa gaires,
Fu Normendie devée
Si qu'eu n'i out messe chantée.
Tot ce out vers l'apostoile quis:
Mult s'en deshaita le païs.
Sor terre esteient entronchié
Li cors partot por le devié.
Tant dura ce que li buens dux
Ne l' vout soffrir n'endurer plus;
La chose aveit bien encerchiée,
Por que cel ovre ert comencée;
Assez esteit la cupe mendre
Que ne li aveit fait entendre;
Conut qu'il n'aveit pas bien fait,
C'en fu la fin e tot le plait:
Senz atendre, senz plus sofrir,
Fist l'arcevesque revenir;
f° 184 r°, c. 2. Pais firent e acordement
Tel c'unc puis n'out entr'eus content.
S'onor, sa dignité premiere,
R'out l'arcevesque tot entiere;
Au duc fu puis amis verais:
Eissi torna cel ovre en pais.

SI CUM GUILLAUME DE BELESME ESSAIA A TOLIR ALENÇON LE DUC ROBERT SON LIGE SEIGNUR[1].

Eissi les orguilz des felons
E lor pesmes emprisions
Saveit oster e abaissier
E od son grant sen apaisier;
Les arz, les enginz, les conseilz
De ses hauz homes plus feeilz
Teneit à cert mult ententis,
E mult par aveit son cors mis
A creistre e à poier s'onor:
Esforçout s'i e nuit e jor,
Si que ses mors e si haut fait
Esteient par mainz leus retrait,
Que nul s'onor tant ne haeit
Ne si grant mal ne li voleit
Qu'en lui seust chose trover
Qui grantment feist à blasmer.

Saveir queus esteit si corages,
Cum il ert proz, vaillanz e sages,
Vassaus partot de venger sei
Qui li voudreit faire por quei,
Vout essaier par felonie
Uns qui li porta grant envie :
Ce fu Guillaume de Belesme;
Un crestiens ne prist batesme,
Ce quit, qui meins gardast sa lei

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. IV : *Quod idem dux Robertus Willelmum de Belismo obsedit intra Alentium castrum, et ad deditionem coegit.* (Du Chesne, 258, D.) — *Roman de Rou*, I, 378-382.

Ne son serrement ne sa fei.
Or orreiz qu'il quida faire :
Li nobles dux, li debonaire,
Li aveit baillié Alençon
En garde, senz nul autre don
Ne senz feu ne senz chasement,
Fors en garde tant solement[1];
E cil le fist si bien garnir
Qu'aveir le porra e tenir
Soen, ce quide, tote sa vie
Vers le seignor de Normendie.

Cil afaires fu toz aperz
E bien le sout li dux Roberz,
f° 181 v°, c. 2. E s'il en out ire e pesance,
Ce ne vout pas metre en sofrance;
Ses osz furent par tot criées,
Qui mult furent tost amassées;
Joios', senz ire e senz pesance
Alerent prendre la venjance
Del orguillos, del reneié,
Si unt Alençon asegié[2].
Jà erent li fossé empli
E li mur frait e assailli;
Ne s'i peussent pas defendre;

[1] Ce fait, qui est aussi avancé par Wace, par l'auteur de la *Chronique de Normandie,* chap. LXXVI, édition du 14 mai 1487, feuillet signé ſiii verso, et par celui d'une autre Chronique de la même province (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* t XI, p. 323, B), ne se trouve pas dans l'ouvrage de Guillaume de Jumiéges, qui se borne à dire : « Ex castro « Alentio, quod beneficii jure tenebat. » Ce qui veut dire, ce nous semble, que Guillaume de Belesme tenait Alençon en fief.

[2] Ce siége eut lieu en 1029. Voyez les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs...* par M. Odolant Desnos. Alençon, Malassis le jeune, 1787, deux volumes in-8°, t. I, p. 109.

Autre conseil lor estut prendre.
Guillaume quist merci e out;
Mais unques aveir ne la pout
De ci que toz humiliez
S'en eissi del chastel nuz piez,
A sun col, cum autre frarin,
Une viez sele de roncin:
Si li covient querre pardon.
Puis preierent tant li baron
Que li bons dux à plus ne l' mist;
Tote lor volenté en fist,
Si que s'ire li pardona
E le chastel li relivra
Sor la sue fei Sarrazine;
Mais, si cum l'estoire devine,
Unc ne li vout tenir fiance
Ne serrement ne covenance,
Qu'ainz li fu faus e tricheor
Si c'unques n'out vers lui amor.
Par Guillaume e par sa lignée
Fu puis mainte gent corocée
E mainte grant peine acoillie
Par la terre de Normendie.

Ne vout covrir plus son deslei
Ne sa mauté ne sa non-fei,
Cumbien que il s'en fust celez:
Dès ore s'est toz abandonez,
Si qu'od quatre fiz qu'il aveit
N'o tot l'esforz que il poeit
Gerreiout le bon duc Robert
Tot à veu e en apert.
De mal arbre mau fruit e dur,

Aigre e amier e pesme e sur :
Ce parut bien as quatre fiz
Que fel pere les out norriz
f° 184 v°, c. 2. E enseigniez à tot maufaire,
Kar trop par furent de mal aire.
Garin l'ainzné, Robert, Faucon
E Guillaume eissi orent non ;
De mau vindrent, à mal alerent,
Unques ainceis ne se finerent ;
Kar Garin, si cum sui lisanz,
Chevaliers durs e forz e granz,
Fu si par traïson occis,
Cum ici vos cont e devis;
Que uns riches vassaus, Gohiers[1],
Qui mult esteit bons chevaliers,
Senz regart e senz desfiance,
Ne qui vers lui ert en dotance,
L'ocist un jor par traïson;
E deiable en prist vengeison,
Qui de lui pout tot son buen faire
Dès que Deus ne l'en fu contraire :
Tot veiant sa gent l'estrangla,
C'unc de sa boche ne parla[2],
Ne fu repentanz ne confès;
N'onc li autre ne tindrent pès
Por ce de lor forsenerie,
Ainz entrerent en Normendie
Si cum li peres le voleit,
Qui à autre ovre n'entendeit.

Od chevaliers e od maisnées

[1] *Gunherium de Belismo.* Will. Gemmet.

[2] *Ord. Vital. Hist. eccles.* lib. XIII. (Du Chesne, 890, 891.)

Unt les riches viles bruisées.
Coveitiez fu mult li gaainz;
Si se sùnt en parfunt enpainz,
Loinz alerent mult en la terre
Lor forfait acoillir e querre;
Pris aveient e gaaignié
Tant dunt il erent tuit chargié;
Preie, prisons e averaiz
Aveient mult des viles traiz
Tant qu'à grant peine s'entr'aloent.
Totes les genz les escrioent.
La tere laissent dolerose,
Arse, robée e angoissose;
N'osoent pas estre envaïz,
Tant que si loinz ala li criz
Que la maisnée al duc le sout :
A qui ainz ainz, qui plus tost pout,
Armez les chefs, pris les escuz,
Les unt après si tost seuz
f° 185 r°, c. 1. Qu'ainz qu'il fussent à garison
Lor firent voidier maint arçon;
S'il se voudrent vers eus deffendre
Folie le lor fist emprendre,
Kar n'en vint uns à garison
S'il n'eschapa par esperon [1].
Unc n'oïstes de genz teu prise
Ne tel enchauz ne tel ocise.

Bien aveient pleine li mains
De robe e de preie as vilains,
Quaut li maisnées el duc vindrent;
Plais ne parole altre ne tindrent,
Tresk'en Blanow les parsuirent,
Se 's descumfirent e veinquirent.

Roman de Rou, t. I, p. 381.

[1] « Verum plurimi ex domo ducis ex-
« pediti vernaculi audacter eis occurrerunt,
« et intra saltum Blavonis cruentum cum eis
« prælium commiserunt, ac suffragante
« Deo graviter illos protriverunt. » Will. Gemmet.

Grant preie aveient acuillie,

Fouche od le brant d'acer trenchant
S'en alout eisi deffendant,
Quant uns glaives clers acerez
Li tresperça les deus costez;
Mort le trebucherent envers,
Ensanglantez e pale e pers.
Robert n'i fu pas retenuz,
Porquant si fu-il abatuz
E nafrez si que li laiz geus
Li fu pareissant en mulz leus.
La prei fu tote requillie.
Eissi vait l'om tost à folie :
Qui mal quert dreiz est qu'il le prenge,
E gariz est qui son tort venge.

Guillaumes li peres geseit
D'un grant mal dunt mult se doleit,
Pris li esteit de longement,
Assez li estout malement,
N'aveit repos ne suatume.
Si cum il aveit en costume,
Enquist noveles de ses fiz;
E quant l'afaires li fu diz
Que Fukes ert morz e ocis,
Robert nafrez par mi le vis
E par mi le cors d'une lance,
Teu dolor out e teu pesance
Que li feus quers li es (*sic*) crevez :
Tot eissi est morz e finez.
Pesme home i out e mauveisin,
E dolerose fu sa fin;
E por ce tot mal li avint,
Que pais n'ama ne pais ne tint.

S'alme quit bien que le compere
Là où est l'infernal misere.

Si furent li dui frere ocis,
Dunt grant joie fu el païs,
E li peres morz e feniz.
Robert e Guillames sis fiz
f° 185 r°, c. 2. Tindrent la terre e l'eritage.
Cist refirent maint lait damage ;
Se li peres fu reneiez,
E cist refurent desleiez:
Orrible furent tuit lor fait;
E si cum l'estoire retrait,
D'une gerre, d'une ataïne,
Dunt faite fu maint orfenine,
Fu pris e desconfiz Roberz,
Qui mult esteit fel e cuilverz.
En chartre parfunde e oscure
A tote sa male aventure
Fu à Baleun [1] devalez;
D'une coignée i fu tuez [2],
Unques n'out autre raançon :
Eissi morut en la prison.

Dunc retint la terre e l'onor
Guillaume qui fu le menor;
Belesme out en sa seignorie.
Mult remena cist cruel vie,
Cist fu Guillaumes Talevaz.
Autre parole ne vos en faz;

[1] *Balun.* Wace.

[2] « . . . Rodbertus de Bellismo, quem « filii Gualteri Sori securibus apud Balaum « ut porcum mactaverunt. » *Ord. Vit. Hist. eccles.* lib. XIII. (Du Chesne, 891, A.)

Mais, si cum l'estoire deslace,
N'out eu en tote l'estrace[1]
Nul eissi de deiables pleins :
Cist fu sis huem de ses dous mains;
Si fu li orguiz craventez
Qui en eus ert achastelez,
Qu'à glaive e à dolor finerent.
Ceo meisme plusor comperent.

SI CUM LI EVESQUES ODON DE BAIUES GARNI LA TOR D'EVREUS CONTRE LE DUC ROBERT[2].

Si cum dit l'estoire Latine,
Un evesque out en cel termine
A Baiues, Hue aveit non[3],
Auques orgoillos e felon.
Sis peres fu li quens Raous
D'Evreus[4], ne mais lui tot sous
N'out eu fiz ne nul autre eir.
Cist sorquidez, od fol espeir
D'une ovre qui ne li fu bele,
De ce que li dux poi l'apele
Od autres qu'od lui se conseille,

[1] Voyez la généalogie des comtes de Belesme dans le Recueil de du Chesne, p. 1093.

[2] Will. Gemmet. lib. VI, cap. v : *Quod Hugo Bajocensis episcopus filias Rodulfi comitis castrum Ebrilium tenere voluit, sed non potuit.* (Du Chesne, 259, C.) Wace a omis la substance de ce chapitre dans son *Roman de Rou.*

[3] Hugues II. Voyez, sur ce prélat, le *Gallia Christiana*, t. XI, col. 570, 571.

[4] Guillaume de Jumiéges se sert des mots *castrum Ebrilium* et *Ibrilicum castrum*, qui doivent s'entendre par *Ivry*. Les comtes d'Évreux qui vécurent du temps de Richard II, Richard III et Robert, furent successivement Robert, Richard et Guillaume. L'on trouve cependant, vers l'an 1000, dans le testament d'Aodiselin, chanoine de Rouen, publié par DD. Martenne et Durand*, la suscription de Raoul, comte d'Évreux, *S. Rotdulfi, comitis Ebroicensis.*

* *Thesaurus novus anecdotorum*, t. I, col. 121.

Orguil pensa grant e merveille :
En tricherie e folement
Garni Evereus queiement;
f° 185, v°, c. 1. Sis peres en aveit esté quens.
Ne sai cum li vint en porpens
Qu'en la tor del chastel perrin
Fist assez metre pain e vin,
Armes, garnison e defense;
Grant deablie enprent e pense :
Ses gardes a mis en la tor,
Puis a en France fait son tor,
Por chevaliers ceus i porchace;
Ne por crieme ne por manace
Ne laissera tant i despende,
Ce dit, que Evereus ne deffende.

Quant de cest ovraigne fu cert
Que je vos cont, li dux Robert
Davancir vout la trircherie (*sic*)
E le deslei e folie :
Ses osz semunt e haste e maine;
Ainz que trespassast la semaine
Out-il Evereus assegié.
C'umqu'i eust trait ne lancié,
De fors n'auront secors ne gentz,
Ne nul n'istra de ceus dedenz :
L'entrer e l'eissir unt perdu.
Quant Hue out le plait coneu
E vit qu'eissi esteit forsclos,
Ne fu si hardiz ne si os
Qu'en Normendie osast entrer
Desqu'il out al duc fait parler.
Ne vout ses genz laisser morir;

A lui prie queu laist venir,
Conduit li enveit senz dotance.
Si vint à lui parler de France,
La cité gert e la tor rent
Por les suens aveir quitement.
Od eus, senz autres amistiez,
Parti de sa terre eissiliez;
E li dux out sa fortelesce
Garnie e pleine de richesce.
Ne lis ne sai ne je ne truis
Se l'evesque s'en revint puis,
Ne s'il out pais, ne cum avint;
Mais tant sai bien por fol se tint.

SI CUM LI QUENS BAUDOINS, PAR LA FORCE LE REI DE FRANCE, QUI FILLE IL AVEIT, DESERITA SON PERE DE FLANDRES [1].

De Flandres ert quens Baudoins[2],
f° 185 v°, c. 2. Ceo dit l'estoire e li Latins,
Enorez chevaliers e sages,
Frans e corteis e proz e larges;
Son eir vout creistre e essaucier
Si cum plusor sunt costumier :
Senz delai e senz demorance
Requist Robert le rei de France
Que sa fille dunt Baudoin,
Son fil[3], qui mult est gent meschin;

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. VI : *Quod Balduinus, comes Flandrensis, filio suo Balduino filiam Roberti, regis Francorum, quæsivit et accepit, malo suo, nisi Robertus, dux Normanniæ, sibi ferret auxilium; et de morte Roberti, regis Francorum, cui successit Henricus, filius ejus.* (Du Chesne, 259, D.) Wace a omis la substance de ce chapitre.

[2] Baudouin IV, dit *le Barbu*. Voyez, sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 3 et 4.

[3] Baudouin, qui, après son père, fut comte de Flandre sous le nom de Bau-

E s'ele bien ert en berçol,
Por ce ne remaindra son vol.
Graanté fu le mariage :
Tant en parlerent li plus sage,
Quens Baudoins l'en fist porter
E bien norrir e cher garder
Plus que s'ele fust sa fille assez,
E tant que teus fust sis eez
Que sis fiz la pout noceier;
N'en vout l'ovre plus delaier,
Prendre le fist : eissi fu fait;
Mais ore oiez estrange plait.

Baudoin fu mult orgoillos
E vers son pere desdeignos,
Ne l' vout ne amer ne servir
Ne faire rien au suen plaisir;
Sorquidez fu, plein de bobance :
Par la force deu rei de France,
Por sa fille qu'il out à femme,
Vout son pere jeter del regne :
S'il l'out haucié, gré ne l' en sout;
Tot l'ennui li fist qu'il pout.
Mal espleite qui tel alieve
Qui après l'en damage e grieve.
Se li pere out poié son fiz,
Ne l'en rendi autre merciz;
Mais de Flandres le fist eissir,
Por rien ne li vout consentir.

douin V, dit *de Lille* ou *le Débonnaire*, épousa Adélaïde, fille du roi Robert, en 1026. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 203, D; 236, D; 237, E; 289, A.)

Eissi fait qui tel eir engendre;
Trop i pot l'om assez entendre.

Eissilliez fu quens Baudoins,
N'omes ne serganz ne veisins
Ne s'en eissi od lui grantment;
Au duc Robert vint povrement;
S'ovre li conte e sa dolor,
Sa honte e sa grant deshonor
Que sis fiz Baudoins li fait
r°, c. 1. Qui en totes Flandres n'eu lait:
« Ni garde à Deu ne à pecchié,
Fors de la terre m'a chacié.
Merci vos cri, s'onc rien vos fui,
Que vos me secorez vers lui.
Ne me laissiez à honte aler
Ne si vilment deseriter. »

Pitié out grant de lui li dux.
Ne sai que vos aloignasse plus;
Mais jostée a chevalerie,
Tote cele de Normendie
Si faite e si granz e si fiere
C'unques ne quid qu'en teu maniere
N'en tant de tens, senz plus leisir,
En veist riens teus genz eissir,
Si bele ne si bien garnie.
Sempres fu Flandres envaïe
Eissi très-dolerosement
Que senz bataille e senz content
Metent tote la region
A feu, à flamme e à charbon.

A Choques[1] vindrent, un chastel
Clos e fermé e fort e bel;
Mais contre la grant gent que vaut?
Kar sempres fu pris par assaut,
Ars fu, e cil qui dedenz erent
Unques del arson n'eschaperent.
Granz fu li criz e li esclandres
Quant li riche baron de Flandres
Virent la force e l'ost banie
Si grant sor ceus de Normendie
Vers qui il n'en unt garison,
Bataille ne defension;
Tuit crendreient estre eissillié.
Le fiz unt gerpi e laissié;
Al pere, au naturel seignor,
S'en resunt venu li plusor,
Que sor eus ne tort li damages;
Au duc Robert donent ostages.
Donc fu li jofnes Baudoins
Sachanz, conoissere e devins
Que ne se porreit pas deffendre;
E si s' pere le puet prendre,
Crient jamais n'isse de prison;
S'il li pesa, vousist u non,
Li a messages enveiez:
f° 186 r°, c. 2. De lui fu requis e preiez
Que s'ire li deint pardoner,
De ce li vout merci crier;
Sa culpe reconoist vilaine;
Mais or sera si suens demaine

[1] *Cioca*. Will. Gemmet.

Que jamais jor qu'il pënst ne sace
Ne fera rien qui li desplace.

Ç'out li peres teu desier
Qu'unques ne l'en covint prgier,
E li bons dux pleins de duçor
Vout mult d'eus la paiz e l'amor;
Baisier les fist e r'estre amis,
Si qu'entr'eus ne sorst puis estrifs.
Amor se porterent e fei,
Eissi cum j'en l'estoire vei;
E li dux joios e haitiez
S'en r'est od ses genz repairiez.

SI CUM LA REINE COSTANCE VOLEIT SON FIZ HENRI DESERITER DE TOTE FRANCE, E CUM LI DUX ROBERT LI RENDI LE REGNE[1].

En cel terme, n'i out faillance,
Morut Robert li reis de France;
Mult out esté duz e verais,
S'out bien tenu son regne en pais.
A son vivant, ainz qu'il finast
E que deu siecle trespassast,
Fist Henri son fil coroner
E tot le regne aseurer;
E Robert, qui fu li puisnez,
Fu dux de Borgoigne clamez :

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. VII : *Quomodo idem dux juvit Henricum, regem Francorum, contra Constanciam, matrem suam.* (Du Chesne, 260, B.) — *Roman de Rou*, I, 382-385. — *Historiæ Francicæ fragmentum.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 212, C.) — *Chronicon Sithiense.* (Ibid. 299, D.) — *Histoire d'aucuns des ducs de Normandie.* (Ibid. pag. 276, D.) — *Orderici Vitalis, Historia ecclesiastica*, lib. I et VII. (Du Chesne, 371, D; 655, A; D. Bouquet, XI, 221, D; 247, A.) — *Chronique de Normandie.* (D. Bouquet, t. XI, p. 324, A.)

Eissi l'otreierent li frere;
Mais Costance, qui fu lor mere,
Haï Henri qui esteit reis :
C'ert sus son gré e sus son peis.
Robert, qui dreiz ne leis ne l'done, 30700
Vousist mult qu'eust la corone;
A tot ce s'esforce e essaie,
Ne puet estre qu'eu s'en retraie
De ci qu'eu l'ait fait desposer
E Robert son fil corroner. 30705
As plus hauz homes del honor,
Qui plus i unt force e valor,
En fait graer sa volunté.
Tant aveit l'afaire mené
Qu'à al tot perdre esteit Henri : 30710
Tuit li failleient si ami;
f° 186 v°, c. 1. Tresors, aveirs granz e pleniers
Aveit à muis e à sestiers
La reine, qui son plaisir
L'en faiseit par tot acomplir, 30715
Si r' aveit en sa main les tors
E les chasteaus toz les plosurs (*sic*);
A son plaisir n'à son bon faire
Ne trovout mie grant contraire.

Henri se vit del tot baissier, 30720
Chaceir del regne e eissillier;
N'a sa mere de lui pitié :
Coreços e desconseillié,
Od duze homes, ce truis, des sons,
Aissos qu'il n'a nul de ses bons, 30725
Kar son reaume e s'onor pert,
Vint à Fescamp al duc Robert,

Qui mult li a grant joie faite;
Sa grant dolor li a retraite,
La descritance e le lait
Que sa mere li quert e fait;
Prée e requert qu'il le secore,
E il, senz terme e senz demore,
Desqu'à Ponteise tot enfin
Le saisera de Veogesin;
A lui l'otreie e à son eir
S'en France le fait remaneir;
S'il li ajue à aquiter
E ceus à veintre e à mater
Qui envers lui mentent lor feiz;
Seit Vougesin tot mais sis dreiz
En fieu e en dreit chasement,
Qu'issi l'otreie quitement.

Si le grée li dux e otreie :
« De tote la gent qui est meie,
Fait-il, vos pramet à aidier
Senz essoine, senz delaier. »
Dementres qu'od lui sejorna,
Maint riche aveir li presenta;
Chevaus e armes e conrei
Li fist teus querre cum à rei
E genz chevaliers e maisnées
Riches e bien apareillées.
Asseurez de lui aidier
Fist la reine gerreier,
Ardeir les bors e les vilages
E faire sor li les damages.

f° 186 v°, c. 2. Li dux fist maisnées venir

E les marches par tot garnir
E corre en France en plusors leus,
Prendre preies e metre feus
E faire ennui, honte e pesance
Sovent la reine Costance.
Li dux od chevaliers vaillanz,
Buens e esliz e bien aidanz
Ala en France au rei aidier,
Ses orguillos fraindre e plaissier;
Issiu (*sic*) firent si durement
Cum n'i troverent ce content
Qui lor i peust contrester.
As plusors estut comparer
L'emprision e le deslei
Qu'il faiseient envers le rei.
Tot son orguil e sa haïne
Ne valut rien à la reine :
En petit terme, od poi d'aïe,
Tuit li haut home l'unt gerpie;
Les cous baissiez, humilianz,
Unt fait al rei toz ses talanz;
Ostages livrent à son buen,
Si l' serviront mais cum li suen
Feelment tant cum il vivront,
Jamais de lui ne partiront.
Si la reine out maupenser,
Petit li pout puis demostrer;
Ne li poeit nul mal cercher,
Mais poi l'ama e poi l'out cher.
Par le duc Robert fu Henris
Reis de France poestis;
N'i trova unc pois encombrier
Qui li osast mostrer dangier.

Por le servise e por l'amor
Dunt il li out rendu s'oñor
E tant despendu e tant fait,
Cum je vos ai dit e retrait,
Le fist saisir de Vogesin,
Senz autre conseil de veisin,
E de Chaumunt e de Ponteise;
E si à ses Franceis em peise,
Il n'i durreit mie dous auz :
Mult le meri bien ses travauz.
Eissi l'out puis sa vie e tint,
C'unc gerre ne l' en sorst ne vint.

f° 187 r°, c. 1. SI CUM LI DUX ROBERT DESTRUIT IDOL SOR LE CONTE ALAIN, E LA GRANT DESCONFITURE QUI FU PUIS EN NORMENDIE[1]

D'itel honor e d'itel pris
Cume je vos retrai e lis
Fu li dus Robert li Normanz,
Mult fu merveillos e puissanz;
Ne vout plain pié de s'onnor
Que tenissent si anceisor
Fust ne mermez ne retailliez :
Unc jor ne vout estre abaissiez;
E por ce que li quens Alains[2]
Fu vers lui eschis e vilains,
Qui de Bretaigne n'eu serveit

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. VIII : *Quod dux Robertus, contra Alannum comitem Britannorum pergens, non longe a flumine Coisnon castrum Caruicas condidit.* (Du Chesne, 260, D.) — *Roman de Rou*, I, 385-392. — *Chronique de Normandie.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. XI, pag. 324, B.)

[2] Alain III ou V, duc de Bretagne. Il succéda en 1008 au duc Geoffroy son père, sous la tutelle d'Hawise sa mère, et mourut le 1er d'octobre l'an 1040. Voyez, sur ce prince, l'*Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 896, et ci-devant, p. 418, n. 1.

Ne qui à sa cort ne veneit,
Ne l' reconoisseit à seignor,
Cum orent fait si anceisor.
(Ce dit l'estoire e li Latins
Que il erent germains cosins:
Por ce que d'un lignage esteient
E que si près s'aparteneient,
Ne se deignout Alain flechir
Ne au duc ne voleit servir),
Mult le li tint à grant utrage;
Od le conseil de sun barnage
Ferma sor Coisnon un chastel
Qui mult fu gent e fort e bel,
Charrues[1] fu primes nomez
E Pont-Orson r'est apelez.
Mult out del fermer buen esgart,
Kar mult sist bien d'icele part;
Mult en fu la marche efforcée.
Là mist li dux de sa maisnée
E deus conestables vaillanz:
Neel e Auverez Jaianz[2].
Cist sorent assez, sen doter,
D'un ovre e d'un chastel garder.

Dunc prist li dux de Normendie
De sa meillor chevalerie,
Unc ne pendi escu al col
De ci qu'ès portes de Dol;
Mais là furent les armes prises,
Qui unc ne furent puis jus mises
Desque la cité fu fondue,

[1] *Caresce.* Wace. *Auvere Gigant.* Roman de Rou. *Auvré de Guinguant.* Chronique de Normandie (D. Bouquet, XI, 324, C.)

Arse e robée e abatue
E le païs e la contrée.
187 r°, c. 2. Tote la preie en fu menée,
Riche fu trop la chevauchée.
Mult fu Bretaigne damagée.
Atant ne remaindra eu mie
S'Alain au duc de Normendie
Ne vout servir, ce sai-je bien;
Mais ne s'i atorne de rien;
Sis orguilz creist; mais jà leisir
N'aura, ce quit, del repentir.
Je qui qui dès ore li empire.
De cele ovraigne out trop grant ire,
De cel eissil, de cel arson.
Mult par l'amoent li Breton,
Mult li portoent grant honor:
Mult erent passé an e jor
N'aveit nul tant entr'eus valu,
Ne teu poeir ne teu vertu
N'aveit sire en en Bretaigne;
Por veir, dès le tens Charlemaigne;
Reis brez ert entr'eus apelez,
Mult en faiseit ses voluntez,
Del tot ert sire entierement.
Ne vout soffrir pas longement
Qu'il ne revengast son damage;
Mais autresi cum dist li sage,
Folie, orguil e sorquidance
Portent od eus lor meschaance,
E s'Alain est bon chevalier
E corajos de sei vengier,
Je quit mult bien e sai e vei
Sa meschaance i porte od sei;

Kar od orguil e par sorfait
Sai qu'il ovre quantqu'il en fait.
Toz mande à armes les barons,
E s'a chevaliers tant semons
E autres genz cum il plus pout
E ses amis où qu'il les out.

E od od (*sic*) grant chevalerie
Chevaucherent vers Normendie
Tant qu'en la terre d'Avrencin
S'aparurent un bien matin.
Des armes ist la resplendor
E des enseignes de color.
Fierement unt l'ovre envaïe,
Mais autrement ert departie;
Kar entre Auvrez e Neel,
f° 187 v°, c. 1. Cil qui gardoent le chastel,
Qui mult orent proece e senz,
Sorent cest ovre auques par tens;
Si orent chevaliers mandez
E de plusors parz assemblez,
Geudes e serjanz e archers,
Qui à ce vindrent voluntiers;
E quant ceus sorent au forfait
Si n'i out puis nul autre plait,
Mais tot dreit d'aler les ferir.
Sevrer les sout e departir
Neel, bien les a ordenez;
S'entente i met tote Auvrez.

Quant lor enseignes ont choisies,
S'unt esgardé des compaignies
Lesqueles ireient premieres.

Mult lor fait Neel granz preeres :
« Seignors, dist-il, ci sunt Breton
Tuit orgoillos e tuit felon
Venu nostre terre envaïr
E nostre bon seignor laidir,
Qui il deussent estre aclin.
Veez les feus par Avrencin,
Veez les preies acoillir
E les homes prendre e saisir
(Qui trop est lait) veiant nos oiz.
N'i a si jofnes ne si veuz
De nos que tant peser en deie
Qu'ainz qu'esloignée aient la preie
Lor façom sanglanz les costez :
Trop nos aureient avilez
S'eissi l'en poeient conduire.
Ne se poent de nos esduire;
Par ci les covient repairer :
Qui ore à quor de chevalier
Si l' mostre e face apareissant.
E vos, beaus seignor païsant,
Pensez de tenir vos aün
Eissi qu'au grant chaple commun
Ne seiez dotanz n'esbahiz,
Que quant retrait ert à voz fiz,
Qu'onors vos seit e pris e gloire
Qu'i aiez sor Bretons victoire.
Si ert vostre terre asseurée,
Que plus n'ert arse ne robée;
Si 'n aureiz gré del duc preisé,
Si 'n serom toz jorz essaucié.
Gardez n'entendeiz as gaainz,

f° 187 v°, c. 2.

Kar chascons en sera compainz ;
N'en esparniez jà uns toz sous,
Kar il n'esparniront pas vos.
Ore pensez de ben contenir,
Kar je 's irai premiers fremir
Od cele jent que j'ai od mei ;
Auvrez nos tendra conrei.
Ne les laissom plus rasembler
Ne lor genz faire conreer,
Qui espandu sunt au forfait. »
Ici n'out unc puis autre plait ;
Mais laissent lor chevaus aler.
Si vos di bien qu'al asembler
N'out eschar fait, ne gab ne ris ;
Qui sus les escuz verz e bis
Se vunt les lances debruisier
E les forz osbers desmaeler
E effondrer costez e piz,
E des clers branz d'acer forbiz
Trencher heaumes e chefs e braz.
Comenciez fu teus li baraz
Que nus hoem ne vos saurait dire
L'occision e le martire
Qui le jor fu en la champaigne
Sor l'estute gent de Bretaigne.
Par mi la terre, de toz lez,
Fu si très-granz li criz levez,
N'en remist qui peust aler
Ne qui alme peust porter
Qui n'en venist au dur content
Où tuit li champ sunt jà sanglent.
Forment les envaïst Neel,

Sovent lor i fait dol novel;
Bien mostre qu'il a chere honor
E que mult aime son seignor.

Li quens Alains conoist l'ovraigne
Teu dunt le quor li dout e seigne,
Veit le damage e la meslée
E veit sa gent desconrée
E departi e espandu,
Qui au gaain erent coru;
Si n'i a leisir de eus atendre,
Qu'al escremir e au deffendre
Est la besoigne revertue;
f° 188 r°, c. 1. E se li quens s'esvertue
Ne il ne tuit si compaignon,
Ce ne pot pas avoir foison
Od la gent qui sor eus s'aüne.
Tote vint puis cel ovre à une.
Dès qu'od ses genz s'i fu jostez
Li conestables Aüvrez,
N'out unc puis en Bretons deffense:
Li plus orgoillos se porpense
Par unt (*sic*) il se purra foïr
Ne del estor senz mort eissir.
Del recreire, del estanchier
Sunt mult doté li destrier.
Après ces pensez doleros,
Morz e vencuz e angoissos,
Fu ja creuz tant lor esmais
Que derompeu sunt à un fais,
Si desbaraté, si vilment,
Ne od meins de recovrement
Ne veistes mais gent perie:

Mar entrerent en Normendie.
Ainz qu'il eississent d'Avrencin
Fu teus l'occise e le traïn
Que poi s'en eschapa des seins.
Enchauciez fu li quens Aleins
E par plusors feiz abatüz,
Mais n'i fu mie retenuz;
E s'il n'i est ne pris ne morz,
Trop i est granz sis desconforz.
Od assez poi de compaignons
S'en retorna dreit vers Redons.
Quant de ceste chose fu cerz
Que j'os retrai, li dux Roberz
Joios se fist mult e tint chers
E ama puis ses chevaliers.

SI CUM LI DUX GUILLAUMES VOU (*sic*) ALER ENGLETERRE CONQUERRE A EWARD SON COSIN [1].

Conté vos ai cum reis Eldrez
S'en vint al duc deseritez

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. x: *De classe quam dux Robertus disposuit mittere in Angliam in adjutorium cognatorum suorum Edwardi et Alueredi, filiorum regis Edelredi.* (Du Chesne, 265, C.) — *Roman de Rou*, I, 392-394. — *Willelmi Malmesburiensis de Gestis Regum Anglorum lib. II.* (*Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, ed. Henrico Savile, pag. 73, lig. 12; *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. X, pag. 246, E.) — *Chronique de Normandie.* (Ibid. tom. XI, p. 325, A.) Il est probable que l'expédition de Robert contre l'Angleterre eut pour cause non pas tant le désir que pouvait avoir ce prince de rétablir ses neveux dans leurs droits, mais celui de faire du mal au roi Kanût dont il avait épousé, puis répudié la sœur: « Quamlibet sororem Anglorum regis Canuc manifestum est « duxisse uxorem, quam odiendo divortium fecerat. » *Glabri Rodulphi Historiarum liber IV* (*Recueil des Historiens des Gaules*, t. X, p. 51, E); *Gesta Consulum Andegavensium* (*Spicilegium*, ed. D. Luca d'Achery, in-folio, t. III, p. 252, col. 2: *Recueil des Historiens des Gaules*, t. XI, p. 265, A).

Quant reis Sweins od ses Daneis
Prist Engleterre sor Angleis;
Ce vos ai retrait. Cist out dous fiz
Qui à ceu tens erent petiz :
Ewart out à non li ainznez,
Li autres, ce truis, Auvrez,
Nevo au duc de sa soror;
f° 188 r°, c. 2. Mais quant Eldrez reprist l'onor,
Qu'il repassa en Engleterre,
Où mult out puis dolor e gerre,
Si remistrent li dui enfant
Od lor uncle, ce truis lisant,
Qui les norri par bone fei
E cherement les tint od sei;
En ses sales lor fist aprendre
Ce ù haut home deit plus entendre.
Enprès la mort Richart, son frere,
Cum s'il fussent fiz de sa mere,
Germain andui, bons chevalers,
Ne 's peust-il tenir plus chers :
S'aveir (*sic*) de lor deseritance
Sovent au quor ire e pesance;
Kar honte li semblout e lai :
Tant ne l' vout plus metre en delai.
Au rei Kenut, fiz rei Swein,
Qui le reaume out à son buen,
Od sa mere, manda par bref
Que trop li ert sauvage e gref
Qu'il deseritout ses nevoz,
Qui jà esteient granz e proz;
Soffert le li a longement,
Mais ore li mande bonement
Que dès or lor rende lor dreiz

Que longes lor aura toleiz,
Facent por la sue amor tant
Que cil n'en seient plus plaignant
Ne vers lui mortel enemi,
Kar ne li sera plus soffri.

Kenut li reis ot la demande
E la requeste qu'em li mande,
Ire en out e dol e pesance,
Orguil respondi e boubance.
Beaus diz n'autres paroles sages
Ne vout sol respondre as messages,
Ainz dit n'est pas cil sis amis
Qui de teu chose l'a requis.
Od ire, senz plus gaaignier,
S'en tornerent li messagier;
Les diz orguillos e felons
Del rei Kenut e ses respons
Unt cil retrait e renontié;
E se li dus s'en fist irié
Nus ne l'enquere ne demant,
f° 188 v°, c. 1. Qu'assez en mustra puis senblant.

Od le conseil de ses barons
E od toz ceus de plus hauz nons
Fist apareillier sa navie
De par trestote Normendie.
Teu jostée, plus grant ne maire,
N'oïstes en tant d'ore faire
De nefs ne d'armes ne de genz.
Por esmoveir un grant contenz
N'oïstes ovre mieus emprise;
E si cum l'estoire devise,

A Fescamp les fist assembler
Trestoz li dus por mer passer.
Quant lor ovre fu aprestée,
N'i firent autre demorée,
Qu'oré orent tuit à talent;
Les veiles drecerent al vent,
Au tens que del port les deserre
Siglerent dreit vers Engleterre.
Ariver quident à dreiture,
Mais ore oiez fiere aventure:
Li cieus e li airs s'escurzi,
E sodément venta eissi
Qu'à peine, si furent sopris,
Porent lor trefs estre jus mis;
Grant peine soffrirent maneis.
De prendre port sor les Engleis
N'orent quider ne esperance,
Kar des vies sunt en balance.
N'i out neient del estriver :
Cele part les covint aler
Où la tormente les chaça;
Unques ainceis ne les laissa,
N'onc li orez ne s'afebli
De ci qu'en l'isle de Geresi
(Ce est en fieu de Normendie),
Senz nef perdue ne perie,
Arriverent, si cum Deu plout,
Qui ne laissa ne qui ne vout
Que porpreissent sor la gent
Qui livrée fust à torment
E à ocise e à martire;
E si poom bien creire e dire
Qu'od sanc espandre n'od dolor

Ne voleit pas qu'eust s'onor
Ewart, qui puis l'out senz content,
f° 188 v°, c. 2. Si com nos retrairom brefment.

Iloc fu od le duc Robert,
Pesanços mult dunt s'onor pert;
Mais cil la li vée e deffent
Qui porveu l'a autrement:
Od duce amor, senz rien offendre,
Li voudra la corone rendre;
Mais n'en sevent pas son segrei.
Cil, qui en sunt en grant effrei,
Lievent, esgardent en la nue
Qui ne se change ne remue;
Assez unt iloc sojorné
Saveir s'il eussent oré
A traire à chief lor ovre enprise;
Mais norht ne lur consent ne bise:
Autre conseil lur estuet prendre,
Kar plus demurer ne atendre
N'i poent-il, c'en est la fin.
A un josdi, assez matin,
A fait li dux trestot par nons
Venir à sei ses hauz barons;
Son corage lor a mustré
E dit tote sa volunté,
Qu'en Bretaigne voult enveier
Por le conte Alain gerreier,
Por deseriter qui porreit
Quant por lui ne fait tort ne dreit;
L'orguil, le sorfait ne l'ovraigne
Mostre qu'om li fait de Bretaigne.
Dès le major de ci qu'au mendre

Loent qu'en aut venjance prendre.
[1] Dunc a li dux, qui mult fu bel,
Fait apeler à sei Rabel[2],
Forz home e proz e sage e granz
E de maintes choses sachanz;
Cointe ert e veizé chevalier,
E si esteit bon mariner.
A celui a li dux baillées
La meitié bien de ses maisniées
Por aler destruire Bretaigne,
E dit que de rien ne s'en feigne
De li tot enfin eissillier;
E il e li suen chevalier
R'ira par terre od ses vassaus,
« Garniz d'armes e de chevaus,
Prendre les borcs e les chasteaus
f° 189 r°, c. 1. Qui mult i sont e bons e beaus,
E faire la terre orfenine
E metre la à descepline,
Se mis dreiz qui m'i est toluz
Ne m'i est toz reconeuz. »

Eissi sunt les genz departies.
Si se resmut li granz navies:
Li un entendent à sigler,

[1] Will. Gemmet. lib. VI, cap. XI : *Quod partem ejusdem classis misit ad affligendam Britanniam, et de pace redintegrata inter ipsum et Alannum comitem Britanniæ.* (Du Chesne, 266, A.) — *Roman de Rou*, I, 394-396.

[2] *Tavel.* Wace. Quant à la *Chronique de Normandie*, elle appelle ce marin « conte « de Longueville, père Guiffart, nommé « Canel. » (*Recueil des Historiens des Gaules*, tom. XI, pag. 325, B.)

Il est possible que les historiens normands désignent ici un membre de la maison de Tancarville, où le nom de *Rabel* était fort commun. Voyez l'*Histoire du château et des sires de Tancarville*, par A. Deville. Rouen, Nicétas Périaux, 1834, in-8°, p. 117 et suiv.

Li autre mult à ariver.
Mult a li dux foleié puis;
Mais si avint, si cum je truis,
Qu'au Munt Saint-Michel ariva.
D'iloc, cum plus n'i demora,
Fist à sa gent la mer gerpir
E lor armes prendre e saisir
E chevaucher dreit vers Redons
E dreit vers la terre as Bretons.
S'il i sorfirent, ceu ne vei,
Ne je retraire ne vos dei.

Li quens Alains vit bien e sout
Que pas deffendre ne se pout;
Kar par la mer vient l'on sor lui,
Ne vers le duc n'a nul refui
Ne rescosse ne garantise;
Ainz que sa terre fust maumise
Manda à sei, par un evesque,
Robert de Roem l'arcevesque;
Uncle ert au duc e uncle à lui,
Kar sun cosin erent andui;
Sage esteit mult e buens parlers
E si 's aveit andeus mult chers.
Dès qu'il sout e conut le plai,
Vint en Bretaigne senz delai.
Mostré li a li quens l'ovraigne
Qui vers lui s'enpire e graigne;
E l'arcevesque a tant parlé
Qu'arere au Munt s'en est torné
Li dux od s'ost de Normendie
E autresi la grant navie.

Dunc prist l'arcevesque en sa main,
Si aconduist le conte Alain
Au duc por faire son voleir;
Senz dotance, senz mal espeir,
Les fist buenement acorder,
Kar senz desdire e senz veer
Fist li quens al duc lige homage;
E il, cum vaillanz e sage,
f° 189 r°, c. 2. Li pardona sa mauvoillance :
Od amor fu lor desseverance[1].

CI EST SI CUM LI REIS GUILLAUME FU ENGENDREZ A FALEISE[2].

A Faleise esteit sojornanz
Li bons dux Robert li Normanz;
Mult li ert le leus covenables
E beaus e sains e delitables.
C'esteit uns de ses granz deporz
Qu'od danzeles, ce sui recorz.
Un jor qu'il veneit de chacier
En choisi une en un gravier,
Denz le ruissel d'un fontenil,
Où eu blanchisseit un cheinsil[3]

[1] Cette réconciliation paraît avoir eu lieu en 1030.

[2] *Roman de Rou*, I, 396-414. La plus grande partie de ce chapitre a déjà été publiée par M. de la Fresnaye, à la suite de sa *Nouvelle Histoire de Normandie*, etc. A Versailles, de l'imprimerie de J. P. Jalabert, 1814, in-8°. C'est d'après lui que M. Frédéric Galeron, dans son *Histoire et Description de Falaise* (à Falaise, chez Brée l'aîné, 1830, in-8°, p. 140-142), en a donné les soixante-huit premiers vers.

[3] Si l'on en croit deux chroniqueurs, ce fut à Rouen, où elle dansait, que Robert fit la rencontre de Harlette : « Cum-« que apud Rothomagum (Robertus) esset, « filiam cujusdam, quam ad choros vidit, « in tantum adamavit, quòd eam deflora-« vit. » *Chronicon Turonense.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 284, B.)

Od autres filles de borgeis,
Dunt aveit od li plus de treis.
Tirez aveit ses dras ensus,
Si cum puceles unt en us,
Par enveisure e par geu
Peeres quant sunt en itel leu.
Beaus fu li jorz e li tens chauz :
Ce que ne covri sis bliauz
Des piez e des jambes parurent,
Qui si très-beaus e si blans furent
Que ce fu bien au duc avis
Que neifs ert pâle e flors de lis
Avers la soe grant blancheor :
Merveilles i torna s'amor.

Fille ert d'un borzeis la pucele [1],

« Robertus alter filius Richardi II.... « habebat tunc filium septennem ex con- « cubina susceptum; cujus speciem in « choreis saltantis fortè conspicatus, non « abstinuit quin sibi nocte conjungeret: « deinceps unicè dilexit; et aliquandiu « justæ uxoris loco habuit. » *Willelmi Malmesbariensis de Gestis Regum Anglorum lib. III.* (Apud Henricum Savile, p. 95; D. Bouquet, t. XI, p. 177, B.)

[1] Si nous en croyons Guillaume de Jumiéges, Harlette était la fille de Fulbert, chambellan du duc Robert : « Willelmus « enim ex concubina Roberti Ducis nomine « Herleva, Fulberti Cubicularii Ducis filia « natus, nobilibus indigenis, et maximè « ex Richardorum prosapia natis, despectui « erat utpotè nothus. » Will. Gemmet. lib. VII, cap. III. (Du Chesne, 268, C; D. Bouquet, XI, pag. 38, A et B.) Mais c'est une erreur; elle provient peut-être de ce qu'un autre Robert, fils de Richard Ier et de Gonnor, et archevêque de Rouen, avait épousé, en sa qualité de comte d'Évreux, une femme du nom d'*Herleva*, qui pouvait être réellement la fille de Fulbert. Voyez Orderic Vital, liv. V. (Du Chesne, p. 566, B; D. Bouquet, t. XI, p. 245, A.)

Plus loin le même Guillaume de Jumiéges nous apprend la condition des parents d'Harlette, en faisant le récit du siége d'Alençon : « Illusores verò co- « ram omnibus infra Alencium consis- « tentibus, manibus privari (Willelmus « Nothus) jussit et pedibus. Nec mora, « sicut jusserat, triginta duo debilitati « sunt. Pelles enim et renones ad in- « juriam Ducis verberaverant, ipsumque « Pelliciarium despectivè vocitaverant, eò « quòd parentes matris ejus pelliciarii « exstiterant. » Willelmi. Gemmet. lib. VII,

Sage e corteise e proz e bele,
Bloìe, od bel front e od beaus oilz
Où jà ne fust trovez orguilz,
Mais benignitez e franchise;
Si n'en fu nule mieuz aprise.
E s'aveit la color plus fine
Que flors de rose ne d'espine,
Nés bien seant, boche e menton;
Riens n'out plus avenant façon
Ne plus bel col ne plus beaus braz.
Iteu parole vos en faz
Que gente fu e blanche e grasse
Eissi que les beautez trespasse
Des autres totes deu regné.
Poi vos ai dit de sa beauté
A ce qui 'n ert, ce sachez bien.
Li dux la vout sor tote rien :
Par un chevalier mult sené
f° 189 v°, c. 1. E par un chamberlenc privé
En fit à son pere parler,
E le jor querre e demander
E prametre tant e offrir
Que bient (*sic*) le devreit consentir
Li à amer de grant amor,

cap. XVIII. (Du Chesne, 276, C; D. Bouquet, tom. XI, pag. 44, A et B.)

Si l'on en croit Benoît, Harlette était fille de Robert, pelletier et bourgeois de Falaise, et d'une bourgeoise; Robert, à son commerce de pelleterie, joignait la profession de brasseur de cervoise. Voyez plus loin, fol. 193 recto, col. 2, et fol. 207 recto, col. 1.

Un autre chroniqueur nous apprend vaguement que l'origine des père et mère d'Harlette était obscure : « Hic Guil-« lelmus Rex matrem suam, quamvis es-« set inferiori genere orta, multùm hono-« ravit, etc. » *Chronica Willelmi Godelli.* (*Recueil des Historiens des Gaules*, t. XI, p. 285, A.)

Quant à Wace, il se borne à dire :

Arlot out num, de burgeis née.

Puis li dorra riche seignor;
E cil s'en escondist assez,
Qui mult se tint à esgarez.
De tot le mieuz ert de Faleise :
Por ce li desplaist mult e peise
Qu'il ne la donge en mariage,
Od le conseil de son lignage :
De plusors parz li ert requise;
Si ne vousist en nule guise
Que à nul homme, à son vivant,
Fust ne meschine ne soignant.
Ne fust un suen frere, un sainz hom,
Qu'il out, de grant religion,
Qui 'n Gouer out son ermitage,
Qui li destoli cume sage,
Senz faille l'en eust foïe;
Ou fust saveir ou fust folie,
Icil l'en fist sa pais aveir
Deu consentir e deu voleir.

E la dancele buenement
Li remostrout tot ensement,
Sagement li faiseit entendre
Le bien qui lor en poeit prendre.
Si fu la chose graantée,
La nuit e l'ore aterminée
Brieve, senz terme de quinzaine,
Qu'ainceis que trespast la semaine;
E la pulcele est en esfrei,
Qui mult grant garde prent de sei,
Si que si sait e si estace
Ne desagret ne ne desplace
Au duc, dès qu'eissi est à estre,

Solon sa richesce e son son estre (*sic*),
Por tenir en son cors plus cher,
E fait robe fresche taillier
Bele e bien faite e bien seante
E à son cors mult avenante.

La nuit que li termes fu pris
I a li dux les deus tramis
Qui cel ovre orent porparlé[e];
Tot en segrei e à celée
f° 189 v°, c. 2. L'en voudrent mener en chastel;
Mais ce li fu ne bon ne bel:
« Bele, funt-il, qu'apercevance
Ne seit de vos ne parlance
N'eschar entre la gent vilaine,
Afublez çà chape de laine,
Que jà ne l' sachent vos veisins;
Kar ainz que seit clers li matins
Ne que chant l'aloe cupée
Vos en r'aurom ci ramenée. »

Eissi fait la pucele sage:
« Ne l'oi-je unques en corage,
Que se li dux à sei-me mande,
Qui mun gent cors quert e demande,
Que je auge cum soudeiere
Ne cume povre chamberere;
Ainceis irai, c'en est la summe,
Cum pucele fille à prodome,
Por m'onor creistre e por mon bien,
E si ne m'en vergoin de rien;
E qui l' voudra si sache e veie,
Tant ert l'onor maire meie;

Kar mauveistié ne legerie
Ne aucun ovre de folie
N'i sera jà sor mei reprise :
Por ce n'i voil en itel guise
Aler à pié à lui gesir.
Faites vos palefreiz venir,
Ce vos pré e requer doucement,
Kar issi i irom plus gentement. »

Cil entendent son grant saveir,
Sevent qu'ele dit raison e veir :
Tot son plaisir unt granté
E fait tote sa volunté.
Son gent cors aveit bel vestu,
A ce aveit mult entendu,
Cum d'une mult bele chemise
E sus d'une pelice grise,
Blanche, fresche, lée, senz laz,
Seante au cors e mieuz as braz ;
S'out afublé un cort mantel,
A li mult covenable e bel ;
Bende son chef, qu'ele out mult bloi
E dunt ele n'aveit poi,
D'une bende lascheitement
Od uns freiseaus de fin argent ;
Senz seie lier est si montée,
f° 190 r°, c. 1 Ne sai si bele riens fust née.
Son pere e sa mere salue ;
Mais ainz qu'ele fust del us eissue
De pitié de eus reconforter
La covint des oilz à plorer :
Lermes li muillent la peitrine.
Si dunc seust estre devine,

Mult par eust sis quers grant joie;
Kar dès Hector le proz de Troie,
Cil qui fu fiz del rei Priant,
Ne sui recorz ne remenbrant
Que meudres princes fust puis nez
Qu'en li fu la nuit engendrez.
Buens fu Artor[1], e Charlemaigne
Qu'à force conquist Espaigne;
Mais quant l'estoire vos ert dite
Que de cestui avom escrite,
Ne direz pas, au mien espeir,
Que prince peust plus valeir.

Eissi consent Deus mainte feiz
Choses que l'em tient à desleiz,
Dunt l'om veit granz biens avenir,
Eissi cum ci porreiz oïr.

[1] Arthur et ses hauts faits furent de bonne heure populaires en France, et surtout en Normandie. A Caen il y avait, suivant Charles de Bourgueville, sieur de Bras*, une grosse tour nommée *porte Arthur*.

Dans les chansons de gestes du cycle carlovingien et autres, l'on trouve souvent le nom d'Arthur. Aux textes que nous avons rapportés, tom. I, pag. lxxxiv-lxxxvi de notre *Tristan*, nous joindrons les suivants :

Se desarmerent ou palais, à l'umbru,
En une chenbre qui fu del tans Artus.

Li Moniages Guillaume d'Orange, manuscrit de la Bibliothèque royale n° 6985, folio 275 verso, col. 3, v. 23.

Si estes viex, li poil avez chenu,
Bien senblez home del tens le roi Artus.

Les Enfances Vivien, ibid. folio 180 recto, col. 1, v. 41.

Mainte foies avés mainte novele oïe
De la cort roi Artu et de sa baronie,
De Gavain son neveu et de sa compaignie
Et des autres barons dont la fable est bastie.
Ce fu fable d'Artu, u ço fu faerie.

Roman du Chevalier au Cygne, manuscrit du Roi, Supplément français, n° 540/8, fol. 19 recto, col. 2, vers 27.

L'on croyait si généralement aux récits qui couraient au sujet des exploits d'Arthur, que les historiens des XIIe et XIIIe siècles ne dédaignaient pas de les rappeler. Voyez, entre autres exemples, la Philippide de Guillaume le Breton, liv. I, v. 577. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. XVII, pag. 130.)

* *Les Recherches et Antiquitez de la province de Neustrie*, etc. Caen, de l'imprimerie de T. Chalopin, 1833, in-8°, deuxième partie, pag. 31.

Si tot out pechié eu delit
Que li dus out en li la nuit,
Qui, solom lei, cum esposée
Ne l'a mie despucelée,
Si fu apert aparissant
E bien fu à toz cónoissant
Que Deus enama e maintint
L'eir qui de eus dous nasqui e vint.

Oiez pucele qui n'est nice,
Mès sage e proz e cointe e vice.
A la porte del clastel (*sic*) vindrent
Cil qui l'aporterent e tindrent;
Iloc defors l'unt decendue.
Auques esteit clere la nue;
Li portiers fu apareilliez,
E li guichet descorreilliez.
Cil entrerent; mais eu ne fist
N'onques dedenz le pié ne mist,
E cil furent mult mervillant :
« Bele, funt-il, venez avant;
Ne dotez que riens vos i sace.
Vez ! delivre est tote la place. »
— « Por ce, fait-ele, n'en faz-ge rien;
f° 190 r°, c. 2. Mais eu n'est pas raison ne bien,
Quant li dux m'a à sei mandée,
Que sa porte me seit vée;
Ou vos la me fereiz ovrir,
Ou de rien n'iert à mon plaisir.
Dès qu'eissi vout de mei li dux,
Par guichet, n'à si estreit us,
N'est gent que l'om passer me face,
Ne unques damne-Deu ne place.

Dunc n'est-il grant chose de mei
Dès qu'il eissi me mande à sei:
Ovrez la porte, beaus amis. »
Tot bonement s'en sunt cil ris,
Qui oent son grant escient,
Son sen e son afaitement.
Tost fu la porte deffermée,
E tot eissi l'unt enz menée
De ci qu'en la chambre voutice,
Où out maint ymage peintice
A or vermeil e à colors[1].
Ne fu mais joies ne honors
Si granz cum li dux li a faite:

[1] Benoît veut-il dire que les murs étaient ornés de peintures à fresque? nous ne le pensons pas. De son temps les murs des appartements étaient recouverts par des tapisseries de haute lisse, telles que celles dont il est parlé dans les passages suivants :

Onques plus riche tré n'orent roi ne princier :
Esquartelés estoit, et en chascun quartier
Ot ouvré à l'aguille, mentir ne vous en quier,
Estoires anciennes dou tans roy Manecier;
Tous li Viés Testamens i ert fais à ormier
Dès puis que li deluges fist tout le mont noiier;
Ès bordeures erent fleur de lis et rosier.
Leens jut la pucele, etc.

Bueve de Commarchis, manuscrit de l'Arsenal n° 175, in-folio, Belles-lettres françaises, folio 192 recto, col. a, v. 26.

Par mervellos engien le* painsent Surian
De toutes les viés lois dès le viel tans Adan.

Roman du Chevalier au Cygne, manuscrit du Roi, Supplément français, n° 540/8, folio 108 r°, col. 1, v. 7.

La chambre estoit aournée de riche vermillon,
Et d'istoires royaux y avoit à foison,
Toute la vielle loy dès le temps Pharaon;
Et la novelle aussi jusqu'à la Passion,
Y estoit ordonnée en figuration;
Le maistre qui l'ouvra y mist longue saison.
En ung aultre costé, avoit-on paint Neyron
Comme fist lapider sainct Pierre le baron.

Roman de Theseus, fils de Floridas, roi de Coulogne, manuscrit de M. E. H. Langlois du Pont-de-l'Arche, cité par lui dans son *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre*, p. 161.

Le parquet était ordinairement recouvert de même, si l'on s'en rapporte à ce passage :

E fist .j. tapiz de Lymoges
Devant lui à la terre estendre;
Et cil corrut les armes prendre
Cui il l'ot commandé et dit,
Et les porta sor le tapit.
Erec s'asist de l'autre part
Desus l'ymage d'un luepart
Qui ou tapiz estoit portraite.

Roman d'Erec et d'Enide, par Chrestien de Troyes, manusc. de la Bibliothèque du Roi n° 7498/4, Cangé 26, fol. 19 v°, col. 1 et 2.

Voyez, en outre, au sujet des tapisseries, notre édition du *Roman de Mahomet*, pag. 31, 32, v. 761; et l'*Histoire de saint*

* La tente de Corbaran.

Tote l'amor li a retraite [1]
E le desir e le voleir
Qu'aveit eu de li aveir;
Mult li pramet bien e destine,
E ele ducement l'encline
E mult l'en rent cheres merciz :
« Sire, fait-ele, mult est gariz
Mis quors e li miens esperiz
E de grant joie repleniz;
Kar dès qu'ai, sire, vostre quor,
Ne puis quidier à nul feor
Que maires biens ne maire honor
N'autre plus grant joie d'amor
Me peust de nul leu venir.
Dès ore sui à vostre plaisir,
Serve, amie, drue e ancele.
Ore m'en dunt Deus joie novele,
Cele que j'en quer e demant! »
Od paroles de maint senblant
Unt longement eissi veillié;
E quant li dus se fu cuchié
E la chambre fu delivrée,
Dunc s'est la bele desfublée,
Sa pelice traist gentement;
f° 190 v°, c. 1. Mais la chemise escire e fent
Dès le col amunt desqu'as piez.

Loys, par Jehan, sire de Joinville, édition donnée par nous, à Paris, chez Béthune, en 1830, in-18, tom. I (le seul paru), pag. 98.

[1] Ce vers et les 205 précédents ont été rapportés dans le second volume du Recueil intitulé *Les Poëtes françois, depuis le* XIIe *siècle jusqu'à Malherbe*. A Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1824, in-8°, pag. 94-101. Ce morceau y est précédé d'une notice où, entre autres inexactitudes, on lit au sujet de la Chronique de Benoît : « C'est un mélange de roman, de « saxon, de suédois, et surtout de latin es- « tropié, ou plutôt dégénéré par la multi- « tude des abréviations. »

De ce s'est li dux merveilliez.
Ses braz traist fors ignelement,
E li cirge arstrent clerment;
Sis cors parut si très-bien faiz
Qu'avers le suen esteient laiz
Toz ceus qui aveit li dux veuz
En sa vie, vestiz ne nuz:
Mult remire sa grant beauté.
Enquis li a e demandé
Pur qu'out sa chemise escirée,
E ele respunt cume senée :
« Sire, fait-ele, ce m'est viaire
Que ce oi-je mult bien à faire.
Ne sui de rei ne de reine;
Ne ce qu'à mes piez traïne
Par la terre n'en la pudrere
Ne dei torner vers vostre chere;
Fresche ert e tot de nof cosue;
Mais dès c'une feiz l'oi vestue,
Ce qui jus à la terre entoche
Ne dui torner vers vostre boche :
Je feisse laid e folie.
Sires estes e dux de Normendie,
Si me covient à ceo entendre
Que folement ne vos puisse offendre. »

Li dux s'en sorrist bónement,
Tant trove en li afaitement
E tanz bons diz e si est sage
Que mult l'en prise en son corage;
Si parfit joi, si à son gré
N'out mais dès l'ore qu'il fu né;
Baise e acole ducement :

Cele tot li soeffre e consent;
Ainz ert mult près del ajornant
Que de dormir aient talant.
De lor bons ont mult, c'est la fins;
Mais ainz que parust li matins
Se fu la danzele endormie,
Qui merveilles fu effreie
D'un gref songe qu'ele songot.
Quant ele plus soffrir ne l' pot,
Un plaint geta e unt (*sic*) haut cri,
Dotosement se resperi
E tressailli si faitement,
f° 190 v°, c. 2. E li dux enquist bonement :
« Qu'est-ce, bele? ne l' celez mie,
Por qu'avez esté effreie? »
— « Sire, fait-ele, ne sai por quei,
Fors tant que celer ne vos dei.
Ore m'iert avis en mun dormant
C'un arbre eisseit de mei si grant,
Si long, si dreit, si merveillos
Qu'au ciel ateigneit ci sor nos.
Son umbre, dunt sui effreie,
Aumbrout tote Normendie
E mer e la grant terre Engleise [1].
Ce me desplaist e mult me peise
Que je ne sai estre devine

[1] « Quæ (Herleva) cum in prima nocte « jaceret cum Duce, et obdormisset, vidit « per somnium intestina sua velut quamdam « maximam arborem super Normanniam et « Angliam dilatari: quod et factum est. Nam « dux Robertus genuit ex ea in illa nocte « Guillelmum Nothum, qui post mortem « ejus fuit Dux Normanniæ, et postea Rex « Angliæ. Dux vero Robertus, nato dicto « Guillelmo, in isto eodem anno matrem « pueri quam defloraverat, duxit in uxo- « rem. » *Chronicon Turonense.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tome X, pag. 284, B.) Nous croyons devoir faire remarquer que la dernière partie de ce passage est fausse.

Que ce espeaut ne qu'eu destine. »

Quant li dux a la chose oïe,
Si li dist : « Bele duce amie,
C'est de grant bien signefiance
E si 'n seiez tot à fiance. »
Granz fu li biens, ce fu vertez,
Kar en ceste danzele Alrez[1]
Esteit jà engendré Guillaume,
Qui d'Engleterre out le reaume.
A peine ert encore conceue,
Si 'n a tel avision veue
Qui hautement aura puis,
Qu'après orreiz, si cum je truis.
Mult a Alrez, la proz, la sage,
Bien enpleié son pucelage;
Kar ce sai bien e quit e crei
C'uncore en sera mere à rei.
Eissi avint, kar Deus le vout
E bien mostra qu'eissi li plout.

De lor joies, de lor amors,
De lor assemblementz plusors,
Ne vos quer retraire ne conter,
Qu'assez i a de el à parler;
Mès solon le tens e solon le meis,
Si cum esteit dreiture e leis,
Engroissa la bele d'un fiz.

[1] *Herleva, Herlotta.* Will. Gem. *Herleva, Herletta.* Ord. Vit. *Herleva.* Robert. de Monte (D. Bouquet, t. X, p. 270, D). *Arlot.* Wace. *Herleve, Helaine* ou *Helavie, Bellonne, Helenne.* Chroniques de Saint-Denis. *Aillot.* Histoire d'aucuns des ducs de Normandie. *Arleite.* Chronique de Normandie. (D. Bouquet, tome XI, pag. 325, C, et suivantes.)

On lit plus loin dans la Chronique de Benoît : *Herleve* et *Alluieve.*

Quant ses termes out acompliz,
Si l'out, delivre en fu e saine
Ainz que passast la quarantaine.
En bon ore fu engendrez;
Mais mult par fu en meillor nez.
Oiez cum certe apareissance
f° 191 r°, c. 1. En demostra à sa naissance.
Cele ne sai pas que ce dut,
Quant il nasqui qui le reçut,
Le posa sor estraim novel,
Freis aporté iloc, mult bel;
E li enfès eschaucé r'a
Tant qu'en l'estraim s'envolepa.
Tot maintenant e senz demore
En traist sor sei tant en poi d'ore
Qu'eu ne li parut mains ne piez
Ne qu'il i fust mis ne couchiez.
Quant cele le corut saisir,
Merveilles porriez oïr:
Tant ne fu aspres li estrains
Que toz ses braz n'en levast pleins.
Dunc dist la femme maintenant:
« Ha, beaus! cum serreiz conquerant
E tant aureiz riches honors
Plus que voz autres anceisors!
Queu joie dunt vos estes nez!
Tant serez au siecle honorez
E tant seront granz les voz faiz
Que teus n'en unt esté retraiz
D'anceisor nul qu'aiez eu[1].
Joie, santé, vie, salu

[1] « Puer ex ea editus, Willielmus a no- « mine avi dictus; cujus magnitudinem « futuram matris somnium portendebat, « quo intestina sua per totam Normanniam

Vos doinse Deus par son saint non,
E sen e grant beneiçon ! »
Si fu la profecie veire
Cum la femme dist e espeire,
Eissi le vit-l'om puis avenir
E averer e acomplir.

Quant il fu dit e descovert
E fait saveir au duc Robert
Qu'Alrez la bele aveit un fiz,
Merveilles s'en est esjoïz;
Norir le fist si richement,
Non pas meins ententivement
Que se il fust nez senz dotance
De la fille le rei de France.
Jenz fu e bel en poi de tens,
Si entendanz e de teu sens
Qu'à tote riens ert à merveille;
Colorée, fresche, vermeille
Aveit la face e la color:
Tuit aveient vers lui amor;
E tote riens qui l'esgardout
Honor e bien li destinout.
Ce ne li targa pas grantment,
Bien vos savom dire coment :
Petiz ert uncor sis aez
Quant li dux fu entalentez
E qu'en quor out e en voleir

f° 191 r°, c. 2.

« et Angliam extendi et dilatari viderat.
« Ipso quoque momento quo, partu laxato,
« in vitam effusus pusio humum attigit,
« ambas manus junco, quo pulvis pavimenti
« cavebatur, implevit, strictè quod corripue-
« rat compugnans. Ostensum visum mulier-
« culis læto plausu gannientibus, obstetrix
« quoque fausto omine acclamat puerum re-
« gem futurum. » *Willelmi Malmesbariensis de Gestis Regum Anglorum lib. III.* (Apud H. Savile, édit. de Londres, 1596, folio 53 v., lig. 27; D. Bouquet, XI, 177, B.)

Qu'al Sepulcre voudra moveir.
Eu n'i a plus, la croiz a faite
Dunt maint prodome se deshaite,
Kar de lui perdre unt grant dotance
E de tot autre meschaance,
Qu'assez a dunt sovent se plaint,
Terre qui senz seignor remaint.

Li dux vout son eire haster,
S'a fait les evesques mander
E ses abez e ses barons
E toz les autres de granz nons;
Puis lor comença à mostrer
Qu'en Jerusalem vout aler,
Nuz piez, en langes, à tapin,
Cum funt autre saint pelerin;
Ses pechez vout espenir,
Se Deus le li vout consentir.
N'oïstes genz si esmaiée;
Plein de dolor e de haschée,
Li unt respondu comunal :
« Cherismes dux, noble vassal,
Cum a ici fiere novele!
Ta terre grant e riche e bele
Qui laisseras ne coment?
Jà sez-tu bien certainement
Cum fait ami nos sunt Breton,
Flamenc, Franceis e Borgoignon;
Jà conoissiez-vos si lor geu,
Unc n'orent uncor tens ne lieu
Que lor mauté ne lor envie
Ne mostrassent à Normendie.
Qui quidez-vos que la deffende,

Ne qui à tantes genz contende?
Breton, qui né sunt deu lignage,
I claiment part e eritage;
E cil de Borgoigne si funt,
Por ce que vostre prochain sunt:
Par cez dous genz, senz nul trestor,
Irra la terre à grant dolor,
Si est que de vos mesdevienge:
f° 191 v°, c. 1. N'i a un sol ne l' dut ne crienge. »

— « Seignors, fait-il, ce n'a mestier,
Ne puis mun eire pas laisser;
Mais le conseil que je i truis
E que meillor doner vos puis
E où est plus li miens voleirs,
Ma desirance e mis poeirs,
C'est que vos facez seignor novel
D'un fiz que j'ai, d'un damaisel
Qui mult ert sage e beaus e proz;
E je vos di por veir à toz,
Miens est, en ce n'en a dotance;
N'onques en meillor esperance
Ne fu Normendie à nul jor
D'aveir sage e buen seignor
Cum ele sera de cestui,
Si cum je sai e pens e qui.
S'il n'est d'espuse, ne vos chaille;
Jà meins ne vaudra en bataille
N'en riche cort ne en palais
N'à tenir justice ne pais [1].

[1] On retrouve la même pensée dans ce passage d'un ancien roman :

« Miols vaut bons fils à piecés nés
Que mauvais d'espouse engenrés.

Partonopeus de Blois, édition de M. Robert; à Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1834, deux volumes in-8°, tom. I, pag. 12, v. 313.

Au reste, les réflexions suivantes d'un ancien chroniqueur montrent à quel point

Si n'i coneusse le bien,
Ne l' vousisse por nule rien;
Mais c'est le meuz que je i veie.
Ce vos di sor Deu e sor la veie
Que j'ai à faire e ù je irrai,
Dunt, se Deu plaist, je revendrai
Senz demorer, senz lonc estage. »
Tuit li plus riche e li plus sage
Unt otreié son bon à faire:
Senz contredire e sen contraire
Sunt al vaslet devenu lige
De feeuté e de servige
Tel cum l'om deit à seignur rendre
E qu'il en deit aveir e prendre.
N'oïstes unc serremenz faiz
Plus voluntiers ne plus en paiz;
Receu unt par grant amor
Guillaum (*sic*) à duc e à seignor.
Au rei de France fu menez;
Là est li dux Robert alez
Congié prendre de son seignor,
Qui mult le teneit cher al jor;
Le vaslet tot al son plaisir
A fait son home devenir
De Normendie entierement

la bâtardise pouvait empêcher le fils d'un prince de succéder à son père à défaut d'héritiers légitimes: « Fuit enim usui a « primo adventu ipsius gentis in Gallias, ut « superius pernotavimus, ex hujusmodi « concubinarum commixtione illorum prin- « cipes extitisse. Sed et hoc ne supra modum « putetur abominabile, licet comparationem « de filiis concubinarum Jacob inducere, « qui ob hoc non caruere paterna dignitate « inter ceteros fratres constituti Patriarchæ. « Et longo pòst inferiore singularis Monar- « chiæ, magnus Imperii protochristicola « Constantinus ex concubina Helena legitur « genitus fuisse. » *Glabri Rodulphi Historiarum liber IV.* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* X, 51, E.)

191 v°, c. 2.

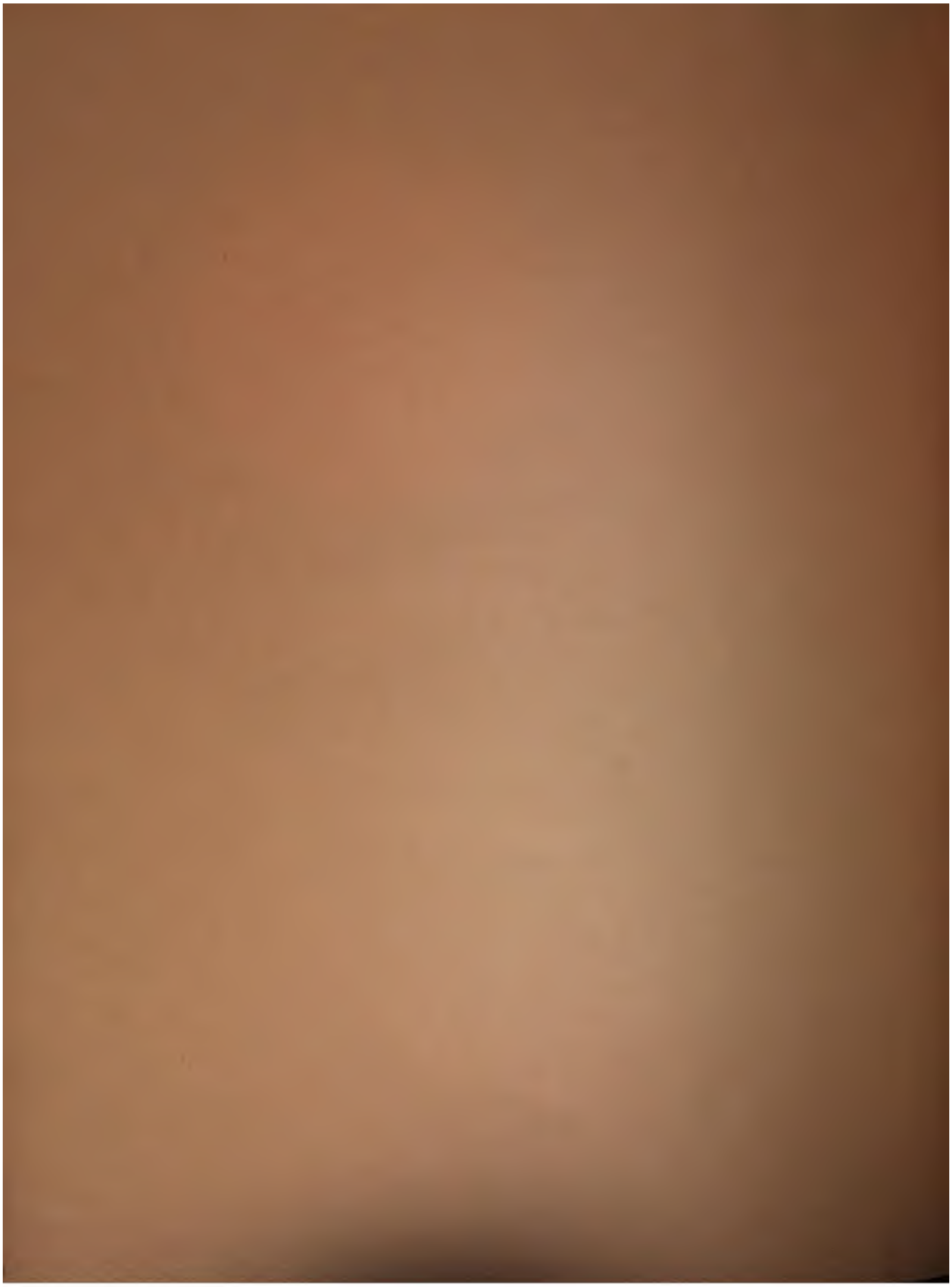
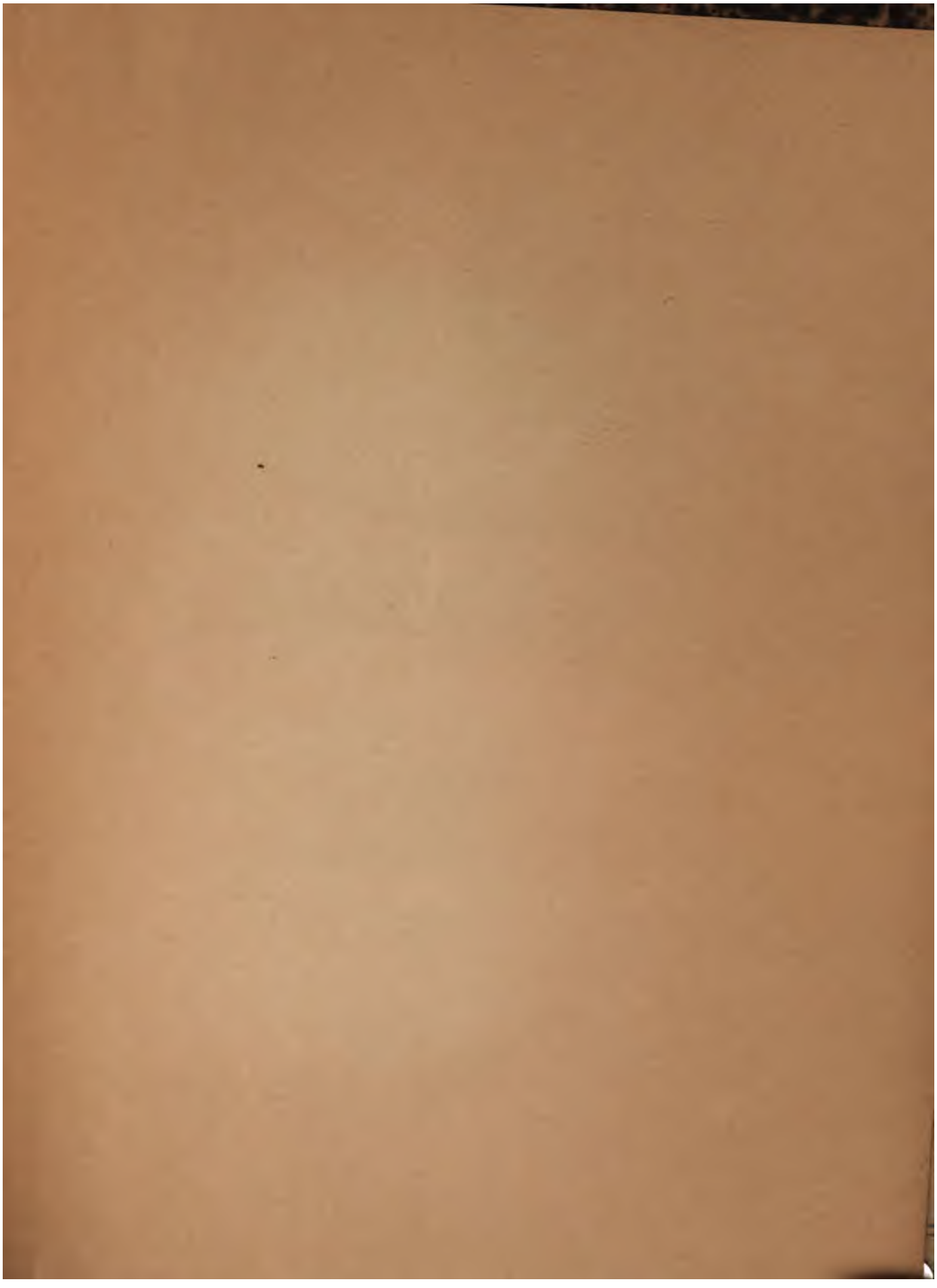
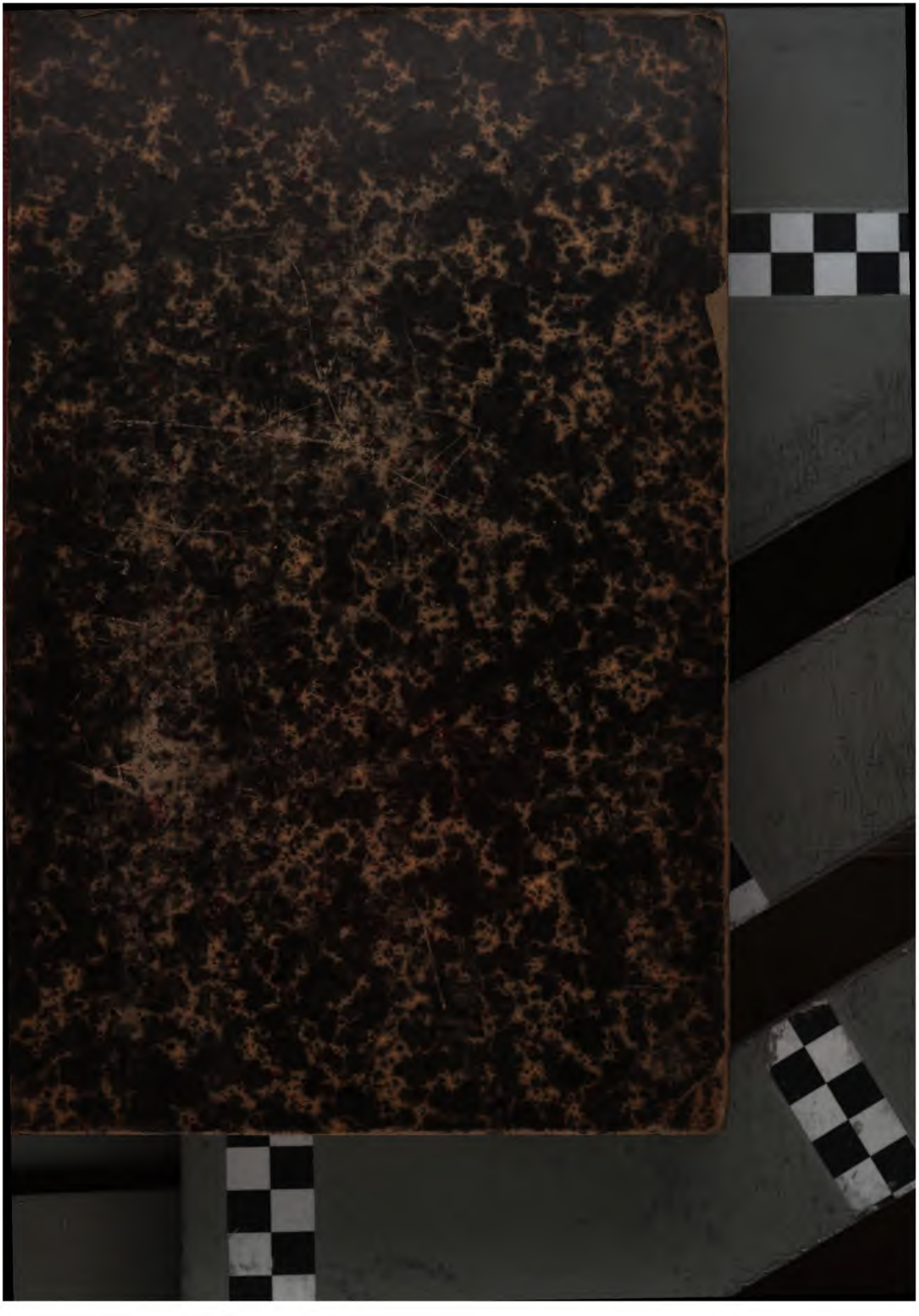
E del honor qui i apent.
Après, eissi cum je vos devis,
S'en revindrent en lor païs;
Puis fu mandez li quens Alains,
Qui ert al duc cosins germains;
Tote la terre li laissa
E l'eir son fiz li comanda;
E cil le reçut bonement,
Faisant homage e serement
Fei à tenir e à porter
E leiaument vers lui ovrer.

Après, senz terme demoranz,
Ainz que li meis fust trespassanz,
Mut li dux, li vaillanz, li sage,
Joios en son pelerinage.
Au departir de son païs
N'i out eschar ne geus ne ris;
Tante lerme ne fu plorée
Cum en la premiere jornée.
Baise ses genz, baise son fiz,
A peine s' est de eus departiz:
Dès ore a sa veie acoillie
Od tot sa maisnée escharie,
Riche, bele, bien atornée;
Si s'esloignent de lor contrée.
E li bons dux Robert ne fine,
Son gent cors livre à discipline.
Unc nul plus ententivement
Ne secorut à povre gent;
Nus pelerins ne nus paumiers
Ne truis que fust plus aumosniers:
Cum il les trovout plus frarins,

Plus povres e plus orfenins,
Tant les portout plus ducement
E donout vivre et vestement.
Mult erent ses offrendes beles
E as mostiers e as chapeles.
S'il ala par terre ou par mer,
Ce n'ai cure de devinier;
Qu'en l'estoire n'en puis rien prendre,
Ne je ne l' vos dei faire entendre;
Mais en Jerusalem vint por veir,
Que tant desirout à veeir;
Au saint Sepulcre s'est offriz
Là où Deus fut enseveliz.
N'i ala puis nul dès ceu terme,
fo 192 ro, c. 1. Ce qui, qui plorast tante lerme.
Là fu partot e là ala
Où Jesu-Crist plus conversa,
Nuz piez, la haire enprès sa char.
N'eu teneient pas à eschar
Icil qui dunt s'i esmoveient;
En autre sen s'i conteneient
Que cil, ce m'est avis, ne funt
(C'est bien seu) qui ore i vunt,
Qui mult plus pecheor se trovent
Au repairieir que quant il movent.
Uncore ert terre de Sulie
Tote à ce jor de paenie.

Quant od saintes devotions
Out fenies ses orcisons
Li dux, si se mist el repaire.
Senz mal, senz ire e sen contraire.
Vint desqu'à Niques, ce lisom;

Mais un sathan cuilvert, felon,
Reneiez de sa compaignie,
Partiz del fiz sainte Marie,
Li dona intoussique à beivre,
Par qu'il le fist del alme seivre :
Morut, ce fu dol e damage,
C'uncor ert en son bon eage.
Mil e trente sol e cinc anz
Aveit, si cum jeo sui lisanz,
Dès l'incarnation ne plus
Desqu'al jor que fina li dux.
Sa fins fu sainte e gloriose :
Por c'est s'alme beneurose
El celestre Jerusalem.
Ne fu plus regretez nus huem
Ne plus plorez par Normendiè,
Quant la novele en fu oïe;
E trop par en fist grant dol sis fiz,
Qui encor ert vaslet petiz.
En une iglise pretiose
De la mere Deu gloriose
(C'ert l'evesquiè) fu seveliz
E enterrez e enfuiz;
Uncore i pareist son tombel
E riche e precios e bel.
Si sunt trespassé li vaillant,
Li fort, li riche e li puissant:
Certe chose est, si savom bien,
f° 192 r°, c. 2. Que mort n'espairne à nule rien.
Tot muert, tot vait e tot trespasse (*sic*)
Fors Deu servir e Deu amer :
Cel ne poet unques trespasser.
Après noz autres anceisors

Ne savom l'ore ne les jors
Nos en recovient à aler:
Poi i avum à sojorner.
Ore ce dunt Deus e ce tramete
Que à veraie fin nos mette,
E si li place e dunt e voille
Qu'en son saint regne nos recoille!
Amen.

FIN DU TOME SECOND.